John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
★ Adams
134.3

John Adams 1.815

TIMÉE DE LOCRES

EN GREC ET EN FRANÇOIS

avec

DES DISSERTATIONS

SUR LES PRINCIPALES QUESTIONS DE la Metaphiſique, de la Phiſique, & de la Morale des anciens; qui peuvent ſervir de ſuite & de concluſion

à la

Philoſophie du Bon Sens,

par

Mr. LE MARQUIS D'ARGENS
CHAMBELLAN DE S. M. LE ROI DE PRUSSE
de l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Berlin, Directeur de la Claſſe de Philologie.

A Berlin, 1763.
Chez HAUDE et SPENER
Libraires de la Cour et de l'Académie Roiale des Sciences.

1
134.3

John Adams
1815

A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE

PRINCE

FERDINAND

FRERE DU ROI.

MONSEIGNEUR !

En offrant à VOTRE ALTESSE ROYALE cet Ouvrage, je ſuis bien éloigné de croire, qu'il ſoit digne d'Elle : mais les bontés dont Elle m'a

toujours honoré dès ſa tendre jeuneſſe, me font eſpérer qu'Elle daignera accepter favorablement ce temoignage de mon reſpectueux attachement; & qu'Elle me permettra d'apprendre au public, que j'ai été aſſés heureux pour meriter la protection & les bontés d'un Prince, dont les qualités exigent l'eſtime & l'admiration de tous les gens, qui chériſſent l'honneur & la vertu. Si Vous n'aviés été, MONSEIGNEUR, qu'un ſimple particulier, vôtre bonté, vôtre affabilité, vôtre exacte probité, vôtre amour pour la Patrie, vôtre courage, dont Vous avés donné, par vôtre intrépidité, tant de marques dans pluſieurs batailles, Vous attireroient tous les cœurs:

quel effet n'y doivent donc pas produire ces éminentes qualités, quand elles ſont jointes avec la plus illuſtre naiſſance?

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond reſpect

MONSEIGNEUR

DE

VOTRE ALTESSE ROYALE

Berlin
ce 1 de Septembre
1762.

Le très-humble très-obéiſſant
et très-dévoué Serviteur
Le Marquis d'Argens.

John Adams
1815

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Voici la Traduction de *Timée de Locres*, que je deſtinai à ſervir de concluſion à la *Philoſophie du bon ſens*, lorsque je publiai celle d'*Ocellus Lucanus*. J'eſpere que ceux de mes Lecteurs, qui ſavent la langue grecque, trouveront que j'ai traduit ce ſecond ouvrage, avec autant de fidelité & d'exactitude, que le premier. S'ils rencontrent quelques endroits dans le françois, qui leur paroiſſent contenir des idées obſcures, ils verront qu'elles ſe trouvent dans le grec, & que je n'ai pu faire dire à *Timée*, que ce qu'il a dit. J'ai cependant expliqué, dans les diſſertations qui ſont à la fin de chaque chapitre, les choſes qui m'ont paru meriter d'être éclaircies.

Il n'y a jamais eu aucune traduction de l'ouvrage de *Timée de Locres* en langue vulgaire. Celle que nous avons en latin, eſt ſouvent fautive, & quelquefois inintelligible; parceque celui qui l'a faite, ne comprenant pas, dans certains endroits, ce que vouloit dire *Timée*, s'eſt contenté de rendre mot

à mot le grec en latin. Il reſulte d'une pareille traduction un galimatias inintelligible. Il n'eſt rien de ſi aiſé, que de traduire du grec en latin littéralement; mais rien de plus difficile, que de faire entendre aux Lecteurs, ce que ſignifie une ſemblable traduction. C'eſt bien avec raiſon, que l'inimitable & immortel *Deſpréaux* a dit: „Qu'il eſt „aiſé à un traducteur latin, de ſe tirer d'affaire, aux „endroits même qu'il n'entend pas; il n'a qu'à tra„duire le grec mot pour mot, & à débiter des pa„roles, qu'on peut au moins ſoupçonner d'être in„telligibles. En effet le Lecteur, qui bien ſouvent „n'y connoit rien, s'en prend plutôt à ſoi-même, „qu'à l'ignorance du traducteur. Il n'en eſt pas „ainſi des traductions en langue vulgaire, tout ce „que le lecteur n'entend point, s'appelle un galima„tias, dont le traducteur tout ſeul eſt reſponſable: „On lui impute jusqu'aux fautes de ſon auteur, & „il faut en bien d'endroits qu'il les rectifie, ſans „néanmoins qu'il oſe s'en écarter." *Deſpréaux Préface de la traduct. de Longin.*

J'ai éprouvé toutes ces difficultés; j'eſpere que je les ai vaincues; ce n'eſt pas qu'il ne ſe trouve encore, dans ma traduction, quelques endroits qui demanderoient plus de clarté; mais il eſt impoſſible aujourdhui, de pouvoir parvenir à les rendre plus intelligibles, parceque nous ignorons certaines choſes, qui ont une liaiſon abſolument neceſſaire avec l'ex-

l'explication distincte de ces passages. Je renvoie sur cela mes lecteurs à mes remarques, ou plutôt à mes conjectures.

Platon goûta si fort l'ouvrage de *Timée de Locres*, qu'il crut devoir se l'approprier: il composa un Dialogue, sous le nom de Timée, qui n'est qu'un long commentaire sur le texte de nôtre philosophe, qu'il a entierement inseré dans le sien; mais il s'en faut bien, que *Platon* ait égalé son original; au contraire, en l'augmentant, il l'a gâté, & j'ose dire beaucoup défiguré. [1]Mon sentiment est appuié par celui de plusieurs Savans illustres. *Thomas Gale* dit, dans un avertissement qu'il a mis à la tête de l'Edition, qu'il a donnée du texte grec de *Timée* [2]: „Platon, pour étendre & amplifier „la doctrine de Timée, mêle aux opinions de ce „philosophe les sentimens fabuleux des Egyptiens, „qu'il a ramassés avec soin, & qui ne sont que „des bagatelles & des reveries metaphisiques. Il „est

[1] *Hoc tamen notandum, Platonem, ad doctrinam amplificandam, fœda quædam commenta ex Ægyptiorum scholis, putida quadam diligentia, illuc congessisse, quæ commodius & modestius hic notantur a Timæo: veluti sunt nugæ περὶ μεταφύσεως, in quibus sane nimius est Plato. hic notantur quidem, sed ita ut & conficta dicantur, & ξέναι τιμωρίαι appellentur, quibus minime sit fides adhibenda: eas tamen necessario dici, ut tam horibili pœnarum denuntiatione homines a sceleribus absterreantur.* Thom. Gale Argum. in Tim. Locr.

[2] *Me-*

„eſt vrai, que Timée de Locres en fait mention, „mais il n'en parle que comme de choſes imaginai„res, aux quelles l'on ne doit pas ajoûter foi, & il „ne les rapporte, que dans le deſſein de montrer, „qu'elles ſont néceſſaires pour contenir les hommes „par la crainte des chatimens."

Le ſavant *Brucker* eſt du même ſentiment que *Thomas Gale*. Il met l'ouvrage de *Timée de Locres* infiniment au deſſus de celui de *Platon*. Ecoutons le parler lui-même. „Le livre de Timée de „Locres, *dit-il*, [2] merite d'être confronté avec „celui de Platon qui porte le même nom; on pourra „voir ainſi, en quoi Platon s'eſt éloigné de ſon ori„ginal. Il y a longtems que les Savans ont obſervé, „que ce philoſophe, au lieu d'éclaircir certaines „opinions de Timée, en les traitant beaucoup plus „am-

[2] *Meretur tamen Timæi libellus cum Platonis Timæo conferri, ut inde pateat, in quo hic ab illo receſſerit. Dudum enim obſervatum eſt viris doctis, Platonem, dum Locro lucem dare conſtituit, in nonnullis locis ſimplicem & rectum ſcriptorem anili ſuperſtitione, & commentis quibusdam ex Ægyptiorum ſcholis corrupiſſe, & putida quadam diligentia illuc congeſſiſſe, quæ communibus & modeſtius notantur a Timæo, veluti ſunt nugæ περὶ μεταφύτιας, in quibus nimius eſt Plato, quas explicat quidem, ſed confictas ait Timæus. Dum etiam dialogiſtica methodo Timæi phyſiologiam Plato explicuit, ſcriptorem ſatis luculentum, ſi Doricam dialectum tollas, obſcuravit.* Hiſt. crit. philoſophiæ &c. Jacobi Bruckeri Tom. I. pag. 1127.

„amplement que lui, ne fait que les obſcurcir, & les „gâter par un mêlange fabuleux des ſuperſtitions „Egyptiennes, qu'il a compilées abondamment. „Il débite, comme des verités autentiques, des ſen„timens, que Timée n'admet, que comme des „fictions néceſſaires, pour contenir le vulgaire dans „la vertu, par la crainte des peines après la mort. „Enfin, Platon par ſon long verbiage, & par ſes „reflexions ſuperſtitieuſes, a trouvé le ſecret de ren„dre obſcur ce qui étoit très clair: ſi l'on en ôte „les difficultés, que cauſe quelquéfois la dia„lecte dorique, de la quelle Timée de Locres „s'eſt ſervi."

Pour obvier à cet inconvenient, j'ai expliqué au bas du texte, dans de petites notes, tous les termes doriens, qui pouvoient embaraſſer quelques Lecteurs.

L'édition grecque, que je donne, eſt différente de toutes celles, qui ont paru juſqu'à preſent, & infiniment plus commode. J'ai diviſé le texte en paragraphes, qui auparavant étoit ſans interruption, ce qui augmentoit beaucoup ſon obſcurité, parceque l'on trouvoit ſouvent une penſée à côté d'une autre, qui n'avoit rien de commun, avec celle qui la précédoit, & avec celle qui la ſuivoit: car l'ouvrage de Timée n'eſt qu'un précis exceſſivement ſuccint, qui ſemble avoir été écrit pour préſenter dabord à l'eſprit des philoſophes, qui avoient

avoient adopté les ſentimens de Pythagore, un tableau de toute ſa philoſophie, plutôt que pour inſtruire ceux qui n'y étoient pas déja initiés.

Timée de Locres vecut peu de tems avant *Socrate:* on prétend même qu'il fut ſon contemporain. *Mr. Brucker* [3] a ſuivi ce ſentiment, quoiqu'il ait été rejetté par *Macrobe*. *Syneſius* nous apprend, que *Timée de Locres* parvint à une vieilleſſe fort avancée, & qu'il gouverna pendant longtems ſa republique, avec beaucoup de gloire & de vertu. *Ciceron*, ce juge ſi éclairé ſur le merite des philoſophes anciens, parle, dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages, avec de grands éloges de *Timée de Locres;* il prétend même, que c'eſt aux inſtructions de ce philoſophe [4], que *Platon* dut toute la connoiſſance, qu'il eut des dogmes de *Pythagore*. Ainſi *Ciceron* fait *Timée* non ſeulement con-

3 *Timæus Locrenſis, Platonis ætate ſcholam Italicam nobilitavit, quamquam Socratem & Timæum eodem ſeculo fuiſſe negat Macrobius. Cicero enim diſerte inter ceteros Pythagoreos Timæum Locrum acceſſiſſe, eumque cognoviſſe, & didiciſſe Pythagorea, teſtatur. Idem Hieronymus aſſerit. Certe librum Timæi*, de rerum natura, *acquiſivit, indeque Timæum ſuum conſcripſit.* Hiſt. critic. philoſ. &c. J. Bruckeri. Tom. I. pag. 1127.

4 *Platonem ferunt ut Pythagoreos cognoſceret in Italiam veniſſe, & in ea cum alios multos tum Archytam Timæumque cognoviſſe, & didiciſſe Pythagorea omnia.* Lib. I. Tuſcul. Quæſtionum.

contemporain de *Socrate*, mais de *Platon*, qui étoit encore jeune lorsque *Socrate* mourut. Le court eſpace de cette préface ne me permet pas de faire mention de tous les éloges, que les Savans ont donnés dans tous les ſiècles à *Timée*, & qui forment une chaine depuis *Ciceron* jusques aux gens de Lettres de ces derniers ſiècles.

Je crois devoir repeter ici, ce que j'ai déjà dit dans le Diſcours préliminaire de ma traduction d'*Ocellus*: après avoir examiné, en philoſophe, les objections qu'on peut faire en feveur ou contre les opinions, que les anciens & les modernes ont ſoutenues, j'ai toujours dit, & même prouvé évidemment, ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion, qu'il eſt abſolument néceſſaire de ſoumettre ſa raiſon, & de ſuivre ce que la foi nous apprend.

Les Proteſtans veulent, que l'on conſulte la raiſon, dans les dogmes que l'on reçoit. Cette opinion eſt très ſenſée; car ſans cela il n'y auroit rien de ſi abſurde, que certains hommes mal intentionnés & orgueilleux ne puſſent perſuader à des eſprits crédules, qu'ils auroient intérêt de tromper. Il ne faut pas cependant abuſer de cette ſage maxime des Proteſtans: après s'être ſervi de la raiſon, il faut ſavoir la ſoumettre, dans toutes les choſes que la révélation nous apprend; parceque ſi nous l'examinons attentivement, nous verrons toujours, que celles qu'elle nous enſeigne veritablement, ſont

quel-

quelquefois au deſſus de la raiſon, mais jamais contraire à la raiſon. Je me ſers du terme *veritablement*, car combien de fables n'a-t-on pas voulu accréditer, par le moien de la revelation? & combien de fois ne s'eſt on pas ſervi de la parole de Dieu, qui eſt la verité même, pour établir les menſonges les plus groſſiers, & les plus pernitieux à la ſocieté? Je m'éléve ſouvent, dans cet ouvrage, contre ces erreurs: celle que je condamne avec le plus d'indignation, c'eſt l'intolérance que certains theologiens bilieux ont ſoutenue, & ſoutiennent encore avec plus de fureur que de bon ſens. Les Catholiques ſenſés, & qui ſuivent les veritables principes de leur religion, condamnent ce dogme impie & a ominable: ils gémiſſent dans la douleur de leur cœur des feux, que l'Inquiſition allume en Eſpagne & en Portugal. Je fais gloire de me mettre dans le nombre de ces catholiques raiſonnables, imitateurs des chretiens des premiers ſiècles, & ſi Rome demande qu'on ſoutienne le dogme de l'intolérance

Je rends graces au Ciel de n'être pas Romain
Pour conſerver encor quelque choſe d'humain.

J'ai attaqué le fanatiſme le plus fortement, qu'il m'a été poſſible. Nous avons vu, depuis ſix ans, deux Rois, tendrement cheris de leur peuple, être prets de ſuccomber ſous les coups d'infames aſſaſſins, armes par ce monſtre, qui a ſi ſouvent fait le malheur des Etats les plus floriſſants, & qui merite l'horreur

reur de tous les gens qui penſent, ſous quelque forme qu'il ſe préſente. Je ne l'ai donc pas epargné d'avantage chés les Ecrivains anciens, que ches les modernes; & lorsque je l'ai decouvert, dans les ouvrages d'un auteur eccléſiaſtique, qui vivoit il y a quinzecens ans, je l'ai condamné avec le méme zele, & avec la même vivacité, que ſi j'avois parle de *Buſenbaum*, ou de quelques uns de ces Theologiens modernes, dont les ouvrages ont formé les *Clement*, les *Ravaillac*, les *Damiens*. & les *Malagrida*. *Theodoret*, louant l'aſſaſſinat d'un Souverain, m'a paru, quoiqu'au nombre des Peres de l'Egliſe, meriter dans cette occaſion auſſi peu d'égard, que le Jeſuite *Bellarmin*, ſoutenant [5]; *Que les Prêtres ne ſont point ſujets des Puiſſances temporelles, qu'ils ne peuvent en être jugés, quoiqu'ils bleſſent les Loix civiles.* Selon ce même Jeſuite, (devenu Cardinal par ſes pernitieux ouvrages:) [6] *Si les Chretiens n'ont point fait périr autrefois Diocletien, Julien, Valens, & pluſieurs autres Empereurs; c'eſt parcequ'ils manquoient de force, pour executer ce pieux deſſein: puisque le Pape* [7], *comme Souverain Prince ſpirituel, peut changer les Roiaumes, les ôter à leurs Rois, & les donner à d'autres.* Ajoutons à tant d'erreurs pernitieuſes, ce que dit ce dangereux Cardinal pour

5 Bellarm. de Clericis. Lib. I. cap. 28.
6 Bellarm. de Rom. Pontif. Lib. V. cap. 7.
7 Bellarm. de Rom. Pontif. Lib. V. cap. 6.

éluder l'exemple de *S. Paul*, qui plaide ſa cauſe devant *Felix* juge ſeculier, *Act. des Apot. 24*, & devant *Feſtus Act. 25*: & qui definitivement en appelle à *Ceſar*. *Bellarmin* repond à cela, *que S. Paul étoit ſujet à Ceſar de fait, & non pas de droit, & qu'il a appellé à lui, non point comme à ſon ſuperieur*, (notés cela) *mais comme au ſuperieur du Gouverneur de Judée & des Juifs, des quels il étoit opprimé: et qu'il étoit contraint d'appeller à Ceſar, parceque les gentils & les Juifs ſe fuſſent moqués de lui* (& avec raiſon,) *s'il eut appellé à S. Pierre, qui étoit ſon Prince & ſon Souverain juge.* Bellarm. Precogn. lib. de ſumm. Pont. & de Cler. lib. I. C. 30.

Peut-on s'imaginer quelque choſe de plus extravagant & de plus contraire à l'Evangile, que de vouloir faire paſſer l'Apôtre *S. Pierre* pour un Prince Souverain, un juge civil, & lui aſſujetir *S. Paul* en cette qualité? Voila donc les beaux fondemens de l'autorité papale temporelle. Cette infernale doctrine ne tend pas ſeulement à bouleverſer l'Univers, mais encore à ternir la mémoire & la gloire des martirs, dont les ſuplices n'auront plus été que les ſuites de leur foibleſſe, & non pas de la ſoumiſſion, que Dieu a ordonné aux ſujets d'avoir pour leur Souverain, contre la perſonne des quels ils ne leur eſt jamais permis d'attenter.

Les paſſages grecs & latins, qui ſe trouvent dans cet ouvrage, ne doivent pas embaraſſer ceux qui n'entendent point ces Langues. Ils ſont tous fidelement tra-

traduits, & le ſens eſt toujours lié indépendemment des citations grecques & latines (ainſi que dans les Diſſertations ſur *Ocellus Lucanus*.) Ces citations ſont néceſſaires, 1°. pour verifier la fidelité de la traduction; 2°. pour procurer aux Savans, qui ne veulent pas toujours ſe donner la peine de les chercher dans l'original, la commodité de les avoir ſous leurs yeux. On peut donc lire cet ouvrage ſans aucune interruption, & avec la même facilité que s'il ne s'y trouvoit ni grec ni latin.

L'on a dit de *Montagne* & de *Bayle*, que ces Auteurs faiſoient converſation avec leurs Lecteurs. J'ai cru que je ne pouvois mieux occuper l'eſprit des miens, dans un ouvrage de philoſophie & de critique, qu'en leur faiſant faire cette même converſation avec les plus grands hommes anciens & modernes: je les laiſſe parler eux mêmes, autant qu'il eſt poſſible, toutes les fois qu'il s'agit d'établir ou de deffendre leur ſentiment. Quel eſt l'homme qui ne ſoit plus charmé d'entendre *Ariſtote*, *Epicure*, *Platon*, *Ciceron*, expliquer leur ſiſteme, que de l'apprendre par les diſcours d'un Ecrivain moderne, qui ne ſauroit le rendre avec la même verité & la même préciſion. L'on ne peut jamais bien juger des opinions d'un auteur que par ce qu'il en dit lui-même.

S'il eſt néceſſaire pour bien comprendre les veritables idées d'un philoſophe, de l'entendre parler ou

de

de lire ſes ouvrages, cela eſt encore plus utile dans les matieres de critique : la moindre variation dans une expreſſion, dans un mot, agrave, augmente ou diminue, & attenue le ſentiment d'un auteur. C'eſt un juge qui doit prononcer ſon arrêt de ſa propre bouche, & cet arrêt court risque d'être alteré dés qu'il paſſe par celle d'un autre. D'ailleurs dans des matieres ſujetes à la diſpute, & dans les quelles il faut toujours prouver les faits, que l'on avance, par l'autorité de ceux de qui on les prend, les citations originales deviennent d'une abſolue néceſſité, pour verifier l'exactitude des paſſages dont on pourroit chicaner le ſens dans la traduction. *Mr. Bayle*, le plus grand & le plus ingénieux des Critiques, a toujours ſuivi invariablement cette utile maxime. „C'eſt aller, *dit-il*, contre la nature des choſes, que „de pretendre, que dans un ouvrage deſtiné à prou„ver & à éclaircir des faits, l'auteur ne ſe doit ſervir „que de ſes propres penſées, ou que pour le moins „il doit citer rarement" *Bayle*, *Reponſes aux queſtions d'un Provincial. Tom I. Preface p. 4.*

Il eſt auſſi oppoſé à la raiſon de ne pas convenir du principe, qu'établit ici Mr. *Bayle*, que de prétendre qu'un Avocat ne doit pas faire mention, dans ſon Plaidoyer, des pieces qui ſervent au gain de ſa cauſe, & qu'il faut en ſupprimer la lecture comme inutile au procès, quoique ces pieces ſoient pourtant les ſeules choſes ſur les quelles les Juges puiſſent fonder leurs déciſions.

TIME'E

Fig: II.

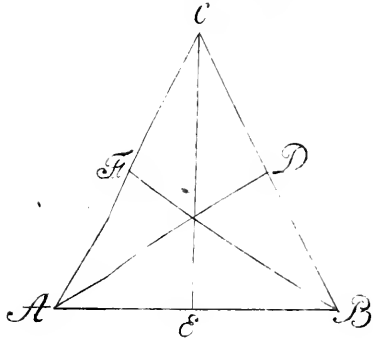
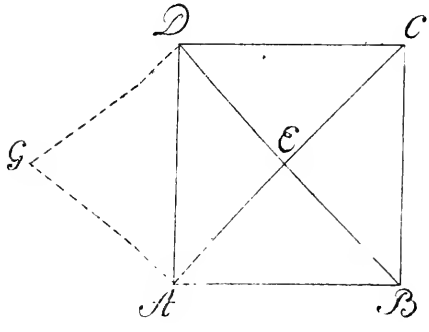


Fig: I.



TIMÉE DE LOCRES DE L'AME DU MONDE & de la Nature.

Chapitre I.

§. I.

Timée de Locres a dit, qu'il-y-a deux cauſes de tous les êtres ; ſçavoir l'Eſprit des choſes qui ont été faites par la raiſon, & la Néceſſité des choſes qui ont été faites par la force, ſelon la puiſſance des corps. La premiere de ces deux cauſes de

ΤΙΜΑΙΩ ΤΩ ΛΟΚΡΩ ΠΕΡΙ ΨΥΧΑΣ ΚΟΣΜΩ, Καὶ Φύσιος.

Κεφ. ά.

§. I.

ΤΙΜΑΙΟΣ ὁ Λοκρὸς τάδε ἔφα. δύο αἰτίας εἶμεν [1] τῶν συμπάντων· νόον μὲν, τῶν κατὰ λόγον γιγνομένων· ἀνάγκαν δὲ, τῶν βίᾳ καττὰς δυνάμεις τῶν σωμάτων. τουτέων δὲ, τὸν μὲν, τᾶς

[1] Εἶμεν pour εἶναι.

τᾶς [2] τἀγαθῶ φύσιος εἶμεν, θεόν τε ὀνυμαίνεσθαι, ἀρχάν τε τῶν ἀρίστων· τὰ δ' ἐπόμενά τε καὶ συναίτια, ἐς ἀνάγκαν ἀνάγεσθαι.

tous les êtres, c'eſt l'eſprit qui eſt de la nature du bien: il eſt nommé Dieu, & il eſt le principe de ce qu'il-y-a de meilleur; mais les choſes qui ſuivent, & qui ſont cauſes adjointes, ſe rapportent à la néceſſité.

§. 2. Τὰ δὲ ξύμπαντα, ἰδέαν, ὕλαν, αἰσθητόν τε, [3] οἷον ἔκγονον τουτέων.

§. 2. Tout ce qui eſt, exiſte par l'idée (ou la forme), par la matiere, & par le ſenſible, qui eſt comme une production de la forme & de la matiere.

§. 3. Καὶ τὸ μὲν, εἶμεν ἀγένατόν τε καὶ ἀκίνατον, καὶ μένον τε; [4] καὶ τᾶς ταυτῶ φύ-

§. 3. L'idée (ou la forme) eſt improduite, inaltérable, fixe, & d'une nature homo-

[2] Τἀγαθῶ pour του αγαθε· Il y a des Manuſcrits qui ont ταγαθων.

[3] Οἷον ἔκγονον τουτέων: *comme production de ces deux*, c'eſt à dire, *de la forme & de la matiere.*

[4] Καὶ τᾶς φύσιος ταυτῶ *& de la nature du même*, c'eſt à dire, *& homogene.* Nous rendrons toujours, dans le reſte de cet ouvrage, les expreſſions ou les termes

du

gene, intelligible, & le modele des êtres engendrés, qui ſont dans le changement : & ce qu'on appelle idée (ou forme) peut être compris.

§. 4. La matiere eſt l'expreſſion, la mere nourrice, la force générative de la troiſieme ſubſtance (c'eſt à dire *du ſenſible*) ; car aiant reçu dans elle les reſſemblances, & les ayant comme exprimées, elle finit toutes les productions.

§. 5. Timée de Locres ſoutient encore, que la matiere eſt éternelle & mobile, qu'elle

Φύσιος, νοατόν τε καὶ παράδειγμα τῶν γενωμένων, [5] ὁκόσα ἐν μεταβολᾷ ἐντί. τοιοῦτον γάρ τι τὰν ἰδέαν λέγεσθαί τε καὶ νοεῖσθαι.

§. 4. Τὰν δ' ὕλαν, ἐκμαγεῖον καὶ ματέρα, τιθάναν τε καὶ γεννατικὰν εἶμεν τᾶς τρίτας οὐσίας. δεξαμέναν γὰρ τὰ ὁμοιώματα ἐς ἑαυτὰν, καὶ οἷον ἀναμαξαμέναν, ἀποτελεῖν πάντα τὰ γεννάματα.

§. 5. Ταύταν δὲ τὰν ὕλαν ἀΐδιον μὲν ἔφα, οὐ μὰν ἀκίνατον· ἄμορ-

du même par *homogene*, & ceux *de l'autre* par *hétérogene*, parceque c'eſt ce qu'ils ſignifient, & qu'on en comprend mieux le veritable ſens en françois par les mots, *homogenes* & *hétérogenes*.

[5] Ὁκόσα pour ὁποσα. πάντα τὰ γεννάματα. On lit dans quelques Manuſcrits τάδε τὰ γεννάματα, & peu après ἀμόρφωτον pour ἄμορφον.

ἄμορφον δὲ καθ' αὐτὰν, καὶ ἀσχημάτιστον, δεχομένην δὲ πᾶσαν μορφάν. τὰν δὲ περὶ τὰ σώματα, μεριστὰν εἶμεν, καὶ τᾶς θατέρω[6] φύσιος. ποταγορεύοντι δὲ τὰν ὕλαν, τόπον καὶ χώραν.

eſt par elle-même ſans forme & ſans figure; mais capable de recevoir toutes les formes; elle eſt diviſible dans les corps, & ſa nature eſt hétérogene. On appelle la matiere le lieu & la place.

§. 6. Δύο ὦν αἴδε ἀρχαὶ ἐναντίαι ἐντὶ· ἂν τὸ μὲν εἶδος λόγον ἔχει ἄῤῥενός τε καὶ πατρός· ἁ δ' ὕλα, θήλεός τε καὶ ματέρος. τρίτα δὲ εἶμεν τὰ ἐκ τούτων ἔκγονα. τρία

§. 6. Il-y-a donc deux principes contraires, l'idée (ou la forme) & la matiere; la forme tient lieu de male & de pere; la matiere de femelle & de mere. Ce qui eſt engendré de ces deux premiers principes, eſt comme la troiſieme choſe. Or ces trois choſes ſçavoir, la forme, la matiere, & δὲ

[6] Καὶ τᾶς θατέρω φύσιος, & de la nature *d'un autre*, c'eſt à dire, *hétérogene*, c'eſt ce que nous avons dejà remarqué. θατέρω pour του ετερου.

[7] Των

la troiſieme choſe, produite par ces deux premieres, ſont connues par trois moiens : la forme par l'eſprit & la ſcience ; la matiere par une notion oblique & indirecte, qui ne s'acquiert pas par l'intuition, mais par l'analogie ; & quant aux productions, qui naiſſent de ces deux premiers principes, elles ſont connues par la ſenſation & par l'opinion.

δὲ ὄντα, τρισὶ γνωρίζεσθαι, τὰν μὲν ἰδέαν, νόῳ κατ' ἐπιστάμαν· [7] τὰν δ' ὕλαν, λογισμῷ νόθῳ· τῷ μήκω κατ' εὐθυωρίαν νοεῖσθαι, ἀλλὰ κατ' ἀναλογίαν. τὰ δ' ἀπογενναμάτα, αἰσθήσει καὶ δόξᾳ.

§. 7. La forme & la matiere étoient donc en puiſſance avant que le Ciel fut, & Dieu auſſi, l'ouvrier du meilleur. Or ce qui eſt l'ancien étant meilleur

§. 7. Πρὶν ὧν ὡρανὸν γενέσθαι, λόγῳ ἦσην ἰδέα τε καὶ ὕλα, καὶ ὁ θεὸς δαμιουργὸς τῶ βελ-

[7] Τὰν δ' ὕλαν λογισμῷ νόθῳ ; *par une notion oblique, & indirecte*, mot à mot, *par une notion batarde.*

[8] Δη-

βελτίονος. ἐπεὶ δὲ τὸ πρεσβύτερον κάρρον ἐστὶ τοῦ νεωτέρου, καὶ τὸ τεταγμένον πρὸ τοῦ ἀτάκτου, ἀγαθὸς ὢν ὁ θεὸς, ὁρῶν τε τὰν ὕλαν δεχομέναν τὰν ἰδέαν καὶ ἀλλοιουμέναν, παντοίως μὲν, ἀτάκτως δὲ, ἐδεῖτ' ἐς τάξιν αὐτὰν ἄγεν, καὶ ἐξ ἀορίστων μεταβολᾶν, ἐς ὡρισμέναν κατασᾶσαι· ἵν' ὁμόλογοι ταὶ διακρίσεις τῶν σωμάτων γίγνοιντο, καὶ μὴ κατ' αὐτόματον τροπὰς δέχοιτο. ἐποίησεν ὧν τὸν δε τὸν κόσμον ἐξ ἁπάσας τᾶς ὕλας, ὅρον αὐτὸν κατασκευάξας τᾶς τῶ ὄντος Φύσιος,

que le nouveau, & ce qui eſt arrangé que ce qui eſt dans le dès-ordre ; Dieu qui eſt bon, & qui voioit que la matiere recevoit la forme, & étoit changée en toute ſorte de manieres, mais ſans ordre, voulut la conduire à l'ordre, & la réduire, après des changemens indéfinis, à une forme déterminée, afin que les changemens des corps fuſſent homologues (*euſſent la même juſte proportion*), & ne reçuſſent pas des variations par hazard. Dieu fit donc avec toute la matiere ce monde, & le rendit le terme de la nature, & de tout ce qui exiſte, parcequ'il contient

διὰ

[8] Δηλεόμενος pour θελόμενος.

[9] Δια-

dans lui toutes les autres choſes, & parcequ'il eſt un, ſeul, engendré parfait, animé, & raiſonnable. Car ces qualités étoient meilleures que celles d'un monde inanimé. Le monde eſt un Corps ſphérique, cette figure étant la plus parfaite de toutes les autres figures.

διὰ τὸ πάντα τἄλλα ἐν αὑτῷ περιέχειν, ἕνα, μονογενῆ, τέλειον, ἔμψυχόν τε καὶ λογικόν· (κρέσσονα γὰρ τάδε ἀψύχω καὶ ἀλόγω ἐσόν) καὶ σφαιροειδὲς σῶμα· τελειότερον γὰρ τῶν ἄλλων σχημάτων ἦν τοῦτο.

§. 8. Dieu aiant donc voulu faire une production très bonne, fit ce Dieu engendré & impériſſable, qui ne peut être détruit par aucune cauſe que par Dieu, qui l'aiant arrangé pourroit le déranger s'il vouloit. Mais il n'eſt pas de la nature d'un Etre bon, de ſe porter à la de-

§. 8. Δηλεόμενος [8] ὧν ἄριστον γέννημα ποιεῖν, τοῦτον ἐποίει θεὸν γενητόν, οὗ ποκα φθαρησόμενον ὑπ' ἄλλω αἰτίω, ἔξω τῶ αὐτὸν συντεταγμένω θεῶ, εἴ ποκα δήλετο αὐτὸν διαλύεν. [9] ἀλλ' οὐ γὰρ τἀγαθῶ ἐστιν, ὁρμᾶν ἐπὶ φθορὰν γεννάματος καλ-

[9] Διαλύεν pour διαλυειν, & δήλετο pour εθελετο, & ὁρμᾶν pour ορμαειν.

[10] Την

καλλίσω. διαμένει ἄρα, τοιόσδε ὢν, ἄφθαρτος καὶ ἀνώλεθρος καὶ μακάριος. κρατίστος δ' ἐσὶ γενναϛῶν, ἐπεὶ ὑπὸ τῶ κρατίσω αἰτίω ἐγένετο, ἀφορῶντος ὐκ εἰς χειρόκμαϛα παραδείγμαϛα, ἀλλ' ἐς τὰν ἰδέαν καὶ ἐς τὰν νοατὰν οὐσίαν· ποθ' ἅν περ τὸ γεννώμενον ἀπακριβωθὲν, κάλλισόν τε καὶ ἀπαρεγχείρητον γίγνεται. τέλειος δ' ἀεὶ κατὰ τὰ αἰσθητά ἐσιν, ὅτι καὶ τὸ παράδειγμα [10] τᾶνο αὐτῶ περιέχον πάντα τὰ [11] νοατὰ ζῶα ἐν

struction d'une production très bonne; donc le monde demeurera incorruptible, impériſſable, heureux, & il eſt la plus excellente des choſes, qui pouvoient être produites, puiſqu'il a été fait par une cauſe très excellente, qui ne regardoit point à des modeles, faits par la main, mais à l'idée (ou à la forme), & à la ſubſtance intelligible, ſelon la quelle le monde aiant été produit, & conſtruit exactement, eſt devenu très beau, & n'a pas beſoin d'être retouché; parceque ſon modele enferme tous les êtres intelligibles dans lui, & ne laiſſe aucune choſe au

αὐ-

[10] Τᾶνο pour ἐκεῖνο.

[11] Νοα-

dehors, étant le terme parfait des choſes intelligibles, ainſi que le monde l'eſt des choſes ſenſibles.

§. 9. Le Monde étant ſolide, palpable, & viſible, *par une ſuite de ces qualités*, il a eu en partage la terre, le feu, & les choſes qui ſont entre ces deux élémens, comme l'air & l'eau. Et il eſt compoſé de corps parfaits, les quels ſont entiers *& eſſentiellement* en lui; enſorte que jamais une partie ne peut être hors de lui, afinque le corps du Tout (*ou du Monde*) ſoit très ſuffiſant à lui-même, exempt des accidents du dehors; car il

αὐτῷ, οὐδὲν ἐκτὸς ἀπέλιπεν ἄλλο, ὅρος ὢν νοατῶν παντελὴς, ὡς ὅδε ὁ κόσμος αἰσθητῶν.

§. 9. Στερεὸς δὲ ὢν, ἁπτός τε καὶ ὁρατὸς, γᾶς μεμόραικται, πυρός τε, καὶ τῶν μεταξύ, ἀέρος καὶ ὕδατος. ἐκ παντελέων δὲ συνέσακε σωμάτων, τά περ ὅλα ἐν αὐτῷ ἐστὶ, ὡς μή ποκα μέρος ἀπολειφθῆμεν ἐκτὸς αὐτῶ· ἵνα ᾖ αὐταρκέσατον τὸ τῶ παντὸς σῶμα, ἀκή-

A 5 ρα-

11 Νοατὰ ζῶα. On lit dans quelques Manuſcrits αἰσθητὰ ζῶα.

12 Δι-

ρατον τῶν ἐκτὸς κηρῶν. οὐ γὰρ ἦν δίχα τουτέων ἄλλα, καὶ τῶν ἐντός.[12]

§. 10. Τὰ γὰρ κατὰ τὰν ἀρίστων ἀναλογίαν συντεθέντα ἐν ἰσοδυναμίᾳ, οὔτε κρατεῖ ἀλλάλων ἐκ μέρεος, οὔτε κρατέεται· ὡς τὰ μὲν, αὔξων, τὰ δὲ φθίσιν λαμβάνεν. μένει δ' ἐν συναρμογᾷ ἀδιαλύτῳ κατὰ λόγον ἄρισον. τριῶν γὰρ ὠντινωνοῦν ὅρων, ὅταν καὶ τὸ δια-

ne ſubiſte que ce qui ſubſiſte dans le tout. Le Monde eſt pareillement exempt des accidents du dedans, *ainſi qu'il l'eſt de ceux du dehors.*

§. 10. Les choſes ont été placées *dans lui* ſelon la meilleure analogie : dans une égalité de puiſſance elles ne peuvent pas ſe vaincre les unes & les autres en partie, ni être vaincues; enſorte que les unes ne prennent aucune augmentation, & les autres aucune diminution, mais elles reſtent *telles qu'elles doivent être*, & demeurent dans une harmonie indiſſoluble *ſelon la plus exacte proportion*, & la raiſon la meilleure. Car quand ſa-

12 Δικαν il y a δικας dans quelques Manuſcrits.
13 Ποττὸ

σάματα καττὸν αὐτὸν ἐσάθη λόγον ποτ' ἄλλαλα, τότε δὴ τὸ μέσον ὑσμῶ[12] δίκαν ὀρήμεθα[13] ποττὸ πρᾶτον ὅ, τι περ τὸ τρίτον ποτ' αὐτό· κἂν πάλιν καὶ παραλλὰξ, κατ' ἐφάρμοσιν τόπων καὶ τάξιος. ταῦτα δ' ἀριθμήμεναι μὴ μετ' ἰσκρατείας, ἀμάχανον παντί. εὖ δ' ἔχει καὶ καττὸ σχῆμα, καὶ καττὰν κίνασιν. καθ' ὃ μὲν σφαῖρα ἐν, ὡς ὅμοιον αὐτὸ αὑτῷ, πᾶν τε εἶμεν, καὶ πάντα τἄλλα ὁμογενέα σχή-

les intervales de trois termes quelconques ſont placés entre eux, ſelon la même proportion & ſelon la même raiſon, nous voions que le terme moien, à l'inſtar *&* comme dans l'harmonie, eſt au premier ce que le troiſieme eſt au terme moien. *La même choſe* a encore *lieu* derechef alternativement, ſelon la convenance des lieux & de l'arrangement. Car il eſt impoſſible que perſonne puiſſe compter ces choſes, ſans leur accorder une valeur égale, & cela ſe rapporte bien à la figure & au mouvement, entant que le monde eſt ſphérique, & comme ſemblable lui-même à lui-

ματα

[13] Ποττὸ pour πρὸς τὸ.

[14] Συνα-

ματα χωρεῖν δύνασθαι· καττὰν δὲ ἐγκύκλιον μεταβολὰν, ἀποδιδὸν δι' αἰῶνος. μόνα δὲ α σφαῖρα ἐδύνατο καὶ ἀρεμέουσα καὶ κινουμένα ἐν τᾷ αὐτᾷ συναρμόσεν [14] χώρᾳ, ὡς μή ποκα ἀπολείπεν, μήτε λαμβάνεν ἄλλον τόπον, τῷ ἐκ μέσου ἴσον εἶμεν πάντα.

§. 11. Λειότατον δ' ὂν ποτ' ἀκρίβειαν, καττὰν ἐκτὸς ἐπιφάνειαν, οὐ ποτιδέεται θνατῶν ὀργάνων, ἃ διὰ τὰς

même. Toutes choſes ſont en lui, & il peut contenir toutes les autres figures homogenes, & il ſe conſerve pendant l'éternité, ſelon ſon changement circulaire. Car la ſeule ſphére, ſoit ſe repoſant ſoit étant mue, pouvoit s'arranger *& s'ajuſter* dans le même lieu, enſorte que jamais elle ne laiſſe, ni elle ne prend un autre lieu, parceque toutes ſes parties ſont également *éloignées* du milieu.

§. 11. Ce monde eſt uni avec exactitude dans ſa ſurface extérieure; il n'a pas beſoin des organes mortels, qui ont été accomodés, & diſpoſés dans

χρεί-

[14] Συναρμόσεν, pour συναρμόσειν *s'arranger* ou *s'ajuſter*.

15 Ἐκτ-

les autres animaux pour leurs besoins. Et Dieu aiant attaché l'ame, au milieu de *la sphere du Monde*, l'étendit au dehors, aiant couvert le monde entier de cette ame, & l'aiant fait un mêlange de la forme indivisible & de la substance divisible, afinque son essence consistat dans le mêlange de ces deux choses, aux quelles il mêla encore deux forces, qui sont les principes des deux mouvements, sçavoir du mouvement homogene, & du mouvement hétérogene. Or l'ame étant difficile à mêler ne se mêloit pas facilement.

χρείας τοῖς ἄλλοις ζώοις ποτάρτηταί τε καὶ διᾶκται. τὰν δὲ τῶ κόσμω ψυχὰν μεσόθεν ἐξάψας ἐπάγαγεν ἔξω, [15] περικαλύψας αὐτό ὅλον αὐτᾶ, κράμα αὐτὰν κερασάμενος ἔκ τε τᾶς ἀμερίσω μορφᾶς καὶ τᾶς μεριστᾶς οὐσίας. ὡς ἓν κρᾶμα ἐκ δύω τουτέων εἶμεν, ᾧ ποτέμιξε δύο δυνάμις, ἀρχὰς κινασίων, τᾶς τε ταυτῶ καὶ τᾶς τῶ ἑτέρω. ἃ καὶ δύσμικτος ἔασσα [16], οὐκ ἐκ τῶ ῥᾴω [17] συνεκίρνατο.

§. 12.

15 Ἐπάγαγεν ἔξω. *l'étendit au dehors*, mot à mot, *la conduisit au dehors.*

16 Ἔασσα pour ουσα.

17 Συνεκιρνατο *ne se mêloit pas*, au *medium.*

§. 12. Λόγοι δ' οἵδε πάντες ἐντὶ κατ' ἀριθμὼς ἁρμονικὼς συγκεκραμένοι· ὡς λόγως κατὰ μοῖραν διαιρήκει ποτ' ἐπισάμαν· ὡς μὴ ἀγνοεῖν ἐξ ὧν ἁ ψυχὰ καὶ δι' ὧν συνεστάκει. ἂν οὐχ ὑστέραν τᾶς σωματικᾶς οὐσίας συνετάξατο ὁ θεὸς, ὥσπερ λέγομες ἄμμες. (πρότερον γὰρ τὸ τιμιώτερον καὶ δυνάμει καὶ χρόνῳ) ἀλλὰ πρεσβυτέραν ἐποίει, μίαν ἀφαιρέων τᾶν πρώταν μονάδων ἔασσαν τετρόρων ποτὶ ὀκτὼ δεκάσι καὶ τρισὶν ἑκατονταέσι. ταύτας δὲ τάν

§. 12. Ces proportions, établies dans ce mêlange, ſont toutes temperées ſelon les nombres harmoniques, puisque *Dieu* a diſtingué ces proportions convenablement & avec ſcience, afinqu'on n'ignore pas de quelle choſe, & par quelle choſe cette ame a été compoſée; la quelle Dieu n'a pas formée poſtérieurement à la ſubſtance corporelle, ainſi que nous le diſons ordinairement. Car ce qui eſt premier, eſt plus honorable, & par la puiſſance & par le tems. Dieu donc a fait l'ame plus ancienne, étant la premiere monade, qui étoit une des quatre monades, outre huit dixaines & trois centaines. Il eſt

facile de ſupputer le double & le triple de cette ſomme, *c'eſt à dire des monades*, le premier nombre étant poſé; & il faut que tous les termes avec leur complement, & leur octave majeure, *ou leur huitieme*, ſoient trente ſix, & que le nombre total ſoit onze miriades, & quatre milliers ſix cens nonante cinq. Et les diviſions ſont les mêmes: onze miriades &c. Donc ces choſes ont ſeparé l'ame du Monde.

τε διπλασίαν καὶ τριπλασίαν ἑξῆς συλλογίζασθαι, ἑσαμένῳ τῶ πρώτῳ. δεῖ δ' εἶμέν πως πάντας σὺν τοῖς πληρώμασι καὶ τοῖς ἐπογδόοις, ὅρους ϛ' καὶ λ'. τὸν δὲ σύμπαντα ἀριθμὸν γενέσθαι μυριάδας ια', καὶ τεττόρων χιλιάδων ἑξακοσίων ϟέ. ταὶ δὲ διαιρέσιες αὗται ἐντὶ, μυριάδες ια' δ' χ ϟε. ταὰν μὲν οὖν τῶ ὅλω ψυχὰν ταῦτά πως διεῖλε.

DISSERTATIONS
sur le
PREMIER CHAPITRE.

Δύο αἰτίας εἶμεν τῶν συμπάντων, νόον μὲν, τῶν κατὰ λόγον γιγνομένων· ἀνάγκαν δὲ τῶν βίᾳ κατ᾽ὰς δυνάμεις τῶν σωμάτων. Il y a deux cauſes de tous les êtres, ſçavoir l'eſprit des choſes qui ont été faites par la raiſon, & la néceſſité des choſes qui ont été faites par la force, ſelon la puiſſance des corps. Ch. I. §. 1.

Ce début de l'ouvrage de *Timée* de *Locres*, paroit reſſembler au ſiſteme de l'harmonie préétablie de Mr. *Leibnitz*. Car on pourroit ſoutenir, que le philoſophe grec, ainſi que le philoſophe moderne, a prétendu que les loix générales de l'Univers, ont été établies par une intelligence, & que dans le monde materiel tout ſe fait en conſéquence de ces loix, mais mechaniquement & par néceſſité. Le monde eſt comme une montre, dont la compoſition eſt l'ouvrage d'un ouvrier intelligent, & dont le mouvement s'execute néceſſairement par l'arrangement, que l'ouvrier a mis dans les reſſorts: c'eſt ce que ces mots: *τῶν βίᾳ κατ᾽ὰς δυνάμεις τῶν σωμάτων, qui ont été faites par la force ſelon la puiſſance des corps:* ſemblent exprimer clairement. Nous trouverons dans la ſuite bien d'autres reſſemblances entre les ſentimens de *Timée* de *Locres* & de *Leibnitz*. Mais il y a cependant pluſieurs endroits, où les opinions du philoſophe ancien s'éloignent beaucoup de celles du philoſophe moderne: par exemple, il ne faut pas croire que *Timée* de *Locres* entende par le mo

νόος

νόος *eſprit* un Etre abſolument immateriel, comme l'a entendu Mr. *Leibnitz*: car nous avons montré, dans nos remarques ſur *Ocellus Lucanus*, que jamais les philoſophes anciens n'avoient eu l'idée de la veritable ſpiritualité; par le mot ἀσώματος ils entendoient une Intelligence, compoſée d'un feu ſubtil, d'une matiere éthérée, ils prouvoient même l'exiſtence de l'eſprit parcequ'il étoit corps; tout ce qui n'étoit point abſolument corps ne pouvant exiſter. C'eſt pourquoi les Stoïciens diſoient, que toutes les cauſes étoient corporelles, parcequ'elles étoient eſprit, *οἱ Στωικοὶ πάντα τὰ αἰτια σωματικὰ, πνεύματα γάρ. Stoici omnes cauſas ſtatuunt corporeas, dicunt enim eſſe ſpiritus.* Plut. p. Phil. Et c'eſt ce qui paroit évident par la maniere dont s'exprimoient les premiers Peres de l'Egliſe, qui ſortant des différentes Ecoles des philoſophes payens, conſervoient encore quelques unes de leurs opinions ſur la nature divine. Ainſi *S. Juſtin* Martir diſoit, "toute „ſubſtance qui ne peut être ſoumiſe à une autre, à „cauſe de ſa legereté, a cependant un corps, qui con„ſtitue ſon eſſence. Si nous appellons Dieu incorpo„rel, ce n'eſt pas qu'il le ſoit, mais c'eſt parceque „nous ſommes accoûtumés d'approprier certains noms „à certaines choſes, pour déſigner, le plus reſpectueu„ſement qu'il nous eſt poſſible, les attributs de la Divi„nité. . . . . Ainſi, parceque l'eſſence de Dieu ne „peut être apperçue, & ne nous eſt point ſenſible, nous „l'appellons incorporel.„

Καὶ καθόλὰ εἰπεῖν, πᾶν ἐνέσιον τὸ ὑπό τινος μὴ δυνάμενον κρατεῖσθαι, σῶμά ἐσι τῷ κρατοῦντι αὐτό, καὶ τὸ θεῖον φαμεν εἶναι ἀσώματον, οὐχ ὅτι ἔσιν ἀσώματον. (ἐπέκεινα γάρ ἐσιν ὁ Θεὸς τῆ αὐτοῦ ὐσίᾳ, ὥσπερ τοῦ σώματος, ὕτως καὶ τοῦ ἀσωμάτου, ὡς ἑκατέρου τούτων ὑπάρχων δημιουργός· ἐδὲ γὰς ἐποίησεν

ὁ θεὸς ἃ αὐτὸς ὑπάρχει.) . . . . Ὡσαύτως δὲ ἐπειδὴ τὸ μὴ κρατεῖσθαι ὑπό τινος, τοῦ κρατεῖσθαι τιμιώτερόν ἐστι, διὰ τοῦτο καλοῦμεν αὐτὸν ἀσώματον.

Quidquid eſt ſubſtantiale, quod ab aliquo prehendi non poteſt, corpus ei eſt quod id prehendit: & divinitatem dicimus eſſe incorpoream, non quod incorporea, ſed quemadmodum ſoliti ſumus in rebus materialibus, quæ apud nos ſunt, præſtabilioribus deitatem cohoneſtare, ita etiam in nominibus facimus, non quod illis Deus indigeat, ſed ut per ea noſtram de ipſo mentem declaremus . . . . . conſimiliter vero, quia non prehendi honorificentius eſt, idcirco eum vocamus incorporeum. S. *Juſtini* Philoſoph. Martyr. Oper. quæſt. græcanicarum ad Chriſtianos de incorporeo & Deo &c. p. 230.

Tertulien, qui vecut près d'un ſiècle après S. *Juſtin* Martir, parloit ainſi que lui. „Qui peut nier, „diſoit-il, que Dieu ne ſoit un corps? Quoiqu'il „ſoit eſprit; tout eſprit eſt corps, & a une forme, & „une figure qui lui eſt propre. *Quis autem negabit Deum eſſe corpus, etſi Deus ſpiritus? Spiritus etiam corporis ſui generis in ſua effigie. Tertullianus* advers. prax. cap. 7.

Nous nous contentons de rapporter le temoignage de ces deux Peres, & nous renvoions nos lecteurs aux Diſſertations ſur le premier chapitre d'*Ocellus*, où nous avons traité cette matiere fort amplement. Nous ne parlons donc ici de l'opinion des anciens ſur la ſpiritualité, que pour montrer, que lorſque nous trouverons, dans la ſuite, beaucoup de reſſemblance entre ce que *Timée* de *Locres* a écrit ſur la nature de la matiere, & ce qu'en a dit Mr. *Leibnitz*, nous ne devons pas penſer que le philoſophe grec ait prétendu comme lui, que le corps eſt un aſſem-

assemblage de substances simples sans parties. Comment eut-il pu croire, que les premieres parties de la matiere fussent absolument incorporelles, puisqu'avant la revélation personne n'avoit eu aucune idée de la parfaite spiritualité, même de celle de la nature divine.

Τουτέων δὲ, τὸν μὲν, τᾶς τἀγαθῶ Φύσιος εἶμεν, θεόν τε ὀνυμαίνεσθαι, ἀρχάν τε τῶν ἀρίστων. La premiere de ces deux causes de tous les êtres, c'est l'Esprit, qui est de la nature du bien, il est nommé Dieu. Chap. I. §. 1.

Les philosophes payens, ceux mêmes qui ont été les plus éclairés, n'ont pu donner d'autre idée de la nature de Dieu, qu'en le faisant considérer comme la source & l'origine du bien, la bonté & la puissance. Voila les deux seules qualités, par les quelles ils l'ont toujours défini; les Chrêtiens, qui vinrent après eux, n'ont pu avoir, malgré la revélation, des idées plus distinctes de la Divinité, parceque sa nature ne peut être apperçue (à cause de la foiblesse de notre raison) que par les notions que nous avons des vertus humaines; ces notions nous font connoître, que le principe de ce qu'il y a de meilleur doit être souverainement bon, & souverainement puissant. C'est là tout ce que les Ecritures saintes ont pu nous donner d'intelligence.

„Nous appercevons Dieu, *dit S. Basile*, par ses „ouvrages, mais nous ne pouvons point découvrir sa „nature: Car si ses ouvrages sont à la portée de nôtre „raison, il n'en est pas de même de son essence.„ *Ἡμεῖς ἐκ τῶν ἐνεργειῶν γνωρισειν λέγομεν τὸν Θεὸν ἡμῶν, τῇ δὲ ἐσία αὐτῆ προσεγγίσειν οὐχ ὑπισχνέμεθα, αἱ μὲν γὰρ*

γὰρ ἐνέργειαι αὐτοῦ πρὸς ἡμᾶς καταβαίνουσιν, ἡ δὲ οὐσία αὐτοῦ μένει ἀπρόσιτος. *Deum cognoscendum ex operibus suis pronunciamus, nequaquam profitemur appropinquari posse ad essentiam ejus Ipsius siquidem operationes ad nos descendunt, manet autem ejus essentia inaccessa. D. Cæs. Basil. Epist. cccc pag. 1185.*

Le même Pere de l'Eglise dit encore, dans la lettre que nous venons de citer. „Nous connoissons „Dieu par sa puissance, nous croions donc à lui sans con„noître sa nature, & nous l'adorons. „ Γινώσκομεν ἐκ τῆς δυνάμεως τὸν Θεὸν, ὥστε πιστεύομεν καὶ τῷ μὴ γνωσθέντι, προσκυνοῦμεν δὲ τῷ πιστευθέντι. *Deum cognoscimus potentia sua: credimus ergo incognitum, & creditum adoramus Deum.* Id. ib.

„Dieu, *dit S. Athanase*, a si bien & si avantageu„sement arrangé toutes les choses, que quoique nous „ne puissions point le connoître par sa nature, „nous le connoissons cependant par ses ouvrages.„ Οὕτω διεκόσμησε τὴν κτίσιν ὁ Θεὸς, ὥστε καὶ μὴ ὁρώμενον αὐτὸν τῇ φύσει, ὅμως ἐκ τῶν ἔργων γινώσκεσθαι. *Ita Deus res creatas recte atque ordine constituit, ut etiamsi natura non videatur, ex operibus tamen agnoscatur.* D. Athan. orat. contra gentes. Tom. I. pag. 35.

„Non seulement, *dit S. Clement d'Alexandrie*, il est „nécessaire que la bonté, & que la puissance divine fas„sent le bien, puisque c'est dans leur essence, ainsi „qu'il est dans celle du feu d'échauffer, & dans celle „de la lumiere d'éclairer; mais il faut encore qu'elles „tournent en bien ce que d'autres Etres pourroient faire „de mal.„ Τῆς θείας σοφίας καὶ ἀρετῆς, καὶ δυνάμεως ἔργον ἐστὶν, ἃ μόνον τὸ ἀγαθοποιεῖν. Φύσις γὰρ, ὡς εἰπεῖν αὕτη τῷ Θεοῦ ὡς τῷ πυρὸς τὸ θερμαίνειν. καὶ τῷ φωτὸς τὸ φωτίζειν· ἀλλὰ κακεῖνο μάλιστα, τὸ διὰ κακῶν τῶν ὑπονοηθέντων πρός τινων, ἀγαθόν τι καὶ χρηστὸν τέλος ἀπο-

ἀποτελεῖν, καὶ ὠφελίμως τοῖς δοκοῦσι φαύλοις χρῆσθαι. *Divinæ ſapientiæ, & virtutis & potentiæ opus eſt, non ſolum bene facere, hæc enim eſt ut ita dicam Dei natura, ut ignis calefacere, & lucis illuminare; ſed illud quoque maxime, ut id, quod per malos aliquos excogitatum eſt, ad bonum aliquem finem, & utilem deducat, & utiliter iis quæ mala videntur utatur.* Clem. Alexandr. Strom. I. pag. 312.

Nous pouvons, *dit S. Gregoire de Nazianze*, déſigner Dieu par pluſieurs noms, qui marquent combien il nous paroit grand & admirable. Cependant il n'y a rien qui ſoit plus eſſentiel à ſa nature, que de faire du bien à tous les êtres. Θεὸς, ἂν πολλῶν ὄντων ἐφ' οἷς θαυμάσεται, ἀδὲν ἧττος, ὡς τὸ πάντας ἐυεργετεῖν ἰδιώτατον. *Deus cum multis nominibus admirabilis nobis, & ſuſpiciendus occurrat, tamen nihil æque proprium habet, atque omnes beneficiis afficere.* Gregor. Nazianzenus oratione XXVI. pag. 459.

Nous n'avons donc d'idée de la nature de Dieu, que celle que nous acquerons par les notions, que nous avons de la bonté & de la puiſſance. L'idée de la puiſſance nous fait connoître quel doit être le pouvoir de Dieu, lorsque nous conſidérons ſes ouvrages; & l'idée de la bonté nous éleve juſqu'à la connoiſſance de celle de Dieu, qui doit être néceſſairement la ſouveraine bonté, & le principe de ce qu'il y a de meilleur, ainſi que le dit Timée de Locres.

Τὰ δ' ἑπόμενά δε καὶ συναίτια, ἐς ἀναγκαν ἀναγεται. *Mais les choſes qui ſuivent & qui ſont cauſes adjointes, ſe rapportent à la Néceſſité. Chap. I. §. 2.*

Le ſavant *Brucker* a judicieuſement remarqué, que *Timée* de *Locres*, à l'exemple de *Pythagore* & de ſes

disciples, admettoit deux principes, l'un bon & l'autre mauvais: sçavoir l'Esprit & la Nécessité. L'Esprit étoit la cause de tous les biens, qui sont dans le monde, & la source d'où venoient les natures intelligibles; la Nécessité étoit au contraire la cause & l'origine de tout le mal. Par l'Esprit, *Timée* entendoit Dieu, & par la Nécessité, la matiere dont les corps prenoient leur origine. *Duas primas causas posuit (Timæus) deum sive mentem, fontem naturarum intelligibilium, & necessitatem sive materiam corporum scaturiginem. Histor. crit. philosophiæ &c. Jacobi Bruckeri Tom. I. pag. 1127.*

Le dogme des deux principes avoit été établi bien longtems avant les Pythagoriciens. „Aristote, *dit Dio-*„*gene Laerce*, prétend, dans le premier livre de sa „philosophie, que les Mages sont plus anciens que les „Egyptiens; il dit qu'ils reconnoissoient deux princi-„pes, le bon & le mauvais genie; qu'ils appelloient l'un „Jupiter & Orosmade, & l'autre Pluton & Arimane.„ *Ἀριστοτέλης δ' ἐν πρώτῳ περὶ φιλοσοφίας μάγους καὶ πρεσβυτέρους εἶναι τῶν Αἰγυπτίων. Καὶ δύο κατ' αὐτοὺς εἶναι ἀρχάς, ἀγαθὸν δαίμονα, καὶ κακὸν δαίμονα· καὶ τῶ μὲν ὄνομα εἶναι Ζεὺς καὶ Ὡρομάσδης. Τῶ δὲ Ἅιδης καὶ Ἀρειμάνιος. Ægyptiis vero antiquiores esse Magos Aristoteles auctor est in primo de philosophia libro: duoque ex illorum sententia esse principia, bonum dæmonem & malum; alterum ex his Jovem & Orosmadem; alterum Plutonem & Arimanium dici. Diogenis Laertii de Vit. & dogm. phil. procm. p. 8.*

Soit que les Mages soient plus anciens que les philosophes Egyptiens, soit qu'ils ne le soient pas, il est toujours certain que les uns & les autres crurent également le dogme des deux principes, & que cette opinion est aussi ancienne, que la premiere connoissance que nous aïons de la philosophie. „Il est impossible,

„*dit*

„dit *Plutarque*, qu'il y ait une ſeule cauſe bonne ou „mauvaiſe, qui ſoit le ſeul principe de toutes les cho„ſes; car Dieu ne ſauroit être la cauſe d'aucun mal. „Cependant ce monde eſt compoſé également & de „bien & de mal.... L'opinion qui admet deux prin„cipes eſt très ancienne, elle vient des Theologiens „& des Legislateurs, qui ont vecu dans les tems les „plus éloignés, ſans que l'on ſache cependant qui en „eſt le veritable auteur..... C'eſt le ſentiment des „plus ſages anciens. Pluſieurs ont cru, qu'il y avoit „deux Dieux oppoſés dans leurs actions; l'un auteur „de tous les biens, l'autre de tous les maux. Il y „en a eu quelques uns, qui ont appellé Dieu le prin„cipe qui produit le bien, & qui ont nommé Demon „celui qui eſt la cauſe du mal. Et Zoroaſtre, qui vecut „cinq mille ans avant le ſiege de Troye, eſt du nom„bre de ces derniers.... Quant aux Chaldéens, ils „diſent que parmi les Dieux des *ſept* planetes, il y en „a deux qui font le bien, deux qui font le mal, & „trois qui ſont communs & comme moiens *entre ces „quatre premiers.* Ἀδύνατον γάρ ἢ καὶ φλαῦρον ὁτιοῦν ὁμοῦ πάντων ἢ χρηστὸν, ὅπου μηδενὸς ὁ θεὸς αἴτιος ἐγγενέσθαι.... Διὸ καὶ παμπάλαιος αὕτη κάτεισιν ἐκ θεολόγων καὶ νομοθετῶν εἰς τε ποιητὰς καὶ φιλοσόφους δόξα τὴν ἀρχὴν ἀδέσποτον ἔχουσα, τὴν δὲ πίστιν ἰσχυρὰν καὶ δυσεξάλειπτον..... Καὶ δοκεῖ τοῦτο τοῖς πλείστοις καὶ σοφωτάτοις. νομίζουσι γὰρ οἱ μὲν θεοὺς εἶναι, καθάπερ ἀντιτέχνους, τὸν μὲν γὰρ ἀγαθῶν, τὸν δὲ φαύλων δημιουργόν· οἱ δὲ τὸν μὲν ἀμείνονα θεὸν, τὸν δὲ ἕτερον δαίμονα καλοῦσιν· ὥσπερ Ζωροάστρης ὁ μάγος, ὃν πεντακισχιλίοις ἔτεσι τῶν τρωικῶν γεγονέναι πρεσβύτερον ἱστοροῦσιν..... Χαλδαῖοι δὲ τῶν πλανητῶν τοὺς θεοὺς γενέσθαι, οὓς καλοῦσι, δύο μὲν ἀγαθοεργὸς, δύο δὲ κακοποιοὺς, μέσους δὲ τοὺς τρεῖς ἀποφαίνουσι καὶ κοινούς. *Impoſſibile enim eſt ubi nullius*

nullius rei cauſam Deum ſtatueris, aliquid unum vel bonum facere omnium rerum principium. . . . . Vetuſtiſſima proinde a ſacrarum profeſſoribus rerum & legumlatoribus derivata opinio auctore incognito. . . . . Atque hæc quidem ſententia plerisque & iisdem ſapientiſſimis probatur; exiſtimant enim alii duos eſſe Deos, quaſi contrariis deditos artibus, ut bona alter, alter mala opera conficiat. Alii eum qui eſt melior Deum, qui deterior dæmonem dicunt, in qua ſententia fuit Zoroaſter quem narrant 5000 annis antiquiorem bello Trojano exſtitiſſe. . . . Chaldæi planetas Deos faciunt, quorum duos beneficos, totidem maleficos, reliquos tres medios affirmant & promiſcuos. Plutar. de Iſide & Oſiride. Tom. ſec. pag. 368. & ſeq.

Les Grecs prirent des Chaldéens & des Egyptiens le dogme des deux principes: c'eſt ce que nous apprend *Plutarque.* „Quant aux opinions des Grecs, „*dit-il*, perſonne ne les ignore: Ils diſent, qu'il y a „deux portions du monde, l'une bonne, qui eſt de Ju„piter Olimpien; l'autre mauvaiſe, qui eſt de Pluton „Dieu des enfers. Ils ont feint que la Déeſſe de l'har„monie (c'eſt à dire l'accord de l'univers) étoit née de „Mars & de Venus, dont l'un eſt cruel, aimant les „querelles & les combats; & l'autre au contraire eſt „douce & féconde.„ *Τὰ δὲ Ἑλλήνων, πᾶσί που δῆλα, τὴν μὲν ἀγαθὴν διὸς ὀλυμπίου μερίδα, τὴν δὲ ἀποτροπαίου Ἅιδου ποιουμένων· ἐκ δὲ Ἀφροδίτης καὶ Ἄρεως Ἁρμονίαν γεγονέναι μυθολογοῦνται· ὧν ὁ μὲν ἀπηνὴς καὶ φιλόνεικος, ἡ δὲ μειλιχίος καὶ γενέθλιος. Græcorum opinio nemini fere ignota eſt, qui bonam partem Jovi Olimpio, malam diti averunco aſſignant, & harmoniam (quaſi concinnitatem) a Venere & Marte natam fabulantur, quorum hic ſævus eſt, & contentioſus, illa comis & genitabilis. id. ib. pag. 370.*

Les

Les Pythagoriciens adopterent donc le dogme des deux principes, ainſi que tous les philoſophes Mages, Chaldéens, Perſes, & Egyptiens. „Ils les déſignerent, „*dit Plutarque*, par pluſieurs noms. Ils appellerent le „bon principe *un*, *fini*, *repoſant*, *droit*, *impair*, *quarré*, „& ils déſignerent le mauvais principe par les mots, „*infini*, *mouvant*, *courbe*, *pair*, *plus long que large*, *inégal*, *gauche*, *tenebreux*. Οἱ μὲν Πυθαγορικοὶ διὰ πλειόνων ὀνομάτων καθηγοροῦσι, τοῦ μὲν ἀγαθοῦ τὸ ἓν πεπερασμένον, τὸ μόνον, τὸ εὐθύ, τὸ περισσὸν, τὸ τετράγωνον, τὸ δεξιὸν, τὸ λαμπρὸν· τῷ δὲ κακῷ, τὴν δυάδα, τὸ ἄπειρον, τὸ φερόμενον, τὸ καμπύλον, τὸ ἄρτιον, τὸ ἑτερόμηκες, τὸ ἄνισον, τὸ ἀριστερὸν, τὸ σκοτεινὸν· ὥστε τούτας ἀρχὰς γενέσεως ὑποκειμένας. *Pythagorici pluribus utrumque principium afficiunt nominibus: bonum unitatis, finiti, quieſcentis, recti, imparis, quadrati, dextri, ſplendidi; malum binarii, infiniti, in motu verſantis, curvi, paris, altera dimenſione longioris, inæqualis, ſiniſtri, tenebricoſi, hæc eſſe principia ortus rerum ſtatuunt. Id. ib.*

Les Platoniciens, qui ne furent que des Pythagoriciens reformés, & qui en prirent les principales opinions, adopterent le dogme des deux principes; d'abord d'une maniere couverte, ils appellerent le bon principe l'homogene, & le mauvais l'hétérogene. Mais dans la ſuite ils s'expliquerent d'une maniere plus claire. „Pla„ton, *dit Plutarque*, couvrant, & enveloppant de quel„que obſcurité ſon ſentiment, appelle, en pluſieurs en„droits de ſes ouvrages, le premier de ces principes „contraires *le même* (ou l'homogene), & le ſecond „*l'autre* (ou l'hétérogene): mais dans les livres des „Loix, qu'il écrivit dans un age avancé, il ne ſe ſert plus „de noms ambigus & couverts. Il dit en termes exprès, „que ce monde n'eſt pas gouverné par un ſeul eſprit, „ou par une ſeule ame, mais peut être par pluſieurs

„autres. Il veut que le nombre de ces ames ſoit „pour le moins de deux, dont l'une eſt bienfaiſante „& l'autre mechante, enſorte qu'elles produiſent des „effets contraires. Πλάτων δὲ πολλαχῇ μὲν ὅλον ἐπιλυγισάμενος καὶ παρακαλυπτόμενος, τῶν ἐναντίων ἀρχῶν, τὴν μὲν ταυτὸν ὀνομάζει, τὴν δὲ θάτερον. ἐν δὲ τοῖς νόμοις ἤδη πρεσβύτερος ὢν, οὐ δι' αἰνιγμῶν, οὐδὲ συμβολικῶς, ἀλλὰ κυρίοις ὀνόμασιν, οὐ μιᾷ ψυχῇ φησὶ κινεῖσθαι τὸν κόσμον, ἀλλὰ πλείοσιν ἴσως, δυοῖν δὲ πάντως οὐκ ἐλάττοσιν, ὅθεν τὴν μὲν ἀγαθουργὸν εἶναι, τὴν δὲ ἐναντίαν ταύτῃ καὶ τῶν ἐναντίων δημιουργόν. *Plato, multis locis quaſi occultans & obumbrans ſuam ſententiam, alterum contrariorum principiorum* idem *alterum appellat* diverſum, *at in libris de legibus, jam ſenior, non per ambages & notas, ſed diſertis verbis pronunciat mundum non unica anima, ſed compluribus fortaſſe, ad minimum autem duabus, cieri: quarum una boni ſit efficax, altera ejus contraria & contrariorum opifex. Plut. de Iſide & Oſiride. Tom. II. pag. 370.*

Avant de parler auſſi clairement dans ſes livres des Loix, *Platon* avoit déjà dit approchant la même choſe dans ſa Republique. Voici comment il s'esplique. „Dieu étant bon, il n'eſt pas la cauſe de tout ce qui „arrive, comme pluſieurs perſonnes le prétendent; mais „au contraire, il n'a aucune part à beaucoup d'événemens aux quels les hommes ſont ſujets. Et comme „il y a dans l'Univers bien plus de mal que de bien, „& que Dieu ne peut faire que le bien, il faut cher„cher une autre cauſe, & un autre principe du mal „que Dieu. Οὐδ' ἄρα ὁ θεὸς, ἐπειδὴ ἀγαθὸς, πάντων ἂν εἴη αἴτιος, ὡς οἱ πολλοὶ λέγουσιν. ἀλλ' ὀλίγων μὲν τοῖς ἀνθρώποις αἴτιος, πολλῶν δὲ ἀναίτιος. πολὺ γὰρ ἐλάττω τἀγαθὰ τῶν κακῶν ἡμῖν· καὶ τῶν μὲν ἀγαθῶν οὐδένα ἄλλον αἰτιατέον, τῶν δὲ κακῶν ἄλλ' ἄττα δεῖ ζητεῖν τὰ

αἴτια

αἰτία, ἀλλ' ἃ τὸν θεὸν. Non igitur Deus, quum bonus sit, omnium causa est, ut multi dicunt, sed paucorum quidem hominibus in causa est, multorum vero extra causam. Multo enim pauciora nobis sunt bona quam mala, & bonorum quidem solus Deus causa est dicendus, malorum autem quamlibet aliam præter Deum causam quærere decet. Plato de Republ. lib. 2. pag. 605.

Cela est clair, & *Plutarque* a raison de dire, que *Platon*, dans ses derniers ouvrages, ne chercha plus à cacher ce qu'il pensoit du dogme des deux principes. Le même *Plutarque* prétend encore, qu'*Aristote* fut d'un sentiment pareil à celui de *Platon*, & que le fondement de sa philosophie est établi sur l'existence de deux principes, l'un bon l'autre mauvais. „Aristote „appelle, dit-il, l'un la forme & l'autre la privation.„ C'est à dire, la forme est le bon, & la privation est le mauvais, *Ἀριστοτέλης δὲ τὸ μὲν εἶδος, τὸ δὲ στέρησιν. Aristoteles formam & privationem.* Plut. ib.

Le dogme des deux principes continua parmi les philosophes payens plus de deux siecles après l'établissement du Christianisme; c'est ce que nous voions dans *Plutarque*, qui favorisoit cette opinion & qui la préferoit aux Sentimens des Epicuriens & des Stoiciens. „Il ne faut pas, *dit-il*, établir les principes de l'Uni„vers dans des corps, qui n'ont point d'ame, comme „l'ont fait Democrite & Epicure: ni croire qu'il y ait „un seul ouvrier qui ait arrangé & ordonné la matiere „premiere, comme font les Stoiciens, qui n'admettent „qu'un seul Etre, une seule providence, qui est avant „tous les autres êtres, & qui les gouverne. Il est „impossible, qu'il y ait une seule cause bonne ou mau„vaise, qui soit le principe de toutes les choses en„semble, parceque Dieu ne sauroit être la cause du „mal, & que l'accord de ce monde est composé de

„con-

„contraires: il reſſemble, ſelon Heraclite, à une lire, „ou à un arc qui ont leur tenſion & leur détenſion.„ *Οὔτε γὰρ ἐν ἀψύχοις σώμασι τὰς τοῦ παντὸς ἀρχὰς θετέον, ὡς Δημόκριτος καὶ Ἐπίκουρος, ἄτε ἄποιον, ἃ δημιουργὸν ὕλης, ἕνα λόγον καὶ μίαν πρόνοιαν, ὡς οἱ Στωικοὶ, περιγενομένην ἁπάντων καὶ κρατοῦσαν. ἀδύνατον γὰρ ἢ καὶ φλαῦρον ὁτιοῦν ὁμοῦ πάντων ἢ χρηστὸν, ὅπου μηδενὸς ὁ Θεὸς αἴτιος ἐγγενέσθαι. παλίντονος γὰρ ἁρμονία κόσμῳ, ὥσπερ λύρᾳ καὶ τόξῳ καθ' Ἡράκλειτον. Quippe nec incorporibus animæ exſortibus principia univerſi ſunt conſtituenda, ut fecere Democritus & Epicurus, neque qualitatis expers materiæ opifex providentia unica, quæ omnia ſuperet atque contineat, hunc titulum meretur: qui fuit Stoicorum error, impoſſible enim eſt ubi nullius rei cauſam Deum ſtatueris, aliquid unum vel bonum facere omnium rerum principium: cum, Heraclito teſte, ut lyræ & arcus ita mundi quoque concinnitas, contenſionem & remiſſionem admittat.* Plutar. de Iſide & Oſiride. Tom. 2. pag. 369.

L'opinion des deux principes trouva beaucoup de partiſans parmi les premiers Chretiens; & peu de tems après les Apôtres, on vit pluſieurs ſectes, qui admirent ce dogme comme une verité fondamentale.

Saturnin, prétendoit que le grand Dieu, le Dieu ſuprême étoit inconnu, qu'il étoit bon & créateur; mais qu'un des Dieux, qu'il avoit fait, avoit ſemé la Zizanie, & étoit la cauſe de tout le mal qui arrivoit. Les Sectateurs de *Saturnin*, qui vivoient dans les tems apoſtoliques, ſuivirent les mêmes opinions. *Τὸν μέγαν ἄγνωστον θεὸν, πατέρα οἰκεῖον ὠνόμαζον. τοῦτον δὲ ἀγαθὸν εἶναι, καὶ θεὸν ποιητήν. ἕνα δέ τινα τῶν ὑπ' αὐτοῦ γεγονότων ἐπισπεῖραι ζιζάνια. ὃς καὶ πάντας ἡμᾶς, ὡς αὐτοὶ λέγουσι, κακοῖς περιέβαλεν, ἀνθιταξάμενος ἡμῶν τῷ ἀγαθωτάτῳ πατρὶ. Magnum ignotum Deum patrem*

patrem ſuum appellabant, hunc vero eſſe bonum, & Deum creatorem: unum autem quempiam ex iis, qui ab eo facti erant, ſeminaſſe Zizania: qui in nos omnes, ut ipſi dicunt, mala injecit, ut qui optimo patri noſtro reſtiterit. Theodoret. hæres. fabul. L. I. Cap. XVI. pag. 206.

Le même *Saturnin* diſoit, que le Dieu des Juifs n'étoit *qu'un Ange.* *Τὸν τῶν Ἰουδαίων θεὸν ἕνα τῶν ἀγγέλων εἶρηκεν εἶναι.* *Judæorum Deum unum ex angelis eſſe.* Theod. Lib, XVI. cap. III. pag. 194.

Cerdon & ſes diſciples ſoutinrent ſelon *Theodoret*, dans le ſecond ſiecle, les mêmes opinions ſur les deux principes, que les Sectateurs de *Saturnin* avoient eues dans le premier. Ils diſoient que le Dieu, Pere de Jeſus-Chriſt, avoit été inconnu aux Prophêtes, qu'il étoit différent du Dieu Legislateur des Juifs, & Créateur du monde. L'un de ces Dieux étoit juſte, & l'autre étoit bon. *Ὁ Κερδων ἔφη, ἄλλον εἶναι θεὸν τὸν πατέρα τοῦ κυρίου ἡμῶν Ιησοῦ Χριστοῦ, τοῖς προφήταις ἄγνωστον, ἄλλον δὲ τοῦ παντὸς ποιητὴν, καὶ τοῦ νόμου τοῦ Μωσαϊκοῦ νομοθέτην, καὶ τὸν μὲν εἶναι δίκαιον, τὸν δὲ ἀγαθόν.* *Cerdo docuit alium eſſe Deum, patrem Domini noſtri Jeſu Chriſti, ignotum Prophetis: alium vero univerſi conditorem, legisque moſaicæ legislatorem, atque hunc quidem juſtum eſſe, illum vero bonum.* Theodoreti hæres fabul. Lib. I. Cap. XXIV.

Il ne faut pas croire qu'en admettant deux Dieux, l'un juſte & l'autre bon, *Cerdon* & ſes diſciples cruſſent qu'ils faiſoient également le bien, au contraire l'un étoit l'auteur du mal, & l'autre du bien. *S. Epiphane* éclaircit ce qu'il peut y avoir d'obſcur dans le diſcours de *Theodoret.* „Les Sectateurs de Cerdon, „*dit ce Pere*, établirent deux Dieux, un bon & inconnu „à tout le monde, qu'ils appelloient le Pere de Jeſus-„Chriſt, & un Créateur de l'Univers qui étoit mechant,

„connu

„connu des hommes, qui avoit donné la Loi, qui étoit „apparu aux Prophêtes, & qui s'étoit fait voir pluſieurs „fois.„ Θεοὺς δύο, ἕνα ἀγαθὸν, καὶ ἕνα ἄγνωστον τοῖς πᾶσιν, ὃν καὶ πατέρα τοῦ Ἰησοῦ ἐκάλεσαν. καὶ ἕνα τὸν δημιουργὸν πονηρὸν ὄντα, καὶ γνωστὸν, λελάληκεν ἐν τῷ νόμῳ, καὶ ἐν τοῖς προφήταις φανέντα, καὶ ὁρατὸν πολλάκις γενόμενον. *Duos Deos (dixerunt) unum bonum, & unum ignotum omnibus, quem etiam patrem Jeſu appellarunt: & unum creatorem qui malus ſit & notus, qui in lege ſit locutus, & in prophetis aparuerit, & ſæpe viſus ſit.* Epiphan. hæres. XLI. pag. 134.

Les Manichéens vinrent dans le troiſieme ſiècle & ſoutinrent, d'après *Manes*, leur Maître, qu'il y avoit deux Etres qui étoient éternels, Dieu & la matiere. Ils appelloient Dieu la lumiere; & la matiere les tenebres. Οὗτος δύο ἀγεννήτους, καὶ ἀϊδίους ἔφησεν εἶναι, Θεὸν, καὶ ὕλην, καὶ προσηγόρευτε, τὸν μὲν Θεὸν φῶς, τὴν δὲ ὕλην σκότος. καὶ τὸ μὲν φῶς ἀγαθὸν, τὸ δὲ σκότος κακὸν. *Duos ingenitos, & æternos eſſe dixit, Deum & materiam, apellavitque Deum lucem, materiam tenebras, & lucem bonum & tenebras malum.* Theodoreti hæres. fabul. lib. I. Cap. XXVI. pag. 212.

L'on s'étonnera moins de voir, pendant les trois premiers ſiecles de l'Egliſe, tant de différents partiſans du dogme des deux principes, ſi l'on reflêchit aux difficultés, qui ſe trouvent, lorsqu'on veut expliquer l'origine du bien & du mal moral, & la ſource du bien & du mal phyſique. Il ne faut pas ſe figurer, qu'il n'y eut que des gens d'un genie mediocre dans les différentes ſectes hétérodoxes, qui admettoient deux principes: elles étoient fort nombreuſes, ſurtout celle des Manichéens, & elles avoient dans leur ſein des gens d'un grand merite, & d'un genie ſupérieur. On ne ſauroit le nier, puisque *S. Auguſtin* fut aſſez long-

tems Manichéen, & qu'il embraſſa le dogme des deux principes dans un âge, où il avoit acquis déjà de grandes connoiſſances: il continua pendant pluſieurs années à croire, qu'il étoit impoſſible de pouvoir défendre la verité de la Religion chrêtienne: & peut-être eut-il perſiſté toujours dans la même idée, ſi la ville de Milan n'eut pas eu beſoin d'un Profeſſeur de Rhetorique. Le Prefet *Symmaque* l'envoya dans cette Ville, pour y montrer l'éloquence. *S. Auguſtin*, aiant entendu prêcher *S. Ambroiſe*, commença à ne plus ſentir tant d'éloignement pour les opinions des Orthodoxes. Enfin convaincu par les raiſons de ce Saint Evêque, il embraſſa la veritable religion. Mais il convient lui même, dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, que rien ne s'oppoſa plus à ſa converſion que les difficultés, qu'il trouvoit dans l'origine du mal phiſique & moral. On ne peut nier qu'elles ne ſoient très grandes, lorsqu'elles ſont ou propoſées ou défendues par des philoſophes, privés du ſecours de la revélation. *Lactance* les a montrées dans toute leur force, dans ſon Ouvrage ſur la colere de Dieu, mais ſelon Mr. l'Abbé d'*Olivet*, il les a peut être mieux expoſées que refutées. Quoiqu'il en ſoit, voici l'argument que *Lactance* fait faire à *Epicure*; „Ou Dieu, *dit ce Philoſophe grec*, veut „détruire le mal, & il ne le peut pas; ou il peut le „détruire, & il ne le veut pas; ou bien, il ne le veut „ni ne le peut; ou bien encore, il le veut & le peut. „Si Dieu veut détruire le mal, & ne le peut pas, il „eſt donc foible & ſans pouvoir, ce qui ne peut con„venir à l'eſſence d'un Dieu. S'il le peut, & qu'il „ne le veuille pas, il eſt donc jaloux, mechant; cela „eſt encore contraire à la nature divine. S'il ne le „veut, & ne le peut, il eſt tout à la fois foible, ſans „pouvoir, & mechant. S'il le veut & s'il le peut,

„ce

„ce qui eſt la ſeule choſe qui convienne à Dieu, d'où „vient donc le mal dans ce monde, & pourquoi Dieu „ne l'en ôte-t-il pas?„ *Deus inquit* (Epicurus) *aut vult tollere mala & non poteſt; aut poteſt & non vult, aut neque vult neque poteſt; aut & vult & poteſt. Si vult & non poteſt imbecillis eſt, quod in Deum non cadit. Si poteſt & non vult, invidus; quod æque alienum a Deo. Si neque vult neque poteſt, & invidus & imbecillis eſt: ideoque neque Deus. Si vult & poteſt, quod ſolum Deo convenit, unde ergo ſunt mala? aut cur illa non tollit?* Firm. Lactant. de ira Dei Cap. XIII.

On comprend bien qu'à cet argument *Lactance* repond, ce qu'un philoſophe peut oppoſer de meilleur, en montrant que l'homme, par ſa chute, eſt la ſeule cauſe du mal, qui ſe trouve actuellement dans le Monde. Mais un philoſophe, qui admet le dogme des deux principes, repond à cela; que la chûte de l'homme eſt juſtement une preuve, que Dieu n'eſt pas l'auteur de tout ce qui exiſte, & qu'il faut donc qu'il y ait un autre principe éternel, qui ait coexiſté avec lui, qui ſoit la cauſe du mal phyſique & du mal moral. Les Lettrés Chinois font beaucoup valoir cet argument contre les Chretiens. „Quand on „leur repreſente, *dit un Miſſionaire*, que le mal & le „peché ſont des ſuites du mauvais uſage du libre arbi„tre des créatures; ils repondent d'un grand ſang „froid, que cela même prouve, que Dieu ne crée „pas tout: car puiſqu'il y a d'autres êtres que lui, „qui ont le pouvoir de créer, & qu'il y a des êtres „qui ne tiennent pas leur naiſſance de lui, il n'eſt „donc pas la ſeule cauſe de tout ce qui exiſte dans „le monde. Lorſqu'on veut, pour repondre à cette „objection, oppoſer aux Chinois, que le mal eſt le peché „procedant du non-être & du néant, ils rejettent ce rai-

„raiſonnement comme une ſubtilité ſcholaſtique, in-„digne d'un philoſophe; & ils repliquent, que le néant „ne peut être la cauſe de rien; que ſi Dieu eſt l'au-„teur du bien qui exiſte dans le monde, & que le „mal qui inonde l'Univers procede du non-être, le „pouvoir qu'a le néant de créer des êtres s'étend auſſi „loin que celui de Dieu, ce qui eſt abſurde en tout „ſens; le mal moral & le mal phyſique étant des êtres „auſſi poſitifs que le bien moral & le bien phyſique. „Quand les Miſſionnaires ſoutiennent, que le mal eſt „une privation, qui tient du non-être, comme la ma-„ladie eſt une privation de la ſanté; les Chinois ajou-„tent qu'on peut avec autant de raiſon dire, que la „ſanté n'eſt qu'une privation de la maladie; ce qui eſt „un cercle vicieux, pour s'empêcher d'avouer une „verité évidente: ſavoir qu'un homme qui prend le „bien d'autrui, par un motif d'avarice, fait un acte „auſſi réel & auſſi poſitif, qu'un homme qui donne „l'aumone à un pauvre par motif de charité. Les „actes de l'entendement de ces deux hommes ſont „auſſi réels, & auſſi poſitifs l'un que l'autre. Cela „étant évident, il s'en ſuit qu'il faut que le mal découle, „ainſi que le bien, d'un principe éternel, & Adam „n'a pu le produire de nouveau dans la nature.„

Le mal phyſique & le mal moral n'aiant donc pu être introduit dans le monde, ni par Dieu, qui ne ſauroit par ſon eſſence faire le mal, ni par l'homme qui ne peut rien créer. Il faut abſolument, qu'il y ait eu de tout tems deux principes, l'un bon qui eſt Dieu, & l'autre mauvais, auteur du mal, & dont Dieu, malgré ſa bonté, n'a pu corriger ni l'imperfection ni la mechanceté. Le bon principe a bien fait tout ce qu'il a pu de ſon coté, pour rendre heureux tous les êtres particuliers, mais il n'a pu vaincre

totalement les obſtacles, qui ſe trouvent dans le mauvais principe.

C'eſt là la maniere dont *Balbus* Stoicien, deffend contre l'Epicurien *Vellejus* la providence & la bonté des Dieux. Il admet d'abord leur exiſtence, enſuite il rejette ce qu'il-y-a de mal dans le monde ſur une néceſſité inviolable. „Nous voions, *dit-il*, „des gens qui doutent ſi l'Univers n'eſt point l'effet „du hazard ou d'une aveugle néceſſité, plutôt que „l'ouvrage d'une intelligence divine. *Archimede*, ſelon „eux, montra donc plus de ſavoir, en repreſentant le „globe celeſte, que la nature en le faiſant, quoique „la copie ſoit bien au deſſous de l'original.„ *Hi autem dubitant de mundo, ex quo & oriuntur, & ſiunt omnia, caſune ipſe ſit effectus, aut neceſſitate aliqua, an ratione, ac mente divina: & Archimedem arbitrantur plus valuiſſe in imitandis ſphæræ converſionibus, quam naturam in efficiendis.* Cicero de natur. Deorum L. II. Cap. XXXV.

Voilà la néceſſité d'une Intelligence bonne & ſage établie, mais *Balbus* n'oſe dire, qu'elle ſoit l'auteur de tout ce qui nous paroit défectueux; il en rejette la faute ſur le vice incorrigible des materiaux, dont elle étoit obligée de ſe ſervir. „La nature, *dit-il*, a fait „ce qui ſe pouvoit faire de mieux avec les élemens „qui exiſtoient: qu'on nous montre qu'elle a pu mieux „faire, mais c'eſt ce qu'on ne montrera jamais, & „qui voudroit toucher à ſon ouvrage feroit pis, ou „déſireroit ce qui n'eſt pas poſſible„ *Ex iis enim naturis, quæ erant, quod effici potuit optimum, effectum eſt, docent ergo aliquis, potuiſſe melius; ſed nemo unquam docebit: & ſi quis corrigere aliquid volet, aut deterius faciet, aut id quod fieri non potuit deſiderabit.* Id. ib. Cap. XXXIV.

A cela

A cela *Vellejus* repond, que les Dieux ne pouvant pas faire un monde meilleur, ils devoient par pitié pour les hommes n'en point faire, puisqu'ils sont si malheureux : il falloit ou que les Dieux fissent les hommes fortunés, ou du moins qu'ils ne les créassent pas, & qu'ils les laissassent dans le néant, afin de ne leur pas faire éprouver les plus grands maux, surtout à ceux qui sont vertueux, & qui meritent toutes sortes de biens. „Si les Dieux, *dit Vellejus*, avoient été „bien intentionné pour nous, ils auroient du faire „enforte que nous fussions tous gens de bien, ou du „moins que ceux qui feroient gens de bien fussent „heureux. Pourquoi donc Asdrubal opprima-t-il en „Espagne les deux Scipions, aussi recommandables par „leur probité que par leur courage? Pourquoi Fabius „vit-il expirer son fils qui avoit déjà été Consul? pour„quoi Annibal tua-t-il Marcellus? pourquoi la jour„née de Cannes couta-t-elle la vie à Paulus? pour„quoi le corps de Regulus demeura-t-il en proie à „la cruauté des Carthaginois? pourquoi Scipion l'Afri„cain ne fut-il pas à couvert de la violence, même „dans sa maison? De ces événemens passés, & aux „quels tant d'autres pourroient être ajoutés, venons en „à de plus recens. Pourquoi mon Oncle Rutilius, l'in„nocence même, passe-t-il ses jours dans l'exil? pour„quoi mon ami Drusus a-t-il été assassiné chez lui? „pourquoi nôtre grand Pontife Scævola, qui étoit un „exemple de modération & de prudence, a-t-il été „massacré devant la statue de Vesta? pourquoi quel„que tems auparavant y eut il quantité de nos plus „illustres citoiens égorgés par Cinna? pourquoi Ma„rius, le plus grand traitre qui fut jamais, eut-il le „pouvoir de contraindre un homme tel que Catulus „à se donner la mort lui-même. . . . . Comme on

„ne croira pas que des perſonnes ſenſées gouvernent „une famille, un Etat, où l'on ne verra point les bon„nes actions recompenſées & les mauvaiſes punies: „auſſi n'eſt-il pas croïable, qu'une providence divine „& toute bonne ſouffre, que les ſcelerats & les hon„nêtes gens ſoient traités de la même maniere. Mais „Dieu, repondrez-vous, néglige les choſes de peu „d'importance & ne prend pas garde à un champ & „à une vigne, qui ſont gatés par la grêle & par „la ſechereſſe. Les Rois même n'entrent pas dans tous „les petits details du gouvernement. Vous repondrés „juſte, ſi en citant Rutilius, je m'étois plaint de la „ruine de ſes champs; mais je parlois d'un mal qui „le touche lui-même, de ſon exil. Dieu ne fait pas „attention à tout, de même que les Rois, quelle com„paraiſon! Si les Rois négligent quelque choſe, le „défaut ſeul de connoiſſance les peut excuſer. Mais „pour Dieu on ne ſauroit l'excuſer ſous le pretexte „d'ignorance.„ *Debebant illi quidem omnes bonos efficere, ſiquidem hominum generi conſulebant. Sin id minus: bonis quidem certe conſulere debebant. Cur igitur duo Scipiones, fortiſſimos & optimos viros, in hiſpania Pœnus oppreſſit? cur Maximus extulit filium Conſularem? Cur Marcellum Annibal interemit? Cur Paullum Cannæ ſuſtulerunt? Cur Pœnorum crudelitati Reguli corpus eſt præbitum? Cur Africanum domeſtici parietes non texerunt? Sed hæc vetera, & alia permulta: propiora videamus. Cur avunculus meus, vir innocentiſſimus, idemque doctiſſimus, P. Rutilius in exſilio eſt? cur ſodalis meus interfectus domi ſuæ, Druſus? cur temperantiæ, prudentiæque ſpecimen, ante ſimulacrum Veſtæ, pontifex maximus eſt Q. Scævola trucidatus? cur ante etiam tot civitatis principes a Cinna interemti? cur omnium perfidioſiſſimus, C. Marius, Q. Catulum, præſtantiſſima dignitate virum, mori*

mori potuit jubere? . . . . . Ut enim nec domus, nec respublica ratione quadam & disciplina designata videatur, si in ea nec recte factis præmia exstent ulla, nec supplicia peccatis: sic mundi divina in homines moderatio, profecto nulla est, si in ea discrimen nullum est bonorum & malorum. Id. ib. Cap. XV.

L'on voit que les Manichéens trouvoient, dans les philosophes payens les plus éclairés, de très fortes raisons pour favoriser leur dogme, aussi leur Secte se repandit beaucoup, & elle eut fait de bien plus grands progrès, si la violente persécution, qu'elle essuya, ne l'avoit diminuée, & à la fin totalement dissipée. Les Empereurs en vinrent jusqu'à emploier le fer & le feu. C'est assez souvent les raisons, que bien des Princes mettent en usage pour convaincre les hérétiques, qui n'ont point de soutien, & qui ne peuvent faire aucune deffense contre les violences les plus fortes.

Deux grands hommes ont écrit sur les Manichéens: Mr. *de Beausobre* & Mr. *Bayle*. Le premier a fait l'histoire de ces Sectaires. Il les décharge avec raison d'un grand nombre de fausses imputations, qu'on leur avoit faites. Il montre qu'on leur a prêté bien des erreurs, qu'ils n'ont point soutenues, & qu'on leur a imputé plusieurs crimes dont ils n'étoient pas coupables. Cela lui donne souvent occasion de justifier des personnes, qui ont été la victime innocente de l'esprit dangereux, qui regne dans toutes les religions, où l'on cherche également à donner un mauvais tour aux opinions, & aux actions de tous ceux, qui sont dans une Communion différente, de celle où l'on est engagé.

Quant à Mr. *Bayle*, il examine en philosophe les raisons, dont se servoient les Manichéens, pour soutenir

leur dogme, & celles qu'ils auroient encore pu employer. „Afin que l'on voie, *dit-il*, combien il seroit „difficile de refuter ce faux fisteme, & qu'on en con„clue qu'il faut recourir aux lumieres de la revelation „pour le ruiner, feignons ici une dispute entre Me„lissus & Zoroastre: ils étoient tous deux payens, & „grands philosophes. Melissus, qui ne reconnoissoit „qu'un principe, diroit d'abord, que son fisteme s'ac„corde admirablement avec les idées de l'ordre: l'Etre „nécessaire n'est point borné; il est donc infini & „tout puissant, il est donc unique; & ce seroit une „chose monstrueuse & contradictoire, s'il n'avoit pas de „la bonté & s'il avoit le plus grand de tous les vices, „savoir une malice essentielle. Je vous avoue, repon„droit Zoroastre, que vos idées sont bien suivies, & „je veux bien vous avouer, qu'à cet égard vos hypo„theses surpassent les miennes: je renonce à une ob„jection, dont je me pourrois prévaloir, qui seroit de „dire que l'infini, devant comprendre tout ce qu'il-y„a de realités, & la malice n'étant pas moins un être „réel que la bonté, l'Univers demande qu'il y ait des „êtres méchants & des êtres bons; & que comme la „souveraine bonté, & la souveraine malice, ne peuvent „pas subsister dans un seul sujet, il a fallu nécessaire„ment qu'il y eut dans la nature des choses un être „essentiellement bon, & un autre être essentiellement „mauvais; je renonce, dis-je, à cette objection, je „vous donne l'avantage d'être plus conforme que moi „aux notions de l'ordre: mais expliquez-moi un peu, „par votre hypothese, d'où vient que l'homme est mé„chant, & si sujet à la douleur & au chagrin. Je „vous défie de trouver dans vos principes la raison „de ce phénomene, comme je la trouve dans les „miens; je regagne donc l'avantage: vous me sur„passez

„paſſez dans la beauté des idées, & dans les raiſons „*à priori*; & je vous ſurpaſſe dans l'explication des „phénomenes, & dans les raiſons *à poſteriori*. Et „puisque le principal caractere d'un bon ſiſteme eſt „d'être capable de donner raiſon des experiences, & „que la ſeule incapacité de les expliquer eſt une preuve „qu'une hypotheſe n'eſt point bonne, quelque belle „qu'elle paroiſſe d'ailleurs, demeurez d'accord que „je frappe au but en admettant deux principes, & „que vous n'y frappez pas, vous qui n'en admettés „qu'un. *Dict. Hiſt. & Crit. art. manichéens.*

Il y a deux manieres de refuter les objections de Mr. *Bayle*. La premiere, c'eſt par les ſeuls arguments philoſophiques: la ſeconde, c'eſt par le ſecours de la revelation. Nous examinerons ici ces deux différentes façons d'attaquer le dogme des deux principes, & nous verrons qu'on ne peut le renverſer, que par les raiſons & les lumieres que nous fournit la revelation. Voila une nouvelle preuve, de ce que nous avons ſoutenu dans nos diſſertations ſur *Ocellus*, qu'il eſt impoſſible ſans la revelation, que l'eſprit humain puiſſe être aſſuré, d'une maniere évidente, des verités qui paroiſſent les plus claires, & qu'il eſt néceſſaire, ainſi que le dit *S. Thomas*, „que les hommes reçoivent par l'au„torité de la foi, non ſeulement les choſes qui ſont au „deſſus de la raiſon, mais même celles que la raiſon „peut connoître, à cauſe de la certitude; la raiſon hu„maine étant fort défectueuſe dans les choſes divines.„ *Neceſſarium eſt homini accipere per modum fidei non ſolum ea quæ ſunt ſupra rationem, ſed etiam ea quæ per rationem cognoſci poſſunt, propter certitudinem. Ratio enim humana in rebus divinis eſt multa deficiens.* S. Thom. II. Quæſt. 2 & 4.

Mr. *Leibnitz*, voulant repondre aux difficultés, qui paroiſſent favoriſer le dogme des deux principes, prétendit,

tendit, qu'il reſulte de la ſuprême perfection de Dieu, qu'en produiſant l'Univers, il a choiſi le meilleur plan poſſible, où il y a le plus de varietés avec le plus d'ordre; l'eſpace, le lieu, les tems, les mieux menagés; le plus d'effets produits par les loix les plus ſimples; le plus de connoiſſances, le plus de bonheur & de bonté dans les créatures, que l'Univers en pouvoit admettre; car tous les êtres poſſibles, prétendant à l'exiſtence, dans l'entendement de Dieu, à proportion de leurs perfections, le réſultat de toutes ces productions doit être le monde actuel, & le plus parfait qu'il ſoit poſſible. „Ce monde corporel eſt une machine „ou une montre, qui va toujours ſans que Dieu la „corrige, parcequ'il a tout prévu & remedié à tout „par avance. Il y conſerve la même quantité de la „force totale & abſolue, de la force reſpective, directive; les loix de la convenance ſont melées avec les „loix geometriques. Rien n'exiſte, ni n'arrive ſans „une raiſon ſuffiſante: les changemens ne ſe font point „bruſquement, ou par ſauts; mais par degrés & par „nuances comme dans la ſuite des nombres.„ *Voyez la Theodicée en divers endroits, & le Siſteme nouveau de la Nature & de la communication des ſubſtances, auſſi-bien que de l'union qu'il y a entre l'ame & le corps, inſeré au Journal des ſavans 27 Juin & 27 Juillet 1695.*

La baſe du ſiſteme de Mr. de *Leibnitz* c'eſt donc, 1°. que de tous les mondes poſſibles, le meilleur eſt celui que Dieu s'eſt librement déterminé de produire; 2°. que la raiſon n'attaque invinciblement aucun des arrangemens établis dans ce monde, ſoit qu'on les connoiſſe par la lumiere naturelle ou d'une maniere extraordinaire. Ce ſont là les deux points que nous allons examiner bientôt. Mais nous croions devoir d'abord remarquer, que ce ſiſteme, loin d'être nouveau

étoit

étoit celui des Pythagoriciens, des Platoniciens, & des Stoiciens, ainſi que les Lecteurs auront pu s'en appercevoir, par ce que nous avons deja dit à ce ſujet: les Juifs même connurent ce ſiſteme ; & *Philon* explique fort clairement ce choix du meilleur monde poſſible, parmi tous ceux que Dieu s'étoit repreſenté pouvoir avoir lieu. „Dieu, *dit Philon*, prévoiant, comme Dieu, qu'on ne ſauroit bâtir un bel ouvrage ſans „un beau modele, & qu'aucune choſe ſenſible ne ſauroit être parfaite & ſans défaut, ſi elle n'eſt conſtruite ſelon ſon modele & ſa forme intellectuelle: „voulant créer ce monde viſible, il en conſtruiſit auparavant en ſoi-même le modele original, afin qu'à „l'exemple & à l'imitation de ce monde incorporel, „& divin, il en fit un nouveau, corporel, le quel „ſeroit l'image nouvelle du premier, contenant dans „ſoi autant de choſes ſenſibles, comme il y en avoit „d'intellectuelles dans le modele intelligible. . . . . „Ainſi de même qu'une Ville, qui eſt d'abord conſtruite dans l'eſprit d'un architecte, n'a point encore „de place au dehors de l'eſprit de l'ouvrier: de même „le monde compoſé & arrangé intellectuellement n'a „pu avoir lieu, que lorsque la raiſon divine l'a orné, „& embelli de toutes les qualités poſſibles. Προλαβὼν γὰρ ὁ Θεὸς ὅτε Θεὸς, ὅτι μιμημα καλὸν οὐκ ἄν ποτε γένοιτο, καλὲ δίχα παραδείγματος, ὧδέ τι τῶν αἰσθητῶν ἀνυπαίτιον, ὃ μὴ πρὸς ἀρχέτυπον κὴ νοητὴν ἰδέαν ἀπεικονίσθη, βαλθεὶς τὸν ὁρατὸν τόνδε κόσμον δημιουργῆσαι, προεξετύπα τὸν νοητὸν, ἵνα χρώμενος ἀσωμάτῳ, κὴ θεοειδεστάτῳ παραδείγματι, τὸν σωματικὸν ἀπεργάσηται, πρεσβυτέρᾳ νεώτερον ἀπεικόνισμα, τοσαῦτα περιέξοντα αἰσθητὰ γενη, ὅσα περ ἐν ἐκείνῳ νοητά. . . . . Καθάπερ ἂν ἡ ἐν τῷ ἀρχιτεκτονικῷ προδιατυπωθεῖσα πόλις, χώραν ἐκτὸς ἂν εἶχεν, ἀλλ' ἐνεσφράγισο τῇ τῶ τεχνί-

τεχνίτου Ψυχῇ, τὸν αὐτὸν τρόπον δὲ ὁ ἐκ τῶν ἰδεῶν κόσμος ἄλλου ἂν ἔχοι τόπον, ἢ τὸν θεῖον λόγον τὸν ταῦτα διακοσμήσαντα. *Deus enim ubi pro ſua deitate prævidit, invitamentum pulchrum non poſſe absque exemplari pulchro exiſtere, nec ſenſibile quicquam reprehenſionis expers fore, quod non archetypo intelligibilis ideæ reſpondeat, poſtquam decrevit viſibilem hunce mundum condere, prius formavit ſimulacrum ejus intelligibile, ut ad exemplar incorporei Deoque ſimillimi, corporeum abſolveret mundum recentiorem hunc antiquioris effigiem, totidem complexurum ſenſibilia genera, quot in illo intelligibilia. . . . . Quemadmodum igitur illa in architecto præſignata urbs locum extra nullum habuit, tantum impreſſa artificis animo: eodem modo ne ille quidem ex ideis conſtans mundus alibi locum habere poterat, quam in Dei verbo quod adornavit hæc omnia.* Philonis Judæi lib. de mundi opificio. pag. 3.

L'on voit aiſement que c'eſt ſur ces idées du monde intellectuel & du monde corporel, faits ſur le meilleur modele, que Mr. *Leibnitz* a formé ſon ſiſteme. Venons actuellement aux difficultés qui s'y trouvent. On accordera à Mr. *Leibnitz*, par la foi, que le monde, aiant été créé par Dieu, qui agit néceſſairement d'une maniere parfaite, doit par conſéquent n'avoir aucun défaut, mais dès qu'il voudra démontrer cette verité philoſophiquement, il ſe trouvera accablé de mille difficultés inſurmontables. Et non ſeulement on lui prouvera, que ce monde ne merite pas d'être regardé comme le meilleur entre les poſſibles; mais au contraire, qu'il eſt le plus mauvais, & par conſéquent qu'il eſt impoſſible que Dieu ſoit l'auteur de tout ce qui s'y trouve, & qu'il ait, en le faiſant, (pour me ſervir des expreſſions de Mr. *Leibnitz*) tout prévu, tout reglé, que rien ne s'y faſſe ſans ſa permiſſion & ſans

ſa

ſa volonté, puiſque le mal, ſoit phyſique ſoit moral, y domine infiniment au deſſus du bien.

Pour mettre cette objection (inſoluble par la ſimple philoſophie) dans tout ſon jour, examinons le ſort d'un des Etats, qui nous paroit avoir le moins eſſuié de changement, & de bouleverſement, & voions combien pendant deux cens ans le mal y a prédominé ſur le bien.

Parcourons le ſort de la France depuis *François I* jusqu'à la mort de *Louis XIV*. Nous verrons d'abord les françois reduits à la mendicité, obligés de vendre jusqu'aux vaſes ſacrés, pour rachéter un Roi, qui après avoir fait couler tant de ſang humain, dans différentes guerres, eſt fait priſonnier dans une bataille, où la moitié de la nobleſſe eſt détruite. A peine eſt-il revenu dans ſes Etats, qu'il fait pendre, bruler un grand nombre d'honnêtes gens, parcequ'ils ſuivoient quelques opinions ſur la religion, différentes de celles qu'il avoit: & ce qu'il y a de plus affreux, c'eſt que pendant qu'il livroit aux flames les proteſtans en France, il les protegeoit, les ſecouroit en Allemagne, & contribuoit, autant qu'il étoit poſſible, à y détruire le parti catholique; parceque *Charles-quint* ſon ennemi en étoit le chef. Il mourut enfin, & recommanda, dit *Mezerai*, à ſon fils, de diminuer les tailles & les impots qu'il avoit hauſſés exceſſivement, & dont il avoit accablé ſes peuples. Mais s'il vouloit, ajoûte ce veridique hiſtorien, que ſes dernieres volontés fuſſent accomplies, il en falloit faire executeurs, ceux qui devoient être les Miniſtres de ſon fils: ce Prince les enſevelit dans l'oubli, avant que ſon pere le fut dans le cercueil.

Henri II. étant monté ſur le trône, continua la guerre, & le ſang humain fut repandu en abondance pendant pluſieurs années. Enfin la débauche & le luxe

luxe de la Cour, qui épuiſoient les provinces, ſuccéderent à la guerre: auſſi *Henri* laiſſa-t-il quinze millions de dettes, ſomme exorbitante pour ces tems. „Presque „tous les vices, *dit Mezerai*, qui ruinent les grands „Etats, regnerent dans ſa Cour: le luxe, l'impudicité, „le libertinage, le blaſpheme. La cruauté de *Henri II* „égala la dépravation de ſes mœurs. Lorsque la Cour „étoit laſſée de jeux & de plaiſirs, dit encore *Mezerai*, „on vit ſucceder les affreux ſupplices de quantité de „miſerables Proteſtans, qui furent brulés en Grêve: on „les guindoit en haut avec une chaîne de fer, puis „on les laiſſoit tomber dans un grand feu, ce qu'on „réiteroit pluſieurs fois. Il voulut même repaître ſes „yeux de ce tragique ſpectacle; & l'on dit que les „cris horribles d'un de ces malheureux, qui avoit été „ſon valet de chambre, lui frapperent ſi vivement l'ima„gination, que toute ſa vie, il en eut de fois à autres „de très facheux & importuns reſſouvenirs, qui le fai„ſoient treſſaillir. Quoiqu'il en ſoit, il eſt conſtant „que la fumée de ceux qu'on rotiſſoit de la ſorte, en„trant dans la tête de bien des gens, qui voiant d'un „côté leur conſtance, & de l'autre les diſſolutions „ſcandaleuſes de la Cour, appelloient cette rigueur une „perſecution, & leur ſuplice un Martyre.„

L'imbecile *François II* ſuccèda à ſon pere *Henri:* la foibleſſe de ſon regne, court & malheureux, donna naiſſance aux diviſions des *Guiſes* & des *Bourbons*.

Enfin *Charles IX* monta ſur le trone. C'étoit à lui qu'il étoit reſervé de faire aſſaſſiner une moitié de ſes ſujets par l'autre. A quoi ſert de rappeller ici toutes les horreurs de la S. *Bartelemi?* quelle eſt la perſonne, qui ſache lire, qui n'ait fremi en voiant la deſcription de ces affreux maſſacres, que les *Guiſes* & *Charles* excitoient d'une maniere auſſi cruelle que feroce.

„Pour faire, *dit Mezerai*, en petit le tableau de cet „horrible maſſacre, il dura ſept jours entiers: les trois „premiers, ſavoir depuis le Dimanche, jour de S. *Bar-* „*telemi* jusqu'au Mardi, dans ſa grande furie; les qua- „tre autres jusqu'au Dimanche ſuivant avec un peu „plus de ralentiſſement. Durant ce tems il fut tué „près de 5000 perſonnes de diverſes ſortes de mort, „& pluſieurs de plus d'une ſorte; entre autres cinq à „ſix cens gentils-hommes. On n'épargna ni les vieil- „lards, ni les enfans, ni les femmes groſſes: les uns „furent poignardez, les autres tués à coups d'épée, „de halebarde, d'arquebuſe ou de piſtolet, quelques „uns précipités par les fenêtres, pluſieurs trainés dans „l'eau, & pluſieurs aſſommés à coups de croc, de mail- „let ou de levier. Il s'en étoit ſauvé ſept à huit cens „dans les priſons, croiant trouver un azile ſous les „ailes de la juſtice; mais les Capitaines, deſtinés pour „le maſſacre, ſe les faiſoient amener ſur une planche „près la valée de Miſere, où ils les aſſommoient à „coups de maillet, & puis les jettoient dans la riviere. „Un boucher étant allé le mardi au Louvre, dit au „Roi qu'il en avoit tué cent cinquante la nuit pré- „cedente, & un Tireur d'or ſe vanta ſouvent, mon- „trant ſon bras, qu'il en avoit expedié quatre cens „pour ſa part.

„Les plus ſignalés des maſſacrés, outre l'Amiral „& *Teligni*, étoient le Comte de la *Rochefoucaud*, le „Marquis de *Renel* frere uterin du Prince de *Portian*, „le Baron de *Lavardin*, *Baudiné* frere de *Dacier*, *Fran-* „*çois* de *Nompar*, *Caumont-la Force*, & ſon fils ainé, „le brave *Piles*, *François de Quellevé-Pontivy*, *Brion*, „*Puviant*, *Pardaillan*, *Montalbert*, *Valavoire*, *Guerchy*, „*Pierre de la Place* premier Préſident de la Cour des „Aides, *Francour* Chancelier du Roi de Navarre, &

Lome-

„*Lomenie* Secretaire du même Roi. Qui le pourroit „croire, de tant de vaillans hommes, pas un ne mou„rut l'épée à la main que *Guerchy*, & de ſix à ſept „cens maiſons, qui furent ſaccagées, il n'y en eut „qu'une qui fit reſiſtance. . . . . Ceux qui étoient „logés dans le Louvre ne furent pas épargnés. Après „qu'on les eut désarmés, & chaſſés des chambres où „ils couchoient, on les égorgea tous les uns après les „autres, & on expoſa leurs Corps tout nuds à la porte „du Louvre; la Reine Mere étant à une fenêtre qui „repaiſſoit ſes yeux de cet horrible ſpectacle.„

Charles imitant la cruauté de l'infernale *Medicis* ſa mere tiroit, avec une arquebuſe par les fenêtres du Louvre, ſur ceux qui fuioient au de là de la riviere. Ces mêmes maſſacres eurent lieu dans la moitié des Villes du Roiaume.

Quelque tems après ces horreurs épouvantables *Charles* mourut, ſelon toute apparence empoiſonné par ſa Mere, qui avoit promis à ſon fils bien aimé *Henri III*, qu'il ne reſteroit pas longtems en Pologne. Voici le portrait que fait *Mezerai* du Regne de *Charles IX*. „Les mêmes vices, de l'impudicité, du luxe, de l'im„piété, & des abominations magiques qui avoient „regné ſous *Henri II*, triompherent ſous *Charles IX* „avec une licence effrenée. Outre ces déreglemens, „la trahiſon, l'empoiſonnement, & l'aſſaſſinat devin„rent ſi communs, que ce n'étoit plus qu'un jeu de „perdre ceux de la mort des quels on croioit tirer „quelque avantage. Je ne parle point de cette fureur „meurtriere, que la diverſité des religions avoit alu„mé dans les eſprits des peuples de l'un & de l'autre „parti.„

Henri III étant monté ſur le trone, tout ſon regne ne fut qu'une horrible confuſion, où la fauſſeté, la diſſimu-

diſſimulation, la débauche, la cruauté triompherent tour à tour. La guerre civile continua presque toujours pendant ſon regne; il perſécuta tantôt les proteſtans & tantôt les *Guiſes*: enfin, il fit aſſaſſiner ces derniers, & fut peu de tems après aſſaſſiné lui-même.

Après tant de crimes, d'infamies, d'aſſaſſinats, d'empoiſonnemens, de flots de ſang repandus, *Henri IV* par ſa valeur, par ſa fermeté, enfin par mille vertus, ſoumit ſes ſujets rebelles; ne ſe vangea de ſes ennemis qu'en les accablant de bienfaits, & emploia tous ſes ſoins à les rendre heureux. Il ſembloit qu'après tant de maux, le bien alloit à la fin arriver; mais ce Roi dans le meilleur des mondes poſſibles eſt aſſaſſiné. Toutes ſes bonnes intentions ſont anéanties, & le déſordre & la confuſion ſe renouvellent plus que jamais.

Louis XIII ſuccèda à ſon pere *Henri*, & fut appellé *Louis* le *Juſte*, parcequ'il ſe contenta de laiſſer faire à ſes Miniſtres & à ſes favoris les plus grandes injuſtices, & qu'il ne les fit pas lui-même. Sous ſon regne les françois continuerent à s'égorger mutuellement, & la fureur des guerres civiles continua, par la mauvaiſe foi des Miniſtres de *Louis XIII*, qui violerent tous les privileges, que *Henri IV* avoit acordés à des ſujets, qui lui avoient conſervé la Couronne. Enfin *Louis* devint l'eſclave d'un Prêtre ambitieux qu'il haiſſoit, & qu'il fit également par foibleſſe & par néceſſité ſon premier Miniſtre. Cet homme revêtu de la pourpre romaine, & aiant en main toute la puiſſance de ſon Maître, fut vindicatif, ſanguinaire & ambitieux. Ce furent là les trois qualités, qui formerent le fond de ſon caractere. Il fit condamner, comme ſorcier, un prêtre qui avoit eu quelque demêlé avec lui, lorſqu'il n'étoit que ſimple Evêque, Il fit périr le petit fils d'un Hiſtorien illuſtre (Mr. de *Thou*), parce-

qu'il

qu'il avoit condamné, dans ſon hiſtoire, les mœurs depravées d'un de ſes ancêtres. Pour contenter ſon ambition, il mit l'Europe en feu, & fit dévaſter l'Allemagne par les Suedois, dans le deſſein d'abaiſſer la Maiſon d'Autriche. On voit aujourdhui l'utilité de tant de ſang françois, repandu pendant deux Siécles, pour détruire les projets de cette Maiſon contre celle de Bourbon. Enfin ce Miniſtre, également pernitieux aux françois, & aux ennemis de la France, mourut. Le Roi ſon Maître ne lui ſurvecut que fort peu, & *Louis* ſon fils parvint au trone.

Le regne de *Louis XIV* ne fut qu'une ſuite continuelle de guerres, dont les dernieres furent ſi malheureuſes, qu'elles reduiſirent ſes peuples aux plus grandes extremités. Il chaſſa de ſon Royaume deux millions de ſujets qui ſe repandirent, pour chercher un azile contre une perſécution qu'ils n'avoient point meritée, ſur toute la ſurface du meilleur des mondes poſſibles: il y en eut pluſieurs, qui allerent jusques dans les Indes Orientales & Occidentales; la plus grande partie ſe retira en Angleterre, en Hollande & en Allemagne. Sous le regne de ce Roi on vit renouveller les perſécutions des Diocletiens, & des Empereurs payens contre les chretiens. Les proteſtans furent pendus, roués, brulés, ſans qu'on eut d'autre ſujet de plainte contre eux, que de ce qu'ils étoient attachés à la religion, où ils avoient été élevés dès la tendre enfance, ſous l'autorité des loix du Royaume, & à la faveur des privileges qui leur avoient été accordés par *Henri IV*, confirmés par *Louis XIII*, & par ce même *Louis XIV*, à qui ils avoient toujours été très fideles, pendant que ſes autres ſujets s'étoient revoltés contre lui dans ſa minorité. Ceux qui veulent excuſer *Louis* diſent, qu'il ignora les cruautés, que les Inten-

Intendans, & les Gouverneurs commirent. Les gens, qui parlent ainſi, juſtifient ſon cœur au dépend de ſon eſprit, & de ſon jugement : C'eſt tout ce que l'on pourroit dire en faveur de ces Rois faineans, qui enfermés dans leurs palais ignoroient parfaitement ce qui ſe paſſoit dans leur Royaume.

Après tant de ſang repandu, & tant de miſeres, dont les peuples étoient accablés, *Louis* mourut lorsqu'il ſongeoit à reparer, autant qu'il lui ſeroit poſſible, les malheurs dans les quels la France étoit plongée. Les peuples ſi longtems vexés par des impots exorbitans, & par des guerres malheureuſes, ſe livrerent à une joie immoderée, mais elle fut de courte durée. Le Siſteme, ſous la minorité de *Louis XV*, acheva de ruiner la fortune des familles, qui avoient échappé à la fureur de la guerre, & à la dureté des impots.

Il ne faut pas croire, que pendant l'eſpace des deux cens ans, que nous venons de parcourir, les autres Etats du meilleur monde poſſible jouiſſoient d'un meilleur ſort. L'Allemagne étoit perpetuellement déchirée par des guerres inteſtines & étrangeres. Les Eſpagnols détruiſoient les habitans d'un monde nouveau, qu'ils avoient découvert : ils pouſſoient leurs cruautés jusques à nourrir de gros chiens de la chair des Indiens, dont ils faiſoient une eſpece de boucherie : ils bruloient à petit feu les Rois, pour ſavoir d'eux où étoient leurs treſors : ils perſécutoient les Flamands, qui ne pouvant plus ſouffrir les tirannies de *Philippe II* ſe revolterent. En Angleterre *Henri VIII*, & ſa fille *Marie* faiſoient les cruautés les plus grandes. *Cromwel* conduiſoit *Charles II* ſon Roi ſur l'échafaut, où ce Prince eut le cou coupé. En Suede, *Chriſtierne* faiſoit égorger dans un jour tout le Sénat de Stockholm, & preſque toute ſa nobleſſe ſuedoiſe : il traitoit les

Danois, ſes ſujets, avec tant de barbarie, qu'ils le chaſſerent à la fin de ſon trone. En Portugal & en Eſpagne l'Inquiſition alumoit, encore plus ſouvent qu'elle ne le fait aujourdhui, ces buchers ardents où tant de victimes infortunées ſont immolées à la ſuperſtition.

Je demande actuellement, ſi l'on avoit voulu faire le plus mauvais monde, entre tous les poſſibles, ſi l'on auroit pu en trouver un plus déteſtable, que celui qu'on dit être le meilleur?

Jusques ici nous n'avons encore conſidéré que le mal moral; diſons un mot du mal phyſique. D'où viennent, dans le meilleur des mondes, ces peſtes générales, qui de tems en tems détruiſent, ſur la ſurface de toute la terre, une partie du genre humain? ces tremblemens de terre, qui renverſent des Provinces entieres? ces maladies épidemiques, qui font de ſi cruels ravages? ces orages, ces débordemens de rivieres, ces inondations qui ſubmergent tout à coup de vaſtes contrées? pourquoi tous ces différents fléaux dans le meilleur des mondes? ils devroient naturellement n'être le partage que du plus mauvais des poſſibles.

Citoiens de *Marſeille*, habitans d'*Aix*, d'*Arles*, de *Toulon*, d'*Avignon*, de *Carpentras*, & de tant d'autres grandes Villes, lorsque la mort dévorante habitoit parmi vous; que l'enfant à la mamelle expiroit en prennant le ſein de ſa mere déjà morte; que le pere, temoin du malheur de ſa famille, ſentoit approcher les attaques d'un venin, dont il alloit périr; pourquoi gémir, pourquoi vous plaindre du mal qui vous opprimoit, vous viviés dans le meilleur des mondes poſſibles: la peſte, qui faiſoit tant de ravage parmi vous, étoit une ſuite de la raiſon ſuffiſante. Et vous Portugais écraſés, ſous les ruines immenſes de *Lisbonne*, dans le moment que vous étiés proſternés devant les autels, pour remercier

le

le Ciel des biens qu'il vous donnoit, vous viviés auſſi dans le meilleur des mondes, & ceux qui parmi vous ont échappé à la mort, & qui habitent au milieu de ces ruines, agitées & ébranlées encore très ſouvent par un feu ſouterrain, ſont habitans du plus excellent des mondes poſſibles.

Malades incurables, accablés de douleurs aigues, repandus en ſi grande quantité dans tous les hopitaux de l'Europe, rejouiſſez-vous, vous êtes dans le meilleur des mondes: il n'eſt aucun de vous dont la maladie ne ſoit occaſionnée par la raiſon ſuffiſante: apprenez que rien n'arrive ſans elle; inſtruiſés-vous du Siſteme de *Leibnitz*, & vous verrés qu'il falloit abſolument, que vous euſſiés la goute, la gravelle, la fievre, la diſſenterie, le pourpre, la lepre, & même la rage. Tout cela étoit une ſuite de l'harmonie préétablie dans le meilleur des mondes poſſibles.

Que repondent à des objections ſi preſſantes les Leibnitziens? ils diſent que l'homme ſeul eſt la cauſe du mal; mais nous avons déjà vu, que ſelon pluſieurs Philoſophes, le mal n'a pu émaner de l'homme, parcequ'alors il auroit créé un être effectif, & qu'il y auroit donc des êtres réels qui ſeroient émanés, par la création, d'un autre principe que Dieu, qui néceſſairement eſt l'auteur de tous les êtres poſſibles qui exiſtent, lui ſeul aiant le pouvoir de les créer. Abandonnons cet argument, & venons à d'autres encore plus preſſans.

D'où vient, Dieu ſouverainement bon & ſouverainement puiſſant, aiant prévu la chute d'Adam ne l'empecha-t-il pas? Dieu, dira-t-on, lui avoit accordé le libre arbitre, & il étoit le maître de pecher, ou de ne pas pecher; ainſi Dieu laiſſa aller les choſes ſelon qu'il les avoit reglées, dans l'harmonie qu'il avoit

préétablie. Je reponds à cela, qu'il eſt impoſſible de comprendre, qu'un Etre ſouverainement bon ait établi un certain acord général dans l'Univers, dont il ſavoit qu'il reſulteroit tout le mal poſſible. A quoi ſervoient le libre arbitre & la raiſon à *Adam?* Dieu connoiſſoit certainement, qu'il ne s'en ſerviroit que pour faire le mal. De quelle utilité eſt un don à un homme, qu'on connoit devoir en faire un très mauvais uſage, & qui bien loin de lui être utile, lui deviendra non ſeulement pernitieux mais encore à toute ſa poſterité. „On n'ex-„cuſeroit pas, (*dit Cotta, en refutant le Stoicien Balbus*) „un Medecin qui ordonneroit le vin à ſon malade, „ſachant que le malade le boira pur, & auſſi-tôt en „mourreroit. La providence n'eſt pas moins blamable „d'avoir donné la raiſon aux hommes, qu'elle ſavoit „devoir en abuſer.„ *Ut, ſi medicus ſciat, eum ægrotum qui juſſus ſit vinum ſumere, meracius ſumturum, ſtatimque perituruum, magna ſit in culpa: ſic veſtra iſta providentia reprehendenda, quæ rationem dederit iis, quos ſcierit ea perverſe & improbe uſuros.* Cicer. de Nat. Deor. lib. III. Cap. 31.

On ne peut nier, qu'il paroit bien plus convenable a la nature d'un Etre ſouverainement bon, d'empêcher abſolument le mal, pouvant le faire, que d'établir un remede très-incertain & ſouvent inutile, pour le détruire. La plus ſolide gloire que celui, qui eſt le maitre des autres, puiſſe acquerir, c'eſt de maintenir parmi eux l'ordre, la paix, la vertu, le contentement de l'eſprit, & la ſanté du corps. Le plus grand amour qu'un Etre parfaitement bon & ſouverainement puiſſant puiſſe temoigner pour la vertu, eſt de faire, s'il le peut, qu'elle ſoit toujours pratiquée, ſans aucun mêlange de vice. Permettre au crime d'inonder l'Univers, ſauf à le punir après l'avoir longtems toleré,

c'eſt

c'eſt non-ſeulement n'avoir pas pour la vertu la plus grande affection, que l'on puiſſe concevoir, mais c'eſt agir comme agiroit un Etre naturellement mauvais, qui laiſſeroit pecher, pouvant l'empecher, pour avoir le plaiſir de punir. La plus grande haine que l'on puiſſe avoir pour le mal, n'eſt pas de le punir, lorsqu'il eſt fait, mais c'eſt d'empêcher qu'il n'ait lieu. On n'eſt excuſable de ſouffrir le mal, que lorsqu'on ne ſauroit y remedier; ſi l'on peut l'éviter & qu'il arrive, ſoit par des voies morales, ſoit par des voies phyſiques, on eſt auſſi condamnable, que ſi on l'avoit occaſionné, puisqu'on a pu non ſeulement l'écraſer dès ſa naiſſance, mais prévenir qu'il ne naquit.

Si l'homme venoit purement d'un bon & unique principe, il faudroit, ſuivant les idées que nous avons de l'ordre, qu'il eut été créé, non ſeulement ſans aucun mal, mais même ſans aucune inclination au mal. Si l'on objecte, qu'il avoit ſimplement la force de ſe déterminer au mal, & qu'il eſt ſeul coupable du mal moral, qui s'eſt introduit dans l'Univers, on ne ſera guere plus avancé; car Dieu avoit prévu que l'homme pecheroit, & qu'il ſe ſerviroit mal de ſon franc arbitre, puisqu'on ne peut nier, que tout ne ſoit préſent & connu à la Divinité. Or ſi Dieu avoit prévu le peché de l'homme, qui le rendroit malheureux lui & toute ſa poſterité, il devoit l'empecher, parcequ'il eſt contre la nature d'un Etre parfaitement bon, de permettre qu'il ſoit obligé d'accabler ſes créatures de toutes ſortes de malheurs. „Vous „dites toujours, *dit Cotta au Stoicien Balbus*, c'eſt la faute „des hommes, ce n'eſt pas celle des Dieux: mais ne „ſe moqueroit-on pas d'un Medecin ou d'un pilote, „qui pourtant ne ſont que de foibles mortels, s'ils „accuſoient de leur mauvais ſuccès la violence de la „maladie ou de la tempête? qui vous eut appellé, leur

„diroit on, s'il n'y avoit eu du peril? or ce raiſon„nement eſt bien plus fort contre les Dieux. C'eſt la „faute de l'homme, dites-vous, s'il commet des cri„mes? que ne lui donnoit-on une raiſon, qui ne fut „capable ni de fautes, ni de crimes..„ *Sed urgetis identidem, hominum eſſe iſtam culpam, non Deorum. Ut ſi Medicus gravitatem morbi, gubernator vim tempeſtatis accuſet: etſi hi quidem homunculi, ſed tamen ridiculi. Quis enim te adhibuiſſet, dixerit quispiam, ſi iſta non eſſent? contra Deum licet disputare liberius: in hominum vitiis ais eſſe culpam. Eam dediſſes hominibus rationem, quæ vitia culpamque excluderet.* Cicer. de Natura Deor. lib. III. Cap. 31.

Il ne reſte qu'une reſſource aux deffenſeurs de l'origine du mal par la chute d'*Adam:* c'eſt de dire, que Dieu ne l'avoit pas prévue. Mais outre qu'un pareil ſentiment détruit, de fond en comble, la prévoiance & la préſcience de Dieu, & qu'il eſt abſurde, en tout ſens, de prétendre, que Dieu aiant combiné, & choiſi entre tous les mondes poſſibles, il n'ait pas prévu ce qui arriveroit dans celui, dont il avoit fait choix: on peut repondre à cette foible objection; que ſi Dieu n'avoit pas prévu la chute d'Adam & la naiſſance du mal, il l'avoit du moins jugé poſſible, & il devoit par les mêmes raiſons, que s'il l'avoit prévue, empecher qu'elle ne put arriver, & entrainer après elle tant de ſuites funeſtes. Car la bonté d'un Etre infiniment parfait ne ſeroit pas infinie, ſi l'on pouvoit avoir une notion d'une bonté plus grande que la ſienne. Or il eſt certain, qu'un être bon doit non ſeulement s'oppoſer à tout ce qu'il ſait devoir procurer le mal, mais même à ce qu'il ſoupçonne pouvoir y donner lieu: il empeche également, dans ce cas, celui qu'il prévoit & celui qu'il penſe être ſimplement poſſible.

poſſible. S'il agiſſoit autrement, il reſſembleroit à ces Dieux, dont ſe moque Cotta, qui ſans ſavoir le mal qui devoit en arriver, avoient accordé aux hommes, comme des graces, les dons qui leur étoient devenus les plus pernitieux. „Comment eſt-il poſſible, *dit* „*Cotta*, que les Dieux aient pu tomber dans l'erreur? „quand nous laiſſons nos biens à nos enfans, c'eſt „dans l'eſpérance qu'ils en feront un bon uſage, nous „pouvons y être trompés; mais comment un Dieu „a-t-il pu l'être? Ainſi que le fut le Soleil, lorsqu'il „confia ſon char à ſon fils Phaeton: ou comme Neptune, „lorsqu'aiant permis à Theſée ſon fils de lui demander „trois choſes; Theſée lui demanda la mort d'Hippo„lyte? Fictions de poëte; à nous autres philoſophes „il nous faut du vrai. Cependant, ſi ces Dieux avoient „prévu, que leur facilité ſeroit funeſte à leurs enfans, „on leur feroit un crime d'avoir été bons & complai„ſans à ce prix-là. „ *Ubi igitur locus fuit errori Deorum? nam patrimonia ſpe bene tradendi relinquimus; qua poſſumus falli: Deus falli qui potuit? an ut Sol, in currum cum Phaethontem filium ſuſtulit: aut ut Neptunus, cum Theſeus Hippolytum perdidit, cum ter optandi à Neptuno patre habuiſſet poteſtatem? Poetarum iſta ſunt: nos autem philoſophi eſſe volumus, rerum auctores, non fabularum. Atque ii tamen ipſi Dii poetici, ſi ſciſſent pernicioſa fore illa filiis, peccaſſe in beneficio putarentur.* Cicer. de Nat. Deor. lib. III. cap. 31.

Il ne peut donc convenir à un Etre ſouverainement parfait, de donner aux hommes, en préſent, un franc arbitre, dont il ſait qu'ils feront un uſage, qui leur ſera pernitieux. Il n'appartient qu'à un Etre malfaiſant & mauvais d'accorder des dons aux créatures, qui doivent certainement leur devenir nuiſibles ou inutiles. Si un Souverain faiſoit diſtribuer à tous ſes ſoldats

des armes, qui pourroient les garantir de la mort dans le besoin, mais qu'il sçut certainement, que loin de s'en servir à cet usage, ils les emploieroient à s'entretuer les uns les autres; ne seroit-il pas coupable du mal, que produiroient ces dangereuses armes, & ne vaudroit-il pas mieux qu'il ne leur en eut pas donné? Voila cependant ce qui arrive dans le meilleur des mondes possibles, où le resultat de la prétendue harmonie préétablie doit être nécessairement la cause de tout le mal, que nous voions arriver dans le monde. Car tout aiant été arrangé dans le commencement, le peché d'*Adam* étoit une suite nécessaire de cet arrangement, & il étoit impossible qu'il fit usage de cette prétendue liberté qu'il avoit.

S'il est vrai, comme le prétend Mr. *Leibnitz*, que Dieu ait créé l'ame dans le meilleur des mondes possibles, de telle maniere, que par le moien de l'harmonie préétablie, elle n'a besoin de recevoir aucune influence physique du corps, & que le corps s'accommode de même aux volontés de l'ame par ces loix préétablies: si les perceptions de l'ame lui arrivent par sa propre constitution originaire, qui lui a été donnée dès sa création, & qui fait son caractere individuel; il faut regarder les hommes comme de doubles pendules, ou comme des marionettes corporelles spirituelles; car le premier mouvement de la monade corporelle entraine nécessairement le second, & la premiere pensée de la monade qui constitue l'ame, fait succéder indispensablement la seconde. Ainsi, dans le choix du meilleur monde, la chûte d'*Adam* étoit d'une nécessité absolue: & les horreurs, les maux, les crimes, les maladies, dont ce monde est pour ainsi dire submergé, devenoient une suite du choix, que Dieu en faisoit entre tous les possibles. Qu'eut-il donc

choisi

choisi de pis, s'il avoit créé le plus mauvais qui fut entre les possibles?

Après avoir montré la foiblesse de tous les raisonnemens philosophiques contre un dogme, dont on sent la fausseté, sans pouvoir cependant trouver, pour le détruire, des arguments dans la foible raison humaine; attaquons ce dogme avec le secours de la revelation, & nous le reduirons bientôt en poudre.

Les notions les plus distinctes, les plus claires, les plus évidentes, & les plus certaines que nous aions de l'ordre, nous montrent qu'un Etre, qui existe par lui-même, qui est nécessairement éternel, doit être unique, infini, tout puissant, & doué de toutes sortes de perfections. Il n'y a donc rien de si absurde que d'admettre deux Dieux, ou deux différents principes de toutes les choses indépendans l'un de l'autre. „Si „nous supposons, *dit S. Jean Damascene*, plusieurs Dieux, „il est nécessaire que nous en appercevions la différence. „Car si nous trouvons dans eux les mêmes qualités, „& s'ils ne diffèrent en rien, il est naturel de croire „qu'il faut plutôt qu'il y en ait un seul que plusieurs. „Si au contraire ils diffèrent dans leur essence, où est „donc la perfection de ces différents Dieux.„ *Εἰ οὖν πολλοὺς εἰσάγομεν θεούς, ἀνάγκη διαφορὰν ἐν τοῖς πολλοῖς θεωρεῖσθαι· εἰ γὰρ οὐδὲ μία διαφορὰ ἐν αὐτοῖς, εἷς μᾶλλόν ἐστι, καὶ οὐ πολλοί. εἰ δὲ διαφορὰ ἐν αὐτοῖς, πᾶ ἡ τελειότης. Si multos afferemus Deos, necesse est in multis differentiam videri: nam si nulla in ipsis differentia, unus potius erit non multi: si autem differentia in ipsis, ubi perfectio.* Damascen. lib. I. cap. 5. Orthod. fidei, p. 15.

Il n'y a aucune bonne reponse à faire à cette objection. Le principe de la nécessité d'un seul & unique Dieu est fondé sur les notions les plus claires; il doit être nécessairement infini par son essence,

ainſi il exclud néceſſairement tout autre être infini, il eſt infiniment puiſſant, ſa puiſſance infinie ne peut donc s'accorder avec une puiſſance égale à la ſienne. „S'il „y a pluſieurs Dieux, *dit encore le même S. Jean Da-* „*maſcene*, comment eſt il poſſible qu'ils ſoient infinis, „& qu'ils ne ſoient bornés par rien? Là où ſe trouve „un Dieu (ou premier principe créateur & indépen- „dant) l'autre ne peut y être. D'ailleurs, le monde „étant gouverné par des Dieux (ou des principes) dif- „férents, devroit déjà être ou diſſous ou corrompu, „ou le ſera dès qu'il arrivera la moindre diſcorde en- „tre ces Dieux. *Πῶς δὲ καὶ πολλοῖς οὖσι τὸ ἀπερίγραπτον φυλαχθήσεται, ἐνθα γὰρ ἂν εἴη ὁ εἷς, οὐκ ἂν εἴη ὁ ἕτερος· πῶς δὲ ὑπὸ πολλῶν κυβερνηθήσεται ὁ κόσμος, καὶ ἀδιαλύθησεται, καὶ διαφθαρήσεται, μάχης ἐν τοῖς κυβερνῶσι θεωρουμένης. Quomodo vero ſi multi ſint, incircumſcripti erunt? ubi enim unus fuerit, nequaquam erit alter. Quomodo vero a multis gubernabitur mundus, nec diſſolvetur aut corrumpetur, ſi pugna inter gubernatores obſervetur.* Id. ib.

Après avoir prouvé évidemment, qu'il ne peut y avoir qu'un premier Etre intelligent, on ſeroit diſpenſé, ſi l'on vouloit, de repondre aux objections que l'on fait ſur le mal moral & phyſique, parceque l'ignorance, où l'on eſt ſur une choſe, ne peut détruire la connoiſſance certaine que l'on a d'une autre. Ainſi parceque j'apperçois dans ce monde des événemens, qui me paroiſſent déplacés, & dont j'ignore la véritable cauſe, je ſerois fou ſi je voulois en conclure, que la choſe la plus évidente, dont je me démontre clairement la verité, eſt fauſſe. D'abord que j'ai prouvé, qu'il ne peut y avoir qu'un premier Etre, un ſeul principe éternel, infini, intelligent, les difficultés, qui ne ſont qu'acceſſoires, ne peuvent & ne doivent point prévaloir contre les preuves claires, & fondées ſur les principes

cipes les plus simples & les plus naturels. Ma raison me fait connoître l'absolue nécessité d'un premier Etre intelligent: ou il faut que veuille fermer les yeux à la lumiere naturelle, ou il faut que je convienne de ce que me dicte cette raison: il est vrai qu'ensuite elle rencontre des choses, qu'elle ne sauroit penetrer. Je dois me plaindre de son peu d'étendue, mais je ne dois pas pour cela rejetter, ce qu'elle me démontre avec la plus grande évidence; sans cela j'agis aussi follement qu'un homme, qui aiant la vue foible, & ne pouvant appercevoir les objets qui sont a cinq cens pas de lui, nie que ceux, qu'il voit distinctement de quatre, aient aucune réalité.

Voilà ce qu'on peut d'abord repondre en général à toutes les objections, que l'on fait en faveur du dogme des deux principes; mais un philosophe chretien n'est point embaraſſé sur les difficultés, que l'on forme sur la chute du premier homme. Nous savons que la préscience de Dieu n'empeche point le libre arbitre de l'homme, & qu'*Adam* jouissoit d'une pleine liberté de pecher, ou de ne pas pecher. Il falloit qu'il eut cette liberté, pour être digne des bontés de Dieu, sans cela il n'auroit été qu'un vil automate incapable de meriter aucune recompense; & il ne convient qu'à un Etre sans discernement d'accorder les recompenses, dues au merite, à un être en qui il ne se trouve pas. „Il ne s'ensuit pas, *dit S. Augustin*, „que si l'ordre des causes est certain à Dieu, rien ne „depende de nôtre volonté; Car nos volontés mêmes „sont dans l'ordre des causes, qui est certain à Dieu, „& qu'il prévoit, parceque les volontés des hommes „sont aussi les causes de leurs actions. *Non est autem consequens, ut si Deo certus est omnium ordo causarum, ideo nihil sit in nostræ voluntatis arbitrio. Et ipsæ quippe*

quippe noſtræ voluntates in cauſarum ordine ſunt, qui certus eſt Deo, ejusque præſcientia continetur, quoniam & humanæ voluntates humanarum opérum cauſæ ſunt. D. Aug. de Civit. Dei lib. V. Cap. 9.

Quant aux maux, aux quels les gens vertueux ſont expoſés dans ce monde, tout comme les mechans, „il ne faut pas s'imaginer, *dit ſagement S. Auguſtin*, „qu'il n'y ait point de différence entre eux, parce- „qu'il paroit qu'il n'y a point de différence entre les „peines qu'ils ſouffrent. La vertu & le vice ne ſont „pas une même choſe pour être expoſés aux mêmes „ſouffrances: car comme un même feu fait briller l'or „& noircir la paille, comme un même fleau écraſe le „chaume & purge le froment, comme encore la lie „ne ſe mêle pas avec l'huile, quoiqu'elle ſoit tirée „de l'olive par le même preſſoir: ainſi un même „malheur venant à fondre ſur les bons & ſur les me- „chans éprouve, purifie, & fait éclater la vertu des „uns, & au contraire perd, détruit, & damne ceux „qui perſiſtent dans le crime. Et c'eſt pour cela qu'en „une même affliction les mechans blaſphement contre „Dieu, & les bons le prient & le beniſſent.“ *Hæc quum ita ſint, quicunque boni malique pariter afflicti ſunt, non ideo ipſi diſtincti non ſunt, quia diſtinctum non eſt, quod utrique perpeſſi ſunt. Manet enim diſſimilitudo paſſorum etiam in ſimilitudine paſſionum, et licet ſub eodem tormento, non eſt idem virtus & vitium. Nam ſicut ſub uno igne aurum vacilat, palea fumat; & ſub eadem tribula ſtipulæ comminuantur, frumenta purgantur; nec ideo cum oleo amurca confunditur, quia eodem præli pondere exprimitur: ita una eademque vis irruens bonos probat, purificat, eliquat; malos damnat, vaſtat, exterminat. Unde in eadem afflictione, mali Deum deteſtantur atque blaſphemant; boni autem pre-*

can-

cantur & laudant. D. Auguſtin. de Civitate Dei, Lib. III. Cap. 8.

Ce que nous regardons donc comme des maux, ſont de veritables biens pour les juſtes, puiſqu'ils leur préparent un bonheur éternel. Ainſi l'on peut dire que bien loin que la miſericorde de Dieu & ſa bonté aient ſouffert la moindre diminution, par la faute dans la quelle il a permis qu'*Adam* tombat, en ſe ſervant mal du libre arbitre qu'il avoit reçu, & ſans le quel, je le repete encore, il n'auroit été qu'un vil automate, indigne de toutes les graces; cette bonté & cette miſericorde de Dieu ont paru avec plus d'éclat, que jamais, dans le miſtere de la redemtion, qui rend les hommes infiniment plus heureux, qu'ils n'auroient été, ſi *Adam* n'avoit pas peché; de ſorte que l'Egliſe a raiſon d'appeller la faute du premier homme une faute heureuſe *felix culpa*, puiſqu'elle procurera â ceux, qui l'auront merité, & qui auront fait un bon uſage de leur liberté, après quelques peines courtes, & pour ainſi dire d'un inſtant, un bonheur ſupreme & éternel. „Pour ce qui eſt de la Satis„faction préſente, *dit S. Auguſtin*, le premier homme „étoit plus heureux dans le paradis, que quelque „homme de bien qui ſoit en cette vie mortelle, & „remplie d'infirmités; mais quant à l'eſpérance du bien „à venir, quiconque eſt aſſuré de jouir un jour de „Dieu en la compagnie des anges, eſt plus heureux, „quoiqu'il ſouffre, que ne l'étoit le premier homme incer„tain de ſa chute, dans toute la felicité du paradis terreſtre. *Quantum itaque pertinet ad delectationem præſentis boni, beatior erat primus homo in paradiſo, quam quilibet juſtus in hac infirmitate mortali: quantum autem ad ſpem futuri boni, beatior quilibet in quibuslibet cruciatibus corporis: cui non opinione, ſed certa veritate manifeſtum eſt, ſine*

ſine

fine ſe habiturum, omni moleſtia carentem ſocietatem Angelorum in participatione ſummi Dei, quam erat ille homo ſui caſus incertus in magna illa felicitate paradiſi. D. Aug. de Civ. Dei Lib. XI. cap. 12.

Voila donc les opinions monſtrueuſes des deux principes, & les difficultés formées ſur le mal, que nous ſouffrons dans ce monde, renverſées & détruites. Les maux, qui paroiſſoient ſi durs aux mechants, ſont des moiens efficaces & juſtes pour parvenir au ſuprême bonheur. La peſte ravage de grandes contrées, mais en même tems elle rompt les liens terreſtres, qui retenoient les juſtes dans cette vie penible; & donnant la liberté à leur ame, detenue dans les priſons du corps, elle les rend ſouverainement heureux; *Lisbonne* croule ſur ſes fondemens: heureux les Portugais qui étoient juſtes, dont la mort n'a été qu'un paſſage ſubit d'une vie malheureuſe à une éternelle felicité!

Τὰ δὲ ξύμπαντα, ἰδέαν, ὕλαν, αἰσθητόν τε, οἷον ἔκγονον τουτέων. Tout ce qui eſt, exiſte par l'idée (ou la forme) par la matiere & par le ſenſible, qui eſt comme une production de la forme & de la matiere. Chapitre I. §. 2.

Nous expliquerons ici ce que l'on doit entendre par les termes d'idée, de matiere, & de ſenſible.

„L'idée, *dit Plutarque*, eſt la ſubſtance exempte du „corps, qui exiſte par elle même, qui donne la forme „à la matiere informe, & qui eſt la cauſe des choſes „qui deviennent viſibles & en évidence.„ *Ἰδέα ἐστὶν οὐσία ἀσώματος, αὐτὸ μὲν μὴ ὑφεστῶσα καθ' αὑτήν, εἰκονίζουσα δὲ τὰς ἀμόρφους ὕλας, καὶ αἰτία γινομένη τῆς τούτων ὄψεως. Idea ſubſtantia eſt corporis expers, quæ*

cum

cum per ſe ipſam ſubſiſtit tum formæ expertem materiam informat, iisque rebus cauſam præbet ut exiſtant ac monſtrari poſſint. Plutar. de placit. philoſophorum. Lib. I. Cap. 10.

Quant à la matiere, elle eſt le premier ſujet ſoumis à la génération, & aux autres changemens. Les diſciples de *Thales*, de *Pythagore*, & les Stoiciens diſoient que cette matiere étoit variable, changeante, ſe repandant par ſa nature dans tout l'Univers. Ὕλη ἐστὶ τὸ ὑποκείμενον πᾶσῶν γενέσει καὶ φθορᾷ καὶ ταῖς ἄλλαις μεταβολαῖς· οἱ ἀπὸ Θάλεω καὶ Πυθαγόρᾳ καὶ οἱ Στωϊκοὶ τρεπτὴν καὶ ἀλλοιωτὴν, καὶ μεταβλητὴν καὶ ῥευστὴν ὅλην δι' ὅλης τὴν ὕλην. *Materia eſt primum ortus interitusque ſubjectum aliarumque mutationum. Qui Thaletem, Pythagoram ſequuntur, & Stoici mutabilem, fluxam, tota ſuapte natura per univerſum eam ſtatuunt.* Id. ib. c. 9

Nous avons vu dans la définition de l'idée, ou de la forme, ce que nous devons entendre par le terme, de *ſenſible;* c'eſt l'effet viſible, palpable, & déterminé produit par la matiere premiere, qui eſt informe, & par l'idée; car les anciens philoſophes crurent, que la matiere premiere, quoiqu'elle fut corporelle, n'avoit cependant aucune forme. Il eſt abſurde de prétendre qu'un corps peut exiſter ſans une forme: cependant c'étoit là leur ſentiment. *Ariſtote* & *Platon* l'adopterent ainſi que leurs diſciples. Cela montre dans quelles erreurs l'eſprit de ſiſteme peut entrainer. „Ariſtote & „Platon, *dit Plutarque*, ſoutinrent que la matiere pre„miere étoit corporelle, mais qu'elle n'avoit aucune „forme, aucune eſpece, aucune figure, ni aucune qua„lité par ſa nature; qu'elle étoit le receptacle des for„mes, & qu'après les avoir reçues, elle en devenoit „comme la nourrice, le moule, & la mere.„ Ἀριστοτέλης καὶ Πλάτων, τὴν ὕλην σωματοειδῆ, καὶ ἄμορφον, ἀνεί-

ἀνείδεον, ἀσχημάτιστον, ἄποιον μὲν ὅσον ἐπὶ τῇ ἰδίᾳ φύσει, δεξαμενὴν δὲ τῶν εἰδῶν, οἷον τιθήνην, καὶ ἐκμαγεῖον, καὶ μητέρα γενέσθαι. *Ariſtoteles & Plato materiam eſſe corpoream formæ ſpecieique expertem, ac figuræ, qualitatis etiam ſuapte natura vacuam : ſed formarum receptaculum tanquam nutricem, & ſubjectum in quo rerum imagines impreſſu referantur ac matricem.* Id. ib. cap. 9.

Après avoir expliqué ici ce que l'on doit entendre, ſelon *Timée de Locres*, par les termes, de *forme*, de *matiere* & de *ſenſible*, nous remarquerons qu'*Amiot* a commis une faute, capable de jetter dans l'erreur tous ceux, qui ne peuvent lire *Plutarque* que dans la traduction, qu'il en a donné. Il rend ainſi ce que *Plutarque* dit de l'idée, (Chap. X. liv. I. des opinions des philoſophes) *l'idée eſt la ſubſtance du corps la quelle ne ſubſiſte pas à part elle, mais figure & donne forme aux matieres informes. Plutarque* dit tout le contraire de ce que lui fait dire *Amiot.* Car bien loin d'admettre, que l'idée eſt la ſubſtance du corps, & qu'elle ne ſubſiſte pas à part elle ; il dit en termes exprès, que l'idée eſt la ſubſtance indépendante, & exempte du corps. Les expreſſions de *Plutarque* ſont ſi claires, que je ne comprends pas comment *Amiot* a pu ſe tromper. Ἰδέα ἐστὶν οὐσία ἀσώματος. Le traducteur latin a rendu le veritable ſens de *Plutarque*: *idea, ſubſtantia eſt corporis expers &c.* En faiſant cette remarque je ne prétends point diminuer le merite d'*Amiot*, qui a une grande verité dans ſes expreſſions, & quelque choſe de ſi naturel dans ſon ſtile, qu'on ſent toute la force des penſées de l'original. Il y a cependant pluſieurs fautes d'inadvertance dans ſa traduction ; mais dans quel ouvrage ne s'en trouve-t-il pas, quelque excellent qu'il ſoit ?

Taú-

Ταύταν δὲ τὰν ὕλαν ἀΐδιον μὲν ἔφα, οὐ μὰν ἀκίνατον· ἄμορφον δὲ καθ' αὑτὰν, καὶ ἀσχημάτιστον, δεχομέναν δὲ πᾶσαν μορφάν. *Timée de Locres soutient encore que la matiere eſt éternelle & mobile, qu'elle eſt par elle même ſans forme & ſans figure, mais capable de recevoir toutes les formes. Chapitre I. §. 5.*

Nous venons de voir, dans la remarque précedente, que le ſentiment de *Timée* de *Locres*, ſur la matiere premiere, éternelle, ſans forme, & ſans figure avoit été également ſoutenu par les philoſophes, qui l'avoient précedé, & par ceux qui l'avoient ſuivi; nous examinerons donc actuellement, ſi les ſeuls philoſophes payens ont admis l'exiſtence de la matiere avant la création du monde. Il paroit que les anciens Juifs n'ont pas eu des idées bien nettes & bien claires ſur cet article. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que *Philon* parle, comme s'il avoit cru que la matiere avoit préexiſté avant la création du monde, „Si quelqu'un, „*dit Philon*, vouloit chercher la cauſe pour la quelle „cet univers a été fait, il me ſemble qu'il ne s'éloig„neroit point du but, en diſant ce qu'un de nos an„cêtres avoit autrefois dit: que le Pere & Créateur „étant bon par ſa nature, il n'avoit pas porté envie à „la ſubſtance, la quelle n'avoit rien de bon en ſoi, „mais pouvoit être changée en toutes choſes bonnes, „parcequ'elle étoit de ſoi-même ſans ordre, ſans qua„lité & ſans ame, pleine de rudeſſe, de confuſion & „de dèsordre: elle a donc été changée dans un état „contraire, qui eſt très-bon, aiant été miſe en ordre, „aiant reçu les qualités; l'ame étant devenue une,

„homogene, toute semblable, parfaitement jointe, har-
„monique ou accordante, & doué de toutes les plus
„excellentes formes. Dieu donc sans aucun conseil,
„(car qui eut été celui qui eut pu lui en donner,
„puisqu'il étoit seul) usant de sa seule puissance, dé-
„libera de remplir la nature, qui étoit dépourvue de
„tout don divin, de ses promptes & riches graces
„sans en épargner aucune; la nature, dis-je, qui de
„soi-même ne pouvoit s'être d'aucune utilité ni se faire
„aucun bien.„ Εἰ γάρ τις ἐπελήψειε τὴν αἰτίαν ἧς ἕνεκα τόδε τὸ πᾶν ξυνίστατο, διερευνᾶσθαι, δοκεῖ μοι μὴ διαμαρτεῖν τῶ σκοπῶ φάμενος, ὅπερ καὶ τῶν ἀρχαίων εἴπέ τις, ἀγαθὸν εἶναι τὸν πατέρα καὶ ποιητὴν, οὗ χάριν τῆς ἀρίστης αὐτῶ φύσεως ἐκ ἐφθονησεν ἐσίᾳ, μηδὲν ἐξ ἑαυτῆς ἐχούσῃ καλὸν, δυναμένῃ δὲ γενέσθαι πάντα· ἣν μὲν γὰρ ἐξ ἑαυτῆς ἄτακτος, ἄσοιος, ἄψυχος, ἑτεροιότητος, ἀναρμοσίας, ἀσυμφωνίας μεστὴ· τροπὴν δὲ καὶ μεταβολὴν ἐδέχετο τὴν εἰς τἀναντία καὶ τὰ βέλτιστα, τάξιν, ποιότητα, ἐμψυχίαν, ὁμοιότητα, ταυτότητα, τὸ ἐναρμόττον, τὸ σύμφωνον, πᾶν ὅσον τῆς κρείττονος ἰδέας· ἀδενὶ δὲ παρακλήτῳ· τίς γὰρ ἦν ἕτερος; μόνῳ δ' ἑαυτῷ χρησάμενος ὁ θεὸς, ἔγνω δεῖν ἐνεργετεῖν ἀταμιεύτοις καὶ πλουσίαις χάρισι τὴν ἄνευ δωρεᾶς θείας φύσιν, ἐδένος ἀγαθοῦ δυναμένην ἐπιλαβεῖν ἐξ αὐτῆς. *Nam si quis vellet causam hujus universalis opificii perscrutari, non aberraret, opinor, à scopo si diceret, quod quidam prisci sapiens: bonum esse patrem conditoremque, ideoque sumpte naturæ bonitate non invidisse substantiæ, nihil boni ex seipsa habenti, quæ tamen quidvis fieri poterat. Erat enim ex seipsa expers omnis qualitatis, indigesta, inanimis, plena vanitate, confusione, atque discordia: sed capax alterationis mutationisque in contrarium suarum optimum, videlicet ordinem, qualitatem, animationem, similitudinem, identitatem, coaptationem*

atque

atque consonantiam, cæteraque quæ ad potiorem ideam attinent. Tum Deus nemine monente (quis enim erat alius?) suopte consilio decrevit divitias gratiæ suæ copiose largiterque profundere in naturam, nullius bonæ rei per se capacem, sine divina munificentia. Philon. oper. Lib. de mundi opificio. pag. 4.

Les philosophes Pythagoriciens, Platoniciens, & Stoiciens, qui ont cru cette préexistence de la matiere avant l'arrangement que Dieu lui donna, lorsqu'il fit le monde, ne se sont pas expliqués plus clairement que *Philon.*

Il paroit que les Septantes ont favorisé le sentiment de ceux, qui croient que la matiere avoit préexisté à la création, car ils ne se sont point servi du terme κτιζω je *crée*, mais du mot ποιεω je *fais*; ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν, cela ne peut se traduire literalement que par ces mots: *au commencement Dieu fit la Terre & le Ciel.*

Les Peres de l'Eglise, & plusieurs Rabins, ont expliqué le mot hebreu בָּרָא *bara*, qui repond au mot grec κτιζειν, par le terme latin *creare*, *créer*, faire quelque chose de rien: mais ce mot *bara* signifie plutôt faire quelque chose avec magnificence, & c'est de quoi conviennent plusieurs savans, versés dans l'hebreu. *Rivet* va encore plus loin, Genese Chap. I, v. 1. car il prétend que ni le mot hebreu *bara*, ni le mot grec κτιζω, qui a bien plus de force pour signifier la création que celui de ποιεω, ni même le mot latin *creare*, ne se peuvent restreindre à cette signification particuliere de produire quelque chose de rien. Le Chevalier *Leigh*, savant anglois, remarque dans son Dictionaire de la langue sainte, (qui de l'anglois a été traduit par *Volzogue* en françois,) que le mot hebreu *bara* & le mot grec κτιζω signifient faire

quelque chose avec magnificence; & chez les latins le mot de *creare* marque la production de toute sorte de choses, d'où vient le mot de *procreare*. *Dict: de la langue Sainte par Leigh pag. 84.*

Le Pere *Calmet* convient, que le mot *bara* peut signifier également, tirer du néant, & donner la forme à quelque chose, & qu'il a été pris dans ce dernier sens par quelques Rabins, & quelques Interprêtes, quoique leur nombre soit moins considérable, que celui de ceux, qui l'entendent dans le sens que lui donne la Vulgate. Citons les propres paroles de *Don Calmet*. „*Creavit Deus*, Dieu créa. Ce terme créer „signifie deux choses dans l'Ecriture. 1°. tirer du „néant; 2°. donner la forme à quelque chose. La „plupart des Rabins & presque tous les Interprêtes „chrêtiens le prennent ici dans le premier sens.„ *Comment. litteral sur tous les livres de l'ancien & du nouveau Testament &c. par le P. Calmet Tom. I. pag. 2.*

Oleaster s'est encore plus éloigné des idées de ceux, qui prennent le mot *bara* pour signifier la production d'une chose du pur néant, que ceux qui veulent qu'il signifie simplement *former*, faire quelque chose avec magnificence: car il traduit *au commencement Dieu divisa le Ciel & la terre*, ce qui montreroit clairement qu'il ne fit qu'arranger le cahos, & diviser ce qui étoit mêlé & confondu.

„Quelques nouveaux Critiques (*Vatable*, *Grotius*, „& plusieurs Rabins) voudroient, dit le Pere *Calmet* „que l'on traduisit *avant que Dieu forma le ciel & la „terre*, *la terre étoit informe*. Ou bien, *au commence-„ment lorsque Dieu créa le Ciel & la terre*, *la terre étoit „informe*. Mais ces traductions sont contraires à la foi, „en favorisant l'opinion, qui soutient l'éternité de la „matiere. *Id. ib. pag. 2.*„ Il est certain, que ceux qui ont

ont ainſi voulu traduire le premier & le ſecond verſet de la Geneſe, devoient penſer que la matiere avoit préexiſté à la formation du monde, puiſqu'ils convenoient, que la terre, c'eſt à dire la matiere, étoit informe, lorsque Dieu forma & arrangea le Ciel & la terre.

Il me paroit que pour éclaircir ces différents ſentiments, on doit avoir recours à la Geneſe elle même, & voir comment, & dans quel ſens le mot *bara* eſt emploié en d'autres endroits de ce livre. Or il ne faut pas aller bien loin pour cela, car dans le 21eme & dans le 27eme verſet du même chapitre, le mot *bara* eſt employé pour ſignifier la production de pluſieurs choſes d'une maniere ordinaire, en changeant ſeulement la diſpoſition ou la configuration des parties intérieures ou extérieures, comme lorsque de la terre Dieu fit le corps d'Adam & celui des autres animaux. Or le texte hebreu emploie également dans ces deux endroits le terme *bara*, pour ſignifier le changement de configuration des parties, en formant le corps d'Adam & celui des animaux. Quant aux Septantes, ils ſe ſont ſervi dans cette occaſion du mot ποιειν *faire*, comme ils s'en ſont ſervi dans le premier verſet; marque qu'ils lui donnoient dans celui-là la même ſignification que dans les autres. Voici leur traduction. Καὶ ἐποίησεν ὁ θεὸς τὰ κήτη τὰ μεγάλα, καὶ πᾶσαν ψυχὴν ζώων ἑρπετῶν ἃ ἐξήγαγε τὰ ὕδατα, κατὰ γένη αὐτῶν καὶ πᾶν πετεινὸν πτερωτὸν κατὰ γένος. *verſ.* 21. Καὶ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν ἄνθρωπον, κατ' εἰκόνα θεοῦ ἐποίησεν αὐτόν, ἄρσεν καὶ θῆλυ ἐποίησεν αὐτούς. *verſ.* 27. *Caſtillon*, dans ſa verſion latine, a de même emploié le mot *creare*, dont il s'étoit ſervi dans le premier verſet: *Creavitque Deus ingentia cete & omne genus fluitantium animalium; & alatarum volucrum. & quæcumque ex aqua originem tra-*

hentia moventur. verſ. 21. Geneſ. cap. 1. *Itaque hominem Deus ad ſui, id eſt, ad divinam imaginem creavit, ſcilicet marem, & feminam.* Tous les Interpretes françois ſe ſervent, dans ces deux verſets, du mot *créer*, & je n'en connois aucun, qui traduiſe *Dieu donc fit les grandes baleines &c.* de même que *Dieu donc fit l'homme à ſon image &c.* ils ſe ſervent tous, ainſi que l'hebreu & le grec, du mot *créer.* Cependant cette création du corps d'Adam, & de celui des animaux, n'étoit qu'une production faite d'une maniere ordinaire, un changement de la diſpoſition des parties intérieures & extérieures. Nous n'en ſaurions douter, puiſque dans le verſet 7eme du chapitre ſecond, il eſt dit: *Or l'Eternel Dieu avoit formé l'homme de la pouſſiere de la terre.* Καὶ ἔπλασεν ὁ Θεὸς τὸν ἄνθρωπον χοῦν ἀπὸ τῆς γῆς. *verſ. 7. cap. 2.* Voilà ſans doute un préjugé conſidérable en faveur de ceux, qui ne veulent donner au mot *bara* d'autre ſignification, que celle de former quelque choſe avec magnificence.

Au reſte le Pere *Calmet* n'eſt pas fondé, lorſqu'il dit, que ceux qui traduiſent les deux premiers verſets de la Geneſe de cette maniere; *au commencement, lorſque Dieu créa le Ciel & la terre, la terre étoit informe,* traduiſent d'une maniere contraire au texte de Moiſe, qui diſtingue ces deux propoſitions, qu'on voudroit unir, pour favoriſer l'opinion de l'éternité de la matiere: *au commencement Dieu créa le Ciel & la terre, or la terre étoit informe &c.* Premierement on peut repondre au Pere *Calmet*, que ceux qui veulent ſoutenir la préexiſtence de la matiere à la création, ſe ſerviront également de ces deux verſions; voici comme ils interpréteront celle qu'adopte le Pere *Calmet.* Au commencement Dieu *bara* ἐποίησεν *fit*, (c'eſt à dire arrangea) le Ciel & la terre: or la terre étoit ſans forme,

forme, vuide &c. C'eſt là préciſement ce que les philoſophes ont dit de la matiere premiere, qu'elle étoit ſans forme; & Dieu en créant le Ciel & la terre, dut lui en donner une néceſſairement. Toute la difficulté conſiſte dans la juſte definition des mots *bara*, ἐποίησεν *fit:* nous voions qu'elle n'a point été éclaircie. D'ailleurs, la particule *or* ne ſe trouve pas dans l'hebreu, ni dans le grec des Septantes, où il y a ſimplement, *& la terre étoit indiſcernable & informe:* ce que les Traducteurs en langue vulgaire ont rendu de cette maniere, *& la terre étoit vuide & ſans forme;* mais cela n'eſt pas bien juſte, le mot *vuide*, ne rendant pas celui *d'indiſcernable. Othon Gualtperius*, dans ſes Collections des Variantes ſur le texte de la Geneſe, traduit ainſi ce paſſage des Septantes: Ἡ δὲ γῆ ἦν ἀόρατος καὶ ἀκατασκεύαστος, *Et terra erat inviſibilis & incompoſita.* Le mot *d'inviſible* dit trop, & celui *de vuide* dit trop peu. Il eſt ſingulier combien il y a de variantes dans ce verſet. Le texte hebreu, le caldéen, le grec, & le latin de la Vulgate ſont tous différents: je les placerai ici dans l'ordre que leur a donné *Othon Gualtperius* dans ſes Variantes ſur la Geneſe.

Hebr.	וְהָאָרֶץ הָיְתָה תֹהוּ וָבֹהוּ
Pagn.	Et terra erat inanitas & ſolitudo.
Fag.	Et terra erat informis & inanis.
Avenar.	Et terra erat inculta & vacua.
Chald.	Et terra erat deſolata & vacua.
Fag.	Et terra erat vaſta & vacua.
Pagn. in Lex.	Et terra erat deſolatio & vacuitas.
LXX.	Ἡ δὲ γῆ ἦν ἀόρατος καὶ ἀκατασκεύαστος. h. e. Et terra erat inviſibilis & incompoſita.
Baſil. M.	Et terra erat inviſibilis & inexſtructa.
Vulg.	Terra autem erat inanis & vacua.
Luth.	Und die Erde war wüſt und leer.

Ce qui fait la difficulté de ce paſſage ce ſont les mots *tohu* & *bohu*, qui embaraſſent même beaucoup les Rabins, & qui ont donné bien de la peine aux Peres de l'Egliſe. Le Rabin *Aben-Ezra* dit qu'ils ſignifient à peu près la même choſe. Pluſieurs autres Rabins les diſtinguent; ils diſent que *bohu* ſignifie, qui manque totalement de forme, comme la matiere premiere, & que *tohu* eſt la proprieté ou l'inclination, qui meut la matiere à recevoir la forme naturelle. *In expoſitione vocum tohu & bohu, hebræi non nulli laborant R. AbenEzra per utramque idem ferme ſignificari exiſtimat. Alii vero ſic diſtinguunt; ut tohu ſit res omni forma carens, ut eſt materia prima: tohu vero ſit aptitudo habendi, ſeu deſiderium, quod moveat materiam ad omnem formam naturalem recipiendam. Collatio præcipuarum ſacræ Geneſeos translationum inter ſe variantium Chald: græc: LXX. latin: vulg: &c. Auctore Othone Gualtperio* pag. 16. ad Geneſ. Cap. I. v. 2.

Diſons encore un mot ſur les termes *bara* & ποιεω, qu'on traduit par celui de *créer*. Parmi tous les Interpretes, qui ont expliqué le veritable ſens de ce terme hebreu & grec, il me paroit qu'il n'y en a point qui ait fait une remarque plus judicieuſe, que le Jeſuite *Mariana*. Il dit qu'il eſt impoſſible, que les Hebreux & ſurtout les Grecs l'aient pu employer, pour exprimer la création de la matiere tirée du néant, puiſqu'elle leur étoit tout à fait inconnue. En effet on ne trouve l'idée d'une pareille création que dans les Rabins, qui ont vecu après la deſtruction de Jeruſalem. L'opinion du Jeſuite *Mariana* a été adoptée par le Pere *Richard Simon*, Prêtre de la Congregation de l'Oratoire. Ainſi en raportant le ſentiment de l'un, nous expoſerons également celui de l'autre. „Les ſco„lies, *dit le Pere Simon*, ou les notes de Mariana ſur

„le

„le vieux Teſtament, peuvent auſſi être très utiles „pour l'intelligence du ſens litteral de l'Ecriture, „parcequ'il s'eſt appliqué principalement à trouver „la ſignification des mots hebreux. C'eſt ainſi qu'au „commencement de la Geneſe, il a remarqué judi- „cieuſement, que le verbe hebreu *bara*, qu'on traduit „ordinairement par *créer*, ne ſignifie point ſelon ſa „propre ſignification, *faire de rien*, comme on le croit „ordinairement: & que même les auteurs grecs & la- „tins, qui ont inventé le mot *créer* en leur langue, „n'ont pu lui attacher ce ſens, d'autant que ce que „l'on appelle à preſent création, ou production de rien, „leur a été inconnu.„ *Hiſt. Critiq. du vieux Teſtament par le P. Richard Simon L. III. chap. 12. pag. 426.*

Remarquons ici en paſſant, que les difficultés & les variantes, qui ſe trouvent dans ce verſet, ont lieu dans preſque tous ceux de la Geneſe: ce qui prouve bien la néceſſité d'expliquer les Ecritures, par le ſecours de la tradition, & par l'autorité d'un Juge, qui ait l'infaillibilité, ainſi que l'ont les ſaints Conciles généraux. C'eſt ce que nous examinerons ailleurs. Nous nous contenterons de dire encore un mot d'une troiſieme opinion ſur l'explication de ce verſet.

Il y a des Theologiens qui prétendent, qu'avant de créer le Ciel & la terre, Dieu créa d'abord le Cahos, dans le quel ſe trouvoit la matiere premiere, & que cette premiere création faite, il procéda à la ſeconde, du ciel & de la terre, dont parle Moiſe. Ainſi ils expliquent par la premiere création du cahos, dans le quel étoit la matiere premiere, denuée de forme & inviſible, le ſecond verſet de la Geneſe, *& la terre étoit ſans forme & indiſcernable:* mais cette opinion, au lieu d'éclaircir les difficultés, ne fait que les augmenter par cette double création. *Quem confuſum,*

eoque tot nominatis corporibus compactum globum Chaos communiter appellant; & ex iſtis verbis Moſaicis probant: In principio creavit Deus coelum & terram; terra autem erat inanis & vacua, & tenebræ erant ſuper faciem abyſſi, & ſpiritus Domini incubabat ſuperficiei aquarum, Gen. I, 1. 2 *quaſi dicat, in primo creationis & temporis momento Deus iſtam corporum confuſam congeriem, nempe Coeli, terræ & aquæ (cum appendiculâ aeris, quia tenebrarum mentio fit ſuper faciem abyſſi) creavit.* vid *Calov. Bibl. Illuſtr. h. l.*

Après avoir examiné, en critique & en philoſophe, ce que l'on peut dire pour ou contre la préexiſtence de la matiere à la création du monde : il faut bien ſe garder de donner la moindre croiance au ſentiment, qui favoriſeroit l'éternité de la matiere: ce ſeroit tomber dans une erreur, condamnée par l'Egliſe; elle a decidé ſur cet article, & la raiſon nous ordonne de nous ſoumettre, à ce que la foi nous enſeigne par l'organe du S. Eſprit, dont les Conciles généraux ſont les interpretes.

Τὰν δὲ περὶ τὰ σώματα, μερισὰν εἶμεν, καὶ τᾶς θατέρω Φύσιος. Elle eſt diviſible dans les corps, & ſa nature eſt hétérogene. Chapitre I. §. 5.

Les Pythagoriciens, les Platoniciens, & les Peripateticiens ſoutinrent la diviſibilité de la matiere à l'infini. Les ſectateurs de *Leucippe*, de *Democrite*, d'*Epicure*, enfin tous les philoſophes, qui admirent les atomes, nierent que ces mêmes atomes fuſſent ſujets à la diviſion. Cette queſtion, agitée depuis trois mille ans, reſte encore dans le même état, & eſt auſſi peu éclaircie, qu'elle l'a été dès ſon commencement.

Exem-

Exemple bien frapant de la foibleſſe de la raiſon humaine, qui ſe trouve arretée dans la connoiſſance des parties de la matiere, dès le premier pas qu'elle fait pour penetrer dans le ſanctuaire ſecret de la nature. Nous ne parlerons pas davantage de cette queſtion ſi douteuſe, que nous avons traitée amplement dans la *Philoſophie du bon-ſens*. Nous y renvoions les Lecteurs, puiſque cet ouvrage n'en eſt qu'une ſuite. Nous remarquerons ſeulement, en paſſant, que Mr. *Bernier*, célébre diſciple du grand *Gaſſendi*, après avoir philoſophé quarante ans, diſoit à Madame *de la Sabliere*. „Vous avez bien raiſon, Madame, toutes nos con„noiſſances philoſophiques ſont fort peu de choſe, & je „ſuis ravi que de vous même vous vous ſoiez enfin „désabuſée de ce coté là. Non aſſurement il n'en eſt „pas de la philoſophie comme des arts: plus on s'exerce „dans un art, plus on s'y fait ſavant, mais plus on „ſpecule ſur les choſes naturelles, plus on découvre „qu'on y eſt ignorant: il y a trente à quarante ans „que je philoſophe, fort perſuadé de certaines choſes, „& voila que je commence à en douter: c'eſt bien „pis, il y en a dont je ne doute plus, deſeſperé de „pouvoir jamais y rien comprendre. Combien pour„rions nous en marquer de cette ſorte! mais cela ne „feroit peut-être que degoûter de la philoſophie, & ne „feroit peut-être pas même du goût de tout le monde, „ne diſons ſeulement ceci que comme en paſſant. „Qui eſt ce qui a jamais bien connu une choſe, qu'on „croit cependant être généralement, & évidemment „connue; ce que c'eſt que peſanteur, ou comment, „& pourquoi une pierre, qu'on aura jettée vers le ciel, „retourne comme d'elle-même vers la terre? ajoûtons, „ſi vous voulés, qui eſt ce qui a jamais clairement „compris cette autre choſe, qui regarde la plus im-

„por-

„portante, & la plus indubitable des verités, ce que „c'eſt qu'une ſubſtance immaterielle, incorporelle, ſpi„rituelle, ce que c'eſt que l'entendement, ce que c'eſt „que penſer, & en quoi conſiſte l'action de penſer? „bien loin de là, l'on n'a ſeulement jamais pu dire, „ou expliquer, ce que c'eſt que l'ame ſenſitive, & „généralement ce que c'eſt que ſentir; ou, ce qui ſe „fait tous les jours dans la nourriture des animaux, & „peut-être des plantes, comment de choſes inſenſibles „il s'en fait de ſenſibles? helas! c'eſt ce qu'on n'a „jamais ſçu, & ce qu'apparemment on ne ſaura jamais; „nous ne ſommes pas aſſez heureux pour cela, & il „ſemble, dit *Lucrece*, que la nature jalouſe nous ait „fermé la porte à ces belles & importantes connoiſ„ſances.„ *Abregé de la philoſ. de Gaſſendi* par Mr. Bernier. Tom. IV. pref. ſur les doutes.

Ποταγορεύονται δὲ τὰν ὕλαν, τόπον καὶ χώραν. *On appelle la matiere le lieu & la place. Chapitre I. §. 5.*

Voila encore un nouveau ſujet de diſpute, qui dure depuis plus de trente ſiecles, & qui n'eſt pas plus près d'être terminé, que celui au ſujet de la diviſibilité de la matiere.

Chez les anciens, *Ariſtote* me dit qu'il n'y a point de vuide, & que partout où il y a de l'étendue, il y a de la matiere, la matiere étant le lieu & la place. *Epicure* m'aſſure que ſans le vuide le mouvement eſt impoſſible. Je demande aux philoſophes de ces derniers tems ce qu'ils en penſent? *Des-Cartes*, *Malebranche*, *Rohault*, *Regis*, *Pourchant*, *Spinoſa*, *Fontenelle* m'aſſurent, qu'il ne ſauroit y avoir de vuide. *Gaſſendi*, *Locke*, *Neuton*, *s'Graveſande* me diſent qu'il exiſte néceſſairement. Dans ce conflit de

juris-

jurisdiction philosophique, j'en appelle à ma lumiere naturelle, & par une bizarerie singuliere elle me conduit à être toujours pour les raisons de ceux, qui exposent les difficultés du sisteme qu'ils attaquent. Quand j'examine la nécessité du vuide, je n'en doute point, & quand je viens à considerer les raisons pour établir, que partout où il y a de l'étendue il y a de la matiere, j'embrasse ce sentiment. En effet est il rien, qui brille plus à l'esprit que ce principe? que s'il y avoit du vuide, il seroit absolument nécessaire qu'il existat une étendue mobile, divisible, penetrable. Or nous n'avons absolument aucune idée d'une pareille extension; donc il n'y a point de vuide. Les démonstrations, par les quelles on prétend prouver l'existence du vuide, sont elles plus évidentes, que l'idée qui nous fait connoitre clairement, qu'un pied d'étendue peut changer de place, & qu'il est impossible, qu'il soit dans le même lieu qu'un autre pied d'étendue; ce qui arriveroit nécessairement s'il y avoit une étendue penetrable.

D'un autre côté il est impossible de comprendre, que le mouvement puisse avoir lieu dans le plein. On a beau avoir recours à mille différentes explications recherchées; on ne peut jamais se figurer, comment un corps peut changer de place, s'il ne trouve pas un lieu pour s'y loger, & comment pourra-t-il le trouver, si rien n'est vuide dans la nature; il sera précisément comme un poisson au milieu d'une riviere gélée, qui voudroit changer de place; les corps resisteront également partout l'un à l'autre, & cette resistance doit être la même dans toute l'étendue de l'Univers, puisque cette étendue est contigue, & qu'il ne s'y trouve aucun vuide pour laisser opérer le mouvement.

Les

Les philoſophes, qui ſoutiennent la néceſſité du vuide, diſent à ceux qui en nient la poſſibilité : Vous prétendés, qu'il eſt impoſſible qu'un pied d'étendue ſoit dans le même lieu que l'autre ? cela eſt veritable, mais ce n'eſt pas par la raiſon que vous le prétendés. Un pied d'étendue ne peut pas être dans le même lieu qu'un autre pied d'étendue, parceque les parties de l'eſpace ſont immobiles, mais non pas parcequ'elles ſont impénétrables. *Hæc omnia vera eſſe quia partes ſpatii ſunt immobiles, falſa vero eſſent niſi pars ſpatii in altero loco translata contradictionem involveret, & ex immobilitate partium ſpatii non ex impenetrabilitate ſeu ſoliditate profluunt. Element phyſ. math. Auctore s'Graveſande.* C. III. pag. 4.

Qui peut s'empecher, en voiant les entraves, dans les quelles nôtre raiſon eſt retenue, de dire avec *S. Paul, la Sageſſe de ce monde n'eſt qu'une folie auprès de Dieu.* „Sapientia hujus mundi eſt ſtultitia apud Deum.„ *Paul. ad Rom. 4, 22.* Nous nous occupons ſouvent toute nôtre vie de ſçavantes chimeres, nous abandonnons la veritable ſcience, qui eſt celle de ſavoir nous rendre ſages & vertueux. Nôtre orgueil nous perſuade, lorſque nous ſommes dans la plus parfaite ignorance, que nous avons de ſublimes connoiſſances, parceque nous ſçavons les erreurs des philoſophes qui nous ont precedé. „Rien n'eſt plus contraire, *dit „S. Auguſtin* à une ſalutaire humilité, qu'une certaine „ſcience que j'appelle ignorance: pendant que nous „nous felicitons de ſavoir ce que dit Anaxagore, Ana„ximene, Pythagore, Democrite & quelques autres „hommes de cette ſorte, afin que nous paroiſſions ſa„vans & érudits, nous nous éloignons totalement de „la veritable doctrine.„ *Humilitati ſalubertimæ maxime adverſatur quædam (futilis dicam) imperitiſſima ſcientia; dum*

dum nos ſcire gaudemus, quid Anaxagoras, quid Anaximenes, quid Pythagoras, quid Democritus ſenſerit & cæteri hujusmodi, ut docti eruditique videamur, cum hoc tamen vera doctrina eruditioneque longe abſit. D. Aug. ad Dioſcarum Tom. VII. pag. 187.

Καὶ σφαιροειδὲς σῶμα· τελειότερον γὰρ τῶν ἄλλων σχημάτων ἦν τοῦτο. Le monde eſt donc un corps ſphérique, cette figure étant la plus parfaite de toutes les autres figures. Chapitre I. §. 7.

Le Stoiciens diſoient, ainſi que les Pythagoriciens & les Platoniciens, que la figure ſphérique étoit la plus parfaite que le monde peut avoir, & tous ces différents philoſophes en faiſoient également un Dieu. „Il eſt certain, *dit le Stoicien Balbus*, que le monde eſt „ſouverainement parfait. Il eſt certain auſſi que d'être „animé, ſenſitif, intelligent, raiſonnable, ce ſont des „perfections, d'où je conclus que le monde eſt animé, „ſenſitif, intelligent, raiſonnable, & par conſequent „qu'il eſt Dieu . . . . . vous pretendés que le cône, „que le cylindre, que la piramide l'emporte ſur la „ſphere pour la beauté; c'eſt avoir d'autres yeux que „les autres hommes; outre que ce n'eſt pas à la vue „ſeule à décider cette queſtion. Pour moi, en ne „conſultant que mes yeux, je ne vois rien dans ce „genre, qui ait la beauté d'une figure, qui contient „dans elle toutes les autres, qui n'a rien de coupé „par les angles, rien qui aille de biais, rien de „raboteux, dans la quelle on ne trouve ni boſſe „ni creux. Auſſi les deux figures qu'on eſtime „le plus ſont le globe parmi les ſolides, & le cercle „parmi les planes; elles ſont les ſeules dont toutes

„les

„les parties ſoient ſemblables entre elles, & où le haut „& le bas ſoient également éloignés du centre. Qu'eſt-„ce qu'on peut imaginer de plus juſte?„ *Mundo autem certe nihil eſt melius. Nec dubium, quin, quod animus ſit, habeatque ſenſum, & rationem, & mentem, id ſit melius, quam id, quod his careat. Ita efficitur, animantem, ſenſus, mentis, rationis mundum eſſe compotem: qua ratione, Deum eſſe mundum, concluditur . . . Conum tibi ais, & cylindrum, & pyramidem pulchriorem quam ſphæram videri. Novum etiam oculorum judicium habetis. Sed ſint iſta pulchriora, dumtaxat adſpectu: quod mihi tamen ipſum non videtur; quid enim pulchrius ea figura, quæ ſola omnes alias figuras complexa continet, quæque nihil aſperitatis habere, nihil offenſionis poteſt, nihil inciſum angulis, nihil anfractibus, nihil eminens, nihil lacunoſum? cumque duæ formæ præſtantes ſint, ex ſolidis globus (ſic enim σφαῖραν interpretari placet); ex planis autem circulus, aut orbis, qui κύκλος græce dicitur; his duabus formis contingit ſolis, ut omnes earum partes ſint inter ſe ſimillimæ, à medioque tantum abſit extremum, quantum idem à ſummo: quo nihil fieri poteſt aptius. Cic. de Nat. Deor. L. II. c. 17. & 18.*

L'Epicurien Vellejus ſe moque de tout cela. „Ceux qui ont prétendu, *dit-il*, que le monde a une „ame, & qu'il eſt intelligent, n'ont point compris „dans quelle forme l'ame peut ſubſiſter. Mais avant „que de m'expliquer là deſſus, il me ſuffira ici de re-„marquer, combien peu d'eſprit il faut avoir pour „dire que le monde eſt animé, immortel, ſouverai-„nement heureux, & qu'en même tems il eſt rond. „Pourquoi rond? parceque la figure ronde eſt, ſui-„vant Platon, la plus belle de toutes. Mais moi je „vois bien plus de beautés dans le cylindre, dans le „quarré, dans le cône, dans la piramide. Mais à quoi

„occu-

„occupez vous ce Dieu rond ? Vous le faites mou-
„voir d'une si grande viteſſe que l'imagination même
„ne ſauroit le ſuivre. Je ne puis comprendre, com-
„ment étant agité de la ſorte, il peut être heureux
„& avoir l'eſprit tranquile. Si l'on nous faiſoit tourner
„ſans ceſſe, ne fit-on tourner que la moindre partie
„de nôtre corps, certainement nous ſerions fort mal
„à nôtre aiſe : pourquoi un Dieu n'en ſera-t-il pas
„auſſi fatigué que nous ? Mais la terre étant une portion
„du monde, elle eſt par conſéquent une portion de
„Dieu. Il y a ſur la terre de vaſtes contrées incul-
„tes & inhabitables, les unes parcequ'étant trop près
„du ſoleil on y meurt de chaud, les autres parceque
„l'éloignement de cet aſtre les glace. Si donc le monde
„eſt Dieu, puisque ces deſerts ſont une partie du monde,
„il faut avouer que Dieu gêle d'un côté, tandis qu'il
„eſt brulé de l'autre.„ *Qui vero mundum ipſum animantem, ſapientemque eſſe dixerunt, nullo modo viderunt animi naturam, intelligentes in quam figuram cadere poſſet. de quo dicam equidem paullo poſt. Nunc autem hactenus admirabor eorum tarditatem, qui animantem, immortalem, & eundem beatum, rotundum eſſe velint, quod ea forma ullam neget eſſe pulcriorem Plato. At mihi vel cylindri, vel quadrati, vel coni, vel piramidis videtur eſſe formoſior. Quæ vero tribuitur vita iſti rotundo Deo? nempe ut ea celeritate contorqueatur, cui par nulla ne cogitari quidem poſſit. In qua non video, ubinam mens conſtans, & vita beata poſſit inſiſtere: quodque in noſtro corpore ſi minima ex parte ſignificetur, moleſtum ſit; cur hoc idem non habeatur moleſtum in Deo ? terra enim profecto, quoniam pars mundi eſt, pars eſt etiam Dei. Atqui terræ maximas regiones inhabitabiles, atque incultas videmus, quod pars earum appulſu ſolis exarſerit, pars obrigueric nive, pruinaque, longinquo ſolis abſceſſu; quæ ſi mundus*

eſt Deus, quoniam partes mundi ſunt, Dei membra partim ardentia, partim refrigerata dicenda ſunt. Id. ib. Lib. I. cap 10.

Platon, dont le Timée n'eſt qu'une copie de l'ouvrage de *Timée* de *Locres*, où les beautés ſimples de l'original ſont très ſouvent ſurchargées d'ornemens déplacés, ainſi que nous l'avons déjà remarqué: *Platon*, dis-je, ne manque pas d'appuier beaucoup ſur la beauté de ce Dieu rond, dont ſe moquoient les Epicuriens. „Dieu, *dit-il*, donna au monde une figure „très belle & très convenable, car comme il devoit „contenir dans lui tous les autres êtres, il étoit de „même néceſſaire, qu'il eut une figure, qui renfermat „en ſoi toutes les autres: il lui donna la forme „ſphérique dans la quelle toutes les extremités des „raïons ſont également éloignées du centre, & Dieu „crut que le monde ſeroit beaucoup plus beau étant „de cette figure que d'une autre: il prit donc le ſoin „d'en polir & d'en arrondir la ſurface, en quoi il fit „très ſagement. Il ne lui donna point des yeux, „puisqu'il n'en avoit pas beſoin, ne pouvant rien voir „au de là de lui; il ne lui donna pas des oreilles, „puisqu'il n'y avoit rien qu'il put entendre hors de lui; „il ne l'entoura pas d'un air extérieur puisqu'il n'avoit „pas beſoin de reſpirer. Le monde ne demande point „un arrangement de membres & de parties, pour „prendre de la nourriture, & pour la rendre quand „elle eſt digerée; il ne peut ni croitre ni diminuer, „car rien ne peut cauſer ſon accroiſſement ni ſa diminution, il ſe nourrit lui même de lui même, & de „ſa propre ſubſtance. Le monde a été conſtruit avec „un art ſi divin, qu'il a dans lui même tout ce qui „eſt néceſſaire à ſon eſſence; l'Auteur, qui le conſtruiſit, „penſa que le monde ſeroit meilleur, s'il ſe ſuffiſoit à lui-

„lui-même, que ſi le ſecours des autres lui étoit néceſſaire; il ne lui donna point de mains, parcequ'il „n'avoit rien à prendre ni à jetter; il ne lui fit „point de pieds, parcequ'il n'en avoit aucun beſoin, „car il lui conſtitua un mouvement qui lui étoit ſeul „propre & convenable, il le fit tourner par lui même & ſur lui même par un mouvement circulaire.„ Καὶ σχῆμα δὲ ἔδωκεν αὐτῷ τὸ πρέπον καὶ ξυγγενές. τῷ γὰρ τὰ παντ' ἐν αὐτῷ ζῶα περιέχειν μέλλοντι ζώῳ, πρεπτον ἂν εἴη σχῆμα τὸ περιειληφὸς ἐν αὐτῷ πάντα ὁπόσα σχήματα· διὸ καὶ σφαιροειδὲς, ἐκ μέσου πάντη πρὸς τὰς τελευτὰς ἴσον ἀπέχον καὶ κυκλοτερὲς αὐτὸ ἐτορνεύσατο, πάντων τελεώτατον ὁμοιοτατόν τε αὑτὸ ἑαυτῷ σχημάτων· νομίσας μυρίῳ κάλλιον ὅμοιον ἀνομοίου· λεῖον δὲ δὴ κύκλῳ πᾶν ἔζωσεν αὐτὸ ἀπηκριβοῦτο, πολλῶν χάριν· ὀμμάτων τε γὰρ ἐπεδεῖτο οὐδὲν (ὁρατὸν γὰρ οὐδὲν ὑπελείπετο ἔξωθεν) οὐδ' ἀκοῆς· οὐδὲ γὰρ ἀκουσόν. πνεύματε οὐκ εὖ περιεσὼς δεόμενον ἀναπνοῆς· οὐδ' αὖ τινος ἐπιδεὲς εὖ ὀργάνου ἔχειν, ᾧ τὴν μὲν εἰς ἑαυτὸ τροφὴν δέξοιτο, τὴν δὲ πρότερον ἐυεξικμαομένην ἀποπέμφοι πάλιν· ἀπῆει τε γὰρ οὐδὲν, οὐδὲ προσῆει αὐτῷ πόθεν οὐδέν· οὐ γὰρ εὖ· αὐτὸ γὰρ ἑαυτῷ τροφὴν, τὴν ἑαυτοῦ φύσιν παρεῖχον, καὶ πάντα ἐν αὐτῷ καὶ ὑφ' αὐτοῦ πάσχον καὶ δρῶν, ἐκ τέχνης γέγονεν· ἡγήσατο γὰρ αὐτὸ ὁ συνθεὶς, αὐτάρκες ὂν, ἄμεινον ἔτεθαι μᾶλλον ἢ πρόσδεές ἄλλων· χειρῶν δὲ, αἷς οὔτε λαβεῖν, οὔτε ἄν τινα ἀμύνασθαι χρεία τις ἦν, μάτην οὐκ ἤθετο δεῖν αὐτῷ προσάπτειν· οὐδὲ ποδῶν, οὐδὲ ὅλως τῆς περὶ τὴν βάτιν ὑπηρεσίας. Κίνησιν γὰρ ἀπένειμεν αὐτῷ τὴν τῷ σώματος οἰκίαν, τῶν ἑπτὰ τὴν περὶ νοῦν καὶ φρόνησιν μάλιστα οὖσαν· διὸ δὴ κατὰ ταὐτὰ ἐν τῷ αὐτῷ περιαγαγὼν αὐτὸ, ἐποίησε κύκλῳ κινεῖσθαι στρεφόμενον. *Cui (mundo) & ſignuram maxime congruam & decoram dedit. Animal quippe hoc, quod intra ſuum ambitum erat animalia omnia contenturum*

turum, eam figuram præcipue requirebat, in qua figuræ omnes continerentur. Quapropter ſphæricam fecit, in quo omnis extremitas paribus à medio radiis attingitur: idque ita tornavit, ut nihil efficí poſſit rotundius, omnesque partes eſſent omnium ſimillimæ. Putabat enim ſimile diſſimili multo pulchrius eſſe. Lævem præterea hunc globum extrinſecus undique expolivit. Nec immerito. Nec enim oculis indigebat, quia nihil extra quod cerni poſſet, relictum erat. Nec auribus, cum nihil ſupereſſet foris quod audiretur. Nec erant aëre circumfuſa externa mundi, ut reſpirationem requireret. Nec membris quidem talibus opus erat, per quæ nova alimenta ſuſciperet, aut decocti cibi excrementa emitteret: nulla deceſſio fieri poterat, nulla acceſſio. Nec enim erat aut quo aut unde talia fierent. Ipſum enim ſe natura ſui ipſius alit. Ita nempe divina arte fabricatus eſt mundus, ut omnia in ſeipſo & à ſeipſo patiatur, & agat. Ratus enim eſt ille autor, mundum ſi ſibi ipſe ſufficiat, preſtantiorem fore, quam ſi aliorum adminiculis egeat. Nec ei manus neceſſarias eſſe duxit, quia neque capiendum quicquam erat, neque repellendum. Nec pedibus aut aliis ad progreſſum ſtatumve membris opus erat: motum enim illi congruum ſuo corpori tribuit, qui ex ſeptem motibus unus ad mentem maxime & intelligentiam pertinet. Idcoque cum illum per eadem, & in eodem, & in ſeipſo circumduxiſſet, effecit ut circulari converſione moveretur. Plat. Oper. p. 1049. in Timæo.

Les Platoniciens prirent ces dogmes des Pythagoriciens, & les Stoiciens les prirent des Platoniciens, à la difference près que les Stoiciens n'admettoient qu'un Dieu, au lieu que les Platoniciens en admettoient deux; le premier, le Dieu ſupreme; & le ſecond, le monde qui étoit le Dieu engendré, mais qui devoit être éternel & ne jamais périr. Voici comment Balbus

le

le Stoicien explique le ſiſteme de ſa ſecte. „Puisque „l'idée, *dit-il*, que nous avons de Dieu, renferme „inconteſtablement deux choſes, l'une qu'il ſoit animé, „& l'autre qu'il ſoit le meilleur de tous les Etres, je „ne vois rien de plus conforme à ces notions primi„tives, que d'attribuer une ame, & la divinité même „à l'univers, le meilleur de tous les êtres poſſibles.„ *Sed cum talem eſſe Deum certa notione animi præſentiamus, primum ut ſit animus, deinde ut in omni natura nihil eo ſit præſtantius: ad hanc præſenſionem notionemque noſtram nihil video, quod potius accommodem, quam ut primum hunc ipſum mundum, quo nihil fieri excellentius poteſt, animantem eſſe, & Deum judicem.* Cic. de Nat. Deor. Lib. II. cap. 17.

Voila le ſiſteme des Stoiciens ſur la divinité clairement expliqué. Voions actuellement celui des Platoniciens. „Le Dieu qui avoit toujours été, *dit Platon*, „aiant penſé à faire un Dieu futur ou nouveau, il „le conſtruiſit leger, égal dans toutes ſes parties, & „il compoſa ſon corps parfait, de tous les autres corps „parfaits. Il plaça l'ame au milieu de lui, il l'éten„dit enſuite partout, & la conduiſit au dehors, & en „enveloppa tout le corps du monde. Il voulut qu'il „fut ſeul, unique, que ſon mouvement fut circulaire, „qu'il eut le pouvoir de ſe gouverner ſans aucun ſe„cours étranger, qu'il ſe connut lui-même, & qu'il „s'aimat. C'eſt à cauſe de toutes ces differentes qua„lités que le Dieu ouvrier a fait le monde un Dieu „heureux.„ Οὗτος δὴ πᾶς ὅντος ἀεὶ λογισμὸς θεῷ, περὶ τὸν ποτὲ ἐσόμενον θεὸν λογισθεὶς, λεῖον καὶ ὁμαλὸν, πανταχῇ τε ἐκ μέσου ἴσον, καὶ ὅλον καὶ τέλεον ἐκ τελέων σωμάτων σῶμα ἐποίησε· ψυχὴν δὲ εἰς τὸ μέσον αὐτῷ θεὶς, διὰ παντός τε ἔτεινε, καὶ ἔτι ἔξω τὸ σῶμα αὐτῇ περιεκάλυψε, καὶ κύκλῳ δὴ κύκλον στρεφόμενον,

ἕνα μὲν ἔρημον κατέστησε, δι' ἀρετὴν αὐτὸν αὐτῷ δυνάμενον ξυγγίγνεσθαι, καὶ οὐδενὸς ἑτέρου προσδεόμενον, γνώριμον δὲ καὶ φίλον ἱκανῶς αὐτὸν αὑτῷ· διὰ πάντα δὴ ταῦτα εὐδαίμονα θεὸν αὐτὸν ἐποίησατο. *Cum hæc igitur Deus ille qui semper est, de aliquando futuro Deo cogitaret, levem eum effecit æqualemque, & a medio ad summum undique parem, corpusque ex corporibus totis & perfectis totum atque perfectum: animam autem in eius medio collocavit perque totum tetendit, atque ea corpus ipsum etiam extrinsecus circumtexit, mundumque hunc unum & solum solitariumque, & circularem volvi in circulum statuit, qui propter virtutem secum ipse facile coire possit, nullius alterius indigens, satisque ipse sibi notus atque amicus. Itaque omnibus his de causis mundum opifex ejus beatum Deum effecit.* Plat. Oper. pag. 1009. in Timæo.

Les Epicuriens se moquoient également des idées chimeriques des Stoiciens & des Platoniciens; écoutons parler Vellejus. „Je ne vais pas, *dit-il*, vous „faire des contes frivoles, vous dire qu'il y a un „Dieu, qui est l'ouvrier, & l'architecte du monde suivant le Timée de Platon; que nous devons reconnoître cette vieille devineresse, qui a été imaginée „par les Stoiciens, & qu'on peut appeller providence; „que le monde lui même est Dieu; qu'il est animé, „sensitif, rond, igné, mobile. Pensées monstrueuses, „qu'il faudroit pardonner, non à des philosophes, mais „à des reveurs. De quels Dieux vôtre Platon a-t-il „pu voir la structure d'un si grand ouvrage, pour nous „soutenir qu'un Dieu en soit l'auteur, de quelle machine, de quels ouvriers son Dieu s'est il servi pour „élever ce superbe édifice? . . . . Platon dit là-dessus „mille choses en homme, qui livre son imagination „à ses desirs, plutôt qu'en homme qui reflechit. Ce

„que

„que j'y trouve de plus ſingulier & de plus merveil-„leux, c'eſt d'aſſûrer que le monde ſera éternel, après „nous avoir dit qu'il a été produit, & presque fait à „la main. Croiez-vous quelque teinture de phyſique „à une perſonne, capable de ſe perſuader, que ce qui „a eu une origine puiſſe durer toujours? Quel eſt „le compoſé qui ſoit exempt d'altération; tout ce qui a „un commencement ne doit il pas avoir une fin? . . . „Mais dites-moi, car je m'adreſſe en même tems aux „Stoiciens & à Platon, d'où vient que vos architectes „ſongèrent tout à coup à conſtruire l'Univers, eux qui „jusques-là n'avoient fait que dormir pendant des „ſiecles innombrables? car quoique le monde n'y „fût pas, les ſiecles ne laiſſoient pas d'être. Je n'en-„tends pas des ſiecles, que la diſtinction des jours & „des nuits faſſent compter par un certain nombre „d'années: j'avoue que ſans le mouvement du monde, „cette diſtinction n'a pû ſe faire, mais ce que je veux „dire, c'eſt qu'il y a eu depuis un tems infini une „ſorte d'éternité, qui n'étoit pas meſurée par des por-„tions de tems, & dont il n'eſt pas poſſible de com-„prendre qu'elle a été la durée, puiſqu'on ne peut „même s'imaginer, qu'il y ait eu quelque tems, lors-„que le tems n'étoit pas encore. Quoiqu'il en ſoit, „je vous demande Balbus, pourquoi vôtre Providence „a conſumé dans l'oiſiveté cette immenſe étendue de „ſiecles? le travail lui faiſoit-il peur? un Dieu ne „ſent point la peine du travail, & auſſi ne devoit-il „pas y en avoir pour lui, puisque le ciel, le feu, la „terre, la mer tout lui obéiſſoit.„ *Audite, inquit, non futiles commenticiasque ſententias, non opificem, ædificatoremque mundi Platonis de Timæo Deum: nec anum fatidicam Stoicorum πρόνοιαν, quam latine licet providentiam dicere: neque vero mundum ipſum, animo & ſen-*

sibus præditum, rotundum, ardentem, volubilem Deum: portenta, & miracula non differentium philosophorum, sed somniantium. Quibus enim oculis intueri potuit vester Plato fabricam illam tanti operis, qua construi a Deo, atque ædificari mundum facit? quæ molitio? quæ ferramenta? qui vectes? quæ machinæ? qui ministri tanti muneris fuerunt? . . . . Longum est ad omnia: quæ talia sunt, ut optata magis, quam inventa videantur. Sed illa palmaris quidem, quod, qui non modo natum mundum introduxerit, sed etiam manu pæne factum, is eum dixerit fore sempiternum. Hunc censes primis, ut dicitur, labris gustasse physiologiam, qui quidquam, quod ortum sit, putet æternum esse posse? quæ est enim coagmentatio non dissolubilis? aut quid est, cujus principium aliquod sit, nihil sit extremum? . . . . . Ab utroque autem sciscitor, cur mundi ædificatores repente exstiterint: innumerabilia ante sæcula dormierint? Non enim si mundus nullus erat, sæcula non erant. Sæcula nunc dico, non ea, quæ dierum, noctiumque numero annuis cursibus conficiuntur: nam fateor ea sine mundi conversione effici non potuisse. Sed fuit quædam ab infinito tempore æternitas, quam nulla temporum circumscriptio metiebatur; spatio tamen, qualis ea fuerit, intelligi non potest: quod ne in cogitationem quidem cadit, ut fuerit tempus aliquod, nullum cum tempus esset. Isto igitur tam immenso spatio, quæro, Balbe, cur Pronœa vestra cessaverit. Laboremne fugiebat? At iste nec attingit Deum, nec erat ullus: cum omnes naturæ numini divino, cœlum, ignis, terræ, maria parerent. Cic. de Nat. Deor. Lib. I. Cap. 8.

Δηλεόμενος ὧν ἄριστον γένναμα ποιεῖν, τοῦτον ἐποίει θεὸν γενναϑὸν, οὔ ποκα φθαρησόμενον. *Dieu aiant voulu faire une production*

duction très bonne fit ce Dieu engendré & impériſſable. Chapitre I. §. 8.

Platon non ſeulement adopta l'idée de ce Dieu engendré, mais encore il y en joignit pluſieurs autres auſſi chimeriques, „Lorſque le pere, *dit Platon*, vit „que cette belle image des Dieux immortels, qu'il „avoit engendrée, vivoit & ſe mouvoit, il fut très re„jouis, & très ſatisfait de ſon ouvrage, excité par la „joie, & par la ſatisfaction qu'il reſſentoit, il ſongea à „rendre encore ſon ouvrage plus ſemblable au premier „exemplaire, ſur le quel il l'avoit formé & engendré.„ *Ὡς δὲ κινηθὲν τε αὐτὸ καὶ ζῶν ἐνεύησε τῶν ἀϊδίων θεῶν γεγονὸς ἄγαλμα ὁ γεννήσας πατὴρ, ἠγάσθη τε, καὶ εὐφρανθεὶς, ἔτι δὴ μᾶλλον ὅμοιον πρὸς τὸ παραδειγμα ἐπενόησεν ἀπεργάσασθαι. Cum igitur hoc à ſe factum ſempiternorum deorum pulchrum ſimulacrum moveri & vivere pater ille, qui genuit, animadverteret, delectatus eſt opere, & hac ductus lætitia opus ſuum multo etiam magis primo illi exemplari ſimile reddere cogitavit.* Plato in Timæo pag. 1051.

Voila ce qui a donné lieu à quelques anciens Peres, comme *S. Juſtin*, *S. Clement d'Alexandrie*, *Euſebe* de *Ceſarée*, qui de Platoniciens étoient devenus chrêtiens, de ſe figurer, que *Platon* avoit apperçu, s'il ne l'avoit pas découvert entierement, la trinité. *S. Auguſtin*, s'il faut l'en croire, a trouvé les miſteres les plus ſublimes de la religion dans *Platon*, & tout ce que la foi nous apprend du verbe de Dieu. „D'abord „o Seigneur! *dit S. Auguſtin*, pour me faire connoître „combien vous reſiſtés aux orgueilleux, & que ce n'eſt „qu'aux humbles que vous donnez votre grace. . . . „Vous me fites tomber entre les mains, par le moien „d'un certain homme, enflé d'un orgueil outré, quel-

„ques ouvrages des Platoniciens, traduits de grec en „latin, je les lus, & j'y trouvai toutes ces grandes „verités, que dès le commencement étoit le verbe: „que le verbe étoit avec Dieu & étoit Dieu: que dès „le commencement toutes choſes ont été faites par „le verbe; que de tout ce qui a été fait, il n'y a „rien qui ait été fait ſans lui: que lui eſt la vie, que „cette vie eſt la lumiere des hommes, mais que les „tenebres ne l'ont pas compriſe: qu'encore que l'ame „de l'homme rende temoignage à la lumiere, ce n'eſt „point elle qui eſt la lumiere, mais le verbe de Dieu: „que ce verbe de Dieu eſt Dieu lui même, & la lu„miere veritable, dont tous les hommes qui viennent „au monde ſont éclairés: qu'il étoit dans le monde, „que le monde a été fait par lui; & que le monde „ne l'a point connu: car quoique cette doctrine ne „ſoit pas en propres termes dans ces livres, elle y eſt „dans le même ſens, & appuiée de pluſieurs ſortes de „preuves. . . . J'y trouvai auſſi que ce n'eſt ni de „la chair & du ſang, ni par la volonté de l'homme, „qu'eſt né ce verbe Dieu; mais de Dieu qu'eſt né ce „verbe, Dieu comme celui dont il eſt né. . . . . „J'y trouvai que le fils eſt dans la forme du Pere, „& qu'il n'uſurpe rien, quand il ſe dit égal à Dieu, „puiſque par ſa nature il eſt égal à Dieu. „*Et primo volens oſtendere mihi quam reſiſtas ſuperbis, humilibus autem des gratiam . . . . . procuraſti mihi per quemdam hominem immaniſſimo typho turgidum, quosdam Platonicorum libros ex græca lingua in latinam verſos. Et ibi legi, non quidem his verbis, ſed hoc idem omnino, multis & multiplicibus ſuaderi rationibus; quod in principio erat verbum, & verbum erat apud Deum, omnia per ipſum facta ſunt, & ſine ipſo factum eſt nihil. Quod factum eſt in eo, vita eſt, & vita erat lux hominum, &*

lux

lux in tenebris lucet, & tenebræ eam non comprehenderunt. Et quia hominis anima, quamvis testimonium perhibeat de lumine, non est tamen ipsa lumen, verum quod illuminat omnem hominem venientem in hunc Mundum. Et quia in hoc mundo erat, mundus per ipsum factus est, & mundus eum non cognovit. Item ibi legi, quia Deus verbum non ex carne, non ex sanguine, non ex voluntate carnis, sed ex Deo natus est. . . . . Indagavi quippe in illis litteris varie dictum, & multis modis, quod sit Filius in forma Patris, non rapinam arbitratus esse æqualis Deo, quia naturaliter ad ipsum est. D. Augustin. Confess. L. VII. Cap. 9.

Il est facheux, que *S. Augustin* n'ait pas vecu dans le neuvieme siecle. Car après avoir découvert dans *Platon* tout le premier chapitre de *S. Jean*, il y auroit trouvé avec la même facilité la transubstantiation. Il falloit que ce Saint eut une imagination bien vive, pour appercevoir dans les ouvrages d'un philosophe payen, vivant plus de trois siecles avant la venue du Messie, & avant la prédication des Apotres, tous les misteres les plus sublimes de la religion chretienne. *Platon* étoit arrivé par lui même à comprendre des choses, que les plus grands Docteurs de l'Eglise ont avoué être incomprehensibles & incroiables sans la revelation. Voila à quoi servent les imaginations fortes, elles trouvent tout ce dont elles sont affectées, dans les ouvrages qu'elles veulent expliquer: ainsi *Jurieu* voioit le Pape, & la communion romaine, partout où il rencontroit l'Ante-Christ dans l'Apocalipse. Et le *Pere Hardouin* trouvoit dans tous les livres de l'Eneide les marques évidentes d'un auteur du XIII^ieme^ siecle favorisant le fatalisme, & soutenant la prédestination, telle que *Calvin* & *Jansenius* l'ont soutenue dans la suite.

Beau-

Beaucoup de Peres de l'Egliſe ont penſé bien differemment de *S. Auguſtin* ſur les ouvrages de Platon, ils les ont regardés comme le repertoire des erreurs de tous les hérétiques, qui croient y trouver tout le contraire de ce que *S. Auguſtin* penſoit y avoir découvert. „Je m'afflige veritablement, *diſoit Tertulien*, de „voir que tous les hérétiques puiſent leurs erreurs „dans les écrits de Platon.„ *Doleo bona fide Platonem omnium hæreticorum condimentarium factum.* Tertul. de anim. Cap. 23.

Lactance condamne *Platon* encore plus vivement, il l'accuſe de n'avoir eu aucune veritable idée de la nature de Dieu. „Platon, *dit-il*, que Ciceron appelle le Dieu des philoſophes; eſt de tous ceux qui ſe ſont appliqués à la philoſophie, celui qui a le plus approché „de la verité. Cependant, parcequ'il n'a point connu „Dieu, il eſt tombé dans beaucoup d'erreurs ſi grandes, que perſonne ne pouvoit ſe tromper plus groſſierement.„ *Plato, quem Deum philoſophorum Tullius nominat, qui ſolus omnium ſic philoſophatus eſt, ut ad veritatem propius accederet, tamen quia Deum ignoravit in multis ita lapſus eſt ut nemo deterius erraverit.* Lact. Epil. divin. inſt. ad Pent. fratrem Cap. 38. p. 92. ed. Cant.

Minucius Felix dit, que Platon, qui a parlé plus ouvertement de Dieu que les philoſophes, ſalit & gate ſouvent ce qu'il en dit par les opinions populaires, qu'il joint à ſes idées. *Platonis apertior de Deo, & rebus & nominibus oratio eſt, & quæ tota eſſet cæleſtis, niſi perſuaſionis civilis non nunquam admiſtione ſordeſceret.* Minuc. Felicis Octav. Cap. 19. p. 126. Edit. Long.

L'Auteur des *Queſtions & des Reponſes aux Grecs*, dont l'ouvrage porte encore le nom de *S. Juſtin*, mais qui doit avoir vecu plus d'un ſiecle aprés ce Pere,

accuſe

accuſe *Platon* d'avoir établi deux principes, Dieu & le mal, qui eſt éternel, & d'une néceſſité abſolue & contraire à Dieu. Τῷ δὲ Θεῷ οὐδὲν ἀντίκειται· τοῦτο μὴ νοήσας ὁ Πλάτων, ὑπενάντιόν τι ἐδογμάτισε τῷ Θεῷ κακὸν ἀναγκαῖόν τε καὶ ἀΐδιον. *Deo autem nihil oponitur, hoc quia Plato ignoravit, contrarium quoddam Deo ſtatuit malum, neceſſarium & perpetuum.* Juſt. Martyr. quæſt. & reſp. ad græcos pag. 196.

Les modernes n'ont pas mieux traité *Platon* que les anciens. Le *Pere Hardouin* a fait une diſſertation très longue, qui ſe trouve dans ſes Oeuvres Diverſes, *(opera varia)* pour prouver que *Platon* étoit athée. Voila donc le cinquieme Evangeliſte de *S. Auguſtin* en aſſés mauvaiſe reputation C'eſt ſans doute ce qui a fait dire à l'illuſtre Mr. de Beauſobre, dans ſon Hiſtoire des Manichéens liv. 3. chap. 2. pag. 479. „*S. Auguſtin* loue la bonté de Dieu, qui s'étoit ſervie de „livres Platoniciens, pour le délivrer des pièges du „manichéiſme; ce ſaint homme a raiſon, Dieu l'éclaira „par une philoſophie, qui n'étoit propre qu'à l'a„veugler.„

Pluſieurs Lecteurs, peu inſtruits des opinions de *Platon*, ſeront peut être bien aiſe de ſavoir ce qui a pu faire illuſion à *S. Auguſtin*, & à quelques autres anciens, je placerai ici un paſſage d'un livre intitulé, *Platoniſme dévoile* pag. 82. qui éclaircira d'abord cette queſtion. „Le premier, *dit Platon*, eſt le Dieu ſu„prême à qui les deux autres doivent honneur & obéiſ„ſance, d'autant qu'il eſt leur Pere & leur Créateur. „Le ſecond eſt le Dieu viſible, le miniſtre du Dieu „inviſible, & le créateur du monde. Le troiſieme ſe „nomme le *monde*, ou *l'ame qui anime le monde*, à qui „quelques uns donnent le nom de Demon. Pour re„venir au ſecond, qu'il nomme auſſi le *Verbe*, l'en„tende-

„*tendement* ou la *raiſon*, il concevoit deux ſortes de „Verbes, l'un qui a reſidé de toute éternité en Dieu, „par le quel Dieu renferme, de toute éternité, dans „ſon ſein, toutes ſortes de vertus, faiſant tout avec „ſageſſe, avec bonté, avec puiſſance; car étant infini„ment parfait, il a dans ce Verbe interne toutes les „idées & les formes des êtres crées. L'autre Verbe, „qui eſt le Verbe externe & proferé, n'eſt autre choſe, „ſelon lui, que cette ſubſtance, que Dieu pouſſa hors „de ſon ſein, ou qu'il engendra pour en former l'Uni„vers. C'eſt dans cette vue que Mercure Trismegiſte „a dit que le monde eſt conſubſtantiel à Dieu.„

Un excellent Critique a dit au ſujet de ce ſiſteme de *Platon*. „Avez-vous jamais rien lu de plus „monſtrueux? Ne voila-t-il pas le monde formé „d'une ſubſtance que Dieu pouſſa hors de ſon ſein? „Ne le voila-t-il pas l'un des trois Dieux? & ne „faut-il pas le diviſer en autant de Dieux, qu'il y a „de parties dans l'Univers differemment animées? „n'avez-vous pas là toutes les horreurs, toutes les „monſtruoſités de l'ame du monde? Plus de guerres „entre les Dieux, que dans les écrits des poetes? „Les Dieux auteurs de tous les pechés des hommes? „Les Dieux qui puniſſent, & qui commettent les mê„mes crimes qu'ils ordonnent de ne point faire?„ *Bayle Continuation des penſées diverſes, Tom. I. p. 346.*

Ἐκ παντελέων δέ συνέϛαϰε σωμάτων, τά περ ὅλα ἐν αὐτῷ ἐντὶ. Or il eſt compoſé de corps parfaits leſquels ſont entiers, & eſſentiellement en lui. Chapitre I. §. 9.

Les corps parfaits, dont parle *Timée*, ſont les corps reguliers que *Platon* & *Euclide* appellent Σχήματα.

Ils

Ils ſont au nombre de cinq, & on demontre dans les élemens de Geometrie, qu'il ne peut exiſter de corps, compoſés de ſurfaces planes, parfaitement reguliers que ces cinq, ſçavoir. 1. La Piramide, 2. le Cube, 3. l'Octaedre, 4. le Dodecaedre, & 5. l'Icoſaedre. On peut voir, dans le premier livre du Commentaire de *Proclus* ſur *Euclide*, que les Pythagoriciens, & *Timée* en particulier, ont raporté les principes de la phyſique à la conſidération de ces corps. Je pourrois expliquer ici pourquoi les Pythagoriciens ont ramené aux corps géometriques la phiſique du monde, & aux nombres la phiſique de l'ame; mais il me faudroit entrer dans un trop grand detail. Or *Timée* dit ici, que ces corps parfaits ſont dans le monde, & qu'aucune de leurs parties n'eſt au dehors. Pour comprendre le ſens de cela, il faut conſulter *Euclide*, qui fait voir comment tous ces corps reguliers peuvent être décrits, ou conſtruits dans la ſphere. Par là il eſt clair, que le monde, qui ſelon *Timée* eſt ſphérique, peut comprendre ces cinq corps parfaits, de façon qu'ils ſe touchent tous. L'Icoſaedre touche la ſurface intérieure de la ſphere par tous ſes angles, le Dodecaedre touche par ſes angles les ſurfaces de l'Icoſaedre, l'Octaedre celles du Dodecaedre; le Cube celles de l'Octaedre; & enfin la Piramide celles du Cube. De ſorte que tout devient ferme par là, & la ſphere tournant emporte tous ces corps, qui y tiennent avec elle. Il faut bien prendre garde à cela pour comprendre le ſixteme de *Timée*.

Τὰ γὰρ κατταὰ ἀρίϛαν ἀναλογίαν &c. Car les choſes étant placées ſelon la meilleure analogie &c. Chapitre I. §. 10.

Voici une note, auſſi inſtructive que ſavante, que Mr. *Sulzer* m'a communiquée ſur ce paſſage, & ſur ce qui le ſuit

L'au-

L'auteur eſt fort obſcur ici, & je ſoupçonne qu'il y a quelques mots corrompus dans le texte. On voit bien qu'il parle des proportions. Mais ſon langage eſt fort different de celui d'*Euclide*, où ce Geometre explique les ſimptomes des proportions. Au reſte tout ce qu'il y a d'inintelligible dans ce paſſage obſcur, par quelque defaut dans les expreſſions, peut être éclairci par ce qu'il dit p. 13. Voici ſes paroles. *Δυσὶν δὲ μέσοις δύο ἄκρα προσαρμόζατο, ὅπως ἔσῃ ὡς πῦρ ποτ' ἀέρα, ἀὴρ ποτὶ ὕδωρ, καὶ ὕδωρ ποτὶ γᾶν· καὶ κατ' ἐναλλαγὰν, ὡς πῦρ ποτὶ ὕδωρ, ἀὴρ ποτὶ γᾶν· καὶ ἀνάπαλιν, ὡς γᾶ ποτὶ ὕδωρ, ὕδωρ ποτ' ἀέρα, καὶ ἀὴρ ποτὶ πῦρ· καὶ κατ' ἐναλλαγὰν, ὡς γᾶ ποτ' ἀέρα, ὕδωρ ποτὶ πῦρ.* Voici la traduction litterale de ce paſſage. *Il proportionna deux extrêmes aux deux moiens, afinque comme le feu eſt à l'air, l'air ſoit à l'eau, & l'eau à la terre. Et en alternant, comme le feu eſt à l'eau, ainſi l'air eſt à la terre. Enſuite par inverſion comme la terre eſt à l'eau, l'eau eſt à l'air & l'air au feu; & en alternant de nouveau la terre eſt à l'air, comme l'eau eſt au feu.* Or ce paſſage étant très clair, il ſert à éclaircir celui-ci, qui me paroit corrompu. *Timée* ſuppoſe que les quatre élemens ſont une raiſon continue, comme par exemple ces quatre nombres 2, 4, 8, 16; mettons la lettre *f* pour déſigner le feu, *a* pour l'air, *e* pour l'eau & *t* pour la terre. Cela poſé, remarquons, que nôtre philoſophe dit que la terre & le feu ſont les deux premiers élemens, ou les deux extremes, l'air & l'eau les deux moiens. Or Dieu aiant ſelon lui proportionné les deux extremes aux deux moiens, il en reſulte cette proportion.

f : a : e : t

Mais cette proportion étant la plus parfaite, c'eſt à dire, tous les termes étant en progreſſion géometrique,

on

on en peut toujours prendre les trois, qui ſe ſuivent immediatement, pour faire de nouvelles proportions;

ſçavoir f : a = a : e. Et e : a = a : f

ou bien a : e = e : t. Et t : e = e : a

Voila ce qu'il entend par ces paroles, *que le terme moien eſt comme le raion, étant au premier comme le troiſieme eſt à lui.* Car en prenant *f*, *a*, & *e*, on aura cette proportion, *a* eſt à *f*, comme *e* eſt à *a*. Maintenant le Philoſophe ajoute, κἂν πάλιν καὶ παλλαξ, ce que j'entends comme s'il diſoit dans le ſtile d'*Euclide* καὶ ἀνάπαλιν καὶ κατ' ἐναλλαξ, pour dire que moyennant l'alternation (ἀνάπαλιν), & l'inverſion (ἐναλλαξ) on peut encore en tirer deux autres proportions. En effet ſi la premiere proportion eſt celle-ci:

f : a = a : e.

C'eſt à dire, ſi le feu eſt à l'air comme l'air à l'eau, on a par l'inverſion celle-ci.

a : f = e : a.

C'eſt à dire, l'air eſt au feu comme l'eau à l'air. Et celle-ci ſe change par alternation en celle-ci.

a : e = f : a.

C'eſt à dire: l'air eſt à l'eau, comme le feu eſt à l'air. Voila jusqu'où ce paſſage eſt intelligible. Le philoſophe ajoute, que tout cela ſeroit fort clair, ſi on pouvoit l'exprimer par des nombres ou par des lignes: car ceci me paroit le ſens des paroles qui ſuivent, ταῦτα δ' ἀριθμήμεναι &c. Faiſons donc une ſuppoſition, pour donner à cette doctrine la derniere clarté. Poſons que les denſités, ou ſi l'on veut les gravités ſpécifiques des quatre élemens, ſoient comme les nombres 2. 4. 8. 16, que 2 ſoit la gravité du feu, 4 celle de l'air, 8 celle de l'eau, & 16 celle de la terre. Alors les trois dernieres proportions, dont nous avons parlé, ſont en nombres

la premiere	f	:	a	=	a	:	e	
	2	:	4	=	4	:	8.	
la ſeconde	a	:	f	=	e	:	a	
	4	:	2	=	8	:	4.	
la troiſieme	a	:	e	=	f	:	e	
	4	:	8	=	2	:	4.	

Pour achever encore cet éclairciſſement, mettons auſſi en nombres toutes les proportions, que nôtre philoſophe donne, dans le paſſage cité au commencement de cette remarque. Il y donne les proportions ſuivantes

I.	f	:	a	=	a	:	e	=	e : t
en nombres.	2	:	4	=	4	:	8	=	8 : 16
alternativement II.	f	:	e	=	a	:	t		
	2	:	8	=	4	:	16		
par inverſion III.	t	:	e	=	e	:	a	=	a : f
	16	:	8	=	8	:	4	=	4 : 2
en alternant IV.	t	:	a	=	e	:	f		
de nouveau	16	:	4	=	8	:	2.		

Tout cela eſt donc fort clair & ſeroit très vrai, ſi la premiere ſuppoſition étoit vraie.

Τ' ἄλλα ὁμογενέα. *Les autres figures homogenes. Chapitre I. §. 10.*

Par ὁμογενέα χήματα le philoſophe entend les mêmes corps, que plus haut il appelloit παντέλεα σώματα. Voiez-y la remarque. N'auroit-il peut être pas écrit ici ὁμοτέλεα, car je ne comprends pas ce que veut dire ici *l'homogeneité*, au lieu que la parfaite regularité, y eſt néceſſaire. Or τέλειος, quand il s'agit des corps géometriques, eſt la même choſe que parfaitement regulier.

Λειότατον δ' ὂν ποτ' ἀκρίβειαν, κατταὶ ἐκτὸς ἐπιφάνειαν, οὐ ποτιδέεται θνατῶν ὀργάνων,

Ce

Ce monde eſt uni exactement dans ſa ſurface extérieure, il n'a pas beſoin des organes mortels &c. Chapitre I. §. II.

Nous avons deja raporté un paſſage de *Platon*, où ce philoſophe dit mot à mot, tout ce que *Timée* dit ici du monde, & de la maniere dont Dieu attacha l'ame au milieu de la ſphere, & après l'avoir étendue, en enveloppa pour ainſi dire la ſurface extérieure du monde. Quelle philoſophie chimérique, & que ceux qui s'en occupent, & qui cherchent des raiſons pour la ſoutenir, ſont à plaindre! On peut leur dire avec *S. Jerome*, liſez *Platon*, parcourés les ſubtilités d'*Ariſtote*, vous éprouverés la verité de cette ſentence, le travail des foux les affligera. *Lege Platonem, Ariſtotelis revolve argutias, probabis eſſe verum quod dicitur, labor ſtultorum affliget eos.* Hieronym. in Eccleſiaſt. Tom. IV. pag. 370.

Ἅ καὶ δύσμικτος ἔασσα οὐκ ἐκ τῶ ῥάϛω συνεκίρνατο mot à mot. Ἅ (ſub. ψυχὴ) *ἔασσα δύσμικτος οὐ συνεκίρνατο ἐκ τῶ ῥάϛω. Or l'ame étant difficile à mêler ne ſe mêloit pas facilement. Chapitre I. §. II.*

Platon, qui ne fait que copier ſervilement *Timée* de *Locres*, explique la maniere dont Dieu fit ce mêlange, qui ſervit à la compoſition de l'ame. Je raporterai ici ce qu'il en dit, parceque cela ſervira de commentaire au texte de *Timée*. „De la ſubſtance „indiviſible, *dit Platon*, qui exiſte toujours, & qui eſt „toujours d'une même ſorte, & de la ſubſtance divi„ſible, qui peut être diviſée en pluſieurs corps, Dieu „compoſa une troiſieme eſpece de ſubſtance, qui étoit

„comme un milieu entre les deux premieres, tenant „d'un coté de la nature homogene (ou du même,) & „de l'autre coté de la nature hétérogene (ou de l'autre). „Dieu posa cette substance mitoienne, entre la sub„stance indivisible & la substance divisible, dans les „corps. Ensuite prenant ces trois natures ensemble, „il les mêla toutes dans une forme, en acommodant „par force la nature de l'ame, qui etoit fort difficile à „mêler avec celle de l'homogene (ou du même). En„fin les aiant mêlées avec la substance, & des trois „en aiant fait un seul assemblage, il les divisa de nou„veau en portions convenables, chacune d'elles étant „mêlées de l'homogene (ou du même,) & de l'hété„rogene (ou de l'autre,) & de la substance mitoienne.„

Τοῦ ἀμερίστου καὶ ἀει κατὰ ταυτὰ ἐχούσης οὐσίας, καὶ τὸ αὖ περὶ τὰ σώματα γιγνομένης μεριστῆς, τρίτον ἐξ ἀμφοῖν ἐν μέσῳ συνεκεράσατο οὐσίας εἶδος, τότε ταυτοῦ φύσεως αὖ πέρι καὶ τὸ τῶν ἑτέρου, καὶ κατὰ ταυτὰ ξυνέστησεν ἐν μέσῳ τῇ τε ἀμερους αὐτῶν. καὶ τῇ κατὰ τὰ σώματα μεριστοῦ. Καὶ διαλαβὼν αὖ τὰ ὄντα, συνεκεράσατο εἰς μίαν πάντα ιδέαν, τοῦ θατέρου φύσιν δύσμικτον ἀ γαρ εἰς ταυτὸ ξυναρμόττων βία. μιγνὺς δὲ μετὰ τας οὐσίας, καὶ ἐκ τριῶν ποιησάμενος ἓν, παλιν ὅλον τοῦτο μοίρας ὅσας προσῆκε διένειμεν· ἑκάστην δὲ ἓκ τε ταυτῶν καὶ θατέρου καὶ τῆς οὐσίας μεμιγμένην· ἤρχετο δὲ διαιρεῖν ὧδε· μίαν ἀφῇρε τὸ πρῶτον ἀπὸ παντὸς μοῖραν μετὰ δὲ ταύτην ἀφῄρει διπλασίαν ταύτης· τὴν δ' αὖ τριτην, ἡμιολίαν μετὰ δευτέρας, τριπλασίαν δὲ τῆς πρώτης· τετάρτην δε, τῆς δευτέρας διπλῆν· πέμπτην δέ, τριπλῆν τῆς τρίτης. Ex ea substantia, quæ individua & semper eadem similisque est, & ex ea rursus quæ circa corpora dividua sit, tertiam substantiæ speciem commiscuit mediam, quæ rursus esset naturæ ipsius ejusdem, & naturæ ipsius alterius particeps; eamque per has

has mediam conſtituit inter individuam ſubſtantiam, & eam quæ circa corpus dividitur. Ea cum tria ſumpſiſſet, in unam ſpeciem omnia temperavit. Ubi naturam ejus quam alterum diverſumque vocamus commixtioni repugnantem, cum eo quod idem dicitur vi quadam conciliavit. Poſtquam vero duo illa cum ſubſtantia commiſcuit, & ex tribus unum fecit, rurſus id totum in ea quæ decuit membra partitus eſt: quorum quodlibet ex tribus, eodem, altero, ſubſtantiaque conſtaret. Fuit autem talis illa partitio. Plato in Timæo Op. p. 1052.

Avant d'aller plus avant, il eſt bon de remarquer que les diſciples de *Platon*, même ceux qui vivoient de ſon tems, ne comprenoient guere ce que vouloit dire leur Maître; comment donc le comprendrons nous aujourdhui? Or que les diſciples de *Platon* ne l'aient point compris, c'eſt ce que *Plutarque* nous dit très clairement. „Ils ont (les diſciples) parfaitement ignoré, „ce qu'a voulu dire Platon, par les termes d'homo„gene (ou du même) & de l'hétérogene (ou de l'au„tre); car ils diſent, que *le même* procure à la géné„ration de l'ame la faculté de s'arreter, & *l'autre* la „faculté de ſe mouvoir. Mais Platon lui même dans „ſon ouvrage, intitulé *le Sophiſte*, diſtingue 1°. *ce „qui exiſte*, 2°. *le même*, 3°. *l'autre*, 4°. *le mouve„ment*, 5°. *le repos*, comme cinq choſes differen„tes l'une de l'autre, & n'aiant rien de commun „enſemble. Cependant ſes diſciples, même ceux qui „ont vecu du tems de Platon, ſont très fachés qu'il „ait ſoutenu certaines opinions; ils imaginent tout ce „qu'ils peuvent, pour leur donner un autre ſens, & „les tirent, comme l'on dit, par les cheveux, croiant „qu'ils doivent cacher avec ſoin, que leur Maître ait „cru la génération & la création de l'ame & du monde. Ἐκφανῶς δὲ τούτοις ἠγνόηται τὸ περὶ ταυτοῦ καὶ τῆ ἑτέρου.

ἑτέρου· λέγουσι γὰρ ὡς τὸ μὲν στάσεως, τὸ δὲ κινήσεως συμβάλλεται δύναμιν· εἰς τὴν τῆς ψυχῆς γένεσιν· αὐτοῦ Πλάτωνος ἐν τῷ Σοφιστῇ, τὸ ὂν καὶ τὸ ταυτὸν καὶ τὸ ἕτερον, πρὸς δὲ τούτοις, στάσιν καὶ κίνησιν, ὡς ἑκάστου διαφέρον, καὶ πέντε ὄντα, χωρὶς ἀλλήλων τιθεμένου καὶ διορίζοντος· ὅ γε μὲν οὗτοί τε κοινῇ καὶ οἱ πλεῖστοι τῶν χρωμένων Πλάτωνι, φοβούμενοι καὶ παραλυπούμενοι πάντα μηχανῶνται, καὶ παραβιάζονται καὶ στρέφουσιν ὥσει δεινὸν καὶ ἄρρητον· οἰόμενοι δεῖν περικαλύπτειν καὶ ἀρνεῖσθαι, τήν τε τοῦ κόσμου τὴν τε τῆς ψυχῆς αὐτοῦ γένεσιν καὶ σύστασιν, οὐκ ἐξ ἀϊδίου συνεστῶσαν, οὐδὲ τὸν ἄπειρον χρόνον ἔτως ἐχόντων. *Liquet autem hos vim ejusdem & diversi ignoraviſſe, dum alterum quietis, alterum motus cauſam faciunt, cum Plato in Sophiſta Ens, Idem, Diverſum, Motum, ſtatum, ut quinque numero, & omnia à ſe invicem differentia poſuerit. Quod autem communiter hi, & plerique Platonis ſectatorum timentes atque ægre ferentes, omnia moliuntur, vique pervertunt, putantque tanquam flagitioſam & infandam ſententiam debere occultari & negari, quæ mundum ejusque animam non ex ſempiternis conſtituit principiis, neque infinito tempore talem fuiſſe affirmat.* Plut. de anim. procr. Op. Tom. II. pag. 1013.

La raiſon, pour la quelle les diſciples de *Platon* étoient fachés qu'on connut, que leur Maître ſoutenoit, dans ſon Timée, que l'ame avoit eu un commencement ainſi que le monde, c'eſt que *Platon* avoit dit tout le contraire dans un autre ouvrage. „Les paroles, „*dit Plutarque*, qui ſont dans ſon ouvrage, intitulé „*Phædrus*, ſont dans la bouche de tout le monde, par „les quelles il prouve que l'ame n'eſt point périſſable, „parcequ'elle n'a point eu de commencement, & qu'elle „n'a point été engendrée; & il demontre qu'elle n'a „point été engendrée, parcequ'elle ſe meut ſoi-même.

Ἡ μὲν οὖν ἐν Φαίδρῳ διάλεκτος ὀλίγου δεῖν ἅπασιν διὰ στόματός ἐστιν, τῷ ἀγενήτῳ τὸ ἀνώλεθρον, τῷ δὲ αὐτο κινήτῳ πιστευμένη τὸ ἀγένητον αὐτῆς. *Verba quidem de Phædro omnibus fere in ore ſunt, ubi quod anima non ſit genita, ex eo probatur quia ſe ipſam movet: & quod non interitura ex eo, quia non ſit genita.* Id ib p. 1016.

Voila quelle a été en général la philoſophie de *Platon.* Il a presque toujours dit dans un ouvrage, le contraire de ce qu'il a écrit dans un autre. Il n'avoit aucun ſiſteme fixe, aucune opinion à la quelle il fut conſtamment attaché. „Qui pourroit, *fait dire „Ciceron à Vellejus*, expoſer toutes les variations de „Platon? il faudroit pour cela un très long diſcours. „Dans le Timée il dit, que le Pere de ce monde ne „ſauroit être nommé: & dans les livres des Loix, qu'il „ne faut pas être curieux de ce que c'eſt proprement „que Dieu. Quand il prétend que Dieu eſt incorpo„rel, c'eſt nous parler d'un Etre, qui ne tombe point „ſous les ſens, & qui ne pourroit avoir ni ſentiment, „ni ſageſſe, ni bonheur, attributs eſſentiels aux Dieux. „Il dit auſſi dans le Timée & dans les Loix, que le „monde, le ciel, les aſtres, la terre, les ames, les „divinités, que nous enſeigne la religion de nos peres, „ſont des Dieux; ces opinions priſes en particulier „ſont évidemment fauſſes, & priſes en général ſe con„trediſent.“ *Jam de Platonis inconſtantia longum dicere: qui in Timæo patrem hujus mundi nominari neget poſſe: in legum autem libris, quis ſit omnino Deus, anquiri oportere non cenſeat. Quod vero ſine corpore ullo Deum vult eſſe, ut Græci dicunt ἀσώματον, id quale eſſe poſſit, intelligi non poteſt: careat enim ſenſu, neceſſe eſt, careat enim prudentia, careat voluptate: quæ omnia una cum Deorum notione comprehendimus. Idem & in Timæo dicit, & in legibus, & mundum Deum eſſe,*

& cœlum, & astra, & terram, & animos, & eos, quos majorum institutis accepimus : quæ & per se sunt falsa perspicue, & inter se vehementer repugnantia. Cicer. de nat. Deor. L. I. C. 12.

Platon avoit appris, dans l'Ecole de *Socrate*, cette philosophie vacillante, qui adopte alternativement toutes les opinions, & qui les trouve toutes également probables & douteuses. Car si l'on en excepte les regles de morale, *Socrate* regarda toutes les autres choses comme très incertaines. Nous voyons dans les Dialogues de *Platon*, que sur quelque matiere, qu'on lui proposat, il n'assuroit jamais rien ; se contentant de refuter ceux qui avoient la temerité d'assurer quelque chose. „Platon, pere & instituteur de l'Acadé„mie, *dit Mr. Huet*, dressé par Socrate dans l'art de „douter & se déclarant son Sectateur, prit sa maniere „de traiter les matieres, & entreprit de combattre „tous les philosophes qui l'avoient precedé. Ce n'est „pas seulement dans ses livres, qu'on appelle *Gymnas„tiques ;* mais lorsqu'il paroit le plus affirmatif, soit qu'il „fasse parler Socrate, soit qu'il en fasse parler un au„tre, qu'il n'avance rien comme veritable, mais seu„lement comme vraisemblable, & qu'il s'attache à sa „maxime, qu'il faut laisser aux Dieux, & aux enfans „des Dieux, la connoissance de la verité, & nous con„tenter de la recherche de ce qui est probable.

Voila ce qu'on peut dire de plus favorable, pour excuser *Platon* d'avoir dit dans ses ouvrages tant de choses differentes, & opposées les unes aux autres: Mais comment le justifier de s'être livré aux folies romanesques de son imagination, qui lui a fait produire plusieurs opinions, non seulement indignes d'un philosophe, mais susceptibles du plus grand ridicule ? Est-il quelque chose qui le soit d'avantage que la formation

mation de l'ame? Selon *Platon*, la Thériaque de Veniſe eſt elle compoſée d'autant de drogues, que l'ame l'eſt de differentes ſubſtances?

Quant à cette ame, qui eſt attachée au centre de la ſphere, ou de l'univers, & que Dieu étend enſuite par tout, & dont il couvre tout le monde; cela paroit contenir le fond du ſiſteme de *Spinoſa*. Par cette ame de l'univers les Pythagoriciens, ainſi que les Platoniciens, entendoient un eſprit, un feu ſubtil repandu dans tous les êtres, qui les vivifioit, & qui étoit à l'univers, ce que l'ame humaine eſt au corps. Or cet eſprit repandu dans toutes les parties du monde, les Stoiciens l'appelloient le Dieu ſeul & unique, & les Platoniciens le Dieu engendré, l'émanation du Dieu ſupreme. *Spinoſa* diſoit cela plus ſimplement. Il n'y a qu'une ſeule ſubſtance, & cette ſubſtance eſt Dieu, parceque la ſubſtance étant infinie, elle renferme tous les êtres & toute l'étendue; s'il y en avoit une ſeconde, elle ne ſeroit plus infinie. Il faut donc que tout ce qui ſubſiſte, exiſte en Dieu, & par Dieu, & ne ſoit par conſéquent que des modes de la ſubſtance unique & générale, qui eſt Dieu elle même.

Voici les propoſitions originales de *Spinoſa*, que j'extrais de ſes œuvres poſthumes. *Una ſubſtantia non poteſt produci ab alia ſubſtantia.* Prop. VI. *Omnis ſubſtantia eſt neceſſario infinita.* Prop. VIII. *In rerum natura non poſſunt dari duæ vel plures ſubſtantiæ, ejusdem naturæ, ſive attributi.* Prop. V. *Præter Deum nulla dari neque concipi poteſt ſubſtantia.* Prop. XIV.

On peut voir, dans les Oeuvres poſthumes de *Spinoſa*, les prétendues démonſtrations, qu'il a voulu donner de ces propoſitions: il eſt inutile de les raporter ici. Il ſuffit d'avoir montré, que le Siſteme des Pythagoriciens, des Platoniciens, & des Stoiciens ſur le

monde étoit très reſſemblant à celui de *Spinoſa*. Une preuve évidente de cette verité, c'eſt que les raiſons, que les anciens ont emploiées pour refuter le ſentiment des Platoniciens & des Stoiciens, ſont les mêmes, que celles dont on ſe ſert aujourdhui, pour ruiner de fond en comble celui de *Spinoſa*. Si la ſubſtance divine n'eſt point diſtincte de l'étendue, elle doit être ſujette à être diviſée en cent millions de parties; de même ſi l'ame de l'Univers eſt repandue dans toutes les parties de la matiere, cette ame eſt diviſible à l'infini, ainſi que la matiere. Voila donc le Dieu de *Spinoſa*, & celui des Platoniciens & des Stoiciens, reduit à la condition de la nature la plus vile. La matiere étant le ſujet de toutes les corruptions, & de tous les changemens poſſibles. Nous renvoions ſur cet article les lecteurs, à ce que nous en avons dit dans la *Philoſophie du bon-ſens*. Mais en voiant l'abſurdité de tant de dogmes, ſoutenus par les philoſophes, diſons avec *S. Auguſtin*. „Ces opinions „ne doivent elles pas faire ſoulever tout ce qu'il y a „de gens d'eſprit, ou plutôt toutes ſortes de gens? „car il n'eſt pas beſoin d'une grande ſubtilité, il ſuffit „de n'être point prévenu, pour concevoir que ſi Dieu „eſt l'ame du monde, & que le monde ſoit le corps „de cette ame; enſorte que ce ſoit un animal com„poſé d'ame & de corps; & que ce Dieu ſoit com„me le ſein de la nature, contenant toutes choſes en „ſoi; ſi bien que les ames de toutes les choſes, qui „ont vie, ſoient tirées de ſon ame, qui donne la vie „à toute cette grande machine, il n'y a rien qui ne „ſoit une partie de Dieu. Or qui ne voit les conſé„quences impies, qui ſuivent de ces ſentimens? car „ſi cela eſt ainſi, quand on foule quelque choſe aux „pieds, on foule une partie de Dieu, & toutes les

„fois

„fois que l'on tue un animal, c'eſt une partie de Dieu „que l'on tue. Je ne veux pas dire tout ce qui peut „venir en penſée là-deſſus, & qu'on ne ſauroit dire „ſans honte." *Quid illud? Nonne debet movere acutos homines, vel qualescunque homines? Non enim ad hoc ingenii opus eſt excellentia, ut depoſito ſtudio contentionis attendant, ſi mundi animus Deus eſt, eique animo mundus ut corpus eſt, ut ſit unum animal conſtans ex animo & corpore; atque iſte Deus eſt ſinus quidam naturæ, in ſeipſo continens omnia, ut ex ipſius anima, qua vivificatur tota iſta moles, vitæ atque animæ cunctorum viventium pro cujusque naſcentis ſorte ſumantur: nihil omnino remanere poſſe, quod non ſit pars Dei. Quod ſi ita eſt, quis non videat quanta impietas & irreligioſitas conſequatur: ut, quod calcaverit quisque, partem Dei calcet, & in omni animante occidendo, pars Dei trucidetur? Nolo omnia dicere quæ poſſunt occurrere cogitantibus: dici autem ſine verecundia non poſſunt.* Aug. de civit. Dei. Lib. IV. cap. 12.

Λόγοι δε οἵδε πάντες ἐντί κατ' ἀριθμὼς ἁρμονικὼς συγκεκραμένοι. Ces propoſitions établies dans ce mêlange ſont toutes temperées ſelon les nombres harmoniques. Chap. I. §. 12.

Nous venons de voir, dans la remarque précedente, les écarts de l'imagination de *Pythagore*, & de celle de *Platon*. Nous placerons, parmi ces mêmes écarts, les ſentimens de ces philoſophes ſur les nombres, qu'ils regardoient comme les principes de tous les êtres; comment peut on vouloir, que de ſimples raports ſoient les cauſes de la production des corps? les nombres n'ont d'eux mêmes aucune réalité; ils ne rou-

roulent que sur des raports, des additions, des retranchemens, des combinaisons &c. Il n'y a rien surement en tout cela de quoi former de la matiere. Les nombres, entant que nombres, n'ont point les trois dimensions, absolument nécessaires pour constituer l'essence du corps. Qu'on éleve ces nombres à telle puissance que l'on voudra, qu'on en tire les racines quarrées, ou cubiques, qu'on les reduise en fractions, ou en parties *infinitesimales*, qu'on en forme même des series ou des suites, soit déterminées, soit arbitraires, dont tous les termes iront en croissant ou en diminuant, on ne pourra jamais trouver après tout cela, que des nombres rangés, variés si l'on veut à l'infini, mais on ne trouvera jamais rien de plus; & certainement il n'y aura aucune chose, qui puisse produire les trois dimensions réelles, l'étendue, la profondeur & l'impénétrabilité, absolument nécessaires à la production des corps.

La doctrine des nombres de *Pythagore* outre sa fausseté, est encore d'une obscurité très souvent impenetrable. *Plutarque*, dans un discours qu'il a fait sur la création de l'ame, selon le sentiment de *Platon* dans son Timée, s'explique sur ce sujet d'une maniere beaucoup moins confuse que *Platon* lui-même; mais parmi ceux, qui ont parlé des nombres Pythagoriciens, *Philon* Juif de religion, & sectateur de *Platon* en Philosophie, me paroit être celui de tous les anciens, qui s'est expliqué le plus clairement sur ce sujet. Nous croions donc faire plaisir à ceux de nos lecteurs, qui ne connoissent pas cette matiere, de placer ici quelques endroits de *Philon*, & un de *Plutarque*, qui pourront la leur éclaircir, autant qu'une chose aussi obscure peut l'être. Nous commencerons par examiner ce que dit *Philon*, puisqu'il a vecu avant *Plu-*

tar-

turque, enſuite nous viendrons au paſſage de ce dernier, qui pourra être auſſi de quelque utilité.

Voions d'abord le commencement & la ſource de la nature des nombres; ils eurent lieu dès le moment de la création, où la diſtinction du jour & de la nuit fut faite. „Les aſtres, *dit Philon*, ont été formés pour „meſurer le tems; c'eſt ſelon le cours du Soleil, de „la lune & des étoiles, que les jours, les mois, les „années ont été reglés; & ce fut dès que le tems „commença, que la nature des nombres, qui eſt ſi „utile, eut lieu; le premier inſtant du tems la mit en „évidence: car d'un jour vient l'unité, de deux jours „le deux, de trois le trois, d'un mois le trente, d'un „an autant de nombres qu'il y a de jours dans douze „mois, & du tems infini le nombre infini." Γεγόνασι δὲ καὶ πρὸς μέτρα χρόνων. ἡλίου γὰρ καὶ σελήνης καὶ τῶν ἄλλων τεταγμέναις περιόδοις, ἡμέραι, καὶ μῆνες, καὶ ἐνιαυτοὶ συνέστησαν· ἐνθὺς τε τὸ χρησιμώτατον ἡ ἀριθμοῦ φύσις ἐδείχθη χρόνῳ παραφηναντος αὐτην. ἐκ γὰρ μιᾶς ἡμέρας, τὸ ἓν· καὶ ἐκ δυοιν, τὰ δύο· καὶ ἐκ τριῶν, τα τρία. καὶ ἐκ μηνὸς, τὰ τριάκοντα. καὶ ἐξ ἐνιαυτοῦ, τὸ ἰσάριθμον ταῖς δώδεκα μηνῶν ἡμεραις πλῆθος. καὶ ἐξ ἀπείρῳ χρόνῳ, ὁ ἄπειρος ἀριθμὸς. *Factæ ſunt etiam ſtellæ ad menſuras temporum. Nam ſolis, lunæque, & aliorum ſiderum recurſus, dies & menſes annosque conficiunt. Moxque res utiliſſima, numeri natura exſtitit, tempore illam proferente. Ex una enim die fit unum, e duabus duo, e tribus tria, e menſe triginta, ex anno tantus numerus, quantum dierum continetur duodecim menſibus: & ex infinito tempore infinitus numerus. Phil. op. L. de opif. Mundi p. 12.*

Après avoir vu l'origine, & la naiſſance des nombres, voions leurs perfections & leur utilité. „La „terre, *dit Philon*, a la premiere porté l'herbe, & le „Ciel a été enſuite embelli par le nombre parfait qui „eſt

„eſt le quatre. On ne ſauroit ſe tromper en diſant, „qu'il eſt la ſource du dix, nombre parfait auſſi; car „il paroit que le dix n'eſt actuellement, & en ſoi, que „le quatre en puiſſance; car ſi on aſſemble par ordre „les nombres depuis l'unité jusqu'à quatre, l'on fera „dix, qui eſt la fin & le terme de l'infinité des nom„bres, & autour du quel tous les autres nombres tour„nent & roulent, comme une roue autour d'un eſſieu. „Le quatre contient auſſi les raiſons des accords de la „muſique .... Le quatre a encore à lui une vertu „excellente, de la quelle on ne peut parler, & à la „quelle on ne peut penſer qu'avec admiration; car „c'eſt le premier nombre, qui montre la nature du „ſolide: les autres nombres, qui le precédent, ſont „attachés & deſtinés ſeulement aux choſes incorporel„les, parceque l'unité, dans la géometrie, montre la „nature & la qualité du point. Le deux déſigne la „ligne, qui n'eſt autre choſe qu'une longueur ſans lar„gueur. Le trois repreſente la ſuperficie, qui eſt une „longueur & largeur tout enſemble. Pour compoſer „la nature du ſolide, il ne reſte plus que la profon„deur, la quelle étant ajoutée aux trois premieres qua„lités, fait le quatre; ce qui eſt la cauſe, que ce „nombre eſt eſtimé au deſſus de tous les autres, par„cequ'ayant pris ſon commencement d'une nature in„corporelle, d'une eſſence intellectuelle, il nous con„duit à la connoiſſance des corps, compoſés des trois „meſures ou dimenſions, ſçavoir la longueur, la lar„gueur & la profondeur, érant par ſa nature le pre„mier qui ſoit apperçu par les ſens. Nous rendrons clair „ce que nous diſons à ceux, qui pourroient ne pas le „comprendre, par l'exemple d'un jeu aſſés familier, „& aſſés connu. Ceux qui jouent aux noix ont la cou„tume d'en aſſembler trois, dans un lieu plat, enſuite

„ils

„ils en mettent une quatrieme par deſſus en forme de „piramide. Ce triangle de noix, compoſé de cette „maniere, ſur cette place unie, demeure & eſt ren„fermé dans les trois noix, mais celle qui y eſt ajou„tée fait le quatre à l'égard du nombre, & à l'égard „de la figure la piramide, qui eſt un corps ſolide. „L'on ne doit point encore ignorer, que le quatre eſt „le premier quadrangle de tout nombre, qui eſt éga„lement égal, ce qui eſt une meſure de juſtice, d'éga„lité; lui ſeul a la coutume d'être engendré de cette „maniere & de renfermer de pareilles qualités, tant „dans ſa compoſition que dans ſa vertu & dans ſa „puiſſance, ſelon l'aſſemblage de deux & deux, & „ſelon la puiſſance de deux fois deux; il montre dans „lui un excellent genre d'accord, ce qui ne ſe trouve „dans aucun autre nombre, car le ſix, compoſé de „deux trois, ne peut plus, par la multiplication de „ces deux nombres, être engendré, c'eſt le neuf qui „l'eſt; le quatre a encore pluſieurs autres grandes ver„tus dont nous parlerons plus clairement dans un „traité particulier. Il ſuffira d'ajouter, à ce que je „viens de dire, que le quatre a été dès le commen„cement de la création du monde, parceque les qua„tre élemens, dont le monde eſt compoſé, ſont iſſus „du nombre quatre comme de leur ſource: de même „les quatre ſaiſons, & les quatre parties de l'année, „l'hiver, le printems, l'été, l'automne, qui ſont les „cauſes de la génération des animaux & des plantes, „viennent encore du quatre. " Ἡ δ' ἐστὶν αἰτία δι' ἣν πρωτέρα μὲν ἐβλάστησε, καὶ ἐχλοηφόρησεν ἡ γῆ, ὁ δ' οὐρανὸς διεκοσμεῖτο ἄυθις ἐν ἀριθμῷ τελείῳ, τετράδι· ἦν δεκάδος τῆς παντελοῦς ἂν ἄν διαμάρτοι τὶς εἶναι λέγων ἀφορμὴν δὲ καὶ πηγὴν. ὁ γὰρ ἐντελεχείᾳ δεκὰς, τοῦτο τετρὰς ἀὶς ἐοικε, δυνάμει· ἐι ἓν οἱ ἀπὸ μονάδος ἄχρι τε-

τετράδος ἐξῆς συντεθεῖεν ἀριθμοί, δεκάδα γεννήσουσιν, ἥτις ὅρος τῆς ἀπειρίας τῶν ἀριθμῶν ἐστι. περὶ ὃν ὡς καμπτῆρα εἰλῆνται καὶ ἀνακάμπτουσι. περιέχει δὲ ἡ τετρὰς καὶ τὰς λόγους τῶν κατὰ μουσικὴν συμφωνιῶν, τῆς τε διὰ τεττάρων, καὶ διὰ πέντε, καὶ διὰ πασῶν, καὶ προσέτι δὶς διὰ πασῶν, ἐξ ὧν σύστημα τὸ τελειότατον ἀπογεννᾶται. τῆς μὲν γὰρ διὰ τεττάρων ὁ λόγος ἐπίτριτος· τῆς δὲ διὰ πέντε, ἡμιόλιος, διπλάσιος δὲ τῆς διὰ πασῶν· ἃς ἅπαντας ἡ τετρὰς ἔχει παραλαβοῦσα. τὸν μὲν ἐπίτριτον ἐν τῷ τέσσαρα πρὸς τρία τὸν δ' ἡμιόλιον ἐν τῷ τρία πρὸς δύο· τὸν δὲ διπλάσιον ἐν τῷ δύο πρὸς ἕν, ἢ τέσσαρα πρὸς δύο. τὸν δὲ τετραπλάσιον ἐν τῷ τέσσαρα πρὸς ἕν. ἔστι δὲ καὶ δύναμις ἄλλη τετράδος, λεχθῆναί τε καὶ νοηθῆναι θαυμασιωτάτη· πρώτη γὰρ αὕτη τὴν τοῦ στερεοῦ φύσιν ἔβλαστε, τῶν πρὸ αὐτῆς ἀριθμῶν τοῖς ἀσωμάτοις ἀνακειμένων. κατὰ μὲν γὰρ τὸ ἓν τάττεται τὸ λεγόμενον ἐν γεωμετρίᾳ εἶναι σημεῖον, κατὰ δὲ τὰ δύο, γραμμή· γραμμὴ δέ ἐστι μῆκος ἀπλατές. ἐπλάτυνε δὲ προσγενομένου, γίνεται ἐπιφάνεια, ἣ τέτακται κατὰ τριάδα. ἐπιφάνεια δὲ πρὸς τὴν τοῦ στερεοῦ φύσιν, ἑνὸς δεῖται τοῦ βάθους· ὃ προστεθὲν τριάδι, γίνεται τετρὰς· ὅθεν καὶ μέγα χρῆμα συμβέβηκεν εἶναι τὸν ἀριθμὸν τοῦτον, ὃς ἐκ τῆς ἀσωμάτου καὶ νοητῆς ἐπίασε ἤγαγεν ἡμᾶς εἰς ἔννοιαν τριχῇ διαστατοῦ σώματος, τῇ φύσει πρῶτον αἰσθητοῦ. ὁ δὲ μὴ συνιεὶς τὸ λεγόμενον, ἐκ τινὸς παιδιᾶς ἕξεται πάνυ συνήθους. οἱ καρυατίζοντες εἰώθασι τρία ἐν ἐπιπέδῳ προστιθέντες κάρυα, ἐπιφέρειν ἓν, σχῆμα πυραμοειδὲς ἀπογεννῶντες. τὸ μὲν δὴ ἐν ἐπιπέδῳ τρίγωνον ἴσαται μέχρι τριάδος· τὸ δὲ ἐπιτεθὲν, τετράδα μὲν ἐν ἀριθμοῖς, ἐν δὲ σχήματι πυραμίδα γεννᾷ στερρὸν ἤδη σῶμα. πρὸς δὲ τούτοις, ἓν ἐκεῖνο ἀγνοητέον, ὅτι πρῶτος ἀριθμῶν ὁ τέτταρα, τετράγωνός ἐστιν ἰσάκις ἴσος, μίτρον δικαιοσύνης καὶ ἰσότητος· καὶ ὅτι μόνος ἐκ τῶν

ἀυ-

αὐτῶν καὶ συνθέσει καὶ δυνάμει πέφυκε γεννᾶσθαι. συνθέσει μὲν, ἐκ δυοῖν καὶ δυοῖν· δυνάμει δὲ πάλιν, ἐκ τῶ δὶς δύο, παγκαλόν τι συμφωνίας εἶδος ἐπιδεικνύμενος, ὃ μηδενὶ τῶν ἄλλων ἀριθμῶν συμβεβηκεν. αὐτίκα γᾶν ὁ ἐξ συνηθέμενος ἐκ δυοῖν τριάδων ἂκ ἔτι γεννᾶται πολυπλασιαθεισῶν, ἀλλ' ὁ ἕτερος ὁ ἐννέα· πολλαῖς δὲ καὶ ἄλλαις κέχρηται δυνάμεσι τετρὰς ἃς ἀκριβέστερον καὶ ἐν τῷ περὶ αὐτῆς ἰδίῳ λόγῳ προσυποδειπτέον. ἀπόχρη δὲ καὶ εἶνο προειδέναι, ὅτι τῇ τοῦ παντὸς ὐρανοῦ τε καὶ κόσμου γενέσει γέγονεν ἀρχή· τὰ γὰρ τέσσαρα στοιχεῖα ἐξ ὧν τόδε τὸ πᾶν ἐθημιυργήθη, καθάπερ ἀπὸ πηγῆς, ἐρρύη τῆς ἐν ἀριθμοῖς τετρᾴδος, καὶ πρὸς τούτοις, αἱ ἑπτάσιαι ὧραι τέσσαρες αἱ ζώων καὶ φυτῶν αἰτίαι γενέσεως, τετραχῇ τᾶ ἐνιαυτοῦ διανεμηθέντος, εἰς χειμῶνα, καὶ ἦρ καὶ θέρος καὶ μετόπωρον. *Atque hæc eſt cauſa cur terra prior germinarit, & herbam protulerit: cœlum vero poſt ſit ornatum in numero perfecto quaternario, quem denarii omnium abſolutiſſimi eauſam fontemque, non falſo dicere licet. Quod enim actu eſt denarius, hoc quaternarius potentia eſſe videtur. Si igitur ab unitate usque ad quaternionem deinceps componantur numeri, denarium conficient: qui eſt immenſitatis numerorum terminus, ad quem ceu metam circumaguntur & ſe reflectunt. Quin & muſicas ſymphoniarum rationes idem quaternio continet . . . . . & eſt alia vis quaternarii, dictu cogitatuque miranda. Primus enim hic ſolidi naturam oſtendit, cum præcedentes numeri incorporeis rebus dicati ſint. Nam in unitate cenſetur punctum quod vocant geometræ, in binario lineu. Ea eſt longitudo ſine latitudine; quæ ubi acceſſit, fit ſuperficies, ad denarium pertinens. Hæc quo minus ſit corpus natura ſolidum, una deſtituitur altitudine: qua juncta ad ternarium, fit quaternarius. Unde multum exiſtimationis contigit huic numero qui ab incorporea intel-*

ligibilique essentia duxit nos ad considerationem corporis trifariam patentis, quod suapte natura primum sensu percipitur. Id qui parum intelligit, e lusu quodam vulgato cognoscet. Qui nucibus ludunt, solent positis prius in plano tribus quartam superimponere, in formam piramidis. Triangulus igitur ille in plano consistit intra ternarium : cui superimposita quaternarium in numero facit, in figura vero piramidem, solidum jam corpus. Præterea nec illud ignorandum, quod primus numerorum quatuor, quadrangulus est pariter par, mensura æquabilitatis ac justitiæ : quique solus ex iisdem & compositione & innata potentia consistit. Compositione ex duobus & duobus. Rursum potentia ex bis duo, pulcherrimam quandam consonantiæ speciem præ se ferens, quæ nulli ineſt ex aliis numeris, mox enim ternarius compositus e duobus ternariis, non amplius gignitur his per se multiplicatis sed alius, nempe novenarius. Aliis quoque multis viribus præditus est quaternio, quæ accuratius & copiosius in proprio tractatu indicandæ sunt. Nunc illud addidisse sat erit, eum totius cœli mundique generati dedisse initium. Nam quatuor elementa, ex quibus universum hoc conditum est, tanquam a fonte manaverunt à numero quaternario : atque adeo hæc quatuor, quibus annus distinguitur, tempora, unde animantes plantæque proveniunt, scilicet hiems, ver, æstas & autumnus. Id. ib. p. 414.

Nous venons de voir les merveilles du nombre quatre, voions actuellement celles du cinq. „Dieu, „*dit Philon*, forma le cinquieme jour les genres & les „especes des animaux mortels, commençant par ceux „qui vivent dans l'eau ; il crut qu'il n'y avoit rien de „plus analogue, & rien qui fut aussi simpatique, que „les animaux le sont au nombre cinq. Car il n'y a „rien qui montre plus la différence de ce qui a une „ame, à ce qui n'en a point, que les sens. Or les

„sens

„ſens ſont diviſés en cinq ; la vue, le gout, l'odorat, „le tact, l'ouie.“ Τὰ θνητὰ γένη ζωοπλαστεῖν ἐνεχείρει, τὴν ἀρχὴν ἀπὸ τῶν ἐνύδρων ποιέμενος, ἡμέρᾳ πέμπτῃ νομίσας ἀδὲν ὕυτως ἕτερον ἑτέρῳ συγγενὲς ὡς ζώοις πεντώδα. διαφέρει γὰρ ἔμψυχα ἀψύχων ἀδενὶ μᾶλλον ἢ αἰσθήσει· πενταχῇ δὲ τμητὸν αἴσθησις, εἰς ὅρασιν, ἀκοην, γεῦσιν, ὄσφρησιν, καὶ ἁφήν· *Mortalia genera animalium fingere aggreſſus eſt rerum opifex, exorſus ab aquatilibus die quinto, exiſtimans nullam eſſe inter duo quæpiam tantam cognationem, quantam inter animalia & quinarium. Differunt enim animata ab inanimis non alia re magis quam ſenſu : is vero in quinque dividitur, in viſum, auditum, guſtum, odoratum & tactum. Phil. Judæi lib. de Mundi Opificio, p. 13.*

Paſſons actuellement au nombre ſept. C'eſt le plus excellent de tous. Dans lui ſont contenues les qualités les plus éminentes. Je ne les raporterai pas toutes, car cet article eſt deja aſſés étendu, & ce que j'ai dit des autres nombres ſuffit pour donner une connoiſſance claire des nombres Pythagoriciens.

„Je ne ſais, *dit Philon*, ſi l'on peut jamais louer „aſſés la nature du nombre ſept, elle eſt trop excel„lente pour qu'on puiſſe venir à bout de la bien ex„primer. Cependant quoiqu'on diſe des choſes de „l'eſſence de ce nombre qui ſont admirables, & au „deſſus de toute expreſſion ; je ne garderai pas le ſilen„ce, & je tacherai de déclarer, non toutes ſes vertus, „car cela me feroit impoſſible, mais du moins celles „qu'il eſt poſſible à notre eſprit de comprendre. Le „nombre ſept ſe prend de deux ſortes : premierement „dans le nombre dix, & alors il eſt meſuré ſept fois „par la ſeule unité, & il eſt de même compoſé de „ſept unités : ſecondement il ſe prend hors du dix ; „le commencement du quel eſt toujours l'unité, ſelon

„les nombres doubles ou triples, ou pour le dire en „un mot, selon les proportions & mesures des nom- „bres, comme de soixante quatre, & sept cens vingt „neuf: dont le premier s'accroit & s'augmente de- „puis l'unité selon le double, & le second selon le „triple. Il ne faut pas discourir legerement de ces „deux especes; mais l'on peut dire, que la seconde „a un avantage très évident, parceque le nombre *sep-* „*tenaire*, composé & croisant depuis l'unité en nom- „bres doubles & triples, produit une chose quarrée de „tout côté, comme un cube ou quadrangle, conte- „nant en soi toutes les deux especes, tant de l'essen- „ce corporelle que de l'incorporelle. De l'incorpo- „relle, à cause de la superficie & de la forme plate „que les quadrangles produisent; & de la corporelle, „à cause de l'autre dimension que font les cubes . . . „Ainsi le sept se montre dans les choses intellectuel- „les, immobiles, & impassibles. Il fait encore paroi- „tre, dans les choses materielles & sensibles, une gran- „de vertu, très utile à l'avantage des corps terres- „tres, par le moien du cours & des revolutions de la „lune. Voici comment cela se fait. Le sept, composé „des nombres qui suivent l'unité, produit le vingt huit, „nombre égal en toutes ses parties, & ce nombre est „très propre à remettre la lune dans son premier état; „qui est, lorsque la Lune en décroissant retourne au „même point, d'où elle avoit commencé à croître sen- „siblement. Or depuis le croissant elle croit en sept „jours, jusques à ce qu'elle soit dans son demi plein, „ensuite dans les autres sept jours elle devient plei- „ne: après elle retourne en arriere, parcourant le „même chemin qu'elle avoit fait; savoir depuis son „plein jusques à son demi-plein en sept jours, & de là „en autant de jours elle revient à son commencement,

„&

„& elle accomplit les nombres dont nous venons de „parler. Le ſept eſt encore appellé par les gens, qui „ſont curieux de la proprieté des mots, l'accompliſ„ſement & la perfection des choſes, étant toutes ren„dues parfaites & accomplies par lui, comme on „peut le voir par ce que je vais dire. Tout corps, „qui de ſa nature ſe meut & agit, eſt compoſé de „trois meſures, de longueur, largeur & profondeur, „& de quatre extremités qui ſont, le point, la ligne, „la ſuperficie & le ſolide, les quels enſemble ſont „ſept. Or, il eut été impoſſible, que les corps fuſſent „meſurés par le ſept, ſelon l'aſſemblage des trois me„ſures & des quatre extremités, ſi les eſpeces des pre„miers nombres qui ſont, l'unité, le deux, le trois & „le quatre, dedans les quels le dix eſt fondé, n'euſ„ſent compris la nature du ſept. Car les nombres, „que je viens de nommer, ont quatre bornes, ſavoir „le premier, le ſecond, le trois & le quatre: & trois „meſures, la premiere eſt depuis un jusqu'à deux, la „ſeconde depuis deux jusqu'à trois, & la troiſieme „depuis trois jusqu'à quatre. Τὴν δὲ ἑβδομάδος φύσιν οὐκ οἶδ' εἴ τις ἱκανῶς ἀνυμνῆσαι δύναιτο παντὸς ἔσαν λόγε κρείττονα· ἃ μὲν, ὅτι θαυμασιωτέρα τῶν περὶ αὐτῆς λεγομένων ἐστὶ, διὰ τοῦθ' ἡσυχαστέον, ἀλλ' ἐπιτολμητέον, εἰ καὶ μὴ πάντα μηδὲ τὰ κυριώτατα οἷόν τε, τὰ γοῦν ταῖς ἡμετέραις διανοίαις ἐφικτὰ δηλῶσαι· διχῶς ἑβδομὰς λέγεται· ἡ μὲν ἐντὸς δεκάδος, ἥτις ἑπτάκις μονάδι μονῃ μετρεῖται, συνεστῶσα ἐκ μονάδων ἑπτά. ἡ δὲ τῆς δεκάδος ἐκτὸς, ἀρῃθμὸς, ἧ πάντως ἀρχὴ μονὰς κατὰ τὰς διπλασίας, ἢ τριπλασίας, ἢ συνόλως ἀναλογοῦντας ἀριθμὰς, ὡς ἔχει ὁ ἑξηκοντέσσαρα, καὶ ὁ ἑπτακόσια εἴκοσι ἐννέα· ὁ μὲν κατὰ τὸν ἀπὸ μονάδος διπλάσιον παραυξηθείς· ὁ δ' αὖ κατὰ τὸν τριπλάσιον. ἑκάτερον δὲ εἶδος οὐ παρέργως ἐπισκεπτέον. τὸ μὲν δὴ

δεύτερον ἐμφανεστάτην ἔχει προνομίαν. αἰεὶ γὰρ ὁ ἀπὸ μονάδος συντιθέμενος ἐν διπλασίοις ἢ τριπλασίοις ἢ συνόλως ἀναλογῶσιν, ἑβδομος ἀριθμὸς κύβος τε καὶ τετράγωνός ἐστιν, ἀμφότερα τὰ εἴδη περιέχων, τῆς τε ἀσωμάτου καὶ σωματικῆς οὐσίας. τῆς μὲν ἀσωμάτου, κατὰ τὴν ἐπίπεδον, ἣν ἀποτελῶσι τετράγωνοι· τῆς τε σωματικῆς, κατὰ τὴν ἑτέραν, ἣν ἀποτελῶσι κύβοι . . . . . Ἐν μὲν οὖν τοῖς νοητοῖς τὸ ἀκίνητον καὶ ἀπαθὲς ἀποδέδεικται ἑβδομάς. ἐν δὲ τοῖς αἰσθητοῖς μεγάλην καὶ συνεκτικωτάτην δύναμιν, ἧς τὰ ἐπίγεια πάντα πέφυκε βελτιοῦσθαι· σελήνης τε περιόδοις· ὧν δὲ τρόπον, ἐπισκεπτέον· ἀπὸ μονάδων συντεθεὶς ἑξῆς ὁ ἑπτὰ ἀριθμὸς, γεννᾷ τὸν ὀκτὼ καὶ εἴκοσι τέλειον, καὶ τοῖς αὐτῷ μέρεσιν ἰσάμενον. ὁ δὲ γεννηθεὶς ἀριθμὸς ἀποκαταστατικὸς ἐστι σελήνης, ἀφ' ἧς ἤρξατο σχήματος λαμβάνειν αὔξησιν αἰσθητῶς, εἰς ἐκεῖνον κατὰ μείωσιν ἀνακαμπτούσης. αὔξεται μὲν ἀπὸ τῆς πρώτης μηνοειδοῦς ἐπιλάμψεως ἄχρι διχοτόμου ἡμέραις ἑπτὰ, εἶθ' ἑτέραις τοσαύταις πλησιφαὴς γίνεται, καὶ πάλιν ὑποστρέφει διαυλοδρομοῦσα τὴν αὐτὴν ὁδὸν, ἀπὸ μὲν τῆς πλησιφαοῦς ἐπὶ τὴν διχοτόμον ἑπτὰ πάλιν ἡμέραις, εἶτ' ἀπὸ ταύτης ἐπὶ τὴν μηνοειδῆ, ταῖς ἴσαις ἑξῆς ὁ λεχθεὶς ἀριθμὸς συμπεπλήρωται. καλεῖται δ' ἡ ἑβδομὰς ὑπὸ τῶν κυρίως τοῖς ἐπαθλοῦσιν ὀνόμασι χρωμένων καὶ τελεσφόρος· ἐπειδὴ ταύτῃ τελεσφορεῖται τὰ σύμπαντα· τεκμηριώσαιτο δ' ἂν τις ἐκ τοῦ, πᾶν σῶμα ὀργανικὸν τρισὶ μὲν κεχρῆσθαι διαστάσεσι, μήκει, βάθει, καὶ πλάτει· τέτρασι δὲ πέρασι, σημείῳ καὶ γραμμῇ καὶ ἐπιφανείᾳ καὶ στερεῷ. δι' ὧν συντεθέντων ἀποτελεῖται ἑβδομάς· ἀμήχανον δ' ἦ τὰ σώματα ἑβδομάδι μετρεῖσθαι, κατὰ τὴν ἐκ διαστάσεων καὶ περάτων σύνδεσιν, εἰ μή συνέβαινε τὰς τῶν πρώτων ἀριθμῶν ἰδέας ἑνὸς καὶ δυοῖν καὶ τριῶν καὶ τετράδων, ὅις θεμελιοῦται δεκὰς, ἑβδομάδος φύσιν περιέχειν. οἱ γὰρ λεχθέντες ἀριθμοὶ τέσσαρας μὲν ἔχουσιν ὅρους, τὸν πρῶτον, τὸν δεύτερον, τὸν τρί-

τον,

του, τὸν τέταρτον· διαστάσεις δὲ τρεῖς· πρώτη μὲν διάστασις ἀπὸ τοῦ ἑνὸς ἐπὶ τὰ δύο· δευτέρα, ἡ ἀπὸ τῶν δυοῖν ἐπὶ τὰ τρία. τρίτη ἀπὸ τῶν τριῶν ἐπὶ τὰ τέσσαρα. *Cæterum ſeptenarii naturam neſcio an quis ſatis laudare queat, cum ea ſit præſtantior, quam ut ulla facundia poſſit exprimi. Nec tamen quia miranda quædam de eo prædicantur, ideo ſilere debemus. Imo audendum potius, ſi non omnia aut magis propria poſſumus, certe ea prodere, quæ mente valemus aſſequi. Dupliciter ſeptenarius dicitur; alter intra denarium, quem unitate ſola ſepties metimur, conſtantem ex ſeptem unitatibus. Alter extra denarium, cujus omnino principium eſt unitas juxta duplices aut triplices, aut utique proportionales numeros, ut ſe habet* LXIV. *&* DCCXXIX: *prior ab unitate duplicando creſcens, poſterior triplicando. Utraque autem ſpecies non obiter conſideranda eſt. Secunda certe manifeſtiſſimum habet privilegium, ſemper enim qui ab unitate componitur in duplis aut triplis aut utique proportionalibus ſeptimus numerus, cubitus eſt ſimul & quadrangulus, utramque ſpeciem continens, tum incorporeæ, tum corporalis eſſentiæ; incorporeæ quidem planitiem, quam conficiunt quadranguli, corporalis vero juxta alium dimenſionem, quam conficiunt cubi . . . . . Ergo in rebus intelligibilibus immobilis & impaſſibilis apparet ſeptenarius. In ſenſibilibus quoque declarat ſuam magnam latiſſimeque patentem vim, natam ad profectum omnium terreſtrium, vel lunæ certis recurſibus. Quo autem modo, conſiderandum eſt. Septenarius ex unitate & reliquis deinceps numeris compoſitus, gignit* XXVIII, *perfectum numerum æquatum ſuis partibus. Is ita natus numerus aptus eſt ad reſtituendam lunam in id momentum, ex quo primum cœpit creſcere ſenſibiliter, & ad quod decreſcendo ſolet recurrere: ea creſcit a prima lunata facie usque dimidiatum diebus ſeptenis, moxque totidem aliis ad ple-*

num orbem proficit : deinde rursum à meta per eandem viam a pleno orbe ad dimidiatum aliis septenis diebus recurrit, totidemque ad lunatam faciem, quibus deinceps additis conficitur modo dictus numerus. Vocatur autem septenarius à proprietatis vocabulorum studiosis etiam absolutorius : quia hoc absolvuntur universa & perficiuntur. Id inde conjectare licet, quia omne corpus activum tres habet dimensiones, longitudinem, altitudinem & latitudinem, quatuor autem fines, punctum, lineam, superficiem, solidum, ex quibus compositus conficitur septenarius. Impossibile autem erat corpora septenario metiri, juxta illam e tribus dimensionibus suisque finibus compositionem, ni contigisset primorum numerorum ideas, videlicet unius, duorum, trium, quatuor, in quibus fundatur denarius, in se complecti naturam septenarii. Nam modo dicti numeri quatuor quidem habent terminos, primum, secundum, tertium, quartum : dimensiones vero tres, primam ab uno ad duo, secundam à duobus ad tria, tertiam à tribus ad quatuor. Id. ib. p. 20.

Je crois que ce que je viens de raporter suffit, pour donner une idée juste de celle que les Pythagoriciens avoient du nombre Sept. Mais *Philon* ne s'en tient pas à cela, il mesure les différents âges de la vie par le sept : il cite *Hippocrate*, qui partage la vie de l'homme en sept parties. La premiere enfance, la seconde enfance, l'adolescence, la jeunesse, la virilité, la vieillesse, & la décrepitude. *Philon* n'oublie pas les sept cercles, dont les anciens avoient ceint le Ciel. L'arctique, l'antarctique, le tropique d'été, le tropique d'hiver, l'équinoctial, le zodiaque, & le lacté. Ensuite viennent les sept planetes, qui prennent leur vertu du nombre sept. La constellation de l'Ours composée de sept étoiles n'est pas oubliée. Les sept pleiades ne le sont pas aussi. Enfin pour que tout dépende

du

du ſept, *Philon* diviſe l'ame ſenſitive en ſept parties. Quant au Corps, il a ſept parties qui paroiſſent, & ſept qui ne paroiſſent pas. Celles qui paroiſſent ſont la tête, la poitrine, le ventre, les deux mains, les deux pieds. Celles qui ne paroiſſent pas ſont les entrailles, l'eſtomac, le cœur, le poumon, la rate, le foie & les deux rognons. Il y a plus; la tête, partie principale de l'animal, eſt diviſée en ſept parties; les deux yeux, les deux oreilles, les deux narines & la bouche. Mais enfin ce qui met le comble aux vertus éminentes du ſept, & qui prouve bien la profondeur, & la verité en même tems de la philoſophie Pythagoricienne & de la Platonicienne: c'eſt que les endroits par les quels s'écoulent les excremens ſuperflus du corps, ſont reduits à ſept: les larmes ſortent par les yeux, les humeurs du cerveau par les narines, la ſalive par la bouche, la ſueur par les pores du corps, l'effuſion naturelle de la ſemence par les teſticules, l'urine par le canal uretere, & la fiente par le derriere. *Φασὶ δὲ καὶ τὰς διὰ τῶ σώματος ἐκκρίσεις ὑπεξάλθαι τῷ λεχθέντι ἀριθμῷ, διὰ μὲν γὰρ ὀφθαλμῶν ἄκρυα προχεῖται διὰ δὲ μυκτήρων, αἱ ἐκ κεφαλῆς καθάρσεις, διὰ δὲ σώματος, οἱ ἀποπτυόμενοι σίελοι. Εἰσὶ δὲ καὶ δίτται δεξάμεναὶ πρὸς τὰς τῶν περιττωμάτων ἀποχετεύσεις, ἡ μὲν ἔμπροσθεν, ἡ δὲ κατόπιν, ἕκτη δ' ἐστὶν ἡ δι' ὅλου τῶ σώματος ἐν ἱδρῶτι προχυσις, καὶ ἡ Φυσικωτατη σπέρματος πρόεσις διὰ τῶν γεννητικῶν. Ajunt inſuper excrementa quoque corporis ſubjici modo dicto numero: namque ex oculis promanant lachrymæ, ſicut per ambas nares purgationes capitis: per os item ſalivæ quas exſpuimus. Inſunt etiam geminæ cloacæ, per quas derivantur ſuperfluitates corporum, altera antica, poſtica altera. Septum eſt per totum corpus ſudoris perfluvium, ad hæc naturaliſſima ſeminis effuſio per membra genitalia.* Id. 16. pag. 28.

Qui peut, en voiant de pareilles ſottiſes, s'empêcher de dire avec *S. Auguſtin*? „J'ai honte de rapor„ter & de refuter des choſes, que ceux qui les ont „écrites n'ont pas eu confuſion de publier: & lors„que je vois, qu'ils ont été aſſés hardis pour les ſoutenir, „ce n'eſt pas pour eux que je rougis, mais pour le gen„re humain qui a pu les entendre." *Sed jam pudet me iſta refellere: cum eos non puduerit ſentire; cum vero auſi ſint etiam ea defendere, non jam eorum, ſed ipſius generis humani me pudet, cujus aures hæc ferre potuerunt. D. Auguſt. Ep. LVI.*

Mr. *Keil*, ſavant Philoſophe anglois, me paroit avoir parfaitement apprécié la philoſophie Pythagoricienne & Platonicienne. „Parmi les différentes Ecoles des philo„ſophes, *dit-il*, qui furent célébres dans la Grece, il y „en eut quatre principales. La premiere étoit celle des „philoſophes, qui (je ne ſais ſi je dois dire) éclairci„rent ou obſcurcirent la phiſique par les proprietés des „nombres & des figures géometriques, tels furent les „Pythagoriciens & les Platoniciens, qui ne voulurent „pas que leurs ſentimens fuſſent connus du public, & „qui les enveloppérent ſous des emblemes, des hierogli„fes, pris dans la géometrie, & dans l'arithmetique. Ils „n'admettoient perſonne à leurs ſecrets, & ne communi„quoient pas leurs opinions ſur la phiſique à leurs éleves, „avant qu'ils les euſſent éprouvés pendant pluſieurs années. „Quoique cette conduite fut capable de conſerver à la „philoſophie toute ſa dignité, cependant elle nous a beau„coup nuit dans la connoiſſance, que nous voudrions „avoir des ſentimens de ces philoſophes. Car leur phi„loſophie nous eſt parvenue ſi masquée, ſi deguiſeé & ſi „couverte de tenebres, que nous ne pouvons presque „rien ſavoir de ce qu'ils ont penſé de la nature des „choſes corporelles & incorporelles„ *Philoſophorum,*

qué

qui de rebus physicis scripserunt, quatuor præ cæteris genera inclarnerunt. Primum est eorum, qui rerum naturas per numerorum & figurarum geometricarum proprietatem illustrarunt, dicam? an occulnerunt? quales scilicet fuere Pythagorici & Platonici, quippe qui dogmata sua temere in profanum vulgus effundere non sustinnerunt, ideoque larvis & hieroglyphis, ex geometria & arithmetica petitis physicam suam velarunt, nec quisquam eorum discipulus nisi post plures exactos probationis annos ad veram physicam atque arcanam illorum philosophiam perdiscendam admissus fuit. Quamvis hoc modo sua philosophiæ dignitas conservata fuerit, pessime tamen nobis horum philosophorum posteris consultum est: exinde enim adeo larvata atque tenebris involuta ad nostras pervenere manus eorum dogmata, ut quales fuerint veræ de rebus atque rerum naturis sententiæ, parum constet. Introd. ad veram physicam &c. Auctore Joanne Keilio Lect. I. pag. I.

J'ai dit que je raporterai un passage de *Plutarque*, qui éclairciroit encore, ce que nous pouvons connoitre aujourdhui de la doctrine des nombres de Pythagore; le voici. „L'ame selon *Pythagore*, est composeé du nombre „quaternaire, car il y a dans nôtre ame, l'entendement, „la science, l'opinion & le sentiment. C'est de ces „quatre facultés, que viennent toutes nos connoissances „dans les arts & dans les sciences, & ce sont ces mêmes „qualités, qui font que nous sommes appellés raisonna„bles.„ Καὶ ἡ ἡμετέρα ψυχὴ (Φησὶν) ἐκ τετράδος σύγκειται, εἶναι γὰρ νοῦν ἐπιστήμην δόξαν αἴσθησιν, ἐξ ὧν πᾶσα τέχνη καὶ ἐπιστήμη, καὶ αὐτοὶ λογικοὶ ἐσμέν. *Quin & animam nostram Pythagorici aiunt quaternione constare: esse enim hæc quatuor, mentem, scientiam, opinionem, sensum· unde omnes artes ac scientiæ profectæ sunt, ipsique ratione præditi propterea sumus.* Plut. de placit. philos. T. II. Op. p. 877.

Τὰν

Τὰν μὲν οὖν ὅλω ψυχὰν ταυτά πως διεῖλε. Donc ces choſes ont ſeparé l'ame du monde. Chapitre I. §. 12.

Tout cet endroit de *Timée* de *Locres* eſt incompreheníible; il faudroit connoitre, pour l'expliquer, les prétendus ſecrets que *Pythagore* ne reveloit même à ſes diſciples qu'après pluſieurs années. Ainſi aujourdhui nous ne pouvons rien dire ſur une choſe, qui n'eſt qu'un parfait galimatias. Le Traducteur latin, comme s'il avoit entendu parfaitement ce que vouloit dire *Timée* de *Locres*, a repeté les mêmes nombres qui précedent ces paroles *ταὶ δὲ διαιρέσιες αὐταὶ ἔνθι*. Mais que veut-il dire par-là? rien du tout. Pour mieux comprendre ce que je dis, je raporterai ici ſa traduction, qu'on pourra confronter avec le texte *Omnem autem numerum fieri, centena & quatuordecim millia, ſexcenta nonaginta quinque. Diviſiones autem hæ ſunt, centena quatuordecim millia ſexcenta nonaginta quinque.* Mais que ſignifie tout cela? je ne connois rien de ſi obſcur. C'eſt préciſement dire: vôtre fille, Monſieur, eſt muette c'eſt pourquoi elle ne parle pas. Ah Moliere! les mauvais medecins n'étoient pas les ſeuls charlatans, qui meritoient d'être mis dans vos pieces.

L'obſcurité de ce paſſage, qui ſurement n'a pu être auſſi grande autrefois, m'affermit dans l'idée que j'ai toujours eue, que dans toutes les différentes religions, ſi l'on n'y admet pas la tradition, pour aider à expliquer le Texte des livres anciens, quelque clairs qu'ils aient été d'abord, ils deviennent, par une longue ſuite de ſiecles, obſcurs dans bien des endroits, ſoit par les fautes que les Copiſtes y gliſſent, ſoit par le peu d'uſage que l'on a de la langue, dans la quelle iis ont été écrits; ſoit

ſoit enfin que les mœurs & les coutumes changeant totalement, l'on ne peut comprendre certaines choſes, qui en dependent, qui étoient fort claires autre fois, & qui ſont devenues tout à fait obſcures dans la ſuite des tems.

Nous n'avons point de livres, dont l'autenticité ſoit auſſi certaine, que l'eſt celle du vieux Teſtament. Cependant l'obſcurité, qu'on y trouve dans certains endroits, eſt la cause d'un nombre infini de diſputes. Je ne parle point de celles, qui ſont entre les Juifs & les Chretiens, mais de celles qui diviſent, avec tant d'aigreur, toutes les différentes communions chretiennes. Si elles s'étoient toutes tenues également attachées à la Tradition, (par la tradition j'entens un examen raiſonnable, fondé ſur les explications qui ſont parvenues de ſiecle en ſiecle jusqu'à nous) ſi, dis-je, elles s'étoient toutes tenues également attachées à cette tradition épurée par la critique, jamais elles ne ſe ſeroient ſeparées. Mais, me dira-t-on, la tradition eſt trompeuſe & ſouvent pleine de fables. Je conviens qu'elle n'a pas toujours été bien exacte; alors il auroit fallu avoir recours à des juges de l'autenticité de la tradition. Or qui doit remplir plus naturellement la place de ces juges, que les Evêques de toutes les différentes Egliſes, aſſemblées dans un Concile général. On repondra que l'Ecriture eſt claire, & que chacun peut l'entendre: c'eſt ce que je nie formellement. Je ſuis très convaincu, ſans vouloir affecter le zéle d'un Controverſiſte romain, qu'il faut abſolument un juge de la foi, qui non ſeulement regle les ſentimens de ceux qui liſent l'Ecriture, mais qui décide ſur les différentes opinions, qui ne peuvent pas manquer de ſe trouver parmi ceux, qui liſent la Bible, au nombre des quels il s'en trouve beaucoup qui ont très peu de connoiſſances; ce ne ſont pourtant pas

ceux

ceux-là qui risquent le plus de s'égarer. Ce sont ceux, qui aiant une litterature & une critique superficielle, veulent juger par eux-mêmes d'une infinité de choses, qui ont exercé & qui exercent encore toute la sagacité des plus grands hommes.

Non seulement les Savans des différentes communions disputent sur des questions particulieres de la Bible, mais ils ne s'accordent pas même sur quels exemplaires de ce Livre on doit fonder, & établir sa créance. Examinons cette premiere question, nous viendrons ensuite à la seconde, qui concernera l'examen des principaux livres qui composent le vieux Testament. Et nous verrons que par une suite de ce double examen, il faut absolument admettre, comme les catholiques, un juge de la foi, ou s'exposer à voir à tout moment naître de nouvelles communions.

Les Catholiques préferent aujourdhui la Vulgate à toutes les autres versions de la Bible. Cette traduction est la seule, qui ait été declarée autentique par le Concile de Trente. Les Protestans sont divisés entre eux: les uns veulent s'en tenir au Texte hebreu, les autres préferent la version des Septantes; ils prétendent que le Texte hebreu est faurif dans plusieurs endroits. On fait le bruit, qu'excita l'ouvrage du Ministre *Capelle* lorsqu'il parut. Il y avoit ramassé toutes les différentes variantes, & les diverses leçons du Texte: & dans le même ouvrage il donnoit fort peu d'autorité à la Massore, qui a fixé la maniere de lire le Texte hebreu de la Bible. Ce livre allarma & souleva, parmi les Protestans, tous les partisans du Texte hebreu. *Matthieu Wasmuth*, Professeur à Rostoc, traita *Capelle* d'athée & de suppôt de l'Alcoran. Il prétendit que son ouvrage étoit digne du feu. *Capellus profanus Biblio - - - & ejus criti-*

tica, atheiſmi buccina, & Alcorani fulcimentum publica flamma abolendum. Le même *Waſſmuth* ne traita pas mieux les Prolegomenes de *Walſton.* „Il déplore, *dit* „*le Pere Richard Simon*, la profanation arrivée à cette „incomparable Bible d'Angleterre, pour y avoir ſuivi „les ſentimens impies & blaſphemes de Capelle. *Ma-* „*gno eccleſiæ ſcandalo & fœdiſſima labe, incomparabi-* „*lis iſtius editionis Biblicæ.* C'eſt ainſi qu'il parle, „dans une défenſe qu'il a écrite pour le Texte hebreu „original & Maſſoretique *adverſus impia & imperita* „*multorum præjudicia*, & principalement *contra Capelli,* „*Voſſii fil. Walſtoni aſſertiones falſiſſimas, perniciosas, im-* „*pias, ac deteſtabiles. Hiſtor. critiq. du vieux Teſtament* „*par le P. R. Simon. Préface de l'Editeur.*

Mr. *Voſſius*, qui eſt inſulté dans ce paſſage de *Waſſmuth*, & qui étoit porté pour la traduction grecque des Septantes, dont il préferoit l'exactitude, & par conſéquent l'autorité, au Texte hebreu rendit, injure pour injure : il appelle les Docteurs, qui favoriſent la Maſſore, des Anes vetus d'une robe de Profeſſeur, qui combattent avec le bouclier en faveur de la Maſſore & de tous ſes points. *aſellos togula cinctos profeſſoria pro clipeo geſtantes Biblia maſoretica cum omnibus punctis ſuis.*

Si les injures éclairciſſoient les queſtions, en voila d'aſſés fortes de part & d'autre pour faire porter un jugement ſur la préference des Septantes ou du Texte hebreu. Mais malheureuſement elles ne font que rendre mepriſables ceux qui diſputent, & ne ſervent à rien autre choſe.

Ce n'eſt pas ſeulement dans ces derniers tems, que les ſavans ont diſputé ſur le degré d'autorité des différents Textes de la Bible. Les Peres de l'Egliſe les plus ſavans n'ont pas été plus d'accord entre

tre eux, que les Theologiens modernes. S. Auguſtin, qui n'entendoit point l'hebreu, préfere la verſion des Septantes à tous les Textes différents. Il prétend même, que les Interpretes grecs, étant en même tems Prophétes, ont pu changer beaucoup de choſes, qu'il ne faut point reformer ſur le Texte hebreu, puiſqu'ils l'ont fait par la direction du S. Eſprit. *Etiam ſi aliquid*, dit-il, *aliter in hebræis exemplaribus inventum, quam iſti poſuerint, cedendum eſt arbitror divinæ diſpenſationi quæ per eos facta eſt. D. Auguſt. L. II. de doctr. chriſt. cap. 15.*

S. Jerome, qui entendoit fort bien l'hebreu, & qui avec moins d'eſprit que *S. Auguſtin* étoit beaucoup plus ſavant que lui, & écrivoit d'un ſtile infiniment meilleur, a repris très judicieuſement en une infinité d'endroits la verſion grecque des Septantes, à qui il a ôté la qualité de Prophete, que leur avoit donnée *S. Auguſtin*. *S. Jerome* n'a même écrit ſes queſtions hebraiques ſur la Geneſe, que pour combattre la verſion des Septantes, & montrer qu'on devoit préferer le Texte hebreu à cette verſion, très ſouvent fautive. Le même Pere a compoſé encore ſes Commentaires ſur les Prophetes, principalement ſur Iſaie, pour diminuer, autant qu'il lui étoit poſſible, l'autorité des Septantes & pour relever par toute ſorte de voies la verité du Texte hebreu. Mais *S. Jerome* à ſon tour a trouvé des Critiques, qui lui ont reproché de n'avoir pas eu raiſon d'accuſer les Septantes, & qui ont prétendu, qu'il avoit été lui-même fort peu exact dans bien des endroits.

Après avoir diſputé, ſans s'accorder, ſur les différents textes de la Bible; les Peres de l'Egliſe étoient auſſi peu d'accord ſur la maniere de l'expliquer. *S. Auguſtin* emploie aſſés volontiers les allegories dans l'expli-

plication de l'Ecriture. De ſorte qu'aſſés ſouvent il s'éloigne du ſens propre & naturel. C'eſt ce qu'a remarqué judicieuſement le Cardinal *du Perron*. „Ce „Pere de l'Egliſe, *dit-il*, pour exercer la gentilleſſe „de ſes inventions & reveiller l'appetit de ſes audi„teurs, ſe plaiſoit à les égayer de jeux & medita„tions allegoriques, non en détruiſant le ſens litteral, „à la façon d'Origene, mais bien le taiſant quelque „fois."

A cette premiere maniere, ſouvent défectueuſe, d'expliquer l'Ecriture, & qui eſt ſujette à faire paſſer la parole des hommes pour celle de Dieu, & à donner ſes propres idées pour celles de l'Eſprit ſaint; *S. Auguſtin* en a ajouté une ſeconde beaucoup plus fautive: c'eſt celle d'expliquer le Texte ſacré par la philoſophie de *Platon*. Auſſi eſt-il arrivé, que cette philoſophie a beaucoup contribué à rendre *S. Auguſtin* peu exact dans ſes Commentaires ſur l'Ecriture. Quand il ſe preſente quelques nombres, il a d'abord recours aux miſteres des Pythagoriciens & des Platoniciens pour les expliquer. Au commencement de ſon quatrieme Livre *De Geneſi ad litteram*, où il donne une explication des ſix jours de la création, il parle fort amplement des perfections & des avantages, que le nombre ſix a par deſſus quelques autres nombres. Il dit tout ce que nous avons vu, dans les remarques précedentes, ſur les éminentes qualités du ſix. Enfin il conclud, que ce nombre n'eſt pas parfait à cauſe que Dieu a créé le monde en ſix jours, mais que Dieu a achevé au contraire la création du monde en ſix jours, parceque le nombre ſix eſt parfait; & qu'ainſi les choſes créées ont tiré leurs perfections du nombre ſix, & non pas le nombre ſix des choſes créées. *Non poſſumus dicere propterea numerum*

senarium esse perfectum, quia sex diebus Deus perfecit omnia opera sua: sed propterea Deum sex diebus perfeciſſe opera sua, quia senarius numerus perfectus est: itaque etiam si ista non essent, perfectus ille esset. Nisi autem ille perfectus esset, ista secundum eum perfecta non fierent. D. *Augustin. L. IV. de Genes. ad lit. c. 7.*

S. Jerome a condamné cette maniere d'expliquer l'Ecriture, qui éloigne du ſens litteral, & allie des idées abſolument étrangeres avec les veritables ſentimens, qui ſont dans le Texte de l'Ecriture. Les verités, contenues dans l'Ecriture, ne dépendent point de l'idée, que peuvent en concevoir ceux qui la liſent. Il faut étudier ces verités dans l'Ecriture elle-même, & s'exercer longtems dans le ſtile & les expreſſions des Livres Sacrés: ſans cela il nous arrive ce qui eſt arrivé à *S. Auguſtin*, qui a ſouvent accomodé l'Ecriture à ſes idées, au lieu qu'il devoit former ſes idées ſur l'Ecriture. C'eſt de quoi convient le *Pere Simon*. „Il ſeroit „aiſé, *dit-il*, de juſtifier par pluſieurs exemples, que „S. Auguſtin détourne quelquefois le ſens de l'Ecri„ture, pour l'accommoder à ſes idées. Cela paroit „encore d'avantage dans ſes diſputes, où l'on trouve „une certaine uniformité de raiſonnement, ſelon les „principes qu'il a établis, & des quels il s'éloigne rare„ment. C'eſt pourquoi, lorsqu'il arrive qu'il s'eſt trompé „dans l'établiſſement de ſes principes, on ne laiſſe pas „de voir une liaiſon, & une apparence de verité, dans „ſon diſcours, bien qu'il n'y ait ſouvent que de la vrai„ſemblance, & que les paſſages de l'Ecriture, dont il „ſe ſert pour appuier ſon opinion, ne ſoient pas rapor„tés dans leur ſens naturel." *Hiſt. crit. du Vieux Teſtament L. III. ch. 9. p. 403.*

Après avoir vu les reproches, que l'on fait à *S. Auguſtin*, voions ceux qu'a eſſuié *S. Jerome*. Nous avons

avons deja observé, qu'il a été blamé d'avoir trop cherché à avilir l'autorité des Septantes. Comme il étoit auteur d'une nouvelle traduction de la Bible, qu'il avoit faite sur le texte hebreu, il n'a point eu assés de modération dans sa critique, surtout lorsqu'il s'agissoit de condamner les Septantes, qu'il corrige dans plusieurs endroits où il n'étoit pas besoin de les corriger. Le même Pere defend, quelquefois mal à propos, le texte hebreu de son tems, ainsi que les interpretations que les Juifs en ont données. D'ailleurs, il a été presque aussi vacillant dans ses sentimens théologiques, que nous avons remarqué que *Platon* l'a été dans ses opinions philosophiques. Ce qu'il approuve dans un endroit, il le rejette dans un autre. Il loue ou blame les personnes selon la différente raison qu'il a d'en parler. Il donne, par exemple, quelquefois de grands éloges à *Origene*, il l'appelle le premier Docteur de l'Eglise après les Apôtres. *Post Apostolos ecclesiarum Magistrum. Hieronim. Præf. interpret. hom. hebr.* Et en d'autres endroits il le traite d'hérétique, & parle de lui comme du plus grand & du plus pernitieux ennemi de l'Eglise. Il en agit de la même maniere avec les Docteurs Juifs, qui avoient été ses maîtres & ses guides dans sa traduction de la Bible : tantôt il les loue beaucoup, & tantôt il les blame, & dit qu'il ne peut souffrir leur maniere d'expliquer les Ecritures.

Ceux qui ont voulu excuser les contradictions manifestes de *S. Jerome*, disent qu'il faut, pour connoître les veritables sentimens de ce Pere, distinguer les tems différens où il a composé des ouvrages sur la Bible, & faire attention aux différents personels que ce Saint avoit pour lors, & aux raisons qui le portoient à écrire tantôt d'une maniere & tantôt d'une autre. Mais cette excuse, à mon avis, loin de justifier *S. Je-*

rome, agrave ſa faute ; car c'eſt dire qu'il faiſoit ſervir l'explication de l'Ecriture à favoriſer ſes paſſions. Etoit-il brouillé avec quelqu'un, il trouvoit dans les Livres Sacrés tout ce qu'il vouloit pour condamner les opinions de ſon ennemi ; favoriſoit-il une perſonne, il voioit dans l'Ecriture tout ce qui pouvoit autoriſer ſes ſentimens : les gens les plus verſés dans la critique des Livres ſacrés lui ont reproché ce défaut, bien eſſentiel dans un écrivain, qui veut éclaircir les difficultés d'un texte, déja obſcur par lui-même en bien des endroits. „Comme les ennemis de S. Jero„me, *dit le Pere Simon*, lui oppoſoient, qu'il détrui„ſoit par ſa nouvelle traduction l'ancienne verſion, ap„prouvée de l'Egliſe (celle des Septantes), il s'efforce „d'en montrer les défauts, & de prouver en même „tems, qu'il faut avoir recours à l'original hebreu : „en quoi il ne paroit pas avoir toujours gardé aſſés „de modération, & l'on trouve ſur ce ſujet d'étran„ges paradoxes, tant dans ſes Commentaires ſur la „Bible que dans quelques unes de ſes Epîtres, où il „traite ces ſortes de queſtions.“ *Hiſt. critiq. du vieux „Teſtament. L. III. Ch. 9. p. 397.*

Origene, qui vecut près de deux ſiècles avant *S. Auguſtin & S. Jerome*, (*Bellarmin* met *Origene* en l'année 226. *S. Jerome* en 390. *S. Auguſtin* en 400. L. de Script. eccleſiaſt.) *Origene*, dis-je, a été ſans contredit le plus habile des Peres dans la critique des Livres Sacrés ; malgré cela dans quelles erreurs n'eſt il pas tombé ? il ſavoit cependant trop d'hebreu pour ſe laiſſer tromper par les Juifs, qu'il conſultoit aſſés ſouvent. Il poſſedoit parfaitement la langue grecque, dans la quelle il a écrit. Il entendoit très bien le latin. Il avoit un eſprit ſubtil, pénétrant ; mais ce fut ce même eſprit qui l'entraina dans l'erreur, & qui

fut

fut la cauſe, qu'il n'eſtima qu'un ſens ſublime, qu'une certaine interpretation, qu'il appelloit ſpirituelle. Il ne pouvoit presque ſouffrir le ſens litteral, il penſoit qu'il n'avoit rien que de bas & de ſimple, c'eſt pourtant celui au quel on doit le premier s'attacher, puisqu'il offre à l'eſprit le veritable ſens des Livres Sacrés.

Il n'eſt rien de plus contraire à l'explication de l'Ecriture, que ces recherches ſublimes, qui conduiſent toujours à des erreurs, quelquefois très dangereuſes; parceque dans la Bible il ne faut pas expliquer les choſes par rapport à nôtre eſprit, & aux idées que nous avons de leur baſſeſſe ou de leur grandeur, mais il faut les conſiderer en elles mêmes, & ſelon leur nature. Lorsqu'on s'écarte de cette maxime, on tombe toujours dans l'erreur, & c'eſt la cauſe des fautes, qu'ont commis tous les anciens Interpretes des Livres Sacrés, qui avoient l'eſprit préoccupé de la philoſophie Platonicienne; ils ont inventé ſur les choſes les plus ſimples, des ſens ſublimes, ſpirituels, allegoriques; & celui de la Bible, le ſeul veritable, parcequ'il paroiſſoit ſimple, a été non ſeulement negligé, mais quelquefois totalement abandonné. Voila ce qui eſt arrivé à *Origene*, qui malgré ſon eſprit & ſon intelligence dans les langues hebraique & grecque, a donné quelquefois dans les erreurs les plus monſtrueuſes. Telle eſt celle qu'il a commiſe, lorsqu'il s'eſt figuré que Dieu n'avoit créé l'Univers, que pour enfermer dans les différents corps, qui le compoſent, des ames qui avoient peché, & qui y ſont detenues comme dans une priſon.

„Quel ſujet n'y-a-t-il pas de s'étonner, *dit S.* „*Auguſtin*, que quelques uns, qui croient comme nous „qu'il n'y a qu'un ſeul principe de toutes les choſes,

„& que nulle nature, qui n'eſt pas Dieu, ne peut „avoir d'autre Créateur que Dieu, ne veulent pas croi„re que la cauſe de la création du monde eſt la bonté „de Dieu? mais diſent que les ames aiant peché, en „s'éloignant de leur Créateur, ont merité d'être enfer„mées en divers corps, comme dans une priſon, ſelon „la diverſité de leurs crimes, & que c'eſt la cauſe du „monde. C'eſt le ſentiment d'Origene, comme cela „paroit dans ſes Livres des principes. En quoi je ne „me ſaurois aſſés étonner, qu'un homme ſi ſavant & „ſi verſé dans les Lettres ſacrées n'ait pas vu, com„bien cette opinion eſt contraire à l'Ecriture ſainte, „qui après chaque ouvrage de Dieu, qu'elle raporte, „ajoute, *& Dieu vit que cela étoit bon* . . . . . D'ail„leurs Origene devoit conſidérer, que ſi le monde a „été créé, afin que les ames, en punition de leurs „pechés, fuſſent enfermées dans les corps comme dans „une priſon, enſorte que celles, qui ſont moins cou„pables, euſſent des corps plus legers, & les autres „des corps plus peſants; il faudroit que les demons, „qui ſont les plus mechants de toutes les créatures, „euſſent des corps tirés de la terre plutôt que les „hommes. Cependant pour faire voir, que ce n'eſt pas „par là qu'on doit juger du merite des ames, les „demons ont des corps d'air, & l'homme, quoique „beaucoup moins coupable, même devant ſon peché, „en a reçu un de terre. Qu'y a-t-il au reſte de plus „impertinent que de dire, que de ce qu'il n'y a qu'un „ſoleil dans le monde, cela ne vient pas de la ſageſſe „de Dieu, qui l'a voulu ainſi, & pour la beauté & l'u„tilité de l'Univers, mais parcequ'il eſt arrivé, qu'une „ame a commis un peché qui meritoit qu'on l'enfer„mat dans un corps comme le ſoleil. De ſorte que „s'il fut arrivé que non pas une ame, mais cent eus-

„ſent

„ſent commis le même peché, il y auroit cent ſoleils „dans le monde.“ *Sed multo eſt mirandum amplius, quod etiam quidam qui unum nobiscum credunt omnium rerum eſſe principium, nullamque naturam, quæ non eſt quod Deus eſt, niſi ab illo conditore eſſe non poſſe, noluerunt tamen iſtam cauſam fabricandi mundi tam bonam ac ſimplicem bene ac ſimpliciter credere, ut Deus bonus conderet bona, & eſſent poſt Deum, quæ non eſſent quod eſt Deus: bona tamen quæ non faceret niſi bonus Deus. Sed animas dicunt, non quidem partes Dei, ſed factas a Deo, peccaſſe à conditore recedendo: & diverſis progreſſibus pro diverſitate peccatorum, a cœlis usque ad terras, diverſa corpora quaſi vincula meruiſſe. Et hunc eſſe mundum, eamque cauſam mundi fuiſſe faciendi, non ut conderentur bona, ſed ut mala cohiberentur. Hinc Origenes jure culpatur. In libris enim quos appellat περὶ ἀρχῶν, id eſt, de principiis, hoc ſenſit, hoc ſcripſit. Ubi plusquam dici poteſt miror hominem in eccleſiaſticis litteris tam doctum & exercitatum, non attendiſſe, primum quam hoc eſſet contrarium ſcripturæ hujus tantæ autoritatis intentioni, quæ per omnia opera Dei ſubjungens: & vidit* Deus, quia bonum eſt . . . . . *Deinde videre debuit Origenes, & quicunque ita ſapiunt, ſi hæc opinio vera eſſet, mundum ideo factum, ut animæ pro meritis peccatorum ſuorum ergaſtula, quibus pœnaliter includerentur, corpora acciperent, ſuperiora & leviora quæ minus, inferiora vero & graviora quæ amplius peccaverunt: dæmones, quibus deterius nihil eſt, terrena corpora, quibus inferius & gravius nihil eſt, potius quam homines etiam malos, habere debuiſſe. Nunc vero ut intelligeremus animarum merita non qualitatibus corporum eſſe penſanda, aereum poſſidet peſſimus dæmon: homo autem, & nunc licet malus, longe minoris mitiorisque malitiæ, & certe ante peccatum tamen luteum corpus accepit. Quid autem ſtultius*

dici poteſt, quam per iſtum ſolem ut in uno mundo unus eſſet, non decori pulchritudinis, vel etiam ſaluti rerum corporalium conſuluiſſe artificem Deum, ſed hoc potius eveniſſe, quia una anima ſic peccaverat, ut tali corpore mereretur includi? Ac per hoc ſi contigiſſet, ut non una, ſed duæ, imo non duæ, ſed decem, vel centum, ſimiliter æqualiterque peccaſſent, centum ſoles haberet hic mundus. D. Aug. de Civit. Dei, L. XI. c. 23.

J'ai raporté ce long paſſage de *S. Auguſtin*, qui contient quelques erreurs d'*Origene* ſur le premier Chapitre de la Geneſe, pour montrer combien il eſt aiſé de ſe tromper en liſant l'Ecriture, puisque le plus habile des Interpretes & des Commentateurs des Livres Sacrés s'eſt trompé auſſi étonnement dès le premier Chapitre de la Bible. Comment n'arrivera-t-il donc pas, que des gens d'un genie ordinaire tombent dans l'erreur, en liſant le même Livre, s'ils ne ſont point conduits par une autorité abſolue, qui les dirige dans leur lecture? Qu'on ne diſe pas, que les Ecritures ſont claires, malgré les mauvaiſes interpretations qu'en a donné *Origene*, puisque les autres Commentateurs ne ſont pas tombés dans les mêmes inconveniens que lui: cela eſt évidemment refuté par l'aveu de *S. Auguſtin*, qui ayant voulu écrire un livre ſur la Geneſe contre les Manichéens, convient lui-même, que ſon ouvrage étoit mauvais, & que ce qu'il avoit entrepris ſe trouvoit au deſſus de ſes forces. *In ſcripturis exponendis tirocinium meum, ſub tanta ſarcinæ mole ſuccubuit. Auguſt. L. I. Retract c. 18.* Que repondra-t-on à cela? dira-t-on que *S. Auguſtin* manquoit de genie & de pénétration? Si l'on avance une telle propoſition, elle eſt ſi mépriſable qu'elle n'eſt pas digne d'être refutée.

Il faut donc convenir, que l'Ecriture non ſeulement n'eſt pas claire, mais que les plus grands hommes

mes en l'expliquant ont été oppoſés les uns aux autres; que pluſieurs d'entre eux ſont convenus de bonne foi, qu'ils avoient cru d'abord entendre ce qu'ils n'entendoient pas.

C'eſt ſans doute l'obſcurité, qui ſe trouve dans pluſieurs endroits des Livres Sacrés, qui avoit fait croire à *S. Auguſtin*, que la lecture n'en étoit point abſolument néceſſaire à un chretien, puisque pluſieurs vivoient, & avoient vecu très chretiennement dans des ſolitudes, ſans le ſecours des Livres Sacrés. L'Egliſe Romaine, dans pluſieurs païs, ne les met point communément entre les mains du peuple, ſurtout dans celles des femmes, dont l'eſprit eſt plus facile à s'égarer que celui des hommes.

Aprés avoir prouvé la premiere raiſon, ſur la quelle j'ai établi la neceſſité d'un juge Souverain de la foi, qui puiſſe déterminer par la tradition, le ſens que l'on donne aux Ecritures; je paſſe à la ſeconde, & je montrerai, que la raiſon pour la quelle les Interpretes & les Commentateurs des Livres Sacrés ont été ſouvent ſi oppoſés entre eux, c'eſt parcequ'il s'eſt gliſſé un grand nombre de fautes & d'incorrections dans tous les différents textes de la Bible, même dans l'hebreu, & que la plupart des Livres, qui la compoſent, ne ſont point de ceux dont ils portent le nom.

Il faut d'abord établir la verité d'un fait hiſtorique, que l'on ne ſauroit démentir. Dans tous les Etats de l'Orient bien reglés, tels qu'étoient ceux des Perſes & des Egyptiens, il y avoit de certaines perſonnes chargées, par leur emploi, d'écrire les annales, & de rediger par écrit les affaires les plus importantes de la Republique. Les Egyptiens ſurtout étoient fort attentifs à conſerver, de cette maniere, la memoire de tout ce qui ſe paſſoit chez eux de conſidérable.

On voit que *Diodore de Sicile* avoit consulté les annales des Egyptiens. Et *Herodote* fait mention de tout ce qu'il avoit appris en Egypte des Prêtres, qu'il avoit beaucoup frequentés, & qui étoient chargés d'écrire les Annales. *Moïse*, qui avoit été élevé à la Cour d'Egypte, établit dans la Republique des Hebreux, dont il fut le Legislateur, le même usage. C'est le sentiment du *Pere Simon*. „Moïse, *dit-il*, établit dès les premiers „commencemens de la Republique, cette sorte de „Scribes, que nous pouvons appeller Ecrivains publics „ou divins, pour les distinguer des Ecrivains particu„liers, qui ne s'engageoient d'ordinaire à écrire l'His„toire de leur tems, que par des motifs d'intérêt. „C'est ce qui a fait dire à Joseph, que parmi les Juifs „il n'étoit pas permis à chacun d'écrire des annales, „mais que cela étoit reservé aux seuls Prophêtes, qui „connoissoient les choses futures & eloignées d'eux „par une inspiration divine, & qui écrivoient aussi ce „qui arrivoit de leur tems. Eusebe confirme ce senti„ment, lorsqu'il remarque, que parmi les Hebreux il „n'appartenoit pas à toutes sortes de gens de juger de „ceux, qui étoient dirigés par l'esprit divin, pour „écrire les Livres Sacrés; mais qu'il y avoit peu de „personnes, qui eussent cet emploi, les quelles étoient „aussi inspirées de Dieu; qu'il étoit de plus reservé à „elles seules de juger des Livres sacrés & prophéti„ques, & de rejetter ceux qui ne l'étoient point. Les „personnes, qui étoient chargées de ce soin, étoient „nommées Prophetes selon Joseph. Et je crois, que c'est „pourquoi les Juifs nomment encore aujourdhui *Pro„phetes* la plupart des Livres historiques de la Bible. „S. Pierre appelle aussi toute l'Ecriture *prophetie*. Sa„muel, Nathan, Gad, Abia, Ado, & quelques autres, qui „ont recueilli les annales de leur tems, ont pour la mê-

„me

„me raiſon le nom de *Prophetes* dans l'Ecriture, où il „reſte encore quelques fragmens de leurs anciens *actes* „ou *Propheties*, principalement dans le Livre que nous „appellons *Paralipomenes*." *Hiſt. critiq. du vieux Teſtament par le P. R. Simon L. I. c. 2. p. 16.*

Avant d'aller plus avant, il faut conſtater la verité de ce que dit ici le *Pere Simon*, par le conſentement de pluſieurs auteurs très ſavans. Le Jeſuite *Sanctius*, après avoir montré l'uſage de ces Scribes du tems des Rois, dit, qu'il ſemble qu'on ne peut pas douter, qu'ils n'aient été établis dès le tems de *Moiſe*. Voici comment s'exprime cet habile Jeſuite. *Quod a tempore Moſis mihi videtur omnino certum: nam ante illud tempus quo quisque natus ordine ac genere, divina potius revelatione quam privatis familiarum commentariis, credo fuiſſe Moiſi cognitum. Sanct. L. I. p. 187.*

Le Docteur de Sorbonne, qui repondit à Mr. *Spanheim*, qui avoit attaqué le ſentiment du *Pere Simon*, ſur les Scribes publics chez les Hebreux, ſoutient qu'il faut n'avoir aucune connoiſſance de la critique, pour nier la réalité & l'ancienneté de ces Scribes. Il fortifie ſon opinion par le conſentement de l'illuſtre Mr. *Huet* ancien Evêque d'*Avranches*. „Ce ſentiment, *dit* „*ce Docteur*, eſt commun à la plupart des Peres, qui „reconnoiſſent Esdras, c'eſt à dire, le Sanhedrin ou le „grand Conſeil de ce tems, comme le reſtaurateur des „Livres Sacrés. Esdras n'a point d'autre nom dans l'E„criture que celui de Scribe ou d'Ecrivain par excellen„ce. Peut-être que Mr. Spanheim ajoûtera plus de créan„ce au temoignage de Mr. Huet, qu'à celui du Pere „Simon. Il eſt conſtant que Mr. Huet autoriſe, en „pluſieurs endroits de ſon ouvrage, l'établiſſement des „Ecrivains publics & du Sanhedrin: il veut même

„qu'-

„qu'Esdras n'ait fait la revision & la correction du „texte sacré, que par l'autorité du grand Conseil de „son tems. *Esdras ex Synagogæ magnæ autoritate recognovit.* Cet Esdras étoit, selon le Pere Simon, le Chef „de ces Ecrivains publics, qui travaillerent au retablissement des Livres Sacrés, après que les Juifs furent „retournés de Babilone à Jerusalem. *Lettre d'un Theologien de la faculté de Paris &c. ou reponse à la Lettre de Mr. Spanheim pag. 3. & 4.*

Après avoir fortifié le sentiment du *Pere Simon* par l'autorité de plusieurs Savans illustres ; nous verrons que ces Scribes ou Ecrivains publics, dont il parle, sont en partie les auteurs de presque tous les Livres sacrés, qui nous restent aujourdhui : nous n'avons pas même leurs ouvrages, tels qu'ils les ont composés ; ce sont de nouveaux Scribes ou Propheres, venus après eux, qui se sont servis de leurs Memoires, qui les ont redigés, & qui ont composé les leurs sur ceux des Ecrivains, qui les avoient précedé. C'est ce que *Theodoret* explique fort clairement, dans sa Preface sur le Livre des Rois, où il décrit les qualités de ces Propheres, qui étoient chargés de mettre par écrit les plus importantes actions, qui se passoient dans la Republique des Hebreux. Le même *Theodoret* prétend, que d'autres Ecrivains, qui ont vecu longtems après ces premiers Prophetes, ont recueilli ces anciens actes, aux quels ils ont ajouté d'autres histoires des choses, qui étoient arrivées de leur tems. C'est pourquoi il ne nous reste présentement, que les noms d'un nombre de Prophetes, dont les Livres ou Memoires ont été perdus, comme *Theodoret* l'a remarqué dans la même préface. Je vais raporter les propres paroles de *Theodoret,* pour qu'on juge que le *Pere Simon,* en établissant son opinion sur les Scribes publics, n'a rien

dit

dit, que ce que les Peres de l'Egliſe avoient ſoutenu, & établi comme une verité autentique. „Il y a eu, *dit* „*Theodoret*, pluſieurs Prophetes dont nous n'avons plus „les ouvrages, & dont nous apprenons les noms dans „le Livre des Paralipomenes; ces Prophetes avoient la „coutume d'écrire ce qui arrivoit de leurs tems. „C'eſt pourquoi chez les Hebreux & chez les Syriens „le premier Livre des Rois a été nommé Prophetie „de Samuel, quoiqu'il n'en ſoit pas le veritable „auteur; c'eſt ce que l'on peut connoître aiſement „lorſqu'on lit cet ouvrage. Ceux donc qui ont fait „les Livres des Rois ſe ſont ſervis des Memoires de „ceux, qui les avoient precédé, & n'ont écrit que fort „longtems après eux. Car comment auroit il pu ſe „faire que la même perſonne, qui vivoit du tems „de Saul & de David, eut écrit ce qui arriva du „tems d'Ezechiel, de Joſué, & fait les recits de l'ex„pédition militaire de Nabuchodonozor, du ſiège de „Jeruſalem, de la captivité du peuple, de la transmi„gration à Babilone, & de la mort de Nabuchodono„zor? Il eſt donc évident, que chaque Prophete aiant „écrit l'hiſtoire de ſon tems, ceux qui vinrent après „eux compilerent leurs Memoires, & en firent les Li„vres des Rois que nous avons aujourdhui: & com„me ces derniers Ecrivains avoient oublié pluſieurs „choſes, d'autres qui vinrent encore après eux, raſ„ſemblerent les faits dont ils n'avoient pas parlés, & „en compoſerent le Livre des Paralipomenes. Πλεῖστοι προφῆται γεγένηνται, ὧν τὰς μὲν βίβλους οὐχ εὕρομεν, τὰς δὲ προσηγορίας ἐκ τῆς τῶν παραλειπομένων μεμαθήκαμεν ἱστορίας. Τούτων ἕκαστος εἰώθει συγγράφειν ὅσα συνέβαινε γίνεσθαι κατὰ τὸν οἰκεῖον καιρόν. αὐτίκα γοῦν καὶ ἡ πρώτη τῶν βασιλειῶν, καὶ παρ' Ἑβραίοις, καὶ παρὰ Σύροις, προφητεία Σαμουὴλ ὀνομάζεται. ἀλλὰ τε-

τῆτο γνῶναι ῥᾴδιον τῷ βαλομένῳ τὸ προσηρημένον ἀναγνῶναι βιβλίον· οἱ τοίνυν τῶν βασιλειῶν τὴν βίβλον συγγεγραφότες, ἐξ ἐκείνων τῶν βιβλίων τὰς ἀφορμὰς εἰληφότες, μετὰ πλεῖστον συνέγραψαν χρόνον. πῶς γὰρ οἷόν τε ἦν τῷ Σαὰλ, ἢ τῷ Δαβὶδ συγκμάκοτι τὰ ἐπὶ Ἐζεκίᾳ καὶ Ἰωσίᾳ γεγονότα συγγράψαι. Καὶ τὸ τοῦ Ναβοχοδονόσορ στρατιὰν, τὸ Ἱερουσαλὴμ τὴν πολιορκίαν, καὶ τὸ λαοῦ τὸν ἀνδραποδισμὸν, καὶ τὸ εἰς Βαβυλῶνα μετάστασιν, καὶ τὰ Ναβοχοδονόσορ τὴν τελευτήν; δῆλον τοίνυν, ὡς τῶν προφητῶν ἕκαστος συνέγραψε τὰ ἐν τοῖς οἰκείοις πεπραγμένα καιροῖς. ἄλλοι δέ τινες ἐκεῖνα συναγαγοντες, τὸ τῶν βασιλειῶν συντεθείκασι βιβλίον. Καὶ αὖ πάλιν, τῶν ὑπὸ τούτων παραλειφθέντων ἕτεροι τινὲς ἱστοριογράφοι γεγένηνται καὶ τὴν παρὰ σφῶν συγγραφεῖσαν παραλειπομένων προσηγόρευσαν βίβλον. ὡς τα παρὰ τῶν πρότερον παραλειφθέντα διδάσκεσαν. *Plurimi fuerunt Prophetæ, quorum libros quidem non invenimus, nomina autem didicimus ex historia Paralipomenon. Horum unusquisque consuerat scribere quæcunque contingebant fieri suo tempore. Atque inde est quod primus Regnorum, & apud Hebræos & apud Syros, nominatur Prophetia Samuelis: quod eis facile est cognoscere, qui prædictum librum legere voluerint. Qui ergo Regnorum libros scripserunt, ex scriptis illis accepta occasione, post plurimum tempus scripserunt. Quomodo enim fieri potuisset, ut is qui vixit cum Saule aut Davide, ea scriberet quæ facta tempore Ezechiæ & Josiæ, & Nabuchodonosoris bellicam expedicionem, & Hierosolymorum obsidionem, & populi captivitatem, & transmigrationem in Babilonem, & mortem Nabuchodonosoris? Est ergo perspicuum, quod unusquisque ex Prophetis ea conscripsit, quæ gesta sunt ipsius temporibus. Alii autem quidam cum illa collegissent, composuerunt librum Regnorum. Et rursum fuerunt aliqui alii historiographi eorum, quæ ab illis fuerant prætermissa, qui*

de

de his conſcriptum librum appellarunt Paralipomenon, ut qui doceret ea quæ fuerant a prioribus prætermiſſa. Theodoretus de quæſt. in Lib. Reg. præfat. oper. tom. 1.

Les Ecrivains publics, qui recueilloient les actes de ce qui arrivoit de plus conſidérable dans les Etats, aiant donc été dès le tems de Moiſe, il eſt aiſé, lorſqu'on veut ſe ſervir du ſecours d'une critique judicieuſe, de diſtinguer dans les cinq Livres de la Loi, ce qui a été écrit par *Moiſe*, d'avec ce qui a été écrit par ces Prophetes, ou ces Ecrivains publics; car le mot hebreu *Navi*, que les Septantes ont traduit par le mot de *Prophete*, ne ſignifie dans ſa premiere origine qu'un orateur, une perſonne qui parle en public. On doit donc attribuer à *Moiſe* les Commandemens & les Ordonnances, qu'il a donnés au peuple; & aux Scribes publics, la plus grande partie de tout ce qui eſt hiſtorique. La maniere, dont le Pentateuque eſt écrit, montre cette verité, presque tous les faits y ſont rapportés d'une façon, qui prouve qu'un autre Ecrivain, que *Moiſe*, les a mis dans les Annales, ou ſi l'on veut dans ces recueils, que l'Ecriture nomme *Divre hajamim* ou *Geſtes des tems*. C'eſt dans ce ſens qu'on doit entendre ces paroles du troiſieme livre des Rois, *le reſte des actions de Salomon ſe trouve écrit dans ſon hiſtoire*. Il eſt évident que ces paroles ne peuvent être miſes que dans un abregé, fait ſur d'autres Memoires plus amples. Or il n'y a rien de ſi ordinaire, dans les Livres des Rois & des Chroniques, que ces renvois à d'autres ouvrages, preuve évidente, pour tout homme qui ne ſe laiſſe pas aveugler par des préjugés, que la plupart des Livres Sacrés, que nous avons aujourdhui, ne ſont que des abregés très ſuccints, & comme de ſimples ſommaires des anciens actes beaucoup plus étendus, qui ſe conſervoient dans les Archi-

chives. Cela n'empeche pas, que ces ouvrages ne doivent être conſiderés comme ſacrés, puiſque ceux qui les compiloient, d'après les écrits des anciens Prophetes, étoient Prophetes eux mêmes. Ainſi les abregés, que nous avons aujourdhui, aiant été revus par le Sanhedrin, & par d'autres perſonnes, inſpirées de Dieu, ont toute l'autorité néceſſaire : les plus fameux & les plus celebres Rabins ont été perſuadé de cette verité. Le ſavant *Abravanel* n'a pas fait difficulté de nier, que *Joſué* & *Samuel* fuſſent les auteurs des Livres, qui portent leur nom ; il attribue les Livres de *Samuel* & des *Rois* au prophete *Jeremie*, qui vivoit quatre ſiècles après *Samuel*, & il dit que ces ouvrages ſont une compilation, faite ſur les Memoires de *Samuel*, de *Nathan*, de *Gad* & de pluſieurs autres Prophetes, qui avoient tous vecu avant lui. (*Bellarmin* place *Samuel* l'an du monde 2878, & *Jeremie* l'an 3337.)

Le même *Abravanel*, que les Juifs regardent comme le plus ſavant & le plus profond Interprête des Ecritures, convient tacitement que les Scribes avoient ajouté douze verſets à la fin du Deuteronome ; il eſt vrai qu'il s'explique aſſés miſterieuſement à ce ſujet, pour ne pas ſoulever contre ſon opinion le commun des Juifs, mais il en dit aſſés pour être clairement entendu de ceux, qui ont la moindre notion de la critique des Livres Sacrés. *Abravanel* avoit trop de diſcernement, pour faire prédire à *Moiſe* ſa mort, dans un livre purement hiſtorique, ainſi que *Philon* a voulu le ſoutenir. Καταπνευσθεὶς καὶ ἐπιθειάσας ζῶν ἔτι, τὰ ὡς ἐπὶ θανόντι ἑαυτῷ προφητεύει δεξιῶς, ὡς ἀτελεύτησε μήπω τελευτήσας, ὡς ἐταφη μηδενὸς παρόντος, δηλονότι χερσὶν ἀ θνητοῖς ἀλλ' ἀθανάτοις δυνάμεσιν, ὡς ἀδ' ἐν τάφῳ τῶν προπατόρων ἐκηδευθη, τυχὼν ἐξαίρετε μνήματος,

τος, ὁ μηδεὶς εἶδεν ἀνθρώπων. *Vivens adhuc prophetavit de ſeipſo tanquam mortuo, ante obitum narrans ſe mortuum ſepultumque inſpectante nemine, videlicet manibus non mortalium, ſed virtutum immortalium, ne majorum quidem monumentis illatum : quippe cui monumentum contigit eximium, haud cuiquam notum homini. Philo de vita Moſis Lib. III. in fine.*

Qui peut croire, malgré ce que dit *Philon*, que *Moiſe* ſoit hiſtoriquement ſoit prophetiquement ait pu écrire en parlant de lui. *Ainſi Moiſe, ſerviteur de l'Eternel, mourut là au païs de Moab, ſelon le commandement de l'Eternel, & il l'enſevelit dans la valée de Moab, vis-à-vis de Bethphegor, & perſonne n'a connu ſon ſepulchre jusqu'aujourdhui. Or Moiſe étoit agé de ſix-vingt ans quant il mourut. Sa vue n'étoit point diminuée & ſa vigueur n'étoit pas paſſée. Atque hic mortuus eſt Moſes, Jovæ ſervus, in terra Moabitarum ante os Jovæ, qui eum ſepelivit in valle quadam in terra Moabitica, ſecundum Bethphegor ; neque quisquam hominum hactenus ejus ſepulchrum ſcivit. Mortuus eſt annos natus centum & viginti, quum neque oculis caligaret, neque viriditatem amiſiſſet.* Deut. c. XXXIV. v. 5. & ſeq.

Il n'eſt pas ſurprenant que *Philon*, dont l'imagination s'échauffoit facilement, comme on le peut voir dans ſes Livres ſur les allegories, ait changé un recit hiſtorique, fait par un des Ecrivains publics, en prophetie de Moiſe, puisqu'il fait danſer ce Prophete en chantant le Cantique, qui eſt à la fin du Deuteronome, quoique les Livres Sacrés diſent ſimplement. *Ainſi Moiſe prononça les paroles de ce Cantique ci, ſans qu'il s'en manqua rien, toute l'aſſemblée entendant. Ergo effatus eſt Moſes in auribus totius Iſraëlitarum conventus, carminis hujus verba ad finem usque.* Deut. Cap. XXXII. v. ult.

Voions comment *Philon* brode, & paraphraſe indécemment ce paſſage du Deuteronome, dans le quel il mêle mal à propos les idées pythagoriciennes ſur l'harmonie & la melodie, que les philoſophes platoniciens diſoient être produites par l'accord parfait des aſtres. „Moiſe, *dit Philon*, chanta des Cantiques, que les hom„mes & les anges, miniſtres des choſes ſacrées, écou„toient également : les hommes, afin qu'en qualité de „ſes amis ils appriſſent de lui à ſe diſpoſer à une pa„reille action (à la mort), & qu'ils remerciaſſent Dieu : „les Anges, pour prendre garde, comme ſpectateurs, „qu'il n'y eut rien de diſcordant, & qu'ils entendis„ſent, comment la muſique & l'harmonie de l'ame „imitoient le ſon muſical des Cieux & des aſtres, & „s'uniſſoient avec lui. Alors le prophete s'étant mis „à danſer, & étant devenu comme le compagnon des „danſes céleſtes, entreméla parmi les cantiques des ins„tructions charitables à ceux de ſa nation ; les exhor„tant à ſe corriger de leurs fautes, & les aſſurant „qu'ils proſpereroient. Aiant achevé ces danſes, entre„melées de louanges ſaintes, il commença à ſentir qu'il „alloit bientôt mourir. " *Διὰ παντὸς ἁρμονίας καὶ συμφωνίας ἦδεν, ἣν κατανόησιν ἄνθρωποί τε καὶ ἄγγελοι λειτουργοί. οἱ μὲν ὡς γνώριμοι, πρὸς τὴν τῆς ὁμοίας εὐχαρίστε διαθέσεως διδασκαλίαν· οἱ δ' ὡς ἔφοροι, κατὰ τὴν σοφῶν ἐμπειρίαν θεασόμενοι μήτι τῆς ᾠδῆς ἐκμελὲς, καὶ ἅμα διαπιστοῦντες, εἴτις ἄνθρωπος ὢν δεδεμένος σώματι φθαρτῷ δύνατός ἐστιν αὐτῷ τὸν ὁμοιον τρόπον ἡλίῳ καὶ σελήνῃ καὶ τῷ τῶν ἄλλων ἀστέρων χορῷ μεμεσῶσθαι τὴν ψυχὴν, πρὸς τὸ θεῖον ὄργανον τὸν οὐρανὸν καὶ τὸν σύμπαντα κόσμον ἁρμοσάμενος. ταχθεὶς δ' ἐν τοῖς κατὰ τὸν ἀιθέρα χοροστατῶν ὁ ἱεροφάντης, ἀνεκεράσατο ταῖς πρὸς τὸν θεὸν εὐχαριστοις ὑμνωδίαις τὰ γνήσια πάθη τῆς πρὸς τὸ ἔθνος εὐνοίας,*

ἐν

ἐν οἷς ἦσαν ἔλεγχοι παλαιῶν ἁμαρτημάτων, αἱ πρὸς τὸν παρόντα καιρὸν νεθεσίαι καὶ σωφρονισμοὶ, παραινέσεις αἱ πρὸς τὰ μέλλοντα διὰ χρησῶν ἐλπίδων αἷς ἐπακολεθεῖν ἀναγκαῖον ἐσί. ὡς δὲ ἐτέλεσε τὰς χορείας, ὁσιότητι καὶ φιλανθρωπίᾳ τρόπον τινὰ συνιφασμένας ἤρξατο μεταβαίνειν ἐκ θνητῆς ζωῆς εἰς ἀθάνατον βίον. *Carmen cecinit aptissimum auribus angelorum & hominum horum ut tanquam a magistro similiter gratias agere discerent: illorum, ut adessent tanquam spectatores ostentantis musicam animæ in corpore mortali certantis cum cœlestibus harmoniis siderum, ipsum Deum conditorem autoremque habentibus. Sic ille vates jam insertus quodammodo choreis æthereis hymnum & gratiarum actionem temperavit admixtis charitatis erga suam gentem affectibus, dum arguit peccata vetera, & in præsens præceptis eam instruit, in futurum quoque spem bonam proponit, non frustraturam pios conatus. Absoluta deinde melodia, e sanctitate charitateque quodammodo contexta, cœpit paulatim e mortali vita in immortalem mutari. Philo de charitate Op. p. 700.*

Je demande si un homme, qui fait une semblable paraphrase sur un verset aussi simple, que celui que nous avons rapporté, merite d'être cru, lorsqu'il dit que *Moïse* écrivit lui-même, qu'il étoit mort, qu'il avoit été enterré, et que personne jusqu'à aujourdhui n'a sçu où étoit son tombeau? *Credat judæus Philon non ego.*

Il est donc évident, que *Moïse* n'est point l'auteur de tout ce qui se trouve dans le Pentateuque, puisqu'on y a ajoûté un Chapitre tout entier, qu'il n'a pu faire. *Aben Ezra*, l'un des plus savans Interprêtes juifs, n'a pas douté qu'il n'y eut plusieurs additions dans les Livres de *Moïse*: mais il s'est servi de mots équivoques, pour expliquer sa pensée, craignant de

revolter ceux parmi les juifs, qui n'avoient aucune connoiſſance de la critique des Livres Sacrés. Quand ces ſortes de difficultés ſe rencontrent, remarque le *Pere Simon*, *Aben Ezra* dit, *c'eſt un miſtere que ceux qui le comprenent ne divulgent pas.* Il s'émancipe neanmoins ſur ces paroles : *voici ce que Moiſe dit aux Iſraelites au delà du Jourdain*, où il explique ſon ſentiment avec liberté. Il eſt certain, que *Moiſe* ne paſſa point le Jourdain ; & par conſéquent que cela n'a pu être écrit que par des Iſraelites, qui étoient au delà, & qui alors appellerent le lieu, où *Moiſe* avoit prononcé ces paroles, le côté au delà du Jourdain, bien que dans le tems que *Moiſe* parloit aux Iſraelites il fut au deça. *Aben Ezra*, qui a mieux aimé expliquer ce paſſage ſelon le ſens propre & naturel, que d'avoir recours à des interpretations forcées, a fait cette remarque : *Vous en comprendrés le veritable ſens ſi vous concevés le ſecret des douze.* Il entend par là les douze derniers verſets du Deuteronome, qui contiennent la mort de Moiſe.

Moiſe écrivit la Loi . . . . . les Cananéens étoient alors dans le Pais . . . . . en la Montagne du Seigneur il ſera pourvu . . . . . voici ſon lit qui eſt un lit de fer. Ce ſont autant de paſſage du Pentateuque, que *Rabbi Aben Ezra* produit pour montrer, que les premiers mots du Deuteronome ne ſont point de *Moiſe*, non plus que tous les autres exemples qu'il a rapportés.

La diverſité & la différence ſenſible du ſtile, qu'on voit dans les Livres, qu'on dit être entierement écrits par *Moiſe*, ſont une nouvelle preuve pour montrer, qu'un même écrivain n'en eſt pas l'auteur : tantôt c'eſt un ſtile précis, ſerré, & tantôt diffus, quoique les matieres, dont il eſt parlé, ne l'exigent point. C'eſt ce qu'ont ſenti les auteurs de la Maſore, en ponctuant

le

le texte hebreu, car ils ont laiſſé pluſieurs eſpaces vuides, comme s'ils avoient voulu marquer par là, qu'ils croïoient le texte hebreu corrompu dans ces endroits. Les Rabins les plus ſavans en ſont ſi perſuadés, qu'en interprétant ce que le ſerpent dit à *Eve*, au Chapitre troiſieme de la Geneſe, ils prétendent qu'on n'a rapporté dans le texte, qu'une partie du diſcours, que le ſerpent tint à *Eve*, parcequ'il y a dans le texte hebreu de certaines particules, qui ſignifient *combien plus :* d'où ces Rabins concluent, qu'il faut que le diſcours ſoit interrompu, & que l'on ait tû ce qui avoit eté dit auparavant : marque certaine que les Ecrivains publics n'ont fait que des extraits d'ouvrages plus anciens que les leurs, & qu'ils ont retranché ou ajoûté ce qu'ils ont jugé à propos de retrancher ou d'ajoûter ; mais les recueils de ces Ecrivains publics n'en ont pas pour cela moins d'autorité. C'eſt ce qu'a remarqué *Theodoret* ſur le Chapitre XIV. de *Joſué*, où il aſſure que l'hiſtoire, que nous avons ſous le nom de *Joſué*, n'eſt point de lui, mais qu'elle a été extraite ſur d'autres actes plus anciens, que l'auteur même du Livre de *Joſué* cite, afin que l'on ajoûte foi à ſon recueil. Entendons parler *Theodoret* lui-même. „Après que „l'auteur, *dit Theodoret*, nous a appris, que par ſon „autorité le Prophete avoit arreté d'un ſeul mot le „cours du Soleil, jusques à ce qu'il eut vaincu entie„rement, craignant que quelqu'un n'ajoûte pas foi à „ſon recit, il remarque, que ce qu'il rapporte ſe trou„ve dans un ancien memoire : ce qui montre évidem„ment, que l'auteur du Livre de Joſué a compoſé ſon „ouvrage ſur un autre plus ancien, dont il s'étoit ſervi. *Διδάξας ἡμᾶς ὁ συγγραφεὺς τῦ προφήτου τὴν δύναμιν, ὅτι λόγῳ μόνῳ χρησάμενος προσῆνα τοὺς μεγάλους φωσῆρας κεκώλυκεν, ἕως κατὰ κράτος ἐνίκησεν, ὑπειδόμενος μή*

τις ἀπιστήσῃ τῷ λόγῳ, ἔφη τοῦτο ἐν τῷ παλαιῷ εὑρεθῆναι συγγράμματι. δῆλον τοίνυν κἀντεῦθεν, ὡς ἄλλος τις τῶν μεταγενεστέρων τὴν βίβλον ταύτην συνέγραψε, λαβὼν ἐξ ἑτέρας βίβλου τὰς ἀφορμάς. *Cum docuisset nos autor prophetæ virtutem, nempe quod solo verbo progressum luminarium magnorum cohibuisset, donec omnino vicisset: suspicatus ne quis verbis non adhiberet fidem, dixit hoc inveniri in antiquo commentario. Quare constat ex hoc loco, posterorum quempiam alium librum hunc conscripsisse, ex alio libro capta occasione. Theodoreti Opera T. I. p. 202.*

Bellarmin observe, que *Theodoret* avoit cru, que le Livre de *Josué* avoit été écrit par un auteur anonime. *Theodoretus in Libro de quæstionibus Josue estimat librum Josue scriptum ab auctore anonymo. Bellarm. de Script. Ecclesiast. pag. 5.* Le même *Bellarmin* s'efforce ensuite de prouver, que le sentiment de *Theodoret* n'est pas certain, & cependant il est obligé d'avouer, qu'il est impossible, que la fin du Livre de *Josué* soit de lui, puisqu'il y est fait mention de sa mort & de sa sepulture. *Bellarmin* donc croit, que tous ces endroits ont été écrits ou par *Samuel* ou par *Esdras. Porro panca, quæ adduntur in fine libri de morte ipsius & sepultura, sine dubio scripta sunt a successoribus, quicunque illi fuerint, & verisimile est a Samuele vel Esdra. Bellarminus de Script. Eccles. p. 8.*

Je ne suis pas étonné, que *Bellarmin* n'ait pas voulu faire écrire prophetiquement à *Josué* sa mort & son enterrement, car il convient que tout le recit de celle de *Moise*, qu'on trouve dans le Deuteronome, y a été ajouté ou par *Josué*, ou par *Esdras*, ou par quelque autre prophete. *Quæ autem post mortem ipsius Mosis scribuntur in extremo capite Deuteronomii, addita sunt, vel a Josue, vel ab Esdra, vel ab alio aliquo propheta. Id. ib. p. 2.*

Re-

Revenons à *Theodoret.* Quand il n'auroit pas remarqué que le Livre, qu'on attribuoit à *Josué*, n'étoit pas de lui ; l'ouvrage même auroit prouvé cette verité, car il y eſt rapporté des faits, qui ne ſont arrivés qu'après ſa mort. Dira-t-on qu'il les avoit écrits prophetiquement, comme *Philon* veut que *Moiſe* ait écrit ſa mort? Il en eſt de même de la plûpart des autres Livres de la Bible : par exemple, comment veut-on que *Moiſe* ait pu écrire dans la Geneſe le paſſage ſuivant ? *Alors les Cananéens étoient dans le Pais.* Tout le monde ſait que lès Cananéens étoient encore, du tems de Moiſe, maitres du pais dont il eſt fait mention. Cela n'a donc pu être écrit qu'après qu'ils en furent chaſſés : Et dans ce même Livre de la Geneſe comment Moiſe a-t-il pu dire, *Voici les Rois qui ont regné dans l'Idumée*, avant que les Iſraelites euſſent des Rois ? Qui ne voit que cette façon de parler ſuppoſe évidemment un Ecrivain, qui vivoit dans le tems que les Iſraelites avoient des Rois. *Moiſe* a donc écrit tout cela prophetiquement ? Quel eſt l'homme ſenſé, qui voiant cette foible reſſource pour juſtifier les endroits, qui prouvent évidemment, que dans tous les Livres de *Moiſe* il y a des choſes, qui ne peuvent avoir été écrites par lui, ne diſe avec le Jeſuite *Bonfrejus* : *J'aime mieux croire, qu'un autre Ecrivain a ajouté quelque choſe aux livres de Moiſe, que de le faire paſſer toujours pour un Prophete?* Le ſavant Mr. *Huet* convient qu'il eſt naturel de penſer, que les additions, qu'on avoit miſes à la marge des Livres de *Moiſe*, ont été enſuite ajoutées au Texte. Ce qui eſt d'autant plus vraiſemblable, que cela eſt arrivé à l'ancienne verſion grecque des Septantes, ainſi qu'à bien d'autres Livres tant Sacrés que prophanes.

Mais la preuve la plus évidente, que les Livres, qu'on prétend avoir été écrits entierement par *Moiſe*, ne ſont en partie que des recueils faits par des Ecrivains publics ou des Prophetes; c'eſt le dèſordre & la confuſion qui y regnent quelquefois, & qui proviennent de ce que ces Livres ont été compoſés ſur divers memoires, dont on a fait des extraits, où l'ordre eſt très peu conſervé, pour ne pas dire entierement renverſé. Qui peut croire qu'un ſeul auteur ait écrit l'hiſtoire de la création de l'homme, avec le peu d'ordre qui ſe trouve dans les premiers chapitres de la Geneſe, où les mêmes choſes ſont rapportées pluſieurs fois, ſans méthode, ſans néceſſité, & comme hors de propos? par exemple, l'homme & la femme ſont créés au Chapitre I. vers 27. „Dieu donc créa l'homme à „ſon image; il le créa à l'image de Dieu, il les créa „male & femelle." Καὶ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν ἄνθρωπον, κατ' εἰκόνα Θεοῦ ἐποίησεν αὐτόν. ἄρσεν καὶ θῆλυ ἐποίησεν αὐτούς. *Itaque hominem Deus ad Sui, id eſt ad divinam imaginem creavit, ſcilicet marem & fœminam. Geneſ. C. I. v.* 27. Mais voici que l'hiſtorien ſupoſe, dans le chapitre ſuivant, que la femme n'a pas été encore faite. „Or l'Eternel dieu dit, il n'eſt pas bon, „que l'homme ſoit ſeul: je lui ferai un aide ſembla„ble à lui. vers 18. Chap. II. Et l'Eternel fit une „femme de la côte d'Adam, & la fit venir vers Adam. „verſ. 22. Chap. 2." Καὶ εἶπε κύριος ὁ θεός οὐ καλὸν εἶναι τὸν ἄνθρωπον μόνον. ποιησωμεν αὐτῷ βοηθὸν κατ' αὐτόν. *v.* 18. Καὶ ὠκοδόμησεν ὁ θεὸς τὴν πλευρὰν ἣν ἔλαβεν ἀπὸ τοῦ Αδάμ, εἰς γυναῖκα. καὶ ἤγαγεν αὐτὴν πρὸς τὸν ἀδάμ. *verſ. 22. Cap. II.*

Comment cela peut-il être, puiſque au commencement de ce chapitre, avant qu'il fut queſtion d'*Eve* formée d'une côte d'*Adam*, Dieu avoit défendu à la même

Eve,

Eve, ſous le nom de ſon mari, qu'elle accompagnoit dans le Jardin, de manger du fruit d'un certain arbre. „Quand „à l'arbre de la Science du bien & du mal tu n'en man„geras point: car dès le jour que tu en mangeras tu „mourras.„ απο δε τε ξυλε τε γινωσκειν καλον και πονηρον ε φαγεσθε απ αυτε. η δ' αν ημερα φαγητε απ αυτε, θανατω αποθανεισθε. Verſ. 17. C. II.

Qui ne reconnoit dans cet arrangement défectueux des faits, un aſſemblage de différents memoires, dont les extraits ne ſont pas toujours joints avec toute l'attention poſſible? Voions encore un exemple de ce dès-ordre, qui ne ſauroit venir d'un ſeul & unique auteur. Il eſt dit dans la Geneſe, que le Roi *Abimelech* devint amoureux de Sara. Mais comment ce Roi *Abimelech* a-t-il pu ſe laiſſer enflammer ſi vivement puiſqu'il eſt dit, avant qu'il fut queſtion de ſon amour, que *Sara* & *Abraham* étoient fort avancés en âge? Quelques auteurs, ne pouvant avoir ici recours à la prophetie, ont dit que par un miracle Dieu fit paroître Sara belle aux yeux d'Abimelech. Il y a dans cette opinion une impieté très grande; c'eſt prétendre, que Dieu avoit voulu faire un dérangement dans les loix de la nature, uniquement pour induire Abimelech dans le mal. Au lieu d'une interpretation auſſi mauvaiſe, qui ne voit qu'il eſt tout naturel de conclure, qu'il y a ici un renverſement d'ordre, qu'on doit néceſſairement rejetter, non ſeulement ſur ceux qui ont fait avec autorité le recueil de la Bible, mais encore ſur les injures du tems, & ſur la negligence des Copiſtes? C'eſt le ſentiment du *Pere Simon*, qui remarque judicieuſement, que comme les exemplaires hebreux étoient écrits autrefois ſur de petits rouleaux, ou de petites feuilles, qu'on mettoit les uns ſur les autres, il eſt arrivé que l'ordre de ces rouleaux étant

changé par hazard, l'ordre des choſes a été auſſi transpoſé. Les juifs ne couſoient pas leurs exemplaires en ce tems-là, auſſi bien qu'ils les couſent préſentement, & cela étoit commun à tous les Livres, que les Critiques ont enſuite corrigés. *Origene* & *S. Jerome* ont retabli pluſieurs transpoſitions, qui étoient dans les exemplaires grecs des Septantes, principalement dans la prophetie de *Jeremie* & dans le Livre de *Job*, où il y avoit des transpoſitions de verſets & de Chapitres entiers.

Les Peres ont été bien plus loin: non contens de convenir, que l'ordre étoit mal obſervé dans pluſieurs Livres de la Bible, ils ont avoué qu'il s'y trouvoit des contradictions, qu'il étoit impoſſible d'éclaircir & de concilier, ſurtout dans les généalogies où la confuſion étoit extreme: preuve évidente d'un aſſemblage de memoires, faits par divers Ecrivains publics, où le tems, la faute des copiſtes, & le derangement des rouleaux avoient influé. Entendons parler la deſſus *S. Jerome*. *Relege omnes veteris & novi Teſtamenti libros, & tantam annorum reperies diſſonantiam & numerum inter Judeam & Iſrael, id eſt inter regnum utrumque confuſum, ut ejusce modi hærere quæſtionibus non tam ſtudioſi, quam otioſi hominis eſſe videatur. Hieronim. in Epiſt. ad vital.*

La confuſion, dont parle ici *S. Jerome*, doit être principalement attribuée à ce que les derniers Ecrivains, qui compilerent ſous le gouvernement, & ſous la direction *d'Esdras* tous les anciens Memoires, qu'ils purent trouver, pour en compoſer les Livres de la Bible, que nous avons aujourdhui, y firent quelques changemens, qu'ils trouverent néceſſaires, & qu'il eſt impoſſible de diſtinguer aujourdhui d'avec les anciens changemens, que chaque Prophete avoit faits en particulier

avant

avant ce tems-là, dans les ouvrages qu'il avoit recueillis sur les memoires de ses prédécesseurs, qui étoient conservés dans les archives publiques.

Les Peres & les Rabins conviennent également du désordre, qui arriva aux exemplaires hebreux pendant la captivité. Parmi les Interprêtes chretiens, les uns ont cru qu'*Esdras* avoit entierement refait les livres de la Bible : les autres qu'il avoit ramassé les exemplaires qui restoient, & qu'il les avoit corrigés. C'est l'opinion de *Bellarmin*, qui pense qu'il ne faut pas suivre le sentiment de ceux, qui ont cru que les livres des Juifs avoient été entierement perdus dans leur exil, & qu'*Esdras* en avoit dictés de nouveaux aux Scribes. *Porro Esdram sancti Patres docent instauratorem fuisse sacrorum librorum, quod non ita intelligendum est, quasi scripturæ sacræ omnes perierint in eversione civitatis, & templi Nabuchodonosor, & ab Esdra divinitus inspirato reparatæ fuerint, ut fabulatur auctor L. IV. Esdræ C. XIV. sed quod scripturas Mosis & prophetarum in varia volumina descriptas, & in varia loca dispersas, & tempore captivitatis non diligenter conservatas, Esdras summa diligentia collectas ordinaverit & in unum quasi corpus redegerit. Bellarmin. de script. ecclesiast. pag. 22.*

Sans entrer plus amplement dans la discussion de ces deux sentimens, je me contenterai de remarquer, qu'il semble que *S. Jerome* n'ait pas voulu décider ni pour l'un ni pour l'autre. Car, écrivant contre *Helvidius*, il n'ose pas citer les livres de la Loi comme étant absolument de *Moise*, & il dit „Soit que vous „vouliez dire que *Moise* soit l'auteur du Pentateuque, ou „qu'*Esdras* l'ait retabli, je ne vous contredirai pas, & „j'admettrai l'opinion que vous voudrés. *Sive Moisen dicere volueris auctorem Pentateuchi, sive Ezram ejusdem instauratorem operis, non recuso. Hieronim. Op. Tom. IV. p. 134.*

p. 134. Ap. Edit. Paris. M. DCCVI. *S. Jerome* auroit certainement parlé d'une autre maniere, s'il avoit cru la queſtion auſſi facile à juger que l'a penſé *Bellarmin*, & qu'il eut été perſuadé, qu'*Esdras* n'avoit fait que corriger, & mettre en ordre les anciens memoires diſperſés, & devenus fautifs par la negligence avec la quelle ils avoient été conſervés & copiés. Mais même en admettant l'opinion de *Bellarmin* comme veritable, il faut toujours convenir, que quelque peine que ſe ſoit donné *Esdras*, ſoit qu'il lui ait été impoſſible de retablir entierement tant de différents mémoires corrompus & fautifs, ſoit que le tems ait alteré les corrections qu'il avoit faites, il faut convenir dis-je qu'il eſt certain, qu'il s'eſt gliſſé de nouveau beaucoup d'incorrections dans les Livres Sacrés.

Il y a encore, au jugement des plus grands Théologiens, beaucoup de faits rapportés hors de place, & pluſieurs évidemment faux dans le texte hebreu, dans le grec, & même dans la Vulgate. C'eſt le ſentiment du Jeſuite *Mariana. Multa in hebraicis & græcis codicibus vitia eſſe oſtendimus. Multa mendacia in rebus minutis, eorum pars aliqua non exigua noſtra editione vulgata extat. Marian. pr. edit. vulg. Cap. XXI.*

Revenons actuellement au principe, d'où je ſuis parti en commençant cette Diſſertation, & convenons ou qu'il faut qu'il naiſſe tous les ſiecles pluſieurs Sectes dans les différentes Communions chretiennes; ou qu'on y doit établir des Juges ſouverains de la foi, qui expliquent les endroits obſcurs de l'Ecriture. L'établiſſement de ce tribunal eſt auſſi néceſſaire, pour fixer le ſens du Nouveau Teſtament, que celui de l'Ancien, quoiqu'il y ait infiniment moins de difficultés à l'expliquer dans le Nouveau, que dans l'Ancien. Mais les choſes qu'on croit les plus claires de-

deviennent quelquefois des ſujets de diſputes, & des cauſes de ſeparation. Par exemple, qu'y a-t-il de plus clair que ces paroles; *ceci eſt mon corps, ceci eſt mon ſang?* cependant ces mêmes paroles ſont la cauſe de la diviſion des trois principales Communions chretiennes. Les Catholiques les expliquent d'une maniere, les Reformés d'une autre, & les Lutheriens ont un troiſieme ſentiment, qui leur eſt particulier. Si pour le bonheur du genre humain, les Chretiens avoient établi dès le commencement de leur Religion un juge ſouverain de la foi, des déciſions du quel il n'auroit été permis à aucun d'eux d'appeller, jamais tant de guerres funeſtes, qui ont couvert de ſang la ſurface de l'Univers, n'auroient eu lieu.

Je ne conſidere point ici la néceſſité d'un juge de la foi comme controverſiſte; c'eſt en qualité de bon citoien, c'eſt comme un homme qui s'intéreſſe à la tranquilité & au bonheur de l'eſpece humaine. Il eſt impoſſible d'eſpérer, que l'on voie jamais une réunion, entre les différentes Communions, mais du moins il faut empecher, s'il eſt poſſible, qu'il ne naiſſe de nouvelles Sectes au milieu de toutes ces différentes Communions; & elles ne pourront jamais l'éviter, tandis qu'elles n'établiront pas parmi elles un juge de la foi, & qu'elles laiſſeront à chaque particulier la liberté d'expliquer l'Ecriture, dans la quelle à chaque inſtant on peut trouver des occaſions de s'égarer. C'eſt ce que le *Pere Scheffmacher*, célébre Jeſuite, a remarqué en parlant du danger, qu'il y a de tomber dans les erreurs les plus dangereuſes, ſi l'on n'établit pas la néceſſité de recourir à un juge, qui ait le pouvoir de décider définitivement des controverſes, qui naiſſent au ſujet des différentes explications de l'Ecriture: pour prouver évidemment ce qu'il dit, il apporte l'exemple

de

de la dispute entre les Protestans & les Sociniens, & il prétend avec raison, que sans un juge de la foi elle ne peut être decidée.

„Ecoutez le Socinien ou l'Arien, *dit ce Jesuite*, „qui pour vous prouver, que le Fils est moindre que „le Pere, vous cite ces paroles de Jesus-Christ, qui „se lisent en S. Jean Chapitre XIV. vers. 28. *Mon Pere „est plus grand que moi;* quoi de plus clair, vous dit-„il, que ces paroles, pour prouver l'inégalité du Fils? „Vous lui contesterés sans doute la clarté prétendue „de ce texte, & vous direz, qu'il ne faut pas l'en-„tendre sans restriction, qu'il faut le restraindre à l'hu-„manité de Jesus-Christ, & qu'il y a d'autres passa-„ges qui démontrent la nécessité de cette explication. „Mais, Monsieur, si le Socinien vous replique, qu'il „est clair, que Jesus-Christ en disant, *mon Pere est „plus grand que moi*, a parlé de sa personne, & que „par conséquent la personne du Pere est plus grande „que celle du Fils, & si en même tems il s'appuie „de la maxime de Luther, qui ne veut pas que la „confrontation des passages ait lieu partout, limitant „l'usage, qu'il en faut faire, à la seule rencontre des „Textes obscurs & embarrassés, & prétendant qu'il „seroit d'une mauvaise & très dangereuse pratique d'op-„poser à un texte clair d'autres textes pour l'expli-„quer; suivant cette modification du principe général, „le Socinien ne sera-t-il pas autant en droit de se „cantonner à l'abri de son passage prétendu très clair, „sans vouloir souffrir que vous en veniez à la confron-„tation, que Luther s'est cru en droit d'en user ainsi „envers Carlstadt, lorsque ce Chef des Sacramentaires „opposoit quantité de textes à ces paroles, *ceci est „mon Corps*, pour en affoiblir la force, & les expli-„quer selon ses idées? car Luther déclara pour lors

„le

„le cas privilegié, & prétendit que l'abondance de „clarté & de lumiere mettoit le dit texte au deſſus „de la loi générale de la confrontation. Penſez-vous „que le Socinien ne ſera pas tenté de demander auſſi „une exception en faveur de ſon paſſage, qui lui pa„roit des plus lumineux? Et vous, Monſieur, feriez„vous bien ſur dans les principes de Luther, que ce „paſſage en effet ne merite pas des égards particu„liers, qui l'exemptent de la regle commune? Mais „non, Monſieur, laiſſons le cours libre à vôtre me„thode, & confrontons tant qu'il vous plaira: quel „paſſage oppoſez-vous donc à ce premier paſſage, alle„gué par le Socinien? un de ceux que vous trouve„rez des plus propres à vôtre deſſein, ſera ſans doute „celui de la I. Epitre de S. Jean, Chap. V. verſ. 7. „*Trois rendent temoignage dans le ciel, le Pere, le Verbe,* „*& le Saint Eſprit, & ces trois ne ſont qu'un?* Si ces „trois ne ſont qu'un, direz-vous, les voilà donc par„faitement égaux, rien de plus clair, ni de plus pré„cis à vôtre compte que ce texte pour fixer le ſens „du premier. Mais, vous repondra le Socinien, ne vous „appercevez-vous pas de la double ſignification de „ces mots, *& ces trois ne ſont qu'un?* Vous préten„dés les entendre d'une unité d'eſſence, & nous ſou„tenons qu'il faut les entendre d'une unité morale, „qui n'eſt autre choſe qu'une parfaite unanimité, ou „union de ſentimens & de volontés. C'eſt ainſi qu'on „dit de trois bons amis, qu'ils ne ſont qu'un. Il ap„puiera même cette explication par d'autres paſſages, „en apparence très favorables à ſa mauvaiſe cauſe, „comme par celui qui ſuit immédiatement: *Trois ren„dent temoignage dans la terre, l'eſprit, l'eau, & le ſang,* „*& ces trois ne ſont qu'un;* & par celui de l'Evangile „de S, Jean, Chap. XVII. verſ. 22, où le Sauveur

„prie

„prie pour ſes Diſciples, afin qu'ils ſoient un, com-
„me lui & ſon Pere ſont un. Voiez-vous, vous dira-
„t-il, de quelle unité il s'agit ici ? les trois choſes,
„dont il eſt parlé, ne peuvent être un, que d'une
„unité de vertu & de ſignification, & non d'une unité
„de nature ; & les Diſciples ne peuvent en aucune
„façon avoir l'unité d'eſſence, ils ne ſont capables que
„d'une union très étroite & d'une parfaite intelligen-
„ce entre eux ; il faut donc, conclura-t-il, dire la
„même choſe de l'unité des trois Perſonnes, & n'en
„pas reconnoitre d'autre que celle, qui établit un par-
„fait accord. Voilà, Monſieur, où aboutira une pre-
„miere confrontation de textes, qui, à ce que vous
„voiez, n'eſt pas des plus propres à donner à vôtre
„foi le degré de certitude qu'elle doit avoir ; que ſi
„vous en tentés une ſeconde, elle ne vous réuſſira gue-
„res mieux, & il en ſera de même d'une troiſieme.
„Vous ne manquerés pas, à la verité, de textes très
„forts & très preſſants pour prouver la divinité de
„Jeſus-Chriſt ; mais auſſi le Socinien ne manquera
„jamais d'explication, ni de textes très ſpécieux à y
„oppoſer. Le point ſera de donner la juſte préférence
„ou à ceux-ci ou à ceux-la, ſans aucun danger de
„vous tromper. Vous citerez, par exemple, pluſieurs
„endroits de l'Ecriture où Jeſus-Chriſt eſt nommé
„Dieu, à quoi vous ajouterez ce raiſonnement, qui eſt
„très bon ; il ne peut y avoir qu'une Divinité, Jeſus-
„Chriſt eſt Dieu, il faut donc qu'il ait la même Divi-
„nité que ſon Pere. Le Socinien repliquera, le Pere
„eſt nommé dans S. Jean Chap. XVII. verſ. 3. le ſeul
„vrai Dieu, & il eſt ſûr qu'il ne peut y en avoir
„qu'un ſeul : à quoi il ajoûtera ce raiſonnement, qui
„eſt très apparent : il n'y a qu'un ſeul Dieu, c'eſt
„Dieu le Pere qui eſt le ſeul Dieu, par conſéquent
„le

„le Fils ne peut être le veritable Dieu. C'eſt ainſi „qu'il oppoſera texte à texte, raiſonnement à raiſonne„ment pour vous prouver, que le nom de Dieu ne „peut convenir au Fils dans ſa propre & ſtricte ſigni„fication, & qu'il ne lui eſt donné dans l'Ecriture, „qu'à cauſe de la très excellente reſſemblance qu'il a „avec ſon Pere, & qui le fait nommer par l'Apôtre „*l'Image du Dieu inviſible*: d'où il tirera un nouvel „argument en faveur de ſon erreur en diſant, que ſi „Jeſus-Chriſt eſt l'image de Dieu, il n'eſt donc pas „la ſubſtance de Dieu même, puisque l'image eſt par„tout ailleurs diſtinguée de la ſubſtance de celui qu'elle „repreſente. Et pour juſtifier la ſignification moins „propre & plus étendue, dans la quelle il veut qu'on „prenne le nom de Dieu, toutes les fois qu'il eſt don„né à Jeſus-Chriſt, il vous fera voir dans l'Ecriture, „que ce nom a été donné effectivement à pluſieurs „créatures. Puis entaſſant texte ſur texte, pour enle„ver à Jeſus-Chriſt la gloire de la Divinité ſuprême, „il vous citera le Chap. XX. de *S. Matthieu*, où le „Sauveur dit verſ. 23, *Qu'il n'eſt pas à lui de donner „d'être aſſis à ſa droite ou à ſa gauche, que c'eſt pour „ceux à qui ſon Pere l'a deſtiné*: le Chap. XIII. de „*S. Marc*, où il eſt dit, verſ. 32, que *le Fils ignore le „jour du jugement, & qu'il n'y a que le Pere qui le ſa„che*: le Chap. XVIII. de *S. Luc*, où Jeſus-Chriſt „dit, verſ. 19, *Pourquoi m'appellez-vous bon? il n'y a „que Dieu ſeul qui ſoit bon*: le Chap. X. de *S. Jean*, „verſ. 35, où Jeſus-Chriſt reproche aux Juifs leur in„juſtice à vouloir le lapider, pour s'être dit Fils de „Dieu, alléguant pour ſa juſtification, que *la Loi ap„pelle des Dieux ceux à qui la parole de Dieu a été „adreſſée*: le Chap. XV. de la I. aux Corinthiens, „verſ. 28, où *S. Paul* dit que Jeſus-Chriſt, *après avoir*

„*mis toutes choſes ſous la puiſſance de ſon Pere, lui ſera „lui-même aſſujetti;* il citera, dis-je, tous ces tex„tes, & une infinité d'autres que je ne rapporte „pas, & en conclura, que Jeſus-Chriſt n'a ni „les mêmes connoiſſances, ni le même pouvoir, ni „la même bonté, ni la même indépendance que ſon „Pere, & par conſéquent qu'il ne lui eſt en aucune „façon égal . . . . . Vous condamnés cependant, Mon„ſieur, *dit enſuite le Pere Scheffmacher*, l'erreur des So„ciniens, & tous les Lutheriens le condamnent de „même. Mais ſur quoi ſe fonde tout ce monde avec „vous, pour recevoir des verités, qui ont été contes„tées pendant un tems très conſidérable, par une infi„nité de gens d'un profond ſavoir: verités qui, après „tous les éclairciſſemens qu'on y a donnés, ſouffrent „encore aujourdhui des difficultés capables d'étonner, „& d'embaraſſer les eſprits les plus pénétrans." *Let„tres d'un Docteur Catholique &c. à un Gentilhomme Lutherien. T. I. p. 62. & ſuiv.*

Voila les deux verités, qui ſont le plus clairement expliquées dans l'Ecriture, dont l'une eſt diſputée dans toutes les différentes Communions, & l'autre attaquée très fortement de l'aveu d'un des plus illuſtres Théologiens, par des gens d'un eſprit rare & d'un ſavoir profond. Or ſi ces gens ont pu ſe tromper, & n'ont point été ramenés dans le bon chemin, faute d'avoir admis un Juge ſouverain de la foi: que n'arrivera-t-il pas à des gens d'un genie mediocre, qui ſe croiront en droit d'expliquer eux-mêmes le veritable ſens des Ecritures, ſouvent obſcur & embaraſſé dans le Vieux Teſtament, & ſi ſubtil dans le Nouveau, que les choſes les plus eſſentielles & les plus fondamentales paroiſſent quelquefois indifférentes, & même de très peu de conſéquence, lorſqu'elles ne ſont point examinées par

des

des perſonnes, qui ont aſſez de pénétration pour en comprendre toute l'importance? Combien y a-t-il de gens, par exemple, qui en liſant les Evangiles aient compris, que l'entrée de Jeſus dans Jeruſalem ſur une aneſſe eſt un des points des plus eſſentiels à nôtre religion, pour prouver l'arrivée du Meſſie contre les Juifs, qui prétendent à leur tour en tirer des preuves en leur faveur, pour nier la venue de ce même Meſſie. Nous examinerons ici cette queſtion; ce que nous en dirons ſervira à montrer, que ſouvent toutes les explications, que l'on peut donner à certains paſſages de la Bible, ſont douteuſes ſans le ſecours d'un Juge de la foi, qui détermine la veritable de ces interpretations.

Nous conſidérerons donc de trois différentes manieres la queſtion que nous allons examiner: la premiere concernera les difficultés, qu'on forme ſur la différence des recits des Evangeliſtes dans la narration du même fait; la ſeconde contiendra les reponſes que l'on donne à ces difficultés; la troiſieme roulera ſur l'explication, que les Juifs donnent des paſſages du Vieux Teſtament, qui ont rapport au recit de l'entrée du Meſſie dans Jeruſalem, & ſur l'oppoſition qu'ils y trouvent avec d'autres paſſages de la Bible. Etabliſſons d'abord le fait, par le recit que nous en donne *S. Luc.* „Jeſus aiant dit ces choſes, il alloit devant „eux montant à Jeruſalem. Et il arriva comme il ap„prochoit de Bethphagé & de Bethanie à la monta„gne, appellé des Oliviers, qu'il envoia deux de ſes „Diſciples en leur diſant: allez à la Bourgade qui eſt „vis-à-vis de vous, & y étant entré, vous trouverés „un anon attaché, ſur le quel jamais homme n'eſt „monté, détachés-le & amenés-le moi. Que ſi quel„qu'un vous demande pourquoi vous le detachés?

„vous lui dirés ainſi : c'eſt parceque le Seigneur en a „à faire. Et ceux qui étoient envoiés s'en allerent, „ainſi qu'il leur avoit dit. Et comme ils détachoient „l'anon, les maîtres leur dirent : pourquoi detachés-„vous cet anon ? Ils repondirent le Seigneur en a à „faire. Ils l'emmenerent donc à Jeſus, & ils jette-„rent leurs veremens ſur l'anon, puis ils mirent Jeſus „deſſus " Καὶ εἰπὼν ταῦτα, ἐπορεύετο ἔμπροσθεν, ἀναβαίνων εἰς Ἱεροσόλυμα. Καὶ ἐγένετο ὡς ἤγγισεν εἰς Βηθφαγὴ καὶ Βηθανίαν, πρὸς τὸ ὄρος τὸ καλούμενον Ἐλαιῶν, ἀπέστειλε δύο τῶν μαθητῶν αὐτοῦ, Εἰπὼν Ὑπάγετε εἰς τὴν κατέναντι κώμην. ἐν ᾗ εἰσπορευόμενοι εὑρήσετε πῶλον δεδεμένον, ἐφ' ὃν οὐδεὶς πώποτε ἀνθρώπων ἐκάθισε. λύσαντες αὐτὸν ἀγάγετε. Καὶ ἐάν τις ὑμᾶς ἐρωτᾷ· Διὰ τί λύετε ; Οὕτως ἐρεῖτε αὐτῷ. Ὅτι ὁ κύριος αὐτοῦ χρείαν ἔχει. Ἀπελθόντες δὲ οἱ ἀπεσταλμένοι, εὗρον καθὼς εἶπεν αὐτοῖς. Λυόντων δὲ αὐτῶν τὸν πῶλον, εἶπον οἱ κύριοι αὐτοῦ πρὸς αὐτούς· Τί λύετε τὸν πῶλον ; Οἱ δὲ εἶπον· Ὁ κύριος αὐτοῦ χρείαν ἔχει. Καὶ ἤγαγον αὐτὸν πρὸς τὸν Ἰησοῦν. Καὶ ἐπιῤῥίψαντες ἑαυτῶν τὰ ἱμάτια ἐπὶ τὸν πῶλον, ἐπέβησαν τὸν Ἰησοῦν. *Hæc fatus progredi perrexit, Hieroſolimam adſcendens. Ut autem prope Bethphagem & Bethaniam venit ad montem, qui vocatur olivarum, miſit diſcipulorum ſuorum duos, cum his mandatis : ite in vicum, qui eſt e regione, in quem ingredientes, invenietis aſellum vinctum, quem nemo umquam hominum inſedit : eum ſolvitote & adducitote. Quod ſi quis vos, cur ſolvatis, interrogat, ſic ei dicetis, domino eum opus eſſe. Igitur profecti, qui erant miſſi, invenerunt, quod eis ille dixerat. Quumque ex eis aſellum ſolventibus quæſiviſſent ejus domini, cur aſellum ſolverent ? dixerunt : eum Domino opus eſſe, eumque ad Jeſum adduxerunt : & injectis in aſellum ſuis veſtimentis, eo Jeſum impoſuerunt. Evang. Sec. Lucam c. 19, v. 28 - 35.*

Voions

Voions actuellement ce même recit dans *S. Matthieu.* „Or quand ils furent près de Jeruſalem, & „qu'ils furent venus de Bethphagé au mont des Oli„viers, Jeſus envoia alors deux Diſciples, en leur di„ſant: allés à ce Village, qui eſt vis-à-vis de vous, „& d'abord vous trouverés une aneſſe attachée, & „ſon poulain avec elle. Detachés-les & amenés-les „moi. Et ſi quelqu'un vous dit quelque choſe: vous „dirés que le Seigneur en a à faire, & auſſi-tôt il „les laiſſera aller. Or tout cela ſe fit, afin qu'il fut „accompli ce dont il avoit été parlé par le Prophête, „diſant: Dites à la fille de Sion, Voici ton Roi vient „à toi debonnaire, monté ſur une aneſſe & ſur le „poulain de celle qui eſt ſous le joug. Les Diſciples „donc s'en allerent, & firent comme Jeſus leur avoit „ordonné, & ils amenerent l'aneſſe & l'anon, & mi„rent leurs vetemens deſſus tous les deux, & ils le „firent aſſoir ſur eux." Καὶ ὅτε ἤγγισαν εἰς Ἱεροσόλυμα, καὶ ἦλθον εἰς Βηθφαγὴ πρὸς τὸ ὄρος τῶν ἐλαιῶν, τότε ὁ Ἰησοῦς ἀπέστειλε δύο μαθητὰς, λέγων αὐτοῖς· Πορεύθητε εἰς τὴν κώμην, τὴν ἀπέναντι ὑμῶν. Καὶ εὐθέως εὑρήσετε ὄνον δεδεμένην, καὶ πῶλον μετ' αὐτῆς· Λύσαντες ἀγαγετέ μοι. Καὶ ἐάν τις ὑμῖν εἴπῃ τι, ἐρεῖτε ὅτι ὁ κύριος αὐτῶν χρείαν ἔχει· εὐθέως δὲ ἀποστελεῖ αὐτούς. Τοῦτο δὲ ὅλον γέγονεν, ἵνα πληρωθῇ τὸ ῥηθὲν διὰ τοῦ προφήτου, λέγοντος. Εἴπατε τῇ θυγατρὶ Σιών. Ἰδοὺ, ὁ βασιλεύς ἔρχεταί σοι πραΰς, καὶ ἐπιβεβηκὼς ἐπὶ ὄνον, καὶ πῶλον υἱὸν ὑποζυγίου. Πορευθέντες δὲ οἱ μαθηταὶ, καὶ ποιήσαντες καθὼς προσέταξεν αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς, Ἤγαγον τὴν ὄνον καὶ τὸν πῶλον, καὶ ἐπέθηκαν ἐπάνω αὐτῶν τὰ ἱμάτια αὐτῶν, καὶ ἐπεκάθισαν ἐπάνω αὐτῶν. *Poſtquam autem Hieroſolimis propinquarunt, & Bethphage ad olivarum montem venerunt, miſit Jeſus duos Diſcipulos, dicens eis: ite in vicum, qui contra vos*

eſt, & protinus invenietis aſinam ligatam, & pullum cum ea : ſolvitote, & mihi adducitote. Quod ſi quis vobis aliquid dixerit, dicetis, Dominum eis egere ; & ſtatim dimittet vos. Hoc autem totum factum eſt, ut id accideret, quod a Vate dictum fuerat his verbis : dicite puellæ Sioni : ecce rex tuus tibi venit manſuetus, inſidens aſinæ, & aſello jumenti pullo. Igitur profecti diſcipuli, fecerunt ſicut eis mandaverat Jeſus, aſinamque & pullum adduxerunt, & eis veſtimenta ſua impoſuerunt, & eum ſuper ea collocarunt. Evang. Sec. Matth. c. 21. v. 1-7.

Les Juifs, pour énerver l'autorité, que les Chretiens tirent de l'accompliſſement de la Prophetie dont parle *S. Marc*, prétendent que les contrarietés, qui ſe trouvent dans les différens recits des Evangeliſtes, rendent ce qu'ils diſent ſuſpect de fauſſeté. Voions quelles ſont ces prétendues contradictions : premierement, diſent-ils, l'un des Evangeliſtes écrit ſimplement ; *quand ils furent venus à Bethphagé au mont des Oliviers.* Et l'autre dit : *Quand ils s'approchoient de Jeruſalem, étant près de Bethphagé & de Bethanie au mont des Oliviers.* Il y a dans ce dernier paſſage une faute inexcuſable de Géographie, & la ſituation des lieux eſt entierement déplacée ; car Bethphagé étoit veritablement fort près de Jeruſalem, & pour ainſi dire ſous les murs de cette Ville. Ainſi le premier Evangeliſte a pu dire, quand ils furent venus à Bethphagé au mont des Oliviers : mais comment le ſecond a-t-il pu placer Bethanie auprès de Jeruſalem, & même plus près de cette Ville que Bethphagé, puiſqu'il met Bethanie après Bethphagé en diſant *étant à Bethphagé & à Bethanie au mont des Oliviers.* Or loin que Bethanie fut au mont des Oliviers, & qu'il fut plus près de Jeruſalem que Bethphagé, il en étoit eloigné de quinze Stades, qui faiſoient deux grandes miles. Ainſi

il

il n'étoit ni auprès du mont des Oliviers, ni même auprès de Jeruſalem. Le recit des deux Evangeliſtes eſt donc directement contraire, &le dernier a même ignoré la ſituation des lieux don til parloit.

Voions actuellement ce que repondent à cela les Interpretes des Evangiles, & remarquons auparavant que *S. Marc* a dit ainſi que *S. Luc, étant près de Jeruſalem à Bethphagé & à Bethanie.* Ainſi les Juifs lui reprochent la même faute qu'à *S. Luc.*

Le ſavant *Bochart* en voulânt éclaircir cette difficulté me paroit l'avoir embrouillée. „Il eſt vrai, *dit-*„*il,* que dans les exemplaires grecs il y a dans S. Luc „& dans S. Marc, *étant près de Jeruſalem à Bethphagé* „*& à Bethanie :* mais la Vulgate traduit ſeulement dans „S. Marc *étant près de Bethanie*, ainſi de même que „S. Matthieu a fait ſeulement mention de Bethphagé, „je penſe que de même S. Marc n'a parlé que de Be„thanie. Quant à S. Luc, il faut convenir qu'il les „a joints enſemble, n'aiant pas fait attention à la ſitua„tion des lieux qu'il a confondue ; ſans cela partant du „chemin de Jerico à Jeruſalem, il eut nommé Beth„phagé après Bethanie qui eſt beaucoup plus éloigné de „Jeruſalem. Car Bethanie étoit à quinze Stades, c'eſt „à dire à deux miles de cette ville, & Bethphagé „étoit ſous les murs même de Jeruſalem, ſi nous en „croions les Hebreux, & c'étoit là où on faiſoit cui„re les oblations, comme le prouve le ſavant Bux„torff.“ *Ita Lucas, & Marcus etiam in noſtris exemplaribus* εἰς βηθφαγὴ καὶ βηθανίαν πρὸς τὸ ὄρος τῶν ἐλαιῶν, *ſed vulgatus Interpres in Marco ſolum legit* εἰς βηθανιαν: *Neque aliter Origenes, cujus verba ſunt in Matthæum tractatu 14. Videamus autem & de nomine Bethphagé, ſecundum Matthæum, Bethania autem ſecundum Marcum,*

Bethphage autem, & Bethaniæ ſecundum Lucam. Proinde ut Matthæus ſolius Bethphage, ita Marcum puto ſolius Bethaniæ meminiſſe, & Lucam utrumque junxiſſe ſine ullo reſpectu ad ſitum. Alioqui, in itinere Jerichunte Jeroſolymam, Bethphage nominaſſet ultimo loco, ut Hieroſolymis diſtabat quindecim ſtadiis Joh. 11. verſ. 18, id eſt, duobus milliaribus. Et Bethphage prope fuit ſub ipſis urbis mœnibus, ſi hebræis credimus. Proinde ibi coquebantur oblationes veſpertinæ, ut probat doctiſſimus Buxtorfius. Hierozoicon, ſive opus de animalibus ſcripturæ &c. auctore Samuel. Bochardo. Lib. II. cap. 17. p. 210.

Je ne vois pas l'avantage, que les Interpretes peuvent retirer de ce que dit ici *Bochart :* car il convient que *S. Luc* s'eſt trompé, ainſi il juſtifie le reproche des Rabins : & quant à ce qu'il dit que la Vulgate, dans *S. Marc*, traduit ſeulement *à Bethanie*, ſans faire préceder Bethphagé, cela n'otte que l'incorrection géographique de placer Bethanie plus près de Jeruſalem que Bethphagé ; mais il reſte toujours la faute de placer Bethanie au mont des Oliviers & près de Jeruſalem, lorſqu'il en étoit eloigné de deux miles. Ainſi au lieu d'une contradiction *Bochart*, par ſon explication, en produit trois, celle de *S. Luc*, celle de *S. Marc*, & celle de *S. Matthieu.*

Allons plus avant, & en examinant les objections des Rabins ſur ce paſſage, qui paroit d'abord ſi ſimple, nous verrons toujours d'avantage la néceſſité d'un Juge ſouverain de la foi, qui puiſſe retablir l'uniformité dans les différens paſſages, & déclarer au quel on doit rapporter tous les autres. Les Rabins prétendent, que l'on n'a pas nommé l'endroit, où l'on alla chercher l'aneſſe & ſon poulain, parcequ'il n'y avoit aucun village entre Bethphagé & Jeruſalem ; ils fortifient cette objection par l'aveu de pluſieurs Interprê-

tes,

tes, qui conviennent qu'il n'y avoit aucun village, qui put être conſideré comme ſitué vis-à-vis du Meſſie & de ſes diſciples allant à Jeruſalem, & ils diſent qu'il faut entendre Jeruſalem même par les mots de *village vis-à-vis*. Il eſt vrai que *Bochart* refute cette explication d'une maniere invincible, prouvant qu'on n'a pu donner le nom de κώμη, *vicus*, *Village* à Jeruſalem, qui ne pouvoit être appellé que de celui de πόλις, *urbs*, *ville*, étant une des plus conſidérables de l'Aſie. Il n'y a rien à repondre à cela. Mais d'un autre côté lorsque les Rabins diſent, qu'on nomme donc ce village; *Bochart*, comme les autres Interpretes, eſt obligé d'avouer qu'il n'en ſait rien, & que les anciens n'en ont pas parlé. *Nugantur, qui vicum vobis adverſarium interpretantur, id eſt Hieroſolymam apoſtolis adverſatam. Neque enim hieroſolyma κώμη vicus, ſed πολις urbs appellatur, ut certe urbs erat una ex totius Aſiæ maximis: & fortaſſe ob id ipſum in Marco εἰς την πόλιν pro εἰς κώμην, legunt non nulli Codices: nempe ut Hieroſolymorum urbs ſignificari putetur, ego vicum intelligo qui oculis ſe offerebat, quis is fuerit tacere veteres. Hierozoicon ſive opus de animalibus S. Scripturæ &c. Auctore Samuele Bocharto L. II. c. 17. p. 210.*

Voions encore pluſieurs contradictions apparentes, qui fourniſſent toujours aux Rabins de nouvelles difficultés. Un des Evangeliſtes, objectent ils, parle ſimplement d'un poulain, qui étoit attaché, εὑρήσετε πῶλον δεδεμένον, *invenietis pullum alligatum*; & l'autre Evangeliſte dit; *vous trouverés une aneſſe attachée & ſon poulain qui eſt avec elle* εὑρήσετε ὄνον δεδεμένην, καὶ πῶλον μετ' αὐτῆς. *Statim invenietis aſinam alligatam, & pullum cum ea.*

Voila une contradiction manifeſte; mais ce qui accroit encore, (continuent les Rabins) l'incertitude

de tout ce recit, qui paroit avoir été fabriqué pour y faire quadrer certains endroits des prophetes ; c'eſt qu'un troiſieme Evangeliſte parle de ce poulain, comme s'il avoit été trouvé par hazard ſur le chemin auprès de Jeruſalem, & ne dit pas un mot ni de l'aneſſe, ni de la miſſion des diſciples, & reduit ce fait à ce peu de paroles : *Jeſus aiant trouvé un poulain s'aſſit deſſus* ἐυρὼν δὲ ὁ Ιησοῦς ὀνάριον, ἐκάθισεν ἐπ' αὐτό. *Cum autem reperiſſet Jeſus aſellum, inſedit ſuper eum. Joan. Evan. Evang. XII. v. 14.*

Les Evangeliſtes, pourſuivent les Rabins, ne s'accordent pas d'avantage ſur le quel de ces deux animaux monta le Meſſie : ſelon deux Evangeliſtes il doit s'être ſervi uniquement du poulain, & ſelon un troiſieme il a du monter ſur l'un & ſur l'autre ; ſi ce n'étoit pas dans le même tems, du moins il monta alternativement ſur l'aneſſe & ſur l'anon, puisque le dernier Evangeliſte dit en termes exprès : *ils amenerent l'aneſſe & l'ane, mirent leurs vetemens deſſus, & le firent aſſoir ſur eux.* Ἤγαγον ὄνον καὶ τὸν πῶλον, καὶ ἐπεθηκαν ἐπάνω αὐτῶν τὰ ἱμάτια αὐτῶν, καὶ ἐπεκάθισαν ἐπάνω αὐτῶν. *Et adduxerunt aſinam & pullum & poſuerunt ſuper illi pallia ſua & ſedit ſupra illis. Matth. Evang. C. XXI. verſ. 7.*

Quelques Interpretes, entre autres *Theophilacte*, diſent qu'il faut entendre par ces mots, *il s'aſſit ſur eux* ἐκάθισεν *& ſedit ſuper illis*, qu'il s'aſſit ſur les habits, mais non pas ſur les deux animaux à la fois ; qu'il monta d'abord l'aneſſe, enſuite le poulain. Ces diſtinctions ne plaiſent point à *Bochart*. Il dit que ſi les deux diſciples mirent également leurs habits ſur l'aneſſe & ſur l'anon, qu'ils avoient amenés, l'aneſſe aiant l'habit d'un diſciple, & le poulain celui d'un autre, on ne peut pas plutôt dire que le Meſſie s'aſſit

ſur

ſur les habits, que ſur les deux animaux (chaque animal n'aiant qu'un habit). Le même *Bochart* n'approuve pas d'avantage l'explication, qui fait monter le Meſſie alternativement ſur l'aneſſe & ſur le poulain: il a donc recours à la grammaire, & prétend que le plurier eſt mis dans cet endroit pour le ſingulier: comme lorsqu'il eſt dit dans la Geneſe, *l'Arche ſe repoſa ſur les monts Arrat*, quoiqu'il n'y ait qu'un ſeul mont Arrat. Les Rabins ne reſtent pas ſans reponſe; & la queſtion de fait devenant une queſtion de grammaire, chacun deffend ſon opinion avec la même vivacité. *Et adduxerunt eum ad Jeſum, & palliis ſuis pullo injectis compoſuerunt Jeſum. Quæ fere eadem in Marco. Sed in Matthæo: adduxerunt aſinam & pullum, & poſuerunt,* ἐπάνω αὐτῶν *ſuper illis pallia ſua* καὶ ἐπεκαθίσαν, *& eum collocarunt (alia lectio,* καὶ ἐκάθισεν *& ſedit ſuper illis.) In quibus hoc multos torquet, quod vel diſcipulos Chriſtum collocaſſe legunt, vel Chriſtum inſediſſe* ἐπάνω αὐτῶν *ſuper illis, quaſi in utrumque ſimul fuerit collocatus, aut in utrumque inſederit. Cui incommodo ita occurrit Theophylactus* Ἐκάθισε δὲ ἐπάνω αὐτῶν, οὐχὶ τούτων δύο ὑποζυγίων, ἀλλὰ τῶν ἱματίων· ἢ πρῶ τὸν μὲν ἐκάθισεν ἐπὶ τῆ ὄνῳ, εἶτα καὶ ἐπὶ τῆ πώλῳ. Sedit autem ſuper illis, non ſuper duobus jumentis, ſed ſuper palliis: aut ſuper quidem aſinæ, deinde etiam pullo inſedit. *Quarum ſolutionum prior non ſatis placet, quia ſi diſcipuli duo, qui duo jumenta adduxerant, ſingulis ſingula pallia impoſuerant, Chriſtus non magis pluribus inſedit palliis, quam pluribus jumentis. Itaque objectio nondum ſoluta eſt Sed neque probo poſteriorem, qua Chriſtus fingitur primo aſinæ, deinde pullo inſediſſe; quia non videtur dignum Majeſtate Chriſti, ut in tam ſolemni pompa tam breve iter pluribus jumentis confecerit, & ex uno in alterum inſiliverit quaſi, ut deſultorii equites, quos*

ἀμ-

ἀμφίππους græci dixere. Omnino igitur hic agnoſcenda eſt numeri Enallage, qua pluribus indefinite tribuitur quod illorum uni convenit: ut Gen. 8. v. 4. Quievit Arca ſuper montes Ararat, id eſt, ſuper unum montium. Id. ib. p. 212.

Les Rabins demandent enſuite, pourquoi tous les Peres de l'Egliſe donnent un ſens ſi différent à l'entrée du Meſſie dans Jeruſalem, monté ſur un poulain; les uns contrediſant les autres. *Bochart* convient de la diverſité des opinions des Peres, il rapporte même celle, qui ſe trouve dans l'opinion des plus illuſtres. „S. Chriſoſtome, *dit-il*, penſe que Jeſus fit ainſi ſon „entrée dans Jeruſalem, pour que nous euſſions dans „lui un exemple de la modeſtie. L'auteur de l'ouvrage „imparfait ſur S. Matthieu veut, que l'intention du „Meſſie ait été d'exciter d'avantage l'envie de ſes en„nemis, qui penſoient à le faire mourir." (Voila ſurement un deſſein bien éloigné de celui que S. Chriſoſtome ſuppoſe au Meſſie). „Pluſieurs Peres ont re„cours au miſtere & à l'allegorie, au nombre des quels „eſt S. Jerome, qui dans ſon Commentaire ſur Zacha„rie dit, que par l'aneſſe & le poulain il faut entendre „les deux peuples, celui qui eſt circoncis, & celui qui „a le prepuce: dont le premier, à l'exemple de l'a„neſſe, avoit porté le joug d'une loi penible, & l'au„tre, ſemblable à un poulain indompté, n'avoit point „encore été ſous le joug." *Porro cur hac pompa Chriſtus ingreſſus ſit Hieroſolimam plures cauſæ afferuntur. Chryſoſtomus ait id factum, ut inſigne modeſtiæ exemplum in Chriſto haberemus. Auctor operis imperfecti in Matthæum vult Chriſtum ita ſe regem Judeorum eſſe profeſſum, ut hoſtium invidiam eo acrius in ſe concitaret, à quibus morti traderetur. Multi ad miſteria confugiunt, & interpretationes allegoricas, ut Hieronimus in Zachariam,*

qui

qui per asinam, & pullum, utrumque populum intelligit circumcisionis & præputii: quorum prior, instar subjugis asinæ, gravissimum legis portaverat jugum; alter ut pullus indomitus, nulli adhuc jugo assuetus, Christi sessione didicit ambulare, & rectam viam ingredi. Id. ib. p. 212.

Enfin les Rabins viennent au point le plus essentiel de la dispute, qui est celui de l'accomplissement des propheties, dont parlent les Evangelistes. Le Rabin *Moise* prétend, que l'une de ces propheties a été accomplie, dans la personne de *Nehemie*, & le Rabin *Aben Ezra* prétend que l'autre l'a été dans celle de *Judas Maccabée. Hi sunt Rabbi Moses Sacerdos, & Aben Ezra: quorum alter in Nehemia, alter in Juda Macchabæo impletum esse contendunt Zachariæ oraculum de Rege, qui pauper, atque humilis Hierosolimam erat ingressurus. Id. ib. p. 214.*

Voions d'abord sur quoi ces deux Rabins, ainsi que plusieurs autres, fondent leurs sentimens; nous rapporterons ensuite, ce qu'on leur a repondu. Le Rabin *Josué*, fils de *Levi*, dit que le passage de *Zacharie* ne peut point regarder le Messie, puisque *Daniel* a prédit qu'il viendroit porté sur les nuages du Ciel. *Et ecce cum nubibus cœli, sicut filius hominis venit.* A cela *Bochart* repond, qu'il faut expliquer ainsi la prophetie de *Daniel* & de *Zacharie*: Si les Israelites en sont dignes, le Messie viendra avec les nuages, s'ils n'en sont pas dignes, il viendra pauvre & monté sur un ane. *Rabbi Josue, filius Levi, objecit scriptum est de Messia. Daniel Cap. VII. v. 9. & ecce cum nubibus cœli, sicut filius hominis venit. At Zachar. Cap. IX. vers. 13. de eodem scriptum est, pauper & insidens asino: respondeo; si Israelitæ digni sunt, veniet cum nubibus cœli, si non sunt digni, veniet pauper & insidens asino. Id. ib. p. 214.* Mais il n'y a rien de moins conséquent & de plus dan-

dangereux, ſi je l'oſe dire, que la reponſe de *Bochart*; de moins conſéquent, parceque les Juifs prétendront, qu'ils étoient dignes que le Meſſie arriva ſur les nuës, & non point ſur un ane; & qu'il faudra, pour leur prouver le contraire, abandonner la queſtion principale, & la ſeconde entrainera des diſcuſſions, qui ne finiront jamais: j'ajoûte, de plus dangereux, parcequ'on ne ſauroit jamais à quoi s'en tenir, s'il étoit permis d'expliquer les propheties conditionellement. C'eſt ce qu'on reprocha à *S. Bernard*, dont toutes les propheties n'avoient eu d'autre effet, que de faire perir un million d'hommes: il crut ſe juſtifier en diſant, qu'il n'avoit prédit que conditionellement, ſelon la conduite que tiendroient les Croiſés. Un illuſtre philoſophe s'eſt moqué de cette reponſe: nous placerons ici ce qu'il en dit.

„Il n'y eut jamais d'expedition plus malheureuſe, „que celle qui fut entrepriſe ſur les belles eſpérances „de *S. Bernard*. Ces pauvres & infortunés Croiſés ne „manquerent pas de ſe plaindre, qu'il les avoit pouſ„ſés dans le précipice par ſes fauſſes prédictions. Que „repondit-il à cela? j'ai bien de la peine, Monſieur, „à vous en parler à cœur ouvert; mais je m'y reſous „enfin. Au lieu d'avouer de bonne foi, qu'il avoit été „trompé le premier, il ſe ſauva dans le pitoiable azile „des promeſſes conditionelles, faiſant entendre, que „quand il avoit prédit, que la Croiſade ſeroit heureuſe, „c'étoit en ſous-entendant, comme une condition né„ceſſaire, que les Croiſés n'offenſeroient point le bon „Dieu par le déreglement de leurs mœurs. Avouez„moi, que c'eſt ſe moquer du monde, que de s'ériger „en Prophete, pour prédire ce qui n'arrivera jamais, & „pour ne pas dire un ſeul mot de ce qui arrivera „effectivement. Ou il ne falloit pas que *S. Bernard* ſe

„me-

„melat de prédire l'avenir, ou il devoit prédire les „désordres effectifs, dans les quels les Croisés tom„berent, au lieu de leur prommettre des victoires ima„ginaires qui ne devoient jamais arriver. " Pensées diverses sur les Cometes &c. T. II. p. 702.

Qui peut actuellement douter, en voiant les difficultés qui naissent dans l'explication des endroits de la Bible, qui paroissent les plus clairs, qu'il ne soit nécessaire, pour accorder ces passages, & pour decider du veritable sens qu'on doit leur donner, qui peut douter, dis-je, qu'il ne soit nécessaire d'établir une assemblée de gens éclairés, du jugement des quels on ne puisse point appeller, & qui soit dans la nouvelle loi, ce que le Sanhedrin, ou l'assemble des plus savans Juifs, étoit dans l'ancienne? Mais, dira-t-on, quel secours auront de plus ces juges souverains, que n'aient pas les autres particuliers? Ils auront l'avantage de s'être plus appliqués que les autres dans l'étude des Ecritures, & dans celle de la Tradition, sans la quelle l'Ecriture devient inexplicable dans bien des endroits. Mais, replique-t-on, la tradition est souvent trompeuse, c'est ce qu'on peut prouver évidemment, expliquer donc l'Ecriture par la tradition, c'est risquer de donner une interpretation fausse à un texte, qui ne peut mentir, & qui part de la verité même. Il est certain que le texte de l'Ecriture est toujours vrai; mais une verité obscure peut jetter aussi facilement dans l'erreur que le mensonge. Il reste donc toujours la nécessité de débrouiller cette verité: la tradition est fautive quelquefois, cela est encore très veritable, mais elle est aussi souvent très exacte. Il s'agit de se servir de la tradition, lorsqu'elle est autentique, & de discerner les endroits où elle a été alterée. Qui peut mieux s'acquitter de ce devoir, que des Savans que

leur

leur état engage à faire leur étude principale de cette même tradition ? Si certaines gens font un mauvais uſage d'un très bon principe, ce n'eſt pas la faute du principe, c'eſt celle de ceux qui en abuſent. Je ne puis m'empêcher d'avouer de bonne foi, que dans les premieres diſputes, qu'excita le Proteſtantiſme, les Docteurs Catholiques firent ſouvent, ainſi que dit le proverbe, *fleche de tout bois*, & qu'ils voulurent s'autoriſer d'un nombre de traditions non ſeulement douteuſes, mais évidemment fauſſes. D'un autre côté les Proteſtans, aiant une fois établi le principe de rejetter toutes les traditions, refuſerent de reconnoitre l'autorité de celles, qui étoient évidentes. Qu'arriva-t-il de cela ? une funeſte diviſion, qui a fait couler plus de ſang chrêtien, que l'ambition demeſurée des anciens Romains n'en fit repandre pendant ſept cens ans. Cependant il eut été aiſé de prevenir tant de maux, ſi l'on eut voulu convenir amiablement d'un principe bien clair & bien évident ; ſcavoir, que toute verité obſcure, pour être compriſe, a beſoin d'être éclaircie, & que le meilleur moien d'en venir à bout, c'eſt de conſulter avec ſoin & avec precaution, ce qu'on a penſé & dit ſur cette verité obſcure ; jamais il n'y eut eu de guerre de religion, ſi l'on eut ſuivi cette ſage maxime. On eut contenté les gens raiſonnables des deux partis, puisque les Catholiques auroient rejetté de bonne foi, non ſeulement toutes les traditions fautives, mais même douteuſes, & que les Proteſtans auroient reçu celles dont la verité étoit autentique. Ainſi avec l'aide du fil d'une tradition épurée on ſe fut conduit dans un labirinthe, où, ſi je l'oſe dire, & les Catholiques & les Proteſtans ſe ſont ſouvent égarés : les Catholiques en voulant former, pour ſe conduire, un fil fait de toute ſortes de pieces, ſujet à être rom-

rompu, & denoué au moindre ébranlement; & les Proteſtans en parcourant ce labirinthe ſans un fil ſalutaire, qui put les aider dans les contours obſcurs, où le ſecours d'une tradition épurée leur eut été d'une très grande utilité.

Je ne cherche point ici à condamner perſonne; je le repete, je ne fais pas le Controverſiſte: plut au Ciel que les premiers Theologiens proteſtans, & les premiers Controverſiſtes catholiques euſſent tous eu l'eſprit de douceur, qu'eurent *Eraſme* & *Melanchton!* je ne doute pas que l'on ne fut venu à bout de trouver un juſte milieu, & d'empecher la funeſte ſéparation des trois différentes Communions. Au contraire, dans ces tems malheureux la Cour de Rome, toujours attentive à ſes prérogatives & à ſes prétendus droits, qui ont tant de fois nuit au Chriſtianiſme, ne voulut pas relacher la moindre choſe de ſes prétenſions; & *Luther* emporté & violent, devenu le Chef & l'Apôtre d'un parti auſſi puiſſant que celui du Pape, n'étoit pas plus aiſé à ramener à la douceur & à l'eſprit d'union, que la Cour de Rome. Quant à *Calvin*, ſans être auſſi violent que *Luther*, il étoit auſſi inflexible que lui, & moins capable d'en venir à un accommodement, où il auroit fallu abandonner quelques opinions. Peut-être cette fermeté eſt elle pardonnable dans un homme, perſuadé de deffendre la verité.

Je ne decide point entre Geneve & Rome:

Je n'ajouterai point comme Monſieur de *Voltaire*,

Mais j'ai vu la fureur de tous les deux côtés;

car dans ces tems plus heureux où je vis, j'ai rencontré dans toutes les différentes communions pluſieurs Theologiens auſſi pacifiques qu'éclairés, & dont la charité chretienne égaloit les lumieres ſuperieures. J'ai vu chez les Catholiques un *Tournemine* au milieu des Jeſuites

intolerans, & un *Colbert* dans le ſein du Janſeniſme, plaindre les Proteſtans, en condamnant leurs ſentimens. J'ai admiré chez les Reformés, les la *Chapelle*, les *Saurin*, les *Beauſobre*, refurant les Catholiques & les protegeant contre le zele outré de l'intolerance. Je felicite les *Chais*, les *Joncourt*, les *Achard* & les *Sac*, aiant le même merite qu'ont eu ces grands hommes, de les imiter encore dans leur maniere de penſer, digne d'un vrai chretien.

Chapitre II.

§. 1.

L'eſprit ſeul voit le Dieu éternel, qui eſt le principe & l'ouvrier de toutes les choſes; mais nous voions par la vue le Dieu produit, le monde, & ſes parties celeſtes, qui étant étherées ſont diviſées de deux façons; de ſorte que les unes ſont homogenes, & les autres ſont hétérogenes. Les parties, qui ſont homogenes, conduiſent toutes les choſes, qui ſont dans elles, de l'Orient au Couchant par un mouvement général *(c'eſt à dire par le mouvement commun)*; mais les parties, qui ſont hétérogenes, conduiſent en

Κεφ. β.

§. 1.

Θ ΕΟ'Ν δὲ, τὸν μὲν αἰώνιον νόος ὁρᾷ μόνος, τῶν ἁπάντων ἀρχαγὸν καὶ γενέτορα τουτέων· τὸν δὲ γενητὸν ὄψει ὁρέομες, κόσμον τε τόνδε καὶ τὰ μέρεα αὐτῶ, ὁκόσα ὡράνια ἐντί. τάπερ αἰθέρια ὄντα, διαιρετὰ δίχα· ὡς τὰ μὲν, τᾶς ταυτῶ Φύσιος ἔιμεν· τὰ δέ, τῶ ἑτέρω· ὧν τὰ μὲν, ἐξωθεν ἄγει παντὰ ἐν αὐτοῖς τὰ ἐντὸς, ἀπ' ἀνατολᾶς ἐπὶ δύσιν τὰν καθ'

dedans depuis le Couchant les choſes qui ſont raportées & ramenées vers le Levant, & qui ſont mues ſelon elles mêmes, ou *d'un mouvement particulier*; elles ſont emportées accidentellement par le transport général, (ou par le transport de l'homogene), qui a la puiſſance la plus forte dans le monde.

καθ' ἅπαν κίνασιν· τὰ δὲ, τᾶς τῶ ἑτέρω, ἐντὸς ἀπὸ ἑσπέρας, τὰ ποθ' ἕω μὲν ἐπαναφερόμενά τε καὶ κατ' αὐτὰ κινεόμενα· [1] συμπεριδινέεται δὲ κατὰ συμβεβηκὸς τᾷ ταυτῶ φορᾷ, κράτος ἐχοίσα ἐν κόσμῳ κάρρον.

§. 2. Le transport *particulier* ou hétérogene, étant diviſé ſelon les proportions harmoniques, a été diſtribué en ſept cercles. La Lune, étant la plus voiſine de la terre, donne ſon periode dans un mois: & le Soleil finit

§. 2. Ἁ δὲ τῶ ἑτέρω φορὰ, μεμερισμένα καθ' ἁρμονικὼς λόγως, ἐς ἑπτὰ κύκλως συντέτακται. ἁ μὲν ὦν σελάνα ποτιγειοτάτα ἔασσα, ἔμμηνον τὰν περίοδον ἀποδίδωτι· ὁ δ' ἄλιος

[1] Δε *σύμπεριδινέεται*, *elles ſont emportées*. S'il étoit permis de compoſer des mots, il faudroit, pour bien rendre le ſens de Timée, dire elles ſont *entourbillonées*.

après elle ſon cercle dans un an. Deux autres Aſtres ſont d'un cours égal au Soleil; celui de Mercure, & celui de Junon, qui eſt appellé par le peuple l'aſtre de Venùs, & *Lucifer* ou *porte-lumiere:* (car le vulgaire & les bergers ne ſont pas habiles dans les choſes, qui concernent l'aſtronomie ſacrée, & immuable des levés occidentaux & orientaux:) le même *Aſtre* eſt tantôt occidental, quand il ſuit le ſoleil d'aſſez loin, pour n'être pas obſcurci par ſa lumiere; & tantôt il eſt oriental, quand il precede le Soleil, & qu'il ſe leve vers le point du jour. L'aſtre de Venus eſt donc ſouvent porte-lumiere, (ou Lucifer) lorsqu'il va avec

ἄλιος μετὰ ταύταν ἐνιαυσιαίῳ χρόνῳ τὸν αὐτῶ κύκλον ἐκτελεῖ. δύο δ' ἰσόδρομοι ἀελίῳ ἐντί, Ἑρμᾶ τε καὶ Ἥρας· τὸν Ἀφροδίτας καὶ φωσφόρω τοὶ πολλοὶ καλέοντι. νομῆς γὰρ καὶ πᾶς ὅμιλος οὐ σοφὸς τὰ περὶ τὰν ἱερὰν ἀστρονομίαν ἐντί, οὐδ' ἐπισάμων ἀνατολᾶν τᾶν ἑσπερίων καὶ ἑῴων. ὁ γὰρ αὐτὸς, πόκα μὲν ἕσπερος γίγνεται, ἑπόμενος τῷ ἀλίῳ τοσοῦτον, ὁκόσον μὴ ὑπὸ τᾶς αὐγᾶς αὐτῶ ἀφανισθῆμεν· πόκα δὲ ἕῳος, αἴκα προαγέηται τῶ ἀλίω, καὶ

le Soleil. Cependant cet aſtre n'eſt pas le ſeul qui merite le nom de porte-lumiere, mais il peut être auſſi donné à pluſieurs étoiles fixes & à pluſieurs planetes: car tout aſtre d'une certaine grandeur, paroiſſant ſur l'horizon avant le Soleil, annonce le jour.

προανατέλλῃ ποτ' ὄρθρον. Φωσφόρος ὢν πολλάκις μὲν γίγνεται ὁ τᾶς Ἀφροδίτας, διὰ τὸ ὁμοδρομεῖν ἁλίῳ· οὐχ εἷς δέ, ἀλλὰ πολλοὶ μὲν τῶν ἀπλανέων, πολλοὶ δὲ τῶν πλαζομένων. πᾶς δὲ ἐν μεγέθει ἀστὴρ ὑπερ τὸν ὁρίζοντα πρὸ ἁλίου προγενόμενος, ἁμέραν ἀγγέλλει.

§. 3. Les trois planetes de Mars, de Jupiter, & de Saturne, ont leur viteſſe propre, & leur revolution inégale *entre elles*, achevant leur courſe dans un tems reglé, *qui eſt propre à chacune d'elles*, ainſi que l'eſt leur apparition, leur diſparition, leurs éclipſes, qui produiſent des levés & des couchés veritables; & elles achevent leur viſible appa-

§. 3. Τοὶ δ' ἄλλοι τρεῖς, Ἄρεός τε καὶ Διὸς καὶ Κρόνω, ἔχοντι ἴδια τάχεα καὶ ἐνιαυτὼς ἀνίσως· ἐκτελέοντι δὲ τὸν δρόμον, περὶ καταλάψιας ποιεύμενοι, φάσιάς τε, καὶ κρύψιας, καὶ ἐκλείψιας, γεννῶντες ἀτρεκέας τε ἀνατολὰς καὶ δύσιας· ἔτι δὲ φάσιας φανερὰς ἕῳας ἢ ἑσπερίας ἐκτελέοντι ποτὶ

rition orientale & occidentale avec le Soleil, le quel donne le jour par ſa courſe de l'Orient au Couchant : & il procure la nuit d'une autre façon, par ſon mouvement du Couchant au Levant, étant entrainé par le mouvement général (ou homogene) ; & l'année eſt formée par le mouvement particulier du ſoleil.

τὶ τὸν ἅλιον, ὃς ἀμέραν ἀποδίδωτι τὸν ἀπ' ἀνατολᾶς ἐπὶ δύσιν αὐτῶ δρόμον· νύκτα δὲ, τὰν ἀπὸ δύσιος ἐπ' ἀνατολὰν κίνασιν κατ' ἄλλο ποιέεται, ἀγόμενος ὑπὸ τᾶς ταυτῶ Φορᾶς· ἐνιαυτὸν δὲ καττὰν αὐτῶ καθ' ἑαυτὸν κίνασιν.

§. 4. Ainſi le Soleil par ces deux mouvements décrit une ſpirale, s'avançant d'un ſeul côté dans un tems *reglé* & journalier ; & étant entrainé par la ſphere des étoiles fixes, il fait alternativement les periodes de la nuit & du jour. Et l'on appelle parties du tems ces periodes, que Dieu a arrangées avec le

§. 4. Ἐκ δὲ τουτέων τῶν κινασίων, δύο ἐασσᾶν, τὰν ἕλικα ἐκτυλίσσει, ποθέρπων μὲν κατὰ μίαν μοῖραν ἐν ἀμερησίῳ χρόνῳ, περιδινεύμενος δὲ ὑπὸ τὰς τῶν ἀπλανέων σφαίρας, καθ' ἑκάσαν περίοδον, ὄρφνας καὶ ἀμέρας. χρόνω δὲ τὰ μέρεα, τάσδε τὰς περιό-

monde. Car les Aſtres n'étoient pas avant le monde, ni par conſéquent l'année, ni les periodes des ſaiſons, par les quelles le tems produit eſt meſuré: & ce tems eſt l'image du tems qui n'eſt pas produit, que nous appellons l'éternité. Car de même que le Ciel a été créé ſelon l'exemple, *& ſur le modele* éternel qui eſt le monde idéal: de même auſſi le tems *fini* a été fait, avec le monde, ſur le tems éternel comme ſon modele.

ριόδως λέγοντι, ὡς ἐκόσμησεν ὁ θεὸς σὺν κόσμῳ. οὐ γὰρ ἦν πρὸ κόσμου ἄστρα· διόπερ οὐδ' ἐνιαυτός· οὐδ' ὡρῶν [2] περίοδοι, αἷς μετρέεται ὁ γενναὸς [3] κόσμος οὗτος. εἰκὼν δέ ἐστι τῷ ἀγεννάτῳ χρόνῳ, ὃν αἰῶνα [4] ποταγορεύομες. ὡς γὰρ ποτ' ἀΐδιον παράδειγμα τὸν ἰδανικὸν κόσμον ὅδε ὡρανὸς ἐγεννάθη, οὕτως ὡς πρὸς παράδειγμα τὸν αἰῶνα ὅδε χρόνος σὺν κόσμῳ ἐδαμιουργήθη.

[2] Οὐδ' ὡρῶν περίοδοι, ni les periodes des ſaiſons ὡρῶν, genitif pluriel dorien pour ὡρῶν.

[3] Αἷς μετρέεται ὁ γενναὸς κόσμος οὗτος. Cette leçon quoiqu'elle ſoit dans le texte imprimé à Londres, & qu'elle ſoit auſſi dans celui ci, me paroit défectueuſe: *ni les periodes des ſaiſons par les quelles le monde produit eſt meſuré.* J'aime mieux lire χρόνος, comme on le trouve dans pluſieurs Manuſcrits, à la place de κόσμος. J'ai donc traduit *les periodes des ſaiſons, par les quelles le tems produit eſt meſuré.*

[4] Ποταγορεύομες, *nous appellons*, dorien, pour ποταγορεύομεν.

DIS-

DISSERTATIONS
sur le
SECOND CHAPITRE.

Ὁ δ' ἅλιος μετὰ ταύταν ἐνιαυσιαίῳ χρόνῳ τὸν αὑτῶ κύκλον ἐκτελεῖ. Et le Soleil finit après elle (la Lune) son cercle dans un an. Chapitre II. §. 2.

L'on voit ici combien l'aſtronomie du tems de *Timée* de *Locres* étoit encore défectueuſe : ce n'eſt pas, que l'on n'eut divers ſiſtemes ſur l'ordre & la diſpoſition des parties du monde, mais ces ſiſtemes étoient très défectueux. *Anaximene*, par exemple, prétendoit que le Soleil ne tournoit point jusqu'au deſſous de la Terre, qui, ſelon lui, étoit un ſimple plan, une eſpece de table, autour de la quelle tournoit le Soleil, comme un bonnet tourne autour de la tête. *Καθὼς ἕτεροι ὑπειλήφασιν, ἀλλὰ περὶ γῆν ὡσπερεὶ περὶ τὴν ἡμετέραν κεφαλὴν στρέφεται τὸ πίλιον, κρύπτεσθαί τε τὸν ἥλιον ἐχ ὑπὸ γῆν γενόμενον. Non tamen, ut putarunt alii ſubter terram dicit ſidera commoveri, ſed perinde ac circum caput noſtrum vertitur pileum, circa terram verti. Origen. Philoſoph. Cap. VII.*

Pythagore avoit pris des Egyptiens l'opinion, que la Lune étoit la plus baſſe des planetes, & qu'immediatement après elle venoit le Soleil. *Timée* de *Locres*, comme l'on voit, embraſſa ce ſentiment, que *Platon* adopta dans ſon Timée. *Ariſtote* ſoutient la même opinion dans ſes Livres *du Ciel*.

Ptolemée, qui vivoit ſous l'Empereur *Adrien*, fut le premier Aſtronome, qui fit un ſiſteme vraiſembla-

ble, ſur l'arrangement & la diſpoſition des parties du monde. Il plaça la Terre immobile au centre de l'Univers, & fit tourner autour d'elle tous les corps celeſtes : d'abord la Lune, après Mercure, enſuite Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, & Saturne. La Terre ſe trouvoit au milieu des cercles, que décrivent ces planetes ; ces cercles étoient d'autant plus grands qu'ils étoient plus éloignés de la Terre ; par une ſuite néceſſaire de cet arrangement, les planetes les plus éloignées de la Terre, parcourant un cercle beaucoup plus grand, emploioient plus de tems à faire leur cours : l'experience & la vue nous confirment cette verité. Le firmament, ou l'orbe des étoiles fixes, eſt placé au deſſus des planetes, enſuite viennent les deux ſpheres criſtalines, & enfin le Ciel empirée, ou le Ciel des ciels. Ce ſiſteme étoit d'abord aſſés ſimple, mais *Ptolemée*, & ſurtout ſes diſciples, furent dans la ſuite obligés d'y ajoûter bien des choſes, & de multiplier les cercles & les cieux ; comme les criſtalins qui ne ſont pas de *Ptolemée*, non plus que les voutes dans l'épaiſſeur des orbes celeſtes, inventées par *Peurbach*.

La néceſſité d'expliquer la cauſe des différents mouvements des planetes, fut la cauſe de ces nouveaux cercles ; on en mit pluſieurs petits dans les grands, qu'on appella Epicicles ; & l'on crut, à la faveur de tant de différents cercles, pouvoir expliquer toutes les difficultés du mouvement des planetes, qui ne ſont pas ſi regulieres dans leur cours, qu'elles n'aillent tantôt plus vite, tantôt plus lentement, tantôt dans un ſens, tantôt dans un autre, étant quelquefois plus éloignées de la Terre & quelquefois plus proches. Il étoit encore très difficile d'expliquer, ſelon ce ſiſteme, & de concilier le mouvement journalier, qui emporte les étoiles d'Orient en Occident autour des poles du monde, avec un autre

tre mouvement propre & fort lent qui les emporte d'Occident en Orient, autour des poles de l'Ecliptique, dans la durée de vingt cinq mille ans, & en même tems avec un autre mouvement, qui les emporte dans un an autour des mêmes poles d'Orient en Occident.

Les Cometes étoient un nouvel embaras; comme elles n'ont point de Ciel particulier pour y faire leur mouvement, elles devoient briſer les glaces & les criſtaux de tous ces Cieux, pour ſe faire un paſſage.

Malgré tous les défauts du ſiſteme de *Ptolemée*, il falloit cependant être un très grand Aſtronome pour l'avoir inventé, ſurtout dans le tems où il vivoit; les ſiſtemes, qu'on avoit formés avant lui, n'étant propres qu'à le jetter dans les erreurs les plus groſſieres. *Tycho-Brahé*, au jugement de *Gaſſendi*, le plus grand Aſtronome qu'il y ait eu, *Aſtronomorum Coriphæus*, parle de *Ptolemée* avec beaucoup d'éloge: il dit qu'il a été un très grand homme, & ſi inſtruit dans tout ce qui concerne l'aſtronomie, que ſans lui à peine auroit-on aujourdhui les premieres notions de cette ſcience. *Magnus artifex & de tota re aſtronomica adeo præclare meritus, ut ſine ejus operibus vix pateret ad hanc artem acceſſus. Tycho Brahe Oper. pag.* 17.

Ce qui détruit entierement le ſiſteme de *Ptolemée*, c'eſt que par des obſervations très exactes faites dans ces derniers tems, on a découvert que Venus & Mercure tournent autour du Soleil, & non autour de la Terre. Ainſi quand on pourroit expliquer toutes les autres difficultés, celle-là rend abſolument ce ſiſteme inſoutenable.

Au ſiſteme de *Ptolemée* ſuccéda celui de *Copernic*. Mr. de *Fontenelle* a dit qu'il étoit allemand; mais il a commis en cela une faute; car *Copernic* étoit né l'an

1478.

14-8. à *Thorn*, ville de la Pruſſe qu'on nomme aujourdhui Royale. Or il eſt auſſi incorrect en géographie d'appeller Allemand un Pruſſien, que de nommer François un Savoiard né à *Chamberi*, un Suiſſe né dans le pais de Vaud, ou un Genevois né à *Geneve*: la Pruſſe eſt un pais auſſi diſtinct, auſſi différent de l'Allemagne que la Savoie, le pais de Vaud, & le Genevois le ſont de la France. On parle, il eſt vrai, allemand en Pruſſe, comme on parle françois à *Geneve*, à *Lauſanne*, & à *Chamberi*; mais la Pruſſe eſt cependant un pais auſſi diſtinct de l'Allemagne, que l'eſt le Dannemarc & la Suede. Ce qui m'a fait faire, en paſſant, attention à cette legere faute de Mr. de *Fontenelle*, c'eſt le peu de ſoin, que les François ont en général d'étudier la géographie, & de connoître la vraie ſituation des pais étrangers. *Gaſſendi* s'eſt bien gardé d'appeller *Copernic*, *germanus* allemand, dans la vie qu'il a écrite de ce grand Aſtronome. *Nicolaus Copernicus natus eſt Torunæ vel Torunii vulgo Thorn, quod eſt Boruſſiæ, nobile amplumque, ac olim etiam emporio non incelebre opidum.* Ce n'eſt pas dans cette ſeule occaſion que *Gaſſendi* a montré, qu'il étoit parmi les philoſophes le plus érudit, qu'il y ait eu, & parmi les Litterateurs le plus grand philoſophe.

Copernic détruiſit tous les différents cercles & tous les Cieux ſolides de *Ptolemée*. Il plaça le Soleil au centre du monde, où il eſt immobile; Mercure tourne autour de lui, enſorte que le Soleil eſt à peu près le centre du cercle que décrit Mercure; au deſſus de lui eſt Venus qui tourne de même autour du Soleil; enſuite vient la Terre, qui étant plus élevée que Mercure & Venus, décrit autour du Soleil un plus grand cercle que ces planetes. Après viennent Mars, Jupiter, & Saturne qui eſt la planete la plus éloignée du Soleil,

&

& par conſéquent celle qui décrit le plus grand cercle. Quant à la Lune, elle tourne autour de la Terre & ne la quitte point; mais comme la Terre avance toujours dans le cercle, qu'elle décrit autour du Soleil, la Lune la ſuit en tournant toujours autour d'elle. Ainſi la Lune a deux mouvements, pareils à ceux d'une boule qu'on jette, qui tourne ſur elle même, & qui en faiſant pluſieurs tours ſemblables décrit la ligne, qu'elle parcourt, du point où elle a été mue à l'autre point, où la direction de ſon mouvement la conduit.

Il eſt certain que ce ſiſteme a de grands avantages ſur celui de *Ptolemée;* il eſt plus ſimple, plus juſte, & beaucoup plus conforme aux loix de la nature; auſſi eſt-ce celui qui aujourdhui eſt le plus généralement reçu, ſurtout par les Carteſiens & par les Neutoniens; car le ſiſteme de ces philoſophes, quoique différent, ne pourroit pas ſubſiſter ſi le Soleil n'étoit pas placé au centre de l'Univers. Selon les Carteſiens, le grand tourbillon de matiere ſubtile, qui eſt depuis le Soleil jusqu'aux étoiles fixes, tourne en rond & emporte avec ſoi les planetes, les faiſant tourner toutes en un même ſens autour du Soleil, qui occupe le centre de cet immenſe tourbillon, mais en des tems plus ou moins longs, ſelon qu'elles ſont éloignées plus ou moins du Soleil, qui tourne ſur lui-même: quoiqu'il occupe toujours la même place, il eſt emporté au milieu de cette matiere celeſte qui forme le grand tourbillon. Les planetes ont de petits tourbillons qui leur ſont particuliers; chacune d'elles, à la faveur de ce tourbillon, en tournant autour du Soleil, tourne auſſi autour d'elle même, ces divers petits tourbillons étant contenus dans le grand tourbillon.

Quant aux Neutoniens, le ſiſteme de *Copernic* eſt encore plus néceſſaire à leur hypotheſe. Selon ces phi-

philoſophes, les corps celeſtes peſent les uns ſur les autres; & par les loix inviolables de l'attraction s'attirent mutuellement en raiſon de leur maſſe: ils attirent le centre commun autour du quel ils tournent, & ſont auſſi attirés par ce même centre; de ſorte que leurs forces attractives changent, & varient en raiſon inverſe du quarré de diſtance; c'eſt à dire, en raiſon inverſe de leur diſtance à ce centre. En multipliant les rapports, on voit qu'il faut que les mêmes regles ſoient obſervées, lorsque tous les corps, qui tournent autour d'un centre, viennent à tourner avec leur centre particulier autour d'un autre centre également commun à d'autres corps, qui tournent autour de certains centres particuliers, & autour du général. Comme, par exemple, la Lune qui tourne autour de la Terre, qui eſt ſon centre particulier, & qui en même tems tourne autour du Soleil qui eſt le centre général. Par cette regle, établie dans la nature, toutes les planetes & tous les corps celeſtes peſent les uns ſur les autres, & s'attirent mutuellement en raiſon inverſe du quarré de leur diſtance: chacun des cinq Satellites de Saturne peſe ſur les quatre autres, & les quatre autres ſur lui: & tous les cinq peſent ſur Saturne, qui eſt leur centre particulier. Saturne peſe ſur eux, & tous ces aſtres peſent ſur le Soleil leur centre général, ainſi que de toutes les autres planetes; & le Soleil qui eſt au centre peſe à ſon tour ſur tous les corps qui peſent ſur lui. C'eſt cette peſanteur, ou cette attraction mutuelle qui eſt la cauſe de la regularité des mouvements celeſtes.

Il faut donc, pour que les loix de l'attraction aient lieu, que le Soleil ſoit placé dans l'arrangement de l'Univers, comme il l'eſt dans le ſiſteme de *Copernic*. Ce grand homme mourut agé de plus de ſeptante ans; il jouiſſoit d'une aſſés bonne ſanté, lorsqu'il

fut

fut incommodé d'une maladie, qui le rendit paralitique du côté droit ; ſa memoire & la force de ſon eſprit diminuerent par cet accident, il ſe prépara cependant à quitter cette vie pour en acquerir une beaucoup meilleure. Il arriva par hazard que le jour de ſa mort, & peu de tems avant qu'il expira, on lui porta un exemplaire d'une édition que l'on avoit faite de ſes Ouvrages : mais il étoit occupé de choſes plus importantes, il avoit tourné ſon eſprit uniquement vers Dieu, à qui il remit ſon ame le 24 du mois de Mars de l'année 1543. *Vir fuerat tota ætate valetudine ſatis firma, laborare cæpit ſanguinis profluvio & inſecuta ex improviſo paralyſi ad dextrum latus. Per hoc tempus memoria illi, vigorque mentis debilitatus. Habuit nihilominus, unde ad hanc vitam & dimittendam, & cum meliore commutandam, ſe compararet. Contigit autem, ut eodem die, ac horis non multis, prinsquam animam efflaret, operis exemplum ad ſe deſtinatum, ſibique oblatum, & viderit quidem, & contigerit ; ſed erant jam tum aliæ ipſi curæ. Quare ad hoc compoſitus, animam Deo reddidit die Maji 24. anno 1543. cum foret tribus jam menſibus, & diebus quinque ſeptuagenario major. Atque hujusmodi quidem vita, hujusmodi mors, Copernici fuit. Vita Copernici per Gaſſendum p. 37.*

Gaſſendi dit encore, que les mœurs de *Copernic* étoient excellentes, qu'il fut bon, humain, d'une complaiſance & d'une ſincerité admirable. Il ajoûte qu'il parut un peu trop ſevere à quelques perſonnes, par deux raiſons ; la premiere, c'eſt qu'il ne pouvoit ſouffrir qu'on perdit le tems ou qu'on l'emploiat mal ; il faiſoit peu de cas des converſations, dont on ne pouvoit retirer aucun fruit, & lorsqu'il étoit obligé d'être dans quelque endroit, où l'on parloit de choſes peu inſtructives ou de bagatelles, il n'y faiſoit aucune attention :

tion : la ſeconde raiſon, c'eſt qu'aiant la probité & la bonne foi de nos premiers ancêtres, lorsqu'il ſoutenoit une cauſe, qu'il croioit juſte, ni la crainte, ni les prieres ne pouvoient le faire changer de ſentiment. *Quod attinet vero ad mores, reputare etiam par eſt, quam bonus, quamque humanus fuerit, vel ex inſigni benevolentia, pectorisque quaſi effuſione, qua complexus Rheticum eſt, cujusque adeo extollendæ, ille facere nunquam finem potuit. Ac viſus eſt quidem nonnullis auſterior; ſed duplici nempe quadam occaſione. Una, quod tempus terere in rebus nihili non ferret, & idcirco omnem conſuetudinem & confabulationem non ſeriam, nulliusque frugi adverſaretur; neque, ſi in talem incurriſſet, ipſi ſe præberet attentum; unde & nectere amicitiam, niſi cum viris ſeriis, eruditisque nunquam potuit . . . . . Altera, quod cum probitatis, fideique antiquæ foret, jus, & æquum rigide tueretur, & deflecti ab eo nec metu, nec vi, nec prece, nec pretio ullatenus poſſet. Id. ib. p. 39 & 40.*

Le ſiſteme de *Copernic* ne plaiſant pas à bien des perſonnes, qui croioient qu'il heurtoit l'Ecriture, qui parle en pluſieurs endroits de la ſtabilité de la Terre, *Tycho-Brahé*, gentil-homme Danois, publia un nouveau ſiſteme de l'Univers. Dans ce ſiſteme, auſſi bien que dans celui de *Copernic*, le firmament ou la ſphere des étoiles fixes eſt la partie du monde la plus éloignée; la Terre occupe le centre de cette ſphere, & le reſte de l'eſpace qui eſt entre deux, étant très libre & très fluide, eſt le lieu où les planetes font leur mouvement. On entend facilement ce ſiſteme lorsqu'on comprend celui de *Copernic*. Si au lieu du cercle, qui paſſe par le Soleil dans le ſiſteme de *Copernic*, on en tire un autre, qui paſſe par la Terre, il n'y aura point de différence entre ces deux ſiſtemes; car pour lors le Soleil ſera au milieu, ou dans le centre du ſiſteme, & les pla-

planetes ſe trouveront placées comme dans celui de *Copernic*. Ainſi *Tycho-Brahé* ſemble n'avoir fait autre choſe, que renverſer le ſiſteme de *Copernic*, au quel il reprochoit trois ſortes de difficultés : la premiere, que quoique dans ce ſiſteme on évite ce qui eſt ſuperflu & contradictoire dans celui de *Ptolemée*, & qu'on ne peche pas contre les regles mathematiques, on heurte cependant les principes les plus évidens de la phiſique, en ſupoſant que la Terre qui eſt un corps groſſier, lourd, pareſſeux, & par conſéquent peu propre au mouvement, ſe meut cependant de trois mouvements avec autant d'uniformité, que les Luminaires celeſtes. La ſeconde difficulté, c'eſt que ce ſiſteme ne s'accorde point avec l'Ecriture, qui en pluſieurs endroits établit la ſtabilité de la Terre. Enfin la troiſieme difficulté, c'eſt que la capacité, qui eſt entre l'orbe de Saturne & la huitieme ſphere, eſt comme immenſe : cependant dans le ſiſteme de *Copernic* elle eſt ſupoſée ſans aucun aſtre.

Gaſſendi a écrit la vie de *Tycho-Brahé*, & il paroit, quoiqu'il n'ait pas decidé formellement en faveur d'aucun de ces ſiſtemes modernes, qu'il avoit aſſés d'inclination pour celui de *Tycho-Brahé*, qu'il regardoit d'ailleurs comme le plus grand Aſtronome qu'il y ait jamais eu.

Tycho-Brahé fut longtems protegé dans ſa patrie, par le Roi ſon maitre, mais il eſſuia à la fin le ſort de tous les gens de Lettres; il fut perſecuté par des courtiſans jaloux, & par des demi-Savans que ſa gloire offusquoit : il y eut même des Medecins de la Cour, qui irrités des excellens remedes que *Tycho-Brahé* avoit donnés à pluſieurs perſonnes, ſe joignirent à ſes ennemis. Enfin ce grand homme fut obligé d'abandonner ſa patrie, avec toute ſa famille, & une partie

de ſes Diſciples qui le ſuivirent. Il s'embarqua pour *Roſtock*, où il avoit beaucoup d'amis depuis ſa jeuneſſe. & il paſſa en Allemagne où il fut parfaitement reçu. *Porro hic ipſe annus fuit, quo oſorum Tychonis invidia erupit. Quippe & nonnulli ex nobilibus ægre ferebant illum tamdiu tot obtinere ex Regia munificentia reditus, ac evadere interim apud exteras nationes illuſtrem: quando videbant dietim complures vix alia de cauſa in Daniam, quam ejus ſolius adeundi gratia, appellere; & non pauci ex iis, qui colere ſtudia litterarum videri volebant, ferre patienter non poterant, eſſe illum ea claritate, ut ipſi præ eo nulli haberentur. Erant in his Medici quidam, qui videntes non modo ex Dania, ſed ex regionibus etiam cæteris maximam ægrotorum turbam ad Tychonem confugere, & ſpagirica illius remedia, quæ quibuslibet gratis largiebatur, experiri feliciter, ac morborum etiam vulgo habitorum inſanabilium, levamen ſentire, livore inſigni exardeſcebant, & qua poterant apud quoslibet, proceresque potiſſimum, quibus præſtabant operam, ipſius nomen trahucebant . . . . . Conduxit ſubinde onerariam navim, inque eam impoſuit cum totam familiam, ſupellectilemque, tum emota jam organa; ac una librorum typis commiſſorum exempla. Familiam cum dico, non modo uxorem, duos filios, quatuor filias, ac famulos ſimul ancillasque intelligo; ſed majorem etiam ſtudioſorum partem, qui eum rogarunt, ut eandem cum eo experiri fortunam liceret . . . Vela igitur fecit Tycho æſtate pene media, ac iter direxit Roſtochium, tum quia & urbem familiarem, & multos in ea amicos ab adoleſcentia habebat. Tychonis Brahei Vit. Pet. Gaſſendo auct. Lib. III. p. 160 & 161.*

Quelque tems après il paſſa à *Prague*. L'Empereur, qui le protégoit & qui l'aimoit, lui donna une penſion. Ce fut dans cette ville qu'il mourut. On voit par ce que dit *Moreri*, de la cauſe de la mort de

Tycho-

Tycho-Brahé, combien ce Compilateur étoit fautif, & combien peu il alloit puiser, ce qu'il rapportoit, dans les sources originales. „Après la mort de Frederic II. „*dit Moreri*, Tycho-Brahé sortit du Dannemarc, & „l'Empereur Rodolphe Second lui aiant offert sa pro„tection, il se retira à Prague, où il mourut le 24 Octo„bre 1601. la 55 année de son âge, d'une retention „d'urine, que le respect lui avoit fait souffrir dans le „carosse de l'Empereur." Pour éviter de rapporter cette fausse histoire du carosse de l'Empereur, il n'y avoit qu'à lire la vie que *Gassendi* a écrit de ce fameux Astronome; *Moreri* y auroit vu, que le respect pour l'Empereur, soit dans le carosse, soit à table, comme l'ont dit quelques gens, aussi mal instruits que lui, n'eut aucune part à la mort de *Tycho-Brahé*. Voici ce qu'en dit *Gassendi*. Un gentil-homme, appellé *Mincovitus*, aiant été invité à manger chez l'illustre Comte de Rosemberg, il ména *Tycho* avec lui, qui n'urina point avant de se mettre à table, ainsi qu'il avoit coutume de le faire. Comme on buvoit assés abondamment, Tycho sentit, par la tension de sa vessie, qu'il ne pouroit pas continuer d'être longtems à table, cependant par complaisance pour les convives il y resta encore quelque tems, après quoi il en sortit & se retira chez lui. Mais l'orifice de la vessie s'étoit endurci, & la force pour pouvoir repandre l'urine avoit été affoiblie par une trop longue retention. Il souffrit pendant cinq jours de très grandes douleurs, qui ne lui permirent presque pas de dormir: après ce tems il repandit peu à peu quelques gouttes d'urine, mais son insomnie augmenta, la fievre qu'il avoit lui causa un délire, il refusa de prendre les remedes, que les medecins vouloient lui donner. Enfin après avoir souffert encore cinq jours, la nuit d'après il parut tran-

quile, & ſon délire n'eut rien que de doux. Il diſoit ſouvent, *qu'il ne paroiſſe pas que j'aie vecu inutilement.* Il avoit cette penſée quelquefois, lorsqu'il ſe portoit bien, elle le ſoulageoit des peines & des travaux qu'il eſſuioit. Enfin le 24 Octobre le délire ceſſa & il reprit ſa tranquilité ordinaire; mais jugeant, à l'épuiſement total de ſes forces, qu'il lui reſtoit encore peu d'heures à vivre, & ſentant la mort s'approcher, il ſouhaita, que les travaux qu'il avoit eſſuiés, & les peines qu'il s'étoit données, dans les découvertes qu'il avoit faites, tournaſſent à la gloire de Dieu; il recommanda à ſes fils & à ſon gendre d'avoir ſoin, qu'elles ne périſſent pas, les aſſurant que l'Empereur leur accorderoit ſa protection à ce ſujet, & il exhorta ſes disciples à ne point ceſſer leurs études. Il parla de ſon ſiſteme, & des difficultés qui ſe rencontroient dans celui de *Copernic.* Il remercia ſes amis des ſoins qu'ils s'étoient donnés pour lui, & mourut avec la plus grande fermeté âgé de 54 ans & dix mois. *Fuit ergo Octobris dies 13. cum ab illuſtri Roſemberchio invitatus nobilis Mincowitius, Tychonem ſecum ad cœnam deduxit. Priusquam conſiderent, non emiſit Tycho, ut pro more habebat, urinam; quo effectum eſt, ut cum paullo largius inter cœnandum biberetur, tendi veſicam ſenſerit, providerit que non poſſe ſe diu admodum trahere cœnam. Quare aliquantiſper quidem, ſed denique tamen nihil moratus conviviorum leges, e menſa abiit, ac domum petiit; verum orificio veſicæ obturato, & vi expultrice, præ nimia retentione, labefactata, urinam jam tum reddere non potuit. Graviſſimi exinde cruciatus, ac in iis toti dies quinque penitus inſomnes transacti. Cœpit ſubinde non tam fluere, quam interpedite ſtillare urina, ac non tam ſomnus placidus, quam continens importunorum inſomniorum ſeries ſucceſſit. Vigebat ſimul interna febris; unde & conſecu-*

ſecutum paullatim delirium etiam vigiliam fecit inquietam. Exaſperabat interim malum, quod medicorum rationem victus præſcribentium audiens non foret; nec, ſi quid lubet, ac depoſceret, ferre patienter repulſam poſſet. Fuere autem alii dies quinque per hæc incommoda exacti. Nocte inſequente, eaque extrema, tranquille ſatis ſe habuit, nihilque non ſuave per delirium fuit. Varia inter viſa, quibus fuit affectus, in hæc verba creberrime, quaſi qui carmen texit, erupit: Ne fruſtra vixiſſe videar. Nempe hæc illum cogitatio ſubierat ſæpenumero, quaſi lenimentum laborum, quos magnos, variosque obibat . . . . . Succedente die, quæ fuit, ut jam attigi, 24. ſolutum quidem delirium, ſuaque animo reſtituta ſerenitas; verum ea fuerat morbi conflictatio, ut effœtis jam viribus, multis ſupereſſe horis non valuerit. Mortem imminere jam ſentiens, optavit labores a ſe exantlatos in Dei gloriam cedere, filiis, generoque mandavit, ne perire eos ſinerent, maximeque fulti præſidio Imperatoris optimi, cui futuros curæ nullus dubitaret. Studioſos adhortatus eſt, ne exercitationes intermitterent; &, cum Keplero tabularum maturationem commendaret, meminiſſetque hærentem illum opinioni Copernici, tribuere Soli eam energiam, quæ Phyſica cauſa circumductionis Planetarum ſit, Epicyclosque illorum omneis ſic ſoli connectat, ut quisque ſemper periodum ſuam in centri cum ſole congreſſu abſolvat, quæſo te, inquit, mi Joannes, ut, quando quod tu ſoli pellicienti, ego ipſis Planetis ultro affectantibus, & quaſi adulantibus tribuo, velis eadem omnia in mea demonſtrare Hypotheſi, quæ in Copernicana declarare tibi eſt cordi. Aderant tum Pragæ illuſtris & generoſus Ericus Brahe ſuecus, Comes Wittehornius, & Regis Poloniæ Conſiliarius, qui ob cognationem generis antiquam, Tychonem ſumme deperibat, quique ab usque morbi principio ab illo non diſceſſerat, ac per eas horas lecto aſſidens, qua opus erat, eum ſublevabat,

bat, animosque amanter addebat. Tycho ergo ad eum conversus, & gratias egit pro tanto affectu & rogavit, ut cognationem totam saluere extremum juberet suo nomine. Denique, ut verbis Snellianis hoc dicam, victa natura, inter consolationes, preces, & suorum lacrymas placidissime expiravit. Atque is quidem fuit Tychonis vitæ exitus : nam quod alioquin rumor in Dania, Norvegia, ac alicubi etiam per Germaniam percrebuit, fuisse eum veneno, Aulicorum quorundam invidia, sublatum, verisimilitudine caret. Complevit autem annos non plures, quam 54 cum mensibus præcise 10. Breve tempus, si ætatem spectes, quam potuerat attingere, quamque tot inertes plerumque assequuntur ; at prolixum tamen, si rerum præclare actarum magnitudinem æstimes ; quarum fama est apud homines, donec amore rerum cælestium tenebuntur, perennatura. Id. ib. L. V. p. 206 & seq.

Si l'on compare la mort de *Tycho-Brahé* avec celle de *Copernic*, on trouvera qu'ils pensoient bien différemment dans leurs derniers moments. Nous avons vu, que *Copernic* ne fit aucune attention à l'édition de ses Ouvrages, qu'on lui apporta : *Tycho-Brahé* au contraire, attentif à sa reputation jusqu'au dernier soupir, semblable en cela à *Epicure*, recommanda à ses enfans & à ses disciples d'avoir soin de ses écrits. Les hommes meurent presque toujours avec les mêmes passions, qui les ont affectés pendant leur vie. *Gassendi*, qui étoit d'un temperemment doux, & dont les sentiments ressembloient assés à ceux des anciens Académiciens, mourut avec la même tranquilité qu'il avoit vecu, & avec la même indifférence pour les diverses opinions des hommes, „Pour „Monsieur *Gassendi*, dit *Gui Patin*, il étoit hom„me sage, savant, bon, temperé, habile homme, &

„en

„en un mot un vrai Epicurien mitigé. Comme je „lui dis, en ſa derniere maladie, qu'il n'en échape„roit pas, & qu'il donnat ordre à ſes affaires, il „leva gaiement la tête, & me dit à l'oreille ce beau „vers d'un poete, qui valoit mieux que Morin, & „qui ſavoit mieux que lui des meilleures mathema„tiques, *Omnia præcepi atque animo mecum ante per„egi.* J'ai tout reglé & j'ai tout compenſé auparavant dans mon eſprit? „ *Lettre CIX. T. I. p. 249.* Le même *Gui Patin* a exprimé ſingulierement, dans une autre Lettre, les regrets que lui cauſoit la mort de ce grand & ſage Philoſophe. „Nôtre bon hom„me Monſieur Gaſſendi, *dit-il*, eſt mort le Dimanche 24 Octobre à 3 heures après midi, âgé de 65 „ans. Voila une perte pour la Republique des bon„nes Lettres. J'aimerois mieux que dix Cardinaux „de Rome fuſſent morts, il n'y auroit point tant de „perte pour le public, au contraire le Pape y gagne„roit, car il revendroit leurs bonnets à d'autres, qui „ont bien envie de faire fortune à ce jeu là. " *Lettre CVIII. Tom. I. pag. 247.*

Avant de finir cette note, je remarquerai qu'il eſt étonnant, que *Gui Patin*, qui d'ailleurs étoit ſavant, & ordinairement aſſés exact, ait fait autant de fautes, qu'il en a commiſes, en parlant de la mort de *Tycho-Brahé*. „Monſieur Thet, *dit-il*, eſt promis „à la petite fille de Tycho-Brahé, grand Seigneur „de Danemarc, grand Mathematicien, & heureux res„taurateur de l'ancienne aſtronomie, qui mourut en „ſon chateau d'Uranibourg, dans l'iſle de Huen, dans „la Mer Baltique, l'an 1601. où il s'étoit retiré dans „la disgrace de ſon Roi." *Lettres de Gui Patin. Lettre CCCII. Tom. II. pag. 149. Edit. de Paris 1682.*

Après cela s'étonnera-t-on de trouver, dans bien des Hiſtoriens, des faits faux, lorsque l'on voit *Gui Patin*, en avancer dans trois lignes deux, dementis par tous les auteurs, qui ont parlé de *Tycho-Brahé*. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que *Gui Patin* écrivoit toutes ces erreurs pluſieurs années après que l'hiſtoire de *Tycho-Brahé* avoit été publiée par *Gaſſendi*, & que ce même *Gui Patin* étoit en liaiſon d'amitié avec cet illuſtre philoſophe? O incertitude! on te rencontre partout, même chez les hommes les plus éclairés!

Chapitre III.

§. 1.

La Terre, placée *au milieu du ſiſteme planetaire*, eſt la demeure des Dieux, & le terme de la nuit & du jour, & produit les couchés & les levés, ſelon la ſéparation des horizons, puiſque ces horizons ſont déterminés par la vue, & par la coupure de la Terre.

§. 2. La Terre eſt le plus ancien des corps, *qui ſont* environés du Ciel: car jamais l'eau n'a été faite ſans terre, ni l'air ſans humide; & le feu, privé de l'humide & de la matiere qui l'alume, ne ſe conſerveroit pas. La Terre

Κεφ. γ.

§. 1.

Γᾶ δ' ἐν μέσῳ ὑδρυμένα, [1] ἑσία θεῶν, ἔρος τε ἔρφνας καὶ ἀμέρας γίνεται· δύσιός τε καὶ ἀνατολὰς γεννῶσα κατ' ἀποτομὰς τῶν ὁριζόντων, ὡς τᾷ ὄψει καὶ τᾷ ἀποτομᾷ τᾶς γᾶς περιγραφόμενα.

§. 2. Πρεσβύτα δ' ἐντὶ τῶν ἐντὸς ὠρανῶ σωμάτων. οὐδέποκα ὕδωρ ἐγεννάθη δίχα γᾶς, οὐδὲ μάντοι ἀὴρ, χωρὶς ὑγρῶ. πῦρ τε ἔρημον ὑγρῶ καὶ ὕλας

N 5 ἃς

[1] *ἑσία θεῶν la demeure des Dieux*, mot à mot, *le foyer des Dieux.*

étant donc comme la baſe & la racine de toutes choſes, *c'eſt à dire* de tous les élemens, eſt affermie par ſon propre équilibre.

§. 3. Les principes des choſes engendrées ſont donc la matiere, comme ſujet, & la forme *idéale*, qui eſt comme la raiſon de la figure. Les productions de ces deux cauſes ſont les corps ou *les élemens*; la terre, l'eau, l'air, & le feu, *dont la génération eſt produite de cette maniere.*

§. 4. Tout Corps eſt compoſé de ſurfaces, & toute ſurface de triangles. Le rectangle iſoſcele eſt un demi quadrilatere; & le triangle qui a les côtés inégaux à ſon plus grand angle, triple en valeur

ἂς ἐξάπτοι, οὐκ ἂν διαμένοι. ὥστε ῥίζα πάντων καὶ βάσις ἁ γᾶ ἐρήρεισαι ἐπὶ τᾶς αὐτᾶς ῥοπᾶς.

§. 3. Ἀρχαὶ μὲν ὧν τῶν γεννωμένων, ὡς μὲν ὑποκείμενον, ἁ ὕλα· ὡς δὲ λόγος μορφᾶς, τὸ εἶδος. ἀπογεννάματα δὲ τουτέων ἐσὶ τὰ σώματα, γᾶ τε, καὶ ὕδωρ, ἀήρ τε, καὶ πῦρ. ὧν ἁ γέννασις τοιαύτα.

§. 4. Ἅπαν σῶμα ἐξ ἐπιπέδων ἐσί· τοῦτο δὲ ἐκ τριγώνων, ὧν τὸ μὲν ὀρθογώνιον ἰσοσκελὲς, ἁμιτετράγωνον, τὸ δὲ, ἀνισόπλευρον; ἔχον τὰν μέζονα δυνά-

du plus petit ; & le moindre angle qui soit dans lui est le tiers de l'angle droit ; & l'angle moien est double de celui ci, car il est de deux tiers : ainsi l'angle droit est le plus grand, étant une fois & demi aussi grand que le moyen, & le triple du plus petit, donc ce triangle est la moitié d'un triangle équilateral, coupé en deux par la perpendiculaire, abaissée du sommet sur la base en deux égales parties. Deux angles droits sont donc à ces deux triangles. Mais dans l'un les deux côtés, qui sont au tour de l'angle droit, sont seuls égaux, & dans l'autre tous les trois côtés sont inégaux, & celui-ci est appellé scalene ; & celui-là est la

νάμει τριπλασίαν τᾶς ἐλάσσονος· αἱ δ' ἐλαχίσα ἐν αὐτῷ γωνία, τρίτον ὀρθᾶς ἐσι· διπλασία δὲ ταύτας, αἱ μέσα. δύο γὰρ τρίτων ἄδ' ἐσίν. αἱ δὲ μεγίσα ὀρθὰ, ἀμιόλιος μὲν τᾶς μέσας ἔασσα, τριπλασία δὲ τᾶς ἐλαχίσας. τοῦτο δ' ὧν τὸ τρίγωνον, ἀμιτρίγωνόν ἐσιν ἰσοπλεύρω τριγώνω, δίχα τετμαμένω καθέτω, ἀπὸ τᾶς κορυφᾶς ἐς τὰν βάσιν, ἐς ἴσα μέρεα. δύο ὀρθογώνια μὲν ὧν ἐντὶ ἑκατέρῳ· ἀλλ' ἐν ᾧ μέν, ταὶ δύο πλευραὶ, ταὶ περὶ τὰν ὀρθὰν, μόναι ἴσαι· ἐν ᾧ δὲ, ταὶ τρεῖς πᾶσαι ἄνισοι. σκαλιὸν δὲ

moitié du quadrilatere, étant le principe de la conſtitution de la Terre. Car le quadrilatere, formé par ces triangles, eſt compoſé de quatre demi quadrilateres; & le cube eſt produit par un quadrilatere; qui eſt le corps le plus ferme & le plus ſtable partout, aiant ſix côtés & huit angles; à cauſe de cela la Terre eſt le corps le plus peſant & le plus difficile à mouvoir, & elle ne peut être changée en d'autres corps, parcequ'elle n'a aucune communication avec aucune autre ſorte de triangles: car la Terre ſeule a le demi quadrilatere pour élement éternel, *ſans pouvoir en acquerir un autre.*

δὲ τοῦτο μὲν καλεέσθω, κεῖνο δὲ ἡμιτετράγωνον, ἀρχὰ συσάσιος γᾶς. τὸ γὰρ τετράγωνον ἐκ τουτέων, ἐκ τεττόρων ἡμιτεταγώνων [2] συντεθειμένον. ἐκ δὲ τῶ τεταγώνω γενᾶσθαι τὸν κύβον, ἑδραιότατον ϗ ϗαδαῖον πάντη σῶμα, ἓξ μὲν πλευρὰς, ὀκτὼ δὲ γωνίας ἔχον. καττοῦτο δὲ, βαρύτατόν τε ϗαὶ δυσκίνατον ἁ γᾶ, ἀμετάβλητόν τε σῶμα ἐς ἄλλα, διὰ τὸ ἀκοινώνευτον εἶμεν τῶ ἄλλω γένεος τῶ τριγώνω. μόνα γὰρ ἁ γᾶ ἀΐδιον ϛοιχεῖον ἔχει τὸ ἡμιτετράγωνον.

§. 5.

[2] *συντεθειμένον eſt compoſé,* ἐϛί eſt ſous entendu: on lit dans quelques Manuſcrits *συντιθέμενον.*

§. 5. Cet élement eſt auſſi celui des autres corps, du feu, de l'air, & de l'eau; car le demi triangle étant mis ſix fois de ſuite, le triangle devient équilareral, par le quel eſt faite la piramide, aiant quatre baſes & quatre angles égaux, & telle eſt la forme du feu, qui eſt très mobile & très deliée: enſuite de cela l'octoédre, aiant huit baſes & huit angles, eſt l'élement de l'air.

§. 6. L'icoſaédre, qui a vingt baſes & douze angles, eſt l'élement de l'eau, aiant plus de parties & étant très peſant.

§. 5. Τοῦτο δὲ στοιχεῖον τῶν ἄλλων σωμάτων ἐστὶ, πυρὸς, ἀέρος, ὕδατος. ἑξάκις γὰρ συντεθέντος τῷ ἡμιτριγώνῳ, τρίγωνον ἐξ αὐτῶν ἰσόπλευρον γίνεται. ἐξ ὧν ἡ πυραμὶς, τέσσαρας βάσεις καὶ τὰς ἴσας γωνίας ἔχουσα, συντίθεται, εἶδος πυρὸς εὐκινητότατον, καὶ λεπτομερέστατον. μετὰ δὲ τοῦτο, ὀκτάεδρον, ὀκτὼ μὲν βάσιας, [3] ἐξ δὲ γωνίας ἔχον, ἀέρος στοιχεῖον.

§. 6. Τρίτον δὲ, τὸ εἰκοσίεδρον, βασίων μὲν εἴκοσι, γωνιῶν δὲ δώδεκα, ὕδατος στοιχεῖον, [4] πολυμερέστατον καὶ βαρύτατον.

§. 7.

[3] ἐξ δὲ γωνίας ἔχον. On trouve dans quelques Manuſcrits ὀκτὼ δὲ γωνίας; j'aimerois bien autant cette leçon, que celle du texte.

[4] πολυμερέστατον καὶ βαρύτατον *aiant le plus de parties & très peſant*: quelques Manuſcrits portent πολυμερέστερον καὶ βαρύτερον.

§. 7. *Il s'enſuit* donc, que ces corps, étant compoſés du même élement, ſont changés les uns dans les autres; *mais ils prennent, en quittant l'eſſence & la nature qui les conſtituoit, l'eſſence & la nature qui conſtitue le corps dans le quel ils ſont changés. Ainſi tout ce qui eſt terre a toujours le demi quadrilatere pour élement éternel : l'air a l'octoédre & l'eau l'icoſaédre.*

§. 7. Ταῦτα δ' ὧν ἀπὸ ταυτῶ στοιχείω συγκείμενα ἐς ἄλλα λα τρέπεται.

§. 8. Dieu a fait le dodecaédre l'image du Monde, qui eſt presque une ſphere.

§. 8. Τὸ δὲ δωδεκάεδρον εἰκόνα τῶ παντὸς ἐσάσατο, [5] ἔγγισα σφαῖρα εἶν.

§. 9. Le feu paſſe par tous les corps à cauſe de la ſubtilité de ſes parties, & l'air paſſe dans tous les autres élemens, excepté dans le feu, l'eau paſſe dans la terre. Il s'enſuit donc de cela, que toutes choſes ſont pleines, & qu'il n'y a point de vuide *dans la nature.*

§. 9. Πῦρ μὲν ὧν διὰ τὰν λεπτομέρειαν διὰ πάντων ἦκεν· ἀήρ τε διὰ τῶν ἄλλων, ἔξω πυρός· ὕδωρ δὲ, διὰ τᾶς γᾶς. ἅπαντα δ' ὧν πλήρη ἐντί, οὐδὲν κενεὸν ἀπολείποντα.

§. 10.

[5] ἐσάσατο *a fait, a placé* ἐσήσατο.

§. 10. Les corps ſont emportés par le transport du Tout, & étant appuiés *les uns contre les autres*, ils ſont broiés alternativement, & donnent un changement continuel pour les générations & les deſtructions.

§. 10. Συνάγεται δὲ τῷ περιφορᾷ τῶ παντὸς, καὶ ἠρεισμένα τρίβεται μὲν ἀμοιβαδὸν, ἀδιάλειπτον δὲ ἀλλοίωσιν ποιεῖ γενέσιας καὶ φθορὰς ἀποδίδωτι.

§. 11. Dieu, ſe ſervant de tous les élemens, a compoſé le Monde qui eſt palpable à cauſe de la terre, viſible à cauſe du feu, qui ſont les deux extremes : & Dieu a lié d'un lien très puiſſant par l'air & par l'eau les autres choſes du Monde, enſorte que ce lien a le pouvoir d'affermir les choſes qui le conſtituent, & de contenir le Monde en même tems. Si ce qui eſt lié étoit une ſurface, un milieu

§. 11. Τούτοις δὲ ποτιχρεόμενος ὁ θεὸς, τόνδε τὸν κόσμον κατεσκεύαξεν· ἁπτὸν μὲν, διὰ τὰν γᾶν· ὁρατὸν δὲ, διὰ τὸ πῦρ. ἄπερ δύο ἄκρα. δι' ἀέρος δὲ καὶ ὕδατος συνεδήσατο δεσμῷ κρατίσῳ, ἀναλογίᾳ, ἃ κῆ αὐτὰν κῆ τὰ δι' αὐτᾶς κρατεόμενα συνέχεν δύναται. εἰ μὲν ὦν ἐπίπεδον εἴη τὸ συνδεόμενον, μία με-

σό-

ſeroit ſuffiſant, mais puiſqu'il eſt ſolide il en faut deux. Dieu a donc ajouté deux termes aux deux milieux, afin que l'air fut à l'eau, & l'eau à la terre, comme le feu eſt à l'air ; & par échange, afin que l'air fut à la terre, comme le feu eſt à l'eau, & derechef que l'eau fut à l'air & au feu comme la terre eſt à l'eau ; & par échange encore que l'eau fut au feu comme la terre à l'air. Or comme toutes choſes ſont égales en puiſſance, les raiſons de ces choſes ſont en égalité, *ou également diſtribuées.*

σότας ἱκαναί ἐσιν. εἰ δέ καὶ στερεὸν, δύο χρήζει. δυσὶν ὧν μέσοις δύο ἄκρα προσαρμόξατο, ὅκως εἴη ὡς πῦρ ποτ' ἀέρα, ἀὴρ ποτὶ ὕδωρ, καὶ ὕδωρ ποτὶ γᾶν· καὶ κατ' ἐναλλαγὰν, ὡς πῦρ ποτὶ ὕδωρ, ἀὴρ ποτὶ γᾶν· καὶ ἀνάπαλιν, ὡς γᾶ ποτὶ ὕδωρ, ὕδωρ ποτ' ἀέρα, καὶ ἀὴρ ποτὶ πῦρ. καὶ κατ' ἐναλλαγὰν, ὡς γᾶ ποτ' ἀέρα, ὕδωρ ποτὶ πῦρ. καὶ ἐπεὶ δυνάμει ἴσα ἐντὶ πάντα, τοὶ λόγοι αὐτῶν ἐν ἰσονομίᾳ ἐντί.

§. 12. Ce Monde étant donc ſeul, eſt quelque choſe d'analogue par un lien divin, c'eſt à dire *exiſte par la juſte proportion d'un accord*

§. 12. Εἷς μὲν ὧν ὅδε ὁ κόσμος δαιμονίῳ δεσμῷ τὸ ἀνάλογόν ἐσιν. ἕκασον δὲ τῶν τεττόρων σωμάτων πολλὰ εἴ-

& d'un lien parfait, & conſiſte dans la regularité de ce même lien formé par les quatre élemens. Or chacun de ces quatre élemens a beaucoup de formes différentes. Le feu a la flamme, la lumiere, la ſplendeur, à cauſe de l'inégalité des triangles dans chacune de ces formes: & de même l'air eſt en partie pur & ſec, & en partie humide & nebuleux; & l'eau eſt fluide, ou compacte comme la neige, la grêle & la glace.

εἴδεα ἔχει. πῦρ μὲν, φλόγα, καὶ φῶς, καὶ αὐγὰν, διὰ τὰν ἀνισότατα τῶν ἐν ἑκάστῳ αὐτῶν τριγώνων. κατ' αὐτά τε καὶ ἀὴρ, τὸ μὲν, καθαρὸν καὶ αὖον, τὸ δὲ, νοτερὸν καὶ ὁμιχλῶδες. ὕδωρ δὲ, τὸ μὲν, ῥυτὸν, τὸ δὲ πακτόν· ὁκόσον χιών τε καὶ πάχνα, χάλαζά τε καὶ κρύσαλλος.

§. 13. L'humide eſt ou fluide, comme le miel & l'huile, ou compacte comme la poix, la cire: les eſpeces du compacte ſont les choſes fuſibles comme l'or, l'argent, l'airain, l'étain, le plomb, le fer fondu.

§. 13. Ὑγρόν τε, τὸ μὲν ῥυτὸν, ὡς μέλι, ἔλαιον· τὸ δὲ, πακτὸν, ὡς πίσσα, κηρός. πακτῶ δὲ εἴδεα, τὸ μὲν, χυτόν· χρυσὸς, ἄργυρος, χαλκὸς, κασσίτερος, μόλιβδος, σαγών.

§. 14. Les eſpeces du fragile ou du friable ſont le ſoufre, le bitume, le nitre, les ſels, les aluns, & les pierres homogenes ou de mêmes ſortes.

§. 14. Τὸ δὲ, θραυστὸν θεῖον, ἄσφαλτον, νίτρον, ἅλες, συπταρία, λίθοι τοὶ ὁμογενέες.

DISSERTATIONS

ſur le

TROISIEME CHAPITRE.

Ἅπαν σῶμα ἐξ ἐπιπέδων· ἐστὶ τοῦτο δὲ ἐκ τριγώνων. Tout corps eſt compoſé de ſurfaces, & toute ſurface de triangles. Chapitre III. §. 4.

Pour entendre cette doctrine des élemens, il faut avoir recours à la géometrie, qui nous aide à entendre le ſens litteral du philoſophe.

Cela veut dire, chacun de ces corps reguliers, dont il s'agit ici, eſt terminé par un certain nombre de ſurfaces planes. Il eſt bon de remarquer, que le philoſophe n'a ici en vue que quatre de ces cinq corps, à l'excluſion du Dodecaedre, du quel il parle enſuite à part, comme nous verrons bientôt. Il ne s'agit donc ici que de quatre de ces corps ſçavoir, du Cube, de la Piramide, de l'Octaedre, & de l'Icoſaedre. Or pour entendre ce diſcours il faut néceſſairement remarquer: 1°, que le cube eſt terminé par ſix ſurfaces égales, & que ces ſurfaces ſont des quarrés; 2°, que les autres trois corps ſont terminés par

par 4, 8, & 20 ſurfaces égales, qui ſont des triangles équilateraux. Cela poſé, les ſurfaces des corps parfaits offrent donc deux eſpeces de triangles. Les triangles équilateraux, & ceux qui reſultent de la diviſion du quarré par ſes deux diagonales.

Or voici maintenant une figure * qui rend tout ce paſſage très clair. ABCD eſt un quarré. Si on tire les deux diagonales AC & BD, on le diviſe en quatre triangles, (ou, pour me ſervir du langage de *Timée*, il eſt compoſé de quatre triangles) ABE, BCE, CDE & ADE. C'eſt de ces triangles, dont *Timée* parle en premier lieu. Il dit donc qu'un pareil triangle, comme ADE eſt ὀρθογώνιον *rectangle*, parceque l'angle en E eſt droit ; qu'il eſt ἰσοσκελὲς, ou *quil a deux côtés egaux* parcequ'effectivement les deux côtés AE & DE ſont égaux. Enfin il le nomme ἡμιτετράγωνον *demi-quarré*, parcequ'il eſt la moitié d'un quarré : car on n'a qu'a decrire ſur la baſe AD un autre triangle ADG, égal & ſemblable au triangle ADE, la figure AEDG eſt un quarré, dont le triangle ADE eſt la moitié.

Quant à l'autre eſpece de triangle, dont il eſt queſtion ici, ce triangle, qui fait les ſurfaces des autres corps reguliers, eſt comme on ſait un triangle équilateral comme ABC.

Timée ſupoſe que par la perpendiculaire CD on le diviſe en deux, quoiqu'il ne le diſe que plus bas. Cela ſupoſé il continue maintenant, & décrit ce triangle ADC. Voici ce qu'il en dit ; 1. qu'il eſt ἀνισόπλευρον *qu'il a tous les côtés inégaux :* car AB eſt le plus grand côté, AD le plus petit & CD le moyen, 2. ἔχον τὰν μείζονα (ſous entendez γωνίαν) δυνά-

* Voiés la Table Fig. I.

μεῖ τριπλασίαν τᾶς ἐλάσσονος, *dont le plus grand angle eſt le triple du plus petit :* effectivement l'angle en D qui eſt droit, ou de 90 degrés, eſt le triple de celui en C, qui n'eſt que la moitie de l'angle ACB, par conſéquent de 30 degrés. Les mots ſuivants ἁ δ' ἐλαχίσα ἐν αὐτῷ γωνία τρίτον ὀρθᾶς ἐστι, que je lis ἁ γὰρ ἐλαχίσα &c. ſont en parentheſe, parcequ'ils ne diſent que la même choſe en d'autres termes : 3. διπλασία ταύτας ἁ μέσα *l'angle moyen eſt double de l'autre* (c'eſt à dire du plus petit), car l'angle A, qui eſt de 60 degrés, par conſéquent double de l'autre C, qui n'eſt que de 30 degrés. Le reſte de ce que *Timée* dit, jusqu'au mot ἐλαχίσας, eſt une repetition fort claire de cela. Enfin il ajoute, 4. τᾶτο δ' ὢν τὸ τρίγωνον, ἁμιτρίγωνόν ἐστιν ἰσοπλεύρω τριγώνω. *Ce triangle étant tel, il eſt le demi-triangle du triangle équilateral*, ce qui eſt fort clair, puisque le triangle équilateral ABC a été coupé en deux triangles égaux ADC & BDC.

Cette note m'a été communiquée par M. Sulzer.

Δύο ὀρθογώνια μὲν ὢν ἑντὶ ἑκατέρω. Deux angles droits ſont donc à ces deux triangles. Chapitre III. §. 4.

Cela veut dire : il y a donc dans les plans des corps parfaits deux eſpeces de triangle rectangle, mais avec cette différence, que l'une de ces eſpeces a deux côtés égaux, ſcavoir ceux qui forment l'angle droit; & que dans l'autre tous les trois côtés ſont inégaux. Le mot ἑκατέρω, au quel nous donnons un ſens collectif, paroit contraire à cette interprétation. Cependant le ſens ne ſauroit être différent de celui-ci.

Car

Car ſi nous voulions dire à la lettre : *Il y a deux triangles rectangles dans chaque plan, l'un &c.* cela ſeroit très faux.

Ἑξάκις γὰρ συντεθέντος τῶ ἡμιτριγώνω, τρίγωνον ἐξ αὐτῶ ἰσόπλευρον γίνεται. *Car le demi triangle étant mis ſix fois de ſuite, le triangle devient équilateral. Chapitre III. §. 5.*

Voici une figure,* qui expliquera ce paſſage. ABC eſt le triangle équilateral : qu'on diviſe chaque angle en deux angles égaux par les lignes droites AD, CE, BF ; tout le triangle ſera diviſé en ſix triangles, qui ſont tous égaux & ſemblables, & les mêmes que *Timée* appelle demi-triangles. Il peut donc dire que ce triangle, pris ſix fois, fait le triangle équilateral. *Platon* dans ſon *Timée* s'explique plus clairement, mais on voit par la traduction de *Henri Etienne*, que ce grand Litterateur n'a pas bien compris *Platon* dans cet endroit, comme dans pluſieurs autres.

Quoiqu'il en ſoit, le ſens entier de ce paſſage eſt infailliblement celui-ci. *L'élement des autres corps, qui repreſentent le feu, l'air & l'eau* (c'eſt à dire, de la piramide, de l'octaedre & de l'icoſaedre) *eſt ce demi-triangle dont nous avons parlé, puisque les ſurfaces de ces corps, qui ſont des triangles équilateraux, ſont compoſés de ce triangle-là.* Voila pourquoi, ſelon *Timée*, ces élemens n'ont rien de commun avec la terre, (ou le cube) compoſée d'une toute autre eſpece de triangle.

* Voiés la Table Fig. II.

Τὸ δὲ δωδεκάεδρον εἰκόνα τῷ παντὸς ἐξάσατο, ἔγγισα σφαῖρα ἐόν. *Dieu a fait dodecaedre l'image du monde, qui eſt presque une ſphere. Chapitre III. §. 8.*

Le philoſophe ſepare le dodecaedre des autres corps, & n'en fait point un élement, diſant que ce corps eſt l'image de l'Univers. Voici ſes raiſons : 1. parceque ce corps eſt compoſé de pentagones reguliers, & non pas de triangles ; 2. parceque ce corps, par ſa figure, approche le plus de la figure ſpherique, qui eſt celle de l'Univers.

Εἰ μὲν ὧν ἐπίπεδον εἴη τὸ συνδεόμενον, μία μεσότας ἱκανά ἐσιν· εἰ δὲ καὶ στερεὸν, δύο χρὴ-ζει. *Si ce qui eſt lié étoit une ſurface, un milieu ſeroit ſuffiſant ; mais puiſqu'il eſt ſolide, il en faut deux. Chapitre III. §. 11.*

Ce paſſage eſt encore fort obſcur. Cependant *Platon* en fournit l'éclarciſſement. En voici le veritable ſens : *Si le monde n'étoit qu'un plan, ou une ſurface ſans profondeur, un ſeul lien auroit ſuffi pour lier les deux extremes, c'eſt à dire, le feu & la terre ; mais étant un corps ſolide, il en a fallu deux.* Voici quelques remarques, qui ſerviront à éclarcir ce raiſonnement, qui d'abord ne paroit qu'un pur galimathias.

Platon dit, que tout ce qui eſt créé doit être viſible & palpable. Or ſans le feu & la lumiere rien n'eſt viſible, & ſans la terre rien n'eſt palpable ; donc le feu & la terre ſont néceſſairement les premiers élemens. Mais ces deux élemens étant de nature très différente, il a fallu quelque milieu pour

pour les lier enſemble. Or le milieu, ou le lien le plus parfait eſt celui, qui eſt en raiſon égale aux deux extremes. Il falloit donc le prendre enſorte, que ces trois élemens fuſſent en proportion continue. Mais une ſeule moyenne proportionelle n'auroit produit qu'un monde *plan*. Car le probleme de Géometrie, par le quel on trouve une moyenne proportionelle entre deux extremes, eſt *plan*, c'eſt à dire, il eſt conſtruit moyennant les ſurfaces. Le monde devoit être un corps ſolide, il étoit donc néceſſaire pour cet effet, que le Créateur mit deux milieux entre les deux élemens extremes. Or on ne peut trouver deux moyennes proportionnelles entre deux extremes, que moyennant une conſtruction ſolide, ou moyennant des corps. Voila tout le ſens de ce paſſage.

Chapitre IV.

§. I.

Après la compoſition du Monde, Dieu forma la génération des animaux mortels, afin que ce même Monde fut parfait, & conforme entierement au modele ſelon le quel il le faiſoit. Dieu aiant donc temperé, ou mêlé & diviſé l'ame par les mêmes proportions & puiſſances, *qu'il avoit emploiées dans l'arrangement des autres ſubſtances*, il la regla, après l'avoir donnée à la nature qui varie les formes; & la nature l'ayant reçue, elle produiſit les animaux mortels, & journaliers, dans les quels Dieu a conduit les ames comme par

Κεφ. δ.

§. I.

Μετὰ δὲ τὰν τῶ κόσμω σύϛασιν, ζώων θνατῶν γέννασιν ἐμαχανάσατο, ἵν' ᾖ τέλεος, ποτὶ τὰν εἰκόνα παντελῶς ἀπειργασμένος. τὰν μὲν ὦν ἀνθρωπίναν ψυχὰν ἐκ τῶν αὐτῶν λόγων καὶ δυναμίων συγκερασάμενος, καὶ μερίξας, διένειμε τᾷ φύσει τᾷ ἀλλοιωτικᾷ παραδούς. διαδεξαμένα δ' αὐτόν ἐν τῷ ἀπεργάζεν θνατά τε καὶ ἐφαμέρια ζῶα, ὧν τὰς ψυχὰς ἐπιῤῥύτως ἐνέϛαγε, τὰς μὲν, ἀπὸ σε-

infusion, les unes de la Lune, les autres du Soleil, & les autres des planetes, qui sont dans la partie hétérogene *du Monde;* mais Dieu mêla une seule puissance ou vertu, *venant de la partie homogene*, dans la partie raisonable *de l'ame*, pour que cette puissance fut comme une image de la sagesse de ceux qui sont fortunés, *c'est à dire des Dieux;* car parmi les différentes parties de l'ame humaine l'une est raisonnable & spirituelle, & l'autre est irraisonnable & sans reflexion. Or la partie raisonnable, qui est la meilleure, vient de la nature homogene, & la partie moindre vient de la nature hétérogene.

σελάνας, τὰς δ' ἀφ' ἁλίω· τὰς δὲ, ἀπὸ τῶν ἄλλων τῶν πλαζομένων ἐν τᾷ τῶ ἑτέρω μοίρᾳ· ἔξω μιᾶς τᾶς τῶ αὐτῶ δυνάμιος, ἂν ἐν τῷ λογικῷ μέρει ἔμιξεν, εἰκόνα σοφίας τοῖς εὐμοιρατοῦσι. τᾶς μὲν γὰρ ἀνθρωπίνας ψυχᾶς τὸ μὲν, λογικόν ἐσι καὶ νοερὸν, τὸ δ', ἄλογον καὶ ἄφρον. τῶ δε λογικῶ τὸ μὲν κρέσσον, ἐκ τᾶς ταυτῶ φύσιος· τὸ δὲ χέρειον, ἐκ τᾶς τῶ ἑτέρω.

§. 2. L'une & l'autre de ces parties ont été placées, pour faire leur

§. 2. Ἑκάτερον δὲ περὶ τὰν κεφαλὰν ἵδρυ-

demeure dans la tête, afin que les autres parties de l'ame, & celles du corps ſervent au principe raiſonnable, qui eſt placé comme dans un tabernacle : mais ce qui eſt iraſcible dans la partie irraiſonnable eſt placé dans le cœur, & la partie concupiſcible eſt autour du foie.

ἵδρυται μένον, ὡς τἄλλα μέρεα τᾶς ψυχᾶς καὶ τῷ σώματος [1] ὑπηρετέεν τούτῳ, καθάπερ ὑπ' αὐτῷ τῷ σκάνεος ἅπαντος. τῷ δ' ἀλόγῳ μέρεος τὸ μὲν θυμοειδὲς, περὶ τὰν καρδίαν. τὸ δ' ἐπιθυματικὸν, περὶ τὸ ἧπαρ.

§. 3. Le cerveau eſt le principe du corps, & il eſt la racine de la moëlle ; c'eſt dans lui qu'eſt la conduite & la cauſe ſouveraine de nos actions ; & c'eſt de lui que coule une effuſion dans les vertebres du dos, après quoi cette effuſion eſt diviſée dans la ſuite en ſperme & en ſemence.

§. 3. Τῶ δὲ σώματος, ἀρχὰν μὲν καὶ ῥίζαν μυελῶ εἶμεν ἐγκέφαλον, ἐν ᾧ αἱ ἀγεμονία· ἀπὸ δὲ τούτω, [2] ἀπόχυμα ῥεῖ διὰ τῶν νωτίων σπονδύλων τὸ λοιπὸν, ἐξῶ ἐς σπέρμα καὶ γόνον μερίζεται.

§. 4.

[1] ὑπηρετέεν *ſervent*, pour ὑπηρετεῖν.

[2] δὲ ἀπὸ τούτω ἀπόχυμα ῥεῖ, *& de lui coule une effu-*

§. 4. Les os ſont les étuis des moëlles, & la chair eſt la couverture & l'enveloppe des os. Et Dieu a lié les membres & les articulations par les nerfs, qui ſont les liens pour le mouvement : & il a fait une partie des choſes qui ſont dans *le corps humain* pour ſa nourriture, & l'autre partie a été deſtinée à ſa conſervation.

§. 4. Ὀστέα δὲ, μυελῶν περιφράγματα. τουτέων δὲ σκέπαν μὲν τὰν σάρκα καὶ προκάλυμμα· συνδέσμοις δὲ ποττὰν κίνασιν τοῖς νεύροις σύναψε τὰ ἄρθρα. τῶν δ' ἐντοσθίων τὰ μὲν, τροφᾶς χάριν, τὰ δὲ, σωτηρίας.

§. 5. Parmi les mouvements *différents*, ceux qui viennent des choſes extérieures, quand ils ſe communiquent dans le lieu qui penſe, forment des ſenſations : mais il y a des mouvements qui ne tombent pas ſous la perception,

§. 5. Κινασίων δὲ, τῶν ἀπὸ τῶν ἐκτὸς, τὰς μὲν ἀναδιδομένας εἰς τὸν φρονέοντα τόπον, αἰσθάσιας εἶμεν· τὰς δ' ὑπ' ἀντίλαψιν μὴ πιπτοίσας, ἀνεπαισθά-

effuſion : on trouve dans quelques Manuſcrits οἷον ἀπόχυμα.

ſoit parceque les corps affectés ſont trop groſſiers & trop inſenſibles, ſoit parceque ces mouvements ſont trop foibles.

σθάτως, ἢ τῷ τὰ πάσχοντα σώματα γεωδέστερα εἶμεν, ἢ τῷ τὰς κινάσιας ἀμενηνοτέρας γίγνεσθαι.

§. 6. Les mouvements qui déplacent la nature, ou qui la derangent ſont douloureux: & ceux qui la replaçent, & qui la conſtituent dans ſon état naturel, *cauſent* du plaiſir & ſont nommés voluptés.

§. 6. Ὁκόσαι μὲν ὧν ἐξισᾶντι [3] τὰν φύσιν, ἀλγειναὶ ἐντί· ὁκόσαι δὲ ἀποκαθισᾶντι ἐς αὐτὰν, ἄδοναὶ ἀνυμαίνονται.

§. 7. Quand aux *organes* des ſenſations, *Dieu pour nous procurer* ces ſenſations, a mis dans nous la vue pour contemplation des choſes celeſtes & *terreſtres*, & pour la perception des ſciences. Il a encore produit l'ouïe qui eſt

§. 7. Τᾶν [4] δ' αἰσθασίων τὰν μὲν ὄψιν ἄμμιν [5] τὸν θεὸν ἀνάψαι ἐς θέαν τῶν ὡρανίων, καὶ ἐπισάμας ἀνάλαψιν· τὰν δ' ἀκοὰν, λόγων καὶ μελῶν ἀντιλαπτικὰν ἔφυ-

3 ἐξισᾶντι pour ἐξισᾶσι, 3. perſ. præſ. ind. plur.
4 τᾶν pour τῶν. δὲ τᾶν, c'eſt le genitif abſolu.

capable d'entendre le diſcours & la melodie. Ainſi, ſi un homme eſt privé de l'ouïe dès ſa naiſſance, il eſt néceſſairement muet, & ne peut jamais proferer un ſeul mot. C'eſt pourquoi on dit, que le ſens de l'ouïe eſt très analogue à la parole.

φυσεν· ἂς σεριστόμενος ἐκ γενέσιος ὁ ἄνθρωπος, οὔτε λόγον ἔτι προέσθαι δυνάσεται. διὸ καὶ συγγενεσάταν τῷ λόγῳ ταύταν αἴσθασιν [σ] φαντὶ εἶμεν.

§. 8. Toutes les choſes, qui ſont appellées affections des corps, ſont ainſi nommées par rapport au tact, ou à cauſe de leur inclination vers un certain lieu; car le tact diſcerne les facultés vitales, la chaleur, le froid, la ſechereſſe, l'humidité, la douceur, l'apreté, les choſes qui cédent, les choſes qui reſiſtent, les

§. 8. Ὁκόσα δὲ πάθεα τῶν σωμάτων ὀνυμαίνεται, ποτὶ τὰν ἁφὰν κλήζεται, τᾷ δὲ ῥοπᾷ ποτὶ τὰν χώραν. ἁ μὲν γὰρ ἁφὰ κρίνει τὰς ζωτικὰς δυνάμιας, θερμόταται, ψυχρόταται· ξηρόταται, ὑγρόταται· λειόταται, τρα-

[5] ἄμμιν pour ἡμῖν.
[σ] φαντι pour φασι.

choſes molles, les choſes dures; le tact préjuge encore de la peſanteur & de la legereté. Mais c'eſt la raiſon, qui détermine l'idée des choſes par leur tendence vers le milieu, ou par leur tendence à s'éloigner de ce milieu: or on donne le même nom à ce qui eſt au bas, & à ce qui eſt au milieu: *& ces deux mots milieu & bas emportent la même ſignification.* Car le centre d'une ſphere en eſt le bas, & ce qui eſt au deſſus jusqu'à la circonférence en eſt le haut.

τραχύτατα· εἴκοντα, ἀντίτυπα· μαλακὰ, σκληρά. βαρὺ δὲ καὶ κοῦφον ἀφὰ μὲν προκρίνει, λόγος δ' ὁρίζει, τῷ ἐς τὸ μέσον καὶ ἀπὸ τῶ μέσω νεύσει. κάτω δὲ καὶ μέσον, ταυτὸν φαντί. τὸ γὰρ κέντρον τᾶς σφαίρας, τοῦτό ἐσι τὸ κάτω· τὸ δ' ὑπὲρ τούτω, ἄχρι τᾶς περιφερείας, ἄνω.

§. 9. Le chaud paroit être compoſé de parties ſubtiles, qui dilatent le corps. Et le froid eſt compoſé de parties plus épaiſſes, & qui reſſerent les pores.

§. 9. Τὸ μὲν ὦν θερμὸν, λεπτομερές τε καὶ διασατικὸν τῶν σωμάτων δοκεῖ εἶμεν· τὸ δὲ ψυχρὸν, παχυμερέσερον πόρων καὶ συμπιλωτικόν ἐσι.

§. 10.

§. 10. Le goût reſſemble au tact, *& juge des choſes par les ſenſations, que produit ſur lui la différente forme des parties qui l'affectent.* Car les choſes ſont apres ou polies, ſelon leurs *différentes* concretions, & la maniere diverſe dont elles s'inſinuent, & dont elles penetrent dans les pores, les affectant ſelon leurs figures. Les choſes *par exemple* qui deſſechent, & qui frotent rudement la langue, paroiſſent apres: celles dont le frotement eſt mediocre ſont ſalées, & les choſes qui enflamment & qui penetrent vivement dans la chair ſont acres; les choſes au contraire, qui *agiſſent différemment de ces premieres* ſont

§. 10. Τὰ δὲ [7] περὶ τὰν γεῦσιν ἔοικε τᾷ ἁφᾷ. συγκρίσει γὰρ καὶ διακρίσει, ἔτι δὲ τᾷ ἐς τὼς πόρως διαδύσει, καὶ τοῖς σχημάτεσσιν, ἢ τρυφνὰ, ἢ λεῖα. ἀποτάκοντα δὲ καὶ ῥύπτοντα τὰν γλῶτταν, τρυφνὰ φαίνεται· μετριάζοντα δὲ τᾷ ῥύψει, ἁλμυρά· ἐκπυροῦντα δὲ, καὶ διαιρέοντα τὰν σάρκα, δριμέα· τὰ δ' ἐναντία, λε-

[7] τὰ δὲ περὶ τὰν γεῦσιν, mot à mot, *& les choſes au tour du goût.*

ſont polies & douces par leur ſuc & par leur *ſaveur*.

λεῖά τε καὶ [8] γλυκέα, κεχύλωται.

§. 11. Les eſpeces des odeurs ne ſont pas diſtinctes, c'eſt à dire, ne s'exhalent pas d'une maniere différente: elles s'écoulent toutes comme ſi elles étoient filtrées dans des pores étroits: les parties qui les compoſent ſont trop ſolides, pour pouvoir être ni reſerrées, ni dilatées par les putrifications, & par les concoctions de la terre. *En ſorte qu'elles conſervent toujours leurs qualités*, en s'exhalant *des corps qui les contiennent*; elles ſont ou bonnes ou mauvaiſes à ſentir.

§. 11. Ὀσμᾶς δὲ εἴδεα μὲν οὐ κεχώρισται. διὰ γὰρ στενῶν πόρων διηθεῖται, σερρότερων ὄντων ἢ ὡς συνάγεσθαι ϗ διΐσασθαι, σάψεσι καὶ πέψεσι, γᾶς τε καὶ γεωειδέων, εὐώδεά τε καὶ δυσώδεα εἶμεν.

§. 12. La voix eſt un coup, *ou une* pulſa-

§. 12. Φωνὰ δ' ἐσὶ μὲν πλᾶξις ἐν ἀέρι, διϊ-

[8] *καὶ γλυκέα κεχύλωται*, j'aime mieux lire *γλυκέα καὶ χυλῷ*. Comme on trouve dans pluſieurs Manuſcrits. *τὰ δ' ἐναντία λεῖά τε καὶ γλυκέα, καὶ χυλῷ. mais les choſes contraires ſont polies & douces par leur ſaveur.*

tion dans l'air qui parvient jusqu'à l'ame par les oreilles, des quelles les ouvertures ont rapport jusqu'au foie; & dans ces ouvertures il y a un air, dont le mouvement forme l'ouïe.

§. 13. Une partie de la voix & de l'ouïe eſt prompte, aigue; l'autre eſt lente & peſante. La partie moïenne de la voix eſt la plus harmonique; celle qui eſt abondante & repandue eſt grande; celle qui eſt mince & reſerrée eſt petite; celle qui eſt arrangée & conduite ſelon les proportions harmoniques eſt mélodieuſe: celle qui eſt confuſe & ſans regles, n'eſt ni mélodieuſe ni harmonique.

διήκουμένα ποτὶ τὰν ψυχὰν δι' ὤτων, ὧν τοὶ πόροι διήκοντι [9] ἄχρις ἥπατος χωρέοντες. ἐν τούτοις πνεῦμα, οὗ ἁ κίνασις ἀκοά ἐσι.

§. 13. Φωνᾶς δὴ καὶ ἀκοᾶς, αἱ μὲν, ταχεῖα, ὀξεῖα· αἱ δὲ βραδεῖα· [10] μέσα δ' αἱ συμμετροτάτα. καὶ αἱ μὲν πολλαὶ καὶ κεχυμέναι, μεγάλαι· αἱ δὲ ὀλίγαι καὶ συναγμέναι, μικραί. αἱ δὲ τεταγμέναι ποτὶ λόγως μωσικῶς, ἐμμελής· αἱ δὲ ἄτακτός τε καὶ ἄεργος ἐκμελής τε καὶ ἀνάρμοσος.

§. 14.

[9] διήκοντι pour διήκουσι.

[10] βραδεῖα quelques Manuſcrits ajoutent βαρεῖα, *lente & peſante.*

§. 14. Le quatrieme genre des choſes ſenſibles, *eſt celui qui* a le plus d'eſpeces, & qui eſt le plus varié: il eſt appellé ſubſtance viſible; & c'eſt dans lui que ſont toutes les ſortes de couleurs, & une infinité de choſes colorées. Il y a quatre premieres couleurs; le blanc, le noir, le luiſant ou le jaune, le pourpre ou le rouge; les autres ſont faites par le mêlange de ces premieres. Or le blanc écarte les raïons, & le noir les réunit.

§. 14. Τέταρτόν τε γένος αἰσθατῶν, πολυειδέσατον καὶ ποικιλώτατον. ὁρατὰ δὲ λέγεται· ἐν ᾧ χρώματά τε παντοῖα, καὶ κεχρωσμένα μυρία. πρᾶτα δὲ, τέτταρα· λευκὸν, μέλαν, λαμπρὸν, φοινικοῦν. τἄλλα γὰρ ἐκ κιρναμένων τούτων γεννᾶται. τὸ μὲν ὦν λευκὸν διακρίνει τὰν ὄψιν, τὸ δὲ μέλαν συγκρίνει.

§. 15. De même que le chaud repand le contact, c'eſt à dire dilate les parties, & que le froid peut au contraire les reſerrer, *& produit preſque toujours cet effet*: de même auſſi l'apre eſt de nature à reſ-

§. 15. Ὅκως περ τὸ θερμὸν διαχεῖ τὰν ἁφὰν, τὸ δὲ ψυχρὸν συνάγειν δύναται· καὶ τὸ μὲν τρυφνὸν, συνάγειν τὰν γεῦσιν, τὸ δὲ

ſerrer le goût, & l'acre à l'étendre & à le *diviſer*.

§. 16. Le vaſe des animaux, qui vivent par l'air, eſt nourri & conſervé par la nourriture, qui eſt diſtribuée dans toute la maſſe *du corps* par infuſion, & conduite comme par des canaux; elle eſt rafraichie par l'air qui la porte, & la repand vers les extremités.

§. 17. Voici comment ſe fait la reſpiration, la nature n'admettant aucun vuide. Un nouvel air s'écoule, & eſt attiré à la place de celui qui s'évapore, par des ouvertures qui ſont inviſibles, & par les quelles la ſueur paroit au deſſus de la peau. Outre cela une partie de l'air étant conſumée par la chaleur naturel-

δὲ δριμὺ, διαιρέειν πέφυκε.

§. 16. Τρέφεται δὲ τὸ σκῆνος τῶν ἐναερίων ζώων καὶ συνέχεται, τῆς μὲν τροφῆς διαδιδομένας διὰ τῶν φλεβῶν ἐς ὅλον τὸν ὄγκον, κατ' ἐπιῤῥοήν· οἷον δι' ὀχετῶν ἀγομένας καὶ ἀρδομένας ὑπὸ τῶ πνεύματος, ὃ διαχεῖ αὐτὰν ἐπὶ τὰ πέρατα φέρον.

§. 17. Ἀ δ' ἀναπνοὰ γίνεται, μηδενὸς μὲν κενεῶ ἐν τᾷ φύσει ἐόντος, ἐπιῤῥέοντος δὲ καὶ ἐλκομένω τῶ ἀέρος ἀντὶ τῶ ἀποῤῥέοντος διὰ τῶν ἀοράτων σομίων, δι' ὧν ἡ ὑγρὰ νοτὶς ἐπιφαίνεται. τινὸς δὲ καὶ ὑπὸ τᾶς

le, c'eſt une néceſſité qu'un air équivalent à celui là vienne prendre ſa place, & *ſuplée* à ce qui a été conſumé : ſans cela il y auroit du vuide, ce qui eſt impoſſible. Et l'animal *ne pourroit ſubſiſter*, & ne ſeroit plus dans un flux continuel, ſi le vaſe qui le contient étoit dérangé dans ſa conſtruction par le vuide.

φυσικᾶς θερμότατος ἀπαναλομένω. ἀνάγκα ὧν ἀντικαταχθῆμεν τὸ ἴσον τῷ ἀναλωθέντι· εἰ δὲ μὴ, κενώσιας εἴμεν. ὅπερ ἀμάχανον. οὐδὲ γὰρ ἔτι εἴη κασσύρρουν καὶ ἐν τὸ ζῶον, διαιρεομένω τῶ σκάνεος ὑπὸ τῶ κενῶ.

§. 18. La même organiſation ſe trouve auſſi *à certains égards* dans les choſes inanimées, ſelon l'analogie de la reſpiration : la ventouſe & l'ambre ſont les images de la reſpiration : car le ſoufle coule au dehors du corps, & eſt ramené par la reſpiration au moien de la bouche, & des narines ; & ſemblable à l'Euripe il eſt rap-

§. 18. Ἁ δ' ὁμοία ὀργανοποΐα γίνεται καὶ ἐπὶ τῶν ἀψύχων, κατὰν τᾶς ἀναπνοᾶς ἀναλογίαν. αἰ γὰρ σικύα καὶ τὸ ἄλεκτρον, εἰκόνες ἀναπνοᾶς ἐντί. ῥεῖ γὰρ διὰ τῶ σώματος ἔξω θύραζε τὰ πνεύματα, ἀντεπεισάγεται δὲ διὰ τᾶς ἀναπνοᾶς, τῷ τε σώματι καὶ ταῖς ῥισίν· εἶτα πάλιν, οἷον εὔριπος,

porté dans le corps, qui ést tendu plus ou moins ſelon ſes influxions : de même auſſi la ventouſe attire l'humeur ou l'humide, l'air étant conſumé par le feu ; & l'ambre attire un corps ſemblable, l'air étant ſorti hors de lui.

πος, ἀντεπιφέρεται εἰς τὸ σῶμα. τὸ δὲ ἀναπτείνεται καττὰς ἐκροάς. ἁ δὲ σικύα, ἀπαναλωθέντος ἀπὸ τῶ πυρὸς τῶ ἀέρος, ἐφέλκεται τὸ ὑγρόν· τὸ δ' ἤλεκτρον, ἐκπριθέντος τῶ πνεύματος, ἀναλαμβάνει τὸ ὅμοιον σῶμα.

DISSERTATIONS

ſur le

QUATRIEME CHAPITRE.

Ἐν τῷ ἀπεργάζεν θνατά τε κ' ἐφαμέρια ζῶα, ὧν τὰς ψυχὰς ἐπιῤῥύτως ἐνέσαγε, τὰς μὲν ἀπὸ σελάνας τὰς δὲ ἀφ' ἁλίω· τὰς δὲ ἀπὸ τῶν ἄλλων τῶν πλαζομένων. *Les animaux mortels & journaliers, dans les quels Dieu a conduit les ames, par infuſion, les uns de la Lune, les autres du Soleil, & les autres des planetes. Chapitre IV. §. 1.*

Pour comprendre ce que veut dire ici *Timée* de *Locres*, il faut ſavoir que les Egyptiens & les Grecs regarderent l'ame, comme une ſubſtance compoſée d'en-

tendement, & d'ame, créés enſemble. Ainſi ils diſtinguoient l'entendement de l'ame. Ils appelloient l'ame *char de l'ame*. Ils entendoient par ce *char de l'ame*, le corps ſubtil & délié dont l'entendement étoit revetu, & comme enveloppé. Or ce corps ſubtil, ce *char de l'ame* étoit fourni par la Lune, & l'entendement par le Soleil. Lorsque l'ame, compoſée *du char de l'ame* & de l'entendement, venoit à animer le corps terreſtre, elle ſe mouloit ſur la forme de ce corps, comme la fonte prend la figure du moule, où on la jette, & qu'elle remplit. C'eſt pourquoi *Timée* dit, que Dieu après avoir reglé l'ame, *la donna à la nature qui varie les formes*, διένειμε τῇ φύσει τῇ ἀλλοιωτικῇ παραδούς. Après la mort les ames de ceux, qui avoient bien vecu, alloient au deſſus de la Lune, où ſe faiſoit la ſéparation de l'entendement & du *char de l'ame*; l'entendement ſe réuniſſoit au Soleil, & l'ame, ou le char ſubtil, qui avoit enveloppé l'entendement, reſtoit au deſſus de la Lune.

Qui peut, en reflechiſſant ſur les idées monſtrueuſes & chimeriques des anciens philoſophes, ne pas reconnoître, que c'eſt à la ſeule revelation, que les hommes doivent toutes les connoiſſances raiſonnables, qu'ils ont ſur la nature des ſubſtances ſpirituelles. „Les Sages du monde, *dit S. Ambroiſe*, ont des yeux, „& ils ne voient pas; au milieu de la clarté ils ne „diſcernent aucun objet. Ils marchent dans les tene„bres, & pendant qu'ils fouillent, & cherchent dans „les dogmes obſcurs des demons, ils penſent voir ce „qui ſe paſſe dans le Ciel. Mais étant privés du ſecours „de la foi, ils reſtent dans un aveuglement perpetuel. „Ils parlent, comme connoiſſant tout, & leur ſeul „merite c'eſt d'être habiles dans des choſes vaines & „ſubtiles, tandis qu'ils ſont ignorans, jusqu'à l'imbeci-

„lité

„lité dans les choſes éternelles. *De oculis loquor, quos habent ſapientes mundi & non vident, in luce nihil cernunt, in tenebris ambulant, dum dæmoniorum rimantur tenebroſa, & cœli alta ſe videre credunt, porro autem a fide devii, perpetuæ cæcitatis tenebris implicantur. Aperiunt os, quaſi ſcientes omnia, acuti ad vana, hebetes ad æterna. S. Ambroſ. in Hexamer. pag. 431.*

On ne connoit jamais mieux le merite de *Moiſe*, & la ſageſſe de ce grand Legislateur, qu'en comparant les ſages dogmes, qu'il a établis, avec les opinions monſtrueuſes des philoſophes Egyptiens, parmi les quels il avoit été élevé, & dont les fables avoient ſéduits presque le monde entier. „Il me paroit, *dit* „*S. Jerome*, que c'eſt dans les premieres folies, enfan„tées par les Egyptiens, que tous les philoſophes ont „puiſé leurs opinions, pour tromper les hommes, & „pour les retenir dans l'erreur.“ *Mihi videntur Ægyptiorum primogenita dogmata eſſe philoſophorum, quibus deceptos homines atque irretitos tenebant. D. Hieronim. ad fabiolam. pag. 65.*

Τῶ δὲ λογικῶ τὸ μὲν κρέσσον, ἐκ τᾶς ταυτῶ φύσιος· τὸ δὲ χέρειον, ἐκ τᾶς τῶ ἑτέρω. Or la partie raiſonnable (de l'ame) *qui eſt la meilleure, vient de la nature homogene; & la partie moindre vient de la partie hétérogene. Chapitre IV. §. 1.*

Nous avons deja obſervé, que les Pythagoriciens ainſi que les Platoniciens entendoient par la nature homogene, le bon principe, qui étoit, pour me ſervir des termes de *Timée*, de *la nature du bien*, *τᾶς φύσιος τῶ ἀγαθοῦ*, & *le principe de ce qu'il y a de*

meilleur, ἀρχὰν τῶν ἀρίστων : & la nature hétérogene étoit défectueuſe en pluſieurs choſes, ſans pouvoir jamais être entierement ramenée au bien, parceque les cauſes, qui lui étoient adjointes, ſe rapportoient à la néceſſité : τὰ δὲ ἐπόμενα καὶ συναίτια ἀνάγεσθαι ἐς ἀνάγκην. L'ame humaine étant donc compoſée de deux parties, de la raiſonnable & de l'irraiſonnable, la premiere partie étoit une émanation de la nature homogene, & la ſeconde de l'hétérogene.

Nous avons amplement parlé de cette diſtinction, & diviſion de l'ame en raiſonnable & irraiſonnable, dans la *Philoſophie du bon ſens. Reflex. IV. ſur la metaphiſique.* Nous renvoions donc les Lecteurs à cet ouvrage, dont celui-ci eſt une ſimple continuation.

Ἑκάτερον δὲ περὶ τὰν κεφαλὰν ἵδρυται μένον. L'une & l'autre de ces parties ont été placées pour faire leur demeure dans la tête. Chapitre IV. §. 2.

Les philoſophes anciens ont beaucoup diſputé ſur le lieu, que l'ame occupe dans le corps. Les philoſophes modernes, auſſi incertains que les anciens, ſont auſſi peu éclairés, que ceux qui les ont precedé depuis trois mille ans. C'eſt ainſi que dans la matiere, dont la connoiſſance eſt la plus eſſentielle, Dieu a voulu, en bornant les lumieres humaines, acoutumer les hommes à reconnoitre la foibleſſe de leur entendement, & à voir que ceux, qui veulent paſſer pour ſavans, ſont arretés, dès le premier pas qu'ils font, dans la recherche des choſes ſpirituelles, dont la ſeule revelation peut nous inſtruire. L'incertitude dans la quelle nagent tous les philoſophes eſt, ſi je l'oſe dire, le triomphe de la verité, qui ne ſe trouve clairement

que

que dans les Ecritures Saintes. C'eſt ce que *S. Paul* nous dit expreſſement. *Neque oratio mea eſt prædicatio in perſuaſoriis humanæ ſapientiæ verbis, ſed demonſtratione ſpirituali, & potente.* Paul. 1. ad Corinth.

Empedocle diſoit que l'ame étoit dans le ſang, *ineſſe* (animam) *ait Empedocles in ſanguinis ſubſtantia, Plut. placit. philoſ.* Les Stoiciens vouloient qu'elle fut repandue dans tout le cœur. *Stoici in univerſo corde. Id. ib. Parmenide* la plaçoit dans toute l'étendue de la poitrine. *Epicure* vouloit qu'elle fut dans le milieu de la poitrine. „L'eſprit & l'ame, *dit Lucrece*, „n'étant qu'une ſeule nature, on peut connoître aiſé„ment leur étroite union. L'entendement, que j'appelle „l'eſprit, eſt l'agent principal de la vie, & ſon empire „eſt abſolu ſur toutes les parties du corps. Il eſt en„fermé au milieu de la poitrine, & cette ſituation ne „lui peut être conteſtée, puiſque c'eſt là que la crainte „& la joïe ſe repandent aux environs. L'autre partie „de l'ame eſt inſinuée par tout le corps, elle eſt ſou„miſe à l'eſprit, dont la volonté regle la conduite de „ſes mouvements.“

Nunc animum, atque animam, dico conjuncta teneri
Inter ſe; atque unam naturam conficere ex ſe:
Sed caput eſſe quaſi, & dominari in corpore toto
Conſilium, quod nos animum mentemque vocamus:
Idque ſitum, media regione in pectoris hæret.
Hic exſultat enim pavor ac metus: hæc loca circum
Lætitiæ mulcent: hic ergo mens animusque'ſt.
Cetera pars animæ per totum diffita corpus
Paret; & ad nutum mentis, momenque movetur.
Lucr. de rer. Nat. Lib. III. 137.

L'on voit que les Epicuriens partageoient l'ame en différentes parties, ainſi que les Pythagoriciens & les Platoniciens; ils ne différoient que dans le ſentiment

ſur le lieu, où étoit la partie raiſonnable; les Epicuriens voulant que ce fût dans la poitrine; les Pythagoriciens & les Platoniciens la plaçoient dans le cerveau, & l'irraiſonnable ou la vitale dans le cœur. *Pythagoras vitalem animæ partem circa cor, rationem & mentem circa caput.* Plut. placit. phil. L. I.

Ariſtote rejette également l'opinion des Epicuriens, & celle des Pythagoriciens. Il prétendit que l'ame étoit dans le cœur, & que le cerveau n'avoit d'autre fonction, que de temperer la chaleur du cœur. *Cerebrum igitur calorem ferventemque cordis moderatur & temperiem affert. Ariſt. de part. anim. L. III. c. 4.*

Nous avons remarqué, dans les Diſſertations ſur *Ocellus Lucanus*, qui ſont également une ſuite de la *Philoſophie du bon ſens*, ainſi que celles qui ſont dans cet ouvrage, que *Deſcartes* plaça l'ame dans une petite glande du cerveau, appellé *pinéale*. Nous avons rapporté, dans le même endroit, les difficultés que lui oppoſa *Gaſſendi*. Les philoſophes, qui ſont venus après *Deſcartes* & *Gaſſendi*, n'ont rien dit de plus évident qu'eux: ainſi il ne paroit, que ſur cette queſtion tout homme, qui ne veut point prendre pour une verité de foibles conjectures, doit dire comme *Caſſiodore*. „Nous ſavons que nôtre ame, que nous cher-„chons à connoitre, eſt toujours avec nôtre corps, „qu'elle en eſt inſéparable tandis qu'il ſubſiſte: elle „eſt préſente à toutes nos actions, c'eſt par elle que „nous les faiſons, elle eſt la cauſe de nos mouve-„mens, de nos diſcours; & malgré cela, s'il eſt per-„mis de le dire, elle nous eſt entierement incon-„nue. *Noſcitum ſemper eſt ipſa, quam quærimus adeſt, tractat, loquitur, & ſi fas eſt dicere, inter iſta neſcitur. Caſſiod. de anim.*

To

Τὸ γὰρ κέντρον τᾶς σφαίρας, τοῦτο ἐστὶ τὸ κάτω· τὸ δ' ὑπὲρ τοῦτο, ἄχρι τᾶς περιφερείας ἄνω. Car le centre d'une ſphere en eſt le bas, & ce qui eſt au deſſus juſqu'à la circonference en eſt le haut. Chapitre IV. §. 8.

Par la façon, dont s'explique dans ce paſſage *Timée* de *Locres*, il n'eſt pas douteux qu'il a connu les antipodes; & que *Platon*, qui a tant profité de l'ouvrage de *Timee*, avoit pris de lui cette opinion, dont on lui a fait tout l'honneur, en diſant qu'il avoit été le premier qui eut ſoutenu, qu'il y avoit des antipodes. Καὶ πρῶτος ἐν φιλοσοφίᾳ ἀντιποδῶς. *Plato primus in philoſophia antipodes. Diogen. Laërt. in Vit. Platon.* Mais il eſt clair, que *Platon* eſt redevable à *Timée* de cette découverte, & qu'il n'a fait que le copier ici, comme dans tant d'autres endroits, où il paraphraſe fort longuement, ce que *Timée* fait entendre par une ſeule phraſe.

Le ſentiment de *Timée* & de *Platon* ſur les antipodes n'a pu être reçu, ni trouver même quelque vraiſemblance, que lorsque l'experience, dix-huit ſiecles après, en a fait connoître la verité. Ceux qui voulurent s'aviſer de le ſoutenir auparavant, ou furent regardés comme des viſionaires, ou furent traités comme des hérétiques.

Les Peres de l'Egliſe rejetterent, comme contraire à la religion, l'opinion qu'il y eut des antipodes. Et *S. Auguſtin*, dont la doctrine avoit été déclarée, par pluſieurs Conciles, être la veritable doctrine de l'Egliſe, condamna le dogme des antipodes, comme un ſentiment pernicieux, oppoſé aux Saintes Ecritures. „Quant „à ce qu'on raconte, *dit ce Saint*, qu'il y a des anti-

„po-

„podes, c'eſt à dire des hommes dont les pieds ſont „oppoſés aux nôtres, qui habitent cette partie de la „Terre, où le Soleil ſe leve, quand il ſe couche pour „nous, il n'en faut rien croire: auſſi n'avance-t-on „cela ſur le rapport d'aucune hiſtoire, mais ſur des con„jectures & des raiſonnemens, parceque la Terre étant „ſuſpendue en l'air & ronde, on s'imagine que la par„tie, qui eſt ſous nos pieds, n'eſt pas ſans habitans. „Mais l'on ne conſidere pas, que quand on montreroit „que la terre eſt ronde, il ne s'en ſuivroit pas que la „partie, qui nous eſt oppoſée, ne fut pas couverte „d'eau: d'ailleurs quand elle ne le ſeroit pas, quelle „néceſſité y auroit-il qu'elle fut habitée? l'Ecriture n'en „dit rien, & elle nous apprend, que tous les hommes „viennent d'Adam: & d'un autre côté il y auroit „trop d'abſurdité à dire, que les hommes aient tra„verſé une ſi grande étendue de mer, pour aller peu„pler cette autre partie du monde. *Quod vero & Antipodas eſſe fabulantur, id eſt, homines a contraria parte terræ, ubi ſol oritur, quando occidit nobis, adverſa pedibus noſtris calcare veſtigia, nulla ratione credendum eſt: Neque hoc ulla hiſtorica cognitione didiciſſe ſe affirmant, ſed quaſi ratiocinando conjectant, eo quod intra convexa cœli terra ſuſpenſa ſit, eundemque locum mundus habeat, & infimum, & medium: & ex hoc opinantur, quæ infra eſt, habitatione hominum carere non poſſe. Nec attendunt, etiam ſi figura conglobata & rotunda mundus eſſe credatur, ſive aliqua ratione monſtretur: non tamen eſſe conſequens, ut etiam ex illa parte ab aquarum congerie nuda ſit terra. Deinde etiam ſi nuda ſit, neque hoc ſatim neceſſe eſt ut homines habeat: quando nullo modo ſcriptura iſta mereatur quæ narratis præteritis facit fidem, eo quod ejus prædicta complentur. Nimisque abſurdum eſt, ut dicatur aliquos homines ex hac in illam partem Oceani*

im-

immenſitate trajecta navigare, ac pervenire potuiſſe : ut etiam illic ex uno illo primo homine genus inſtitueretur humanum D. Aug. de Civit. Dei. L. XVI. c. 9.

Ce fut ſur les fauſſes notions phiſiques de *S Auguſtin*, qui avoient été déclarées veritables, & faiſant regles de foi par pluſieurs Conciles, que *Virgile*, Evêque de *Saltzbourg*, fut dénoncé par *Boniface*, Archêveque de *Mayence*, au Pape *Zacharie*, comme un hérétique très dangereux. Le ſouverain Pontife ordonna, qu'on le dépoſat, qu'on le dégradat même du Sacerdoce. On ignore ſi la choſe eut lieu. Mais il n'en eſt pas moins certain, que ce Prélat fut cruellement perſécuté pour avoir dit une choſe, de la verité de la quelle nous ſommes auſſi convaincus aujourdhui, que de l'exiſtence du monde, que nous habitons. Cela ne confirme pas cette infaillibilité, que les Ultramontains accordent ſi libéralement au Pape: en voila un, que le S. Eſprit n'avoit point éclairé ſur le veritable état du globe terreſtre. Je ne vois guere d'autre moien, pour ſauver l'infaillibilité du Pape, que de dire, qu'il eſt toujours infaillible, excepté ſur les matieres de Geographie. Mais les Proteſtans repondront, que qui peche dans une choſe peut pecher dans toutes; & qu'un Pape aiant déclaré hérétique un Evêque, pour avoir ſoutenu une verité, un autre Pape pourra de même excommunier un homme, qui ſera auſſi fondé dans ſon opinion, que *Virgile* l'étoit dans la ſienne. Pour appuier leur ſentiment, les Proteſtans diront, que l'on a vu des Papes, qui étant auſſi mauvais phiſiciens que *Zacharie* étoit mauvais géographe, ont établi des dogmes faux, & ont enſuite ſeparé de leur communion ceux, qui en ont nié la verité. Les Proteſtans citeront, pour prouver ce qu'ils avançent, l'exemple d'un Pape, qui aiant gardé tout le tems de ſa vie la fra-

fraieur, que lui avoient donné les gemiſſemens, qui ſe font entendre dans les vaſtes Cavernes des rochers, qui ſe trouvent le long des côtes de l'Islande, par les maſſes prodigieuſes de glaces qui s'y viennent heurter avec impétuoſité, ne ſe vit pas plutôt Pape, & en état de commander, qu'étant toujours perſuadé, que les bruits, qu'il avoit entendus, étoient les lamentations des ames du purgatoire, il établit la fête des morts, s'imaginant, malgré ſon infaillibilité, que les Cavernes de l'Islande étoient les ouvertures, & pour ainſi dire les bouches du purgatoire, d'où ſortoient les gemiſſemens, qu'on entendoit ſur la côte.

Il faut convenir que la conduite & l'ignorance de pluſieurs Papes, s'accordent peu avec leur infaillibilité, qui trouve aujourdhui tant d'adverſaires, même chez les Catholiques, que les trois quarts des Regiſtres des Notaires de Paris ſont remplis, depuis cinquante ans, de proteſtations contre les Bules des Papes, & d'appels de leurs déciſions au futur Concile. Mais ce qu'il y a de plus fort contre l'infaillibilité du Pape, c'eſt que certains Catholiques prétendent, qu'elle tombe ſouvent en quenouille, & qu'elle ne jouit pas même du privilege de la Loi Salique. „La Signora Olimpia, *dit Gui Patin*, „belle ſœur du Pape, & qui lui gouverne le corps & „l'ame, gouverne auſſi le Papat. On dit qu'elle vend „tout, prend tout, & reçoit tout; elle eſt devenue, auſſi„bien que les Avocats, un animal qui prend à droit & „à gauche; ce qui a fait dire un bon mot à Pasquin, „*Olimpia, olim pia, nunc harpia.* Et comme cette fem„me eſt en credit, j'ai peur qu'on ne nous debite en„core quelque jubilation ſpirituelle, comme ſi elle avoit „parlé au S. Eſprit." *Lettres choiſies de feu Mr. Gui Patin &c. Tom. I. p. 19. l. ⁻. Paris chez Petit avec permiſſion.*

Σοφ-

Συγκρίσει γὰρ καὶ διακρίσει ἔτι δὲ τῷ ἐς τοὺς πόρους διαδύσει, καὶ τοῖς σχημάτεσσιν, ἢ τρυφνὰ, ἢ λεῖα. Les choſes ſont apres ou polies ſelon leurs différentes concretions, & ſelon les manieres diverſes dont elles s'inſinuent, & dont elles penetrent dans les pores, les affectant ſelon leurs différentes figures. Chapitre IV. §. 10.

Voila l'explication la plus claire, que les philoſophes modernes donnent des différentes ſenſations, que l'impulſion des corps étrangers cauſe ſur nos ſens. Je ne ſais donc pas à propos de quoi, l'on a tant reproché aux Platoniciens, & aux Peripateticiens leurs prétendues qualités occultes. Si l'on demande, diſent pluſieurs modernes, à *Ariſtote* pourquoi le miel eſt doux, il repondra, que c'eſt parcequ'il a une qualité douce: & ſi on veut ſavoir pourquoi le ſel eſt ſalé, il repondra encore, que c'eſt parcequ'il a dans lui une ſemblable vertu. Si *Ariſtote* avoit penſé de cette maniere, il auroit été ſurement auſſi ignorant, que les perſonnes qui lui font faire de pareilles reponſes. Quand les Platoniciens & les Peripateticiens diſoient, que le miel étoit doux, parcequ'il avoit dans lui une ſemblable vertu, ils vouloient ſignifier, que les parties, dont le miel étoit compoſé, étant rondes, fluides, affectoient gracieuſement les pores de la langue & du palais, & s'y inſinuoient ſans cauſer aucune piquûre. Ce qui arrivoit au contraire tout différemment par les parties du ſel, qui étoient aigues, raboteuſes, & qui en s'inſinuant dans les pores les heurtoient par leurs différentes pointes, & cauſoient la ſenſation à la quelle nous avons attaché l'idée de la ſalure. Nous voions clai-

re-

rement dans *Timée*, que c'étoit là le ſentiment des Pythagoriciens, qui fut non ſeulement adopté par tous les Platoniciens, & les Peripateticiens, mais encore par les Epicuriens.

On ne peut expliquer la méchanique des ſenſations avec plus de clarté que *Lucrece*. „Ne penſés „pas, *dit-il*, que les principes des choſes, qui par eux„mêmes n'ont point de couleur, aient d'autres quali„tés comme le chaud, le froid, le ſon, le ſuc, l'odeur. „Comment pourroient-ils donner au corps, qu'ils com„poſent, leur couleur, leur ſon, puiſqu'étant ſolides „& ſimples, il n'émane rien d'eux? ils ſont de même „ſans froid, ſans chaud, & n'ont aucune choſe de „cette nature.

Sed ne forte putes ſolo ſpoliata colore,
Corpora prima mavere: etiam ſecreta teporis
Sunt, ac frigoris omnino, calidique vaporis:
Et ſonitu ſterila & ſucco jejuna ferantur:
Nec jacinnt ullam proprio de corpore odorem.

. . . . . .

Propterea demum debent primordia rerum
Non adhibere ſuum gignundis rebus odorem,
Nec ſonitum, quoniam nihil ab ſe mittere poſſunt,
Nec ſimili ratione ſaporem denique quemquam;
Nec frigus, neque item calidum, tepidumque vaporem.
Lucret. de Rer. Nat. L. II. v. 841.

Quelqu'un demandera peut être, pourquoi les différentes ſenſations étant toujours cauſées par la configuration des parties, qui affectent nos ſens, ce qui paroit doux & bon à une perſonne, paroit mauvais & apre à une autre, puiſque ce ſont cependant toujours des parties également configurées, qui affectent ſi diverſement ces perſonnes. Pour repondre à cette queſtion, nous n'avons pas beſoin d'avoir recours à des

Phi-

Philoſophes modernes. *Lucrece* nous l'expliquera avec la plus grande clarté. „Les pores ſont différents, *dit* „*ce Philoſophe*, dans les membres, dans la bouche, & „dans le palais, ſuivant les perſonnes, qui par conſé„quent ſont affectées diverſement de la ſaveur des cho„ſes. Parmi les pores il y en a de plus grands, de „plus petits, quelques uns ſont de forme triangulai„re, d'autres de figure quarrée, pluſieurs ſont ronds, „& enfin il s'en trouve un grand nombre dont la diver„ſité des angles fait la varieté. Ce qui fait donc la „diverſité du goût, c'eſt la figure & le mouvement „des petits corps, lorsqu'ils s'inſinuent dans les pores, „quelquefois d'une maniere peu conciliante: en ſorte „que le goût, qu'ils cauſent, varie ſelon la conſtruc„tion de la tiſſure des différents pores. C'eſt la veri„table cauſe pourquoi ce qui flate le goût de l'un par „ſa douceur, ſe change pour un autre en amertume. „La ſaveur d'une choſe doit ſes agrémens aux corps „polis & legers, qui flatent les cavités du palais; & „lorsque les mêmes parties, dans d'autres perſonnes, „bien loin d'y trouver du plaiſir, y rencontrent de la „rudeſſe, c'eſt l'effet de l'apreté & de la forme cro„chue des corps, qui les viennent penetrer, ne trou„vant pas la même configuration des pores.

Semina cum porro diſtent, differre neceſſe'ſt
Intervalla, viasque, foramina quæ perlibemus,
Omnibus in membris, & in ore, ipſoque palato.
Eſſe minora igitur quædam, majoraque debent;
Eſſe triquetra aliis, aliis quadrata neceſſe'ſt;
Multa rotunda, modis multis multangula quædam.
Namque figurarum ut ratio, motusque repoſcunt,
Proinde foraminibus debent differre figuræ;
Et variare viæ proinde ac textura coërcet.

Ergo, ubi, quod ſuave'ſt aliis, aliis ſit amarum,
Illis, queis ſuave'ſt, lævíſſima corpora debent
Contrectabiliter caulas intrare palati:
At contra, quibus eſt eadem res intus acerba;
Aſpera nimirum penetrant hamataque fauceis.
Nunc facile ex his eſt rebus cognoſcere quæque.

Lucret. de Rer. Nat. L. IV. v. 653.

La raiſon du chaud & du froid eſt la même, que celle des autres ſenſations: la chaleur & la froideur ne ſont que des qualités reſpectives, qui ſelon l'état & la diſpoſition preſente des organes d'un corps animé produiſent dans l'ame un ſentiment qu'on appelle chaleur, ou un ſentiment qu'on nomme froideur. Le chaud eſt une agitation en tout ſens des parties d'un corps, ſur le quel cette agitation a lieu. Ainſi le feu échauffe, quand il ne cauſe qu'un mouvement foible ſur les parties, où il agit; & il brule quand il vient à cauſer une grande agitation, en perçant par une infinité de petits dards inviſibles. Le feu agit donc plus ou moins promptement, ſelon la facilité qu'il trouve à s'inſinuer dans les pores. Si l'on ſe frote les mains avec du jus d'oignon pilé, on peut toucher pendant quelque tems impunement des charbons ardents. Le jus, qui couvre l'epiderme, remplit les pores de la ſurface de la main, & empeche l'action des charbons.

On voit clairement, que la chaleur n'étant qu'une ſenſation, cauſée par une agitation de parties; le defaut total de cette agitation doit produire la ſenſation du froid. Lorſque les particules de nôtre corps ceſſent d'avoir le mouvement, que demande leur état ordinaire, nôtre ame eſt avertie alors de la ſenſation de la froideur, comme elle l'eſt de celle de la chaleur, par l'agitation des parties.

Φωνὴ

Φωνὴ δ' ἐστὶ μὲν πλᾶξις ἐν ἀέρι. La voix eſt un coup ou une pulſation dans l'air. Chapitre IV. §. 12.

Nous renvoions nos Lecteurs, à ce que nous avons dit de l'analogie du ſon avec la lumiere dans la *Philoſophie du bon ſens. Reflect. 32.* Car ſi nous en parlions ici, ce ſeroit répéter deux fois la même choſe dans le même ouvrage, puiſque nous ne donnons celui-ci que comme la ſuite & la concluſion de la *Philoſophie du bon ſens.*

Μέσα δ' ἁ συμμετροτάτα. καὶ ἁ μὲν πολλὰ καὶ κεχυμένα μεγάλα. ἁ δὲ ὀλίγα καὶ συναγμένα, μικρά. La partie moienne de la voix eſt la plus harmonique, celle qui eſt abondante & repandue eſt grande, celle qui eſt mince & reſerrée eſt petite. Chapitre IV. §. 13.

Il eſt aſſés curieux d'obſerver, combien la conſtitution des parties nobles influent ſur la voix. Celle des perſonnes, qui ont les teſticules gros, eſt forte & harmonique, c'eſt la voix de baſſe. Ceux au contraire, qui ont des teſticules foibles & petits, ont une voix moienne, & ceux qui ſont entierement privés, ont la voix ſemblable à celle des femmes. Mais ce qu'il y a de particulier, c'eſt que les hermaphrodites ont la voix plus ou moins aigue, ſelon que le ſexe feminin domine ſur le maſculin.

Pline dit, qu'autrefois les hermaphrodites paſſoient pour des prodiges qu'on craignoit, mais que de ſon tems on ſe faiſoit un plaiſir de les voir. *Gignuntur & utriusque ſexus, quos hermaphroditos vocamus, olim*

androgynos vocatos, & in prodigiis habitos, nunc vero in deliciis. C. Plin. Hiſt. natur. L. VII. c. 4. Il n'y a rien dans ce diſcours qui ne ſoit conforme à la verité. Mais ce que raconte le même *Pline*, lorſqu'il parle d'un Peuple entier d'hermaphrodites, eſt entierement fabuleux. „Au delà des Naſaumenes, *dit-il*, & des „Machilyens qui ſont leurs voiſins, on trouve les her„maphrodites qui ont deux natures: auſſi s'entre-con„noiſſent-ils charnellement les uns les autres, chacun „à leur tour, ſelon ce que rapporte Caliphanes. Aris„tote ajoute que ces hermaphrodites ont le teton droit „comme un homme, & le gauche comme une femme. *Supra Naſamones confinesque illis Machylas, androgynos eſſe utriusque naturæ inter ſe vicibus coëuntes Calliphanes tradit. Ariſtoteles adjicit, dextram mammam iis virilem, lævam muliebrem eſſe. Id. ib. L. VII. c. 2.* Si ce Peuple avoit jamais exiſté, il auroit eu de grands privileges de la nature au deſſus des autres. C'eſt de ce peuple dont on auroit pu dire, qu'il ne fut jamais ni laſſé, ni raſſaſié dans les combats amoureux. *Nec laſſatus nec ſatiatus diſceſſit.* Mais il n'a exiſté que dans l'imagination de quelques viſionaires, ou dans les écrits de quelques auteurs, que les menſonges les plus groſſiers n'étonnoient pas.

S. Auguſtin raiſonne bien plus conſéquemment que *Pline*, lorſqu'il dit, que les hermaphrodites ſont rares, mais que néanmoins il y en a de tems en tems; & que l'on voit les deux ſexes ſi bien diſtingués, qu'on ne ſait du quel ils doivent prendre leur nom, quoique l'uſage ait prévalu en faveur du plus noble. *Androgyni, quos etiam Hermaphroditos nuncupant, quamvis admodum rari ſunt, difficile eſt tamen, ut temporibus deſint: in quibus ſic utrque ſexus apparet, ut ex quo potius debeant accipere nomen, incertum ſit: a melio-*

liore tamen, hoc eſt a maſculino, ut appellarentur, loquendi conſuetudo prævaluit. D. Aug. de Civit. Dei. L. XVI. c. 8.

Il y a quelques auteurs, qui ont prétendu qu'il n'y avoit point de veritables hermaphrodites, & que le ſexe maſculin, qui paroiſſoit dans eux, n'étoit qu'un clitoris très gros, qu'on prenoit pour le membre viril. Les perſonnes, qui ſoutiennent cette opinion, ſont dans l'erreur; car jamais le clitoris ne peut acquerir la force du membre viril, ni avoir des teſticules à la racine. Or l'on a vu, & l'on voit tous les jours, des Hermaphrodites en qui les deux différents ſexes ſont ſi bien formés, & ſi bien diſtingués, qu'on ne ſait en faveur du quel ils doivent prendre leur nom.

Montagne, qui n'eſt point un auteur ni credule ni menteur, nous apprend qu'une jeune fille de dix-ſept ans, s'amuſant à jouer dans un prairie avec quelques unes de ſes amies, ajant voulu ſauter un foſſé, il parut, par l'effort qu'elle fit, un membre viril, qui ſortit tout à coup vers le haut de l'ouverture du ſexe feminin.

La Mothe le Vayer, écrivain plus ſavant que *Montagne*, auſſi ſenſé, mais moins ſpirituel, dit que comme la nature procede lentement, doucement, & par dégrés en toutes ſes operations, il eſt certain, qu'elle a mis des êtres douteux dans tous les différents genres de la vie, & des amphibies, qui participent autant de l'un que de l'autre, de ſorte qu'on ne ſait de quel côté les ranger. *Oeuvres de La Mothe le Vayer. Tom. II. p. 978.*

Ceux qui ont nié, qu'il y eut de veritables hermaphrodites, n'avoient qu'à ouvrir les yeux pour ſe convaincre de la fauſſeté de leur opinion. On a vu dans pluſieurs foires à Paris, un hermaphrodite dont

les deux sexes étoient parfaitement formés. Mais quelles difficultés les phisiciens peuvent ils trouver dans la possibilité de ces jeux de la nature, lorsqu'ils en voient tous les jours de plus extraordinaires : & que les auteurs les plus respectables nous certifient, qu'il y en a eu dans tous les tems. Il y a quelques années, dit *S. Augustin*, qu'il naquit en Orient un homme double de la ceinture en haut, il avoit deux têtes, deux estomacs & quatre mains ; il vecut assés longtems, pour être vû de plusieurs personnes, qui accoururent à la nouveauté de ce spectacle. *Ante annos aliquot, nostra certe memoria, in Oriente duplex homo natus est superioribus membris, inferioribus simplex. Nam duo erant capita, duo pectora, quatuor manus, venter autem unus, & pedes duo, sicut uni homini : & tam diu vixit, ut multos ad eum videndum fama contraheret. D. Aug. de Civit. Dei. L. XVI. c. 8.*

Toute l'Europe a vu, il y a vingt-huit ans, deux enfans, attachés par les reins, qui avoient environ neuf ans, je les ai vu vivants à *Besançon*, où j'étois pour lors en garnison, & j'ai appris depuis qu'ils étoient morts à *Turin*. Ceux qui les montroient, en porterent encore les corps enbaumés dans tous les païs, où ils n'avoient pu les faire voir vivants. Du tems de *S. Augustin* il y avoit à *Hippone* un homme, dont la plante des pieds étoit en forme de Lune, avec deux doigts aux extremités : ses mains étoient faites de même. *Apud Hipponem Diarrhytum est homo quasi lunatas habens plantas, & in eis binos tantummodo digitos, similes & manus. D Aug. de Civit. Dei. L. XVI. c. 8.*

Mais pour convaincre plus évidemment ceux, qui croient qu'il est impossible de trouver dans un corps une multitude de membres superflus, il faut leur citer l'exemple de Mr. *Bilfinger*, philosophe connu de toute l'Eu-

rope, qui étoit né avec ſix doigts, parfaitement formés, à chaque main. Je l'ai beaucoup frequenté à *Stutgardt*, où ſon merite l'avoit fait devenir Conſeiller privé d'Etat, de ſimple Profeſſeur à l'Univerſité de *Tubingue;* il s'étoit fait couper les deux doigts ſuperflus, l'on en voioit toujours la place & la cicatrice.

L'on dira peut-être, que ſi les parties extérieures du corps peuvent être multipliées, il n'en eſt pas de même des intérieures, & que les parties génitales demandant un arrangement dans le corps, qui communique à celui qui paroit en dehors, il eſt impoſſible que les deux ſexes ſe rencontrent dans une ſeule perſonne. C'eſt une foible objection que celle-là; car pour produire un ou deux membres ſuperflus, il faut de même une communication entre les parties intérieures du corps & les parties extérieures de ces membres. D'ailleurs l'experience nous apprend que les jeux de la nature n'ont pas moins lieu, dans l'arrangement des parties intérieures, que dans les extérieures. *Gui Patin* parle dans une de ſes Lettres d'un homme, à la diſſection du quel il s'étoit trouvé, qui avoit la rate à la place du foie, & le foie à la place de la rate. Mr. *Falconet*, Medecin de *Lion*, écrivoit au même *Gui Patin*, que l'on avoit trouvé dans le corps d'un homme cinq rates parfaitement formées. Voici ce que *Gui Patin* repondit. „Votre obſervation „de cinq rates diſtinctes, trouvées dans un corps que „vous avez fait ouvir, eſt fort belle & ſinguliere. Je „lui donnerai place en bon lieu, tant à cauſe de vous „que pour ſa rareté." *Lettres de Gui Patin. Tom. I. Let. 117.* Enfin ſi l'on veut être convaincu de la perfection, qui ſe peut trouver dans les deux ſexes en une ſeule perſonne, l'on n'a qu'a lire ce que Mr. *Banage* à rapporté d'un hermaphrodite, dans l'*Hiſtoire des*

Ouvrages des Savans au Mois de Novembre 1692. On peut encore conſulter une ſavante Diſſertation de l'illuſtre Mr. *Haller*.

Mr. *Voſſius* n'a donc pas été fondé, lorſqu'il a prétendu, que les hermaphrodites étoient des femmes qui ne différoient des autres, que par la longueur & la groſſeur du clitoris, qui leur ſervoit à faire tout ce que les hommes font avec le membre viril, en ſorte qu'elles connoiſſoient également & les femmes & les garçons, reuniſſant le gout de *Sapho* à celui de *Socrate*. *Hermaphroditi ut plurimum veræ ſunt mulieres, non discrepantes a cæteris, niſi exceſſu membri quo viros imitantur, quoque omnia ea quæ viri peragunt non in ſuum tantum, ſed & virilem quoque ſexum, prodigioſam frangendo venerem. Iſ. Voſſius Comment. in Catul. p. 287.*

Seneque ſe plaint beaucoup de certaines femmes, qui de ſon tems faiſoient aux hommes, ce qu'on eut cru qu'il n'étoit poſſible qu'à d'autres hommes de leur faire. „Quelques femmes, *dit-il*, aiant pouſſé la „licence, auſſi loin que les hommes, les ont égalés „dans les vices du corps; elles veillent, elles boivent „autant qu'eux, elles les provoquent, & les défient à „l'huile & au vin . . . . Quant à l'impudicité, elles „ne leur cédent en rien; quoiqu'elles ne ſoient nées „que pour l'uſage ordinaire de la génération, elles ſe „ſervent des hommes, comme les hommes voluptueux „ſe ſervent des autres hommes. Que les Dieux & les „Déeſſes puiſſent les punir d'une mort funeſte, pour „avoir trouvé une façon d'impudicité ſi perverſe!„ *Non minus potant non minus pervigilant, & oleo & mero provocant . . . . libidine vero, nec maribus quidem cedunt, pati natæ. Dii illas deæque male perdant! adeo perverſum commentæ genus; viros ineunt. Senec. Epiſt. XCV.*

Il falloit que, du tems de *Seneque*, les femmes à *Rome* fuſſent fort portées à jouer en amour le perſonnage des hommes envers d'autres femmes; car *S. Paul*, qui étoit contemporain de ce philoſophe, leur reproche ce crime dès le commencement de l'Epitre, qu'il écrit aux Romains. „Dieu, *dit cet Apôtre*, les a livrés „à leurs affections infames; car même les femmes par„mi eux ont changé l'uſage naturel, en celui qui eſt „contre la nature." Διὰ τοῦτο παρέδωκεν αὐτοὺς ὁ θεὸς εἰς πάθη ἀτιμίας· αἵτε γὰρ θήλειαι αὐτῶν μετήλλαξαν τὴν φυσικὴν χρῆσιν εἰς τὴν παρὰ φύσιν. Propter *Hoc tradidit illos Deus in paſſiones ignominiæ; ipſæque enim fœminæ eorum immutarunt naturalem uſum in eum, qui contra naturam. D. Paul. Epiſt. ad Roman. C. I. v. 26.*

Les Legislateurs & les Theologiens ont établi pluſieurs regles, au ſujet des hermaphrodites. Par la premiere, lorsqu'ils veulent ſe marier, on doit examiner quel eſt le ſexe, qui prévaut chez eux. Si c'eſt le viril, ils doivent être placés parmi les hommes: ſi c'eſt le feminin, parmi les femmes. Si l'un des deux ſexes ne prévaut point ſur l'autre, alors l'hermaphrodite peut choiſir celui qu'il veut. Mais il doit jurer, qu'il ſe tiendra à ſon choix, parcequ'il ſeroit indécent, diſent les Theologiens, que tantôt il ſe ſervit d'un ſexe, & tantôt d'un autre. *Præmittendum eſt, hermaphroditum dijudicandum virum, vel feminam, juxta ſexum in ipſo prævalentem, ita ut ſi virilis prævaleat, vir judicandus ſit: quod ſi femineus, femina . . . . Quando autem neuter ſexus prævalet, ſed uterque eſt æqualis, tunc æque vir ac femina judicandus eſt: Cum nulla ratio urgeat, cur potius hujus ſexus, quam illius cenſeatur. Quare poteſt tunc eligere ſexum, quo uti malit . . . . Debet autem juramento ſe aſtringere, fore ut in poſterum minime altero ſexu præter ſemel electum utatur. Sanchez de Matrim. Lib. VII. diſp. 106.*

Quant à la difficulté de savoir, quel est le sexe qui prévaut; les medecins & les sages femmes doivent en décider. Si ces juges sont incertains sur la décision, il faut qu'ils demandent à l'hermaphrodite, pour quel sexe il se sent le plus d'inclination, & qu'ils décident ensuite selon sa reponse. *Quod si roges, quis norit uter sexus prævaleat: & quid in dubio censendum sit? Dic matronarum peritarum vel medicorum esse hujus rei judicium, ut bene docet* Albericus n. præc. allegatus. *Atque id ex genitalium inspectione judicandum esse tradit.* Turrecr. c. si teste, §. Hermaphroditus, 4. q. 3. n. 3. *Si autem dubitetur inter sexus prædominetur, standum est ipsius hermaphroditi dicto: juxta communem sent. Cum nullus valeat id ita sentire, ac ipsemet: vel judicio medicorum standum est. Quod in idem recidit: eo quod medici judicare debent juxta ea, quæ ipsemet de se asseruerit. Id. ib.*

Si après tous les examens, dont je viens de parler, l'on ne peut décider du sexe d'un hermaphrodite, il doit alors être declaré incapable du mariage; parceque s'il épouse un homme, il est homme lui-même, & s'il épouse une femme il est également femme. Les mêmes raisons l'excluent des Couvents de Moines & de Religieuses. *Et quidem si loquamur de hermaphrodito, in quo neuter sed æqualis est: videtur is matrimonii incapax . . . . Similiter si profiteatur in virorum monasterio, non tenet professio, quia æque est femina ac vir. Si autem in monialium monasterio, non tenet, quia æque est vir ac femina. Id. ib.*

Voila ce que l'on peut dire de raisonnable sur les hermaphrodites: car de prétendre, comme l'ont dit plusieurs auteurs, qu'ils peuvent en se servant des deux différents sexes qu'ils ont, produire une créature sans le secours d'aucun homme ni d'aucune femme; c'est

une

une erreur groſſiere, & digne des ſiecles de la plus grande barbarie, à la quelle on ne doit ajouter aucune croiance. Quoi que les auteurs, qui donnent ce fait pour authentique, vecuſſent dans le tems où l'on aſſuroit qu'il étoit arrivé. Voici ce qu'en dit celui qui a fait la Chronique ſcandaleuſe de *Louis XI.* „En la „ditte année 1478. advint au pais d'Auvergne, que en „une religion de moines noirs, apartenant à Monſei„gneur le Cardinal de Bourbon, y eut cinq des Reli„gieux du dit lieu, qui avoient les deux ſexes d'hom„mes & de femmes, & de chacun d'iceux ſe aida „tellement, qu'il devint gros d'un enfant, pourquoi „fut prins, ſaiſi & mis en juſtice, & gardé jusques a „ce qu'il fût delivré de ſon poſtumé, pour après ice„lui venu être fait du dit religieux, ce que juſtice „verroit être à faire." *Chronique ſcandaleuſe de Louis XI. p. 386. Robert Gaguin, au dixieme Livre de* l'hiſtoire de France *(feuillet 284 au revers, edition in folio)* dit, que cette avanture arriva dans un Couvent d'*Iſſoire* en Auvergne.

Remarquons d'abord, que ni l'un ni l'autre de ces hiſtoriens ne nous ont appris la faite de cette avanture. Il n'eſt pas douteux, que les Juges découvrirent, que le moine hermaphrodite, dans le quel le ſexe feminin dominoit ſans doute, s'étoit fait faire un enfant par quelque autre moine, qu'il n'avoit pas voulu nommer d'abord.

Il eſt impoſſible, non ſeulement phiſiquement, mais même mathematiquement, qu'un hermaphrodite puiſſe emploier ſur-lui-même les deux différents ſexes. Pour que cela fut poſſible, il faudroit que dans l'action du coit, la partie virile décrivit un cercle afin de pouvoir penetrer dans le vaſe de la génération. Or cela eſt impoſſible; car lorsque les déſirs agiſſent ſur le membre

bre génital, il forme néceſſairement une ligne droite, comme l'a remarqué *S. Auguſtin*, en parlant du mouvement, que la concupiſcence lui donne. *Si ipſa defuerit & niſi ipſa vel ultro vel excitata ſurrexerit. Aug. de Civit. Dei. L. XIV. c. 19.* Or comment cette tenſion & cette élevation, qui ne peut ſe faire que par une ligne droite, pourra-t-elle avoir lieu dans une courbe. Convenons donc qu'il eſt d'une évidence mathematique, qu'un hermaphrodite ajant les deux ſexes ne peut jamais ſe connoitre lui-même. Tout ce que les hiſtoriens nous diſent à ce ſujet, ne merite plus de croiance, que tant d'autres fables qu'ils nous débitent.

Quelques auteurs ont pretendu, qu'*Adam* eut d'abord les deux ſexes, & qu'il ne quitta celui de femme, qu'après la création d'*Eve*, qui fut tirée & formée d'une de ſes côtes. Selon eux le même ſommeil, qui fit perdre à *Adam* cette côte, lui fit perdre le ſexe feminin. Quelques Rabins, parmi les quels les plus illuſtres ſont *Samuel*, *Manaſſé*, *Ben-Iſrael*, *Maimonide*, ont cru que Dieu n'avoit pas fait *Adam* hermaphrodite, mais qu'il avoit créé les corps de l'homme & de la femme, attachés enſemble par les côtés, & qu'il les avoit enſuite ſeparés durant le ſommeil d'*Adam*. Ces ſavans Rabins fondent leur ſentiment ſur le Chapitre II. de la Geneſe vers 21: le texte hebreu, dont la traduction litterale eſt: *& tulit unam feminam de latere ejus, & replevit carnem pro ea:* dit, il ſepara la femme des côtés de l'homme & mit de la chair à ſa place. Ce ſentiment reſſemble à celui des Androgynes de *Platon*, dont je parlerai à la fin de cette note.

Il y a encore une difficulté, ſur la quelle les Peres de l'Egliſe ſont diviſés. Dans le premier Chapitre de la Geneſe verſet 27 & 28 il eſt dit, *Dieu les créa males & femelles; il les bénit & leur dit: croiſſez & multipliés,*

pliés, par où il paroit clairement, que Dieu créa une femme avec *Adam* dans le ſixieme jour, avant qu'*Adam* fut dans le Paradis terreſtre : & cependant dans le Chapitre ſuivant, il eſt dit, qu'après que Dieu eut placé *Adam* dans le Paradis, il l'endormit, & fit une femme de la côte qu'il avoit priſe d'*Adam* : ce qui ſemble ne pouvoir s'accorder, en aucune maniere, avec ce qui eſt dit dans le Chapitre premier ; puiſque dans celui-là la femme doit avoir été faite le ſixieme jour, & que dans l'autre elle n'a pû l'être que le ſeptieme. Les Peres de l'Egliſe ſe ſont partagés ſur cette queſtion. *Origene*, *S. Chryſoſtome*, *S. Thomas* croient que la femme ne fut créée que le ſeptieme jour. Mais le ſentiment, qui met la création d'*Adam* & d'*Eve* au ſixieme jour, eſt cependant le plus ſuivi.

Pour éviter la contrarieté, qui ſe trouve dans ces différens paſſages, quelques Rabins ſoutiennent, que Dieu créa au commencement deux femmes, l'une nommé *Lilis*, & l'autre *Eve*. La premiere fut créée avec *Adam*, & comme lui, du limon de la terre, & l'autre fut tirée de ſa chair & de ſon coté. Ainſi ſelon ce ſentiment il n'y a plus de contradictions dans les différents paſſages : la premiere femme *Lilis* aiant été créée le ſixieme jour, & *Eve* la ſeconde, le ſeptieme.

Comme cette *Lilis* eſt fort peu connue, eu égard à *Eve*, les Lecteurs ne ſeront peut être pas fachés d'apprendre, ce qu'en penſent les Juifs. Je traduirai donc ici un paſſage aſſés long de *Buxtorff*, qui contient toute l'hiſtoire de cette premiere femme d'*Adam*, qui lui aiant deſobéi fit divorce avec lui, & tacha de donner la mort aux enfans après leur naiſſance. „Quand „une femme Juive, *dit Buxtorff*, eſt enceinte, & que „le tems d'acoucher approche, on lui prepare une cham„bre meublée decemment, & dans la quelle on place

„tout

„tout ce qui lui eſt néceſſaire. Auparavant le pere de „famille, ou à ſa place quelqu'autre Juif, connu par „ſa pieté & par ſa bonne conduite, ayant pris de la „craie, fait un cercle dans la chambre, & il écrit ſur „toutes les murailles de la chambre, ſoit au dehors „ſoit au dedans, ſur la porte & ſur le lit en caracteres „hebreux les mots ſuivants; *Adam, chava, chuts lilis*, c'eſt „à dire, *Adam, Eve, éloigne toi Lilis.* Voici ce que „l'on veut ſignifier par ces mots. Si la femme eſt „enceinte d'un garçon, que Dieu lui donne une épou„ſe qui ſoit telle qu'Eve & qui ne reſſemble pas à „Lilis: ſi elle eſt enceinte d'une fille, que cette fille „ſerve d'aide à ſon mari comme Eve en ſervit à Adam: „quelle ne lui ſoit point desobéïſſante, & facheuſe com„me Lilis le fut à Adam."

Les Lecteurs demanderont peut être, quelle eſt cette *Lilis*? En voici l'hiſtoire. „ . . . . Au com„mencement Dieu aiant créé Adam ſeul dans le Para„dis: *Il n'eſt pas bon*, dit-il, *que l'homme reſte ſeul*; „il forma donc, avec de la terre, une femme ſembla„ble a lui, à qui il donna le nom de Lilis. Mais à „peine fut elle faite, que la zizanie ſe gliſſa entre elle „& Adam, & qu'ils commencerent à diſputer. La fem„me fut la premiere à chercher un ſujet de querelle: „elle dit à ſon mari, je ne me ſoumettrai point à „vous: Adam repondit, ni moi à vous, & je veux „avoir le droit de vous commander, car il convient „que vous m'obéïſſiés. La femme repliqua, nous ſom„mes égaux, l'un ne doit pas avoir de l'avantage ſur „l'autre, nous avons été faits également tous les deux „de la terre. Ils reſterent depuis cette diſpute très „aigris, de ſorte que Lilis prévoiant, que leurs diſpu„tes ſeroient éternelles, prononça le mot *tetragramma„ton*, & d'abord elle vola, & prit ſa courſe rapide dans „les

„les airs. Après cette fuite, Adam ſe plaignit à Dieu „& lui dit: Seigneur la femme que vous m'aviez „donnée a pris la fuite, & s'eſt envolée. Dieu en„voia trois anges, ſavoir, *Senoi*, *Sanſenoi*, *Sammange*„*loph*, pour ramener la fugitive Lilis, & il leur dit, „ſi Lilis conſent à revenir, cela eſt fort bien, mais ſi „elle refuſe de retourner, cent de ſes enfans mour„ront par jour. Les anges étant partis, ils trouverent „Lilis ſur la Mer, dans un tems de tempête. C'étoit „au même lieu, où dans la ſuite des tems Pharaon „& les Egyptiens furent noiés. Les anges ſignifierent „à Lilis les ordres de Dieu, & comme elle refuſoit „de revenir & qu'elle ne vouloit pas obéïr, les anges „lui dirent: Nous vous jetterons dans la Mer, & nous „vous étoufferons. Lilis pria les anges de la laiſſer „continuer ſon chemin, parcequ'elle avoit été créée pour „faire perir huit garçons & vingt filles les premiers „jours de leur naiſſance. Les anges aiant entendu ce „diſcours voulurent la prendre par force, & la rame„ner à Adam: alors Lilis promit ſous ſerment, qu'elle „renonçoit à tout le pouvoir, qu'elle avoit de nuire „aux enfans, partout où elle trouveroit les noms des „anges écrits ſur du papier, ſur du parchemin, ſur „du carton, ou leurs portraits peints; & elle ſe ſou„mit à la punition de voir mourir tous les jours cent „de ſes fils. Depuis ce tems cent *Schedim*, ou jeu„nes demons, du nombre de ſes enfans, ſont morts „par jour. Et c'eſt là la raiſon pour la quelle dit „Rabbi Ben Sira, on écrit le nom de ces anges ſur „du carton, & on les met comme un préſervatif au „cou des enfans, afin que Lilis les voiant, elle ſe ſou„vienne de ſon ſerment, & ne leur nuiſe pas." *Quan„do mulier Judæa prægnans eſt, partusque appropinquat, cubiculum puerperæ decenter præparatur, & rebus omni-*

bus

bus neceſſariis inſtruitur. Ante omnia pater familias, vel quispiam alius Judæus vitæ ſanctimonia & pietate inſignis, (ſi modo talis uspiam ſub cælorum convexitate reperiri poſſit,) creta accepta in ambitu cubili circulum deſcribit in omnibus parietibus, & ſupra januam tam intrinſecus quam extrinſecus, nec non in ſingulis parietibus, & circa lectum, Ebræis characteribus ſequentia inſcribit verba אדם חוה חוץ לילית Adam, Chava, Chutz Lilis, i. e. *Adam, Eva, apage te Lilis; quibus ſignificant;* ſi gravida puero ſit mulier, ei a Deo uxorem, Evæ, non autem Liliſæ ſimilem, dandam; ſi vero puella, hanc olim marito ſuo in auxilium futuram, ut Adamo fuit Eva, non autem refractariam & inobſequentem, qualem ſe Adamo præbuit Liliſa . . . . . *Quum in principio Deus Adamum in paradiſo ſolum creaſſet, dixit:* Non eſt bonum, hominem eſſe ſolum: *uxorem itaque illi ſimilem ex terra creavit, cui* Liliſæ *nomen impoſuit. Sed e veſtigio jurgia inter eos gliſcere cœperunt, & in hunc modum inter ſe rixati ſunt: mulier initium fecit, & dixit* איני שוכנת למטה Ego tibi non ſuccumbam; *cui vir reſpondit:* ואיני שוכב למטה אלא למעלה Neque ego tibi me ſubmittam, ſed potius incumbam, tibi dominabor: *Te enim obedientem & ſubjectam eſſe decet. Mulier regeſſit; pares ambo ſumus, neuter altero excellit: ſiquidem ex terra creati ſumus: & ita averſis manſere animis, dictis infeſtis ſeſe invicem diſcerpentes. Quum itaque Liliſa æterna hic prævideret diſſidia, ſacroſanctum nomen* שם המפורש *(hoc eſt, nomen tetragrammaton* יהוה *cum arcana & cabaliſtica expoſitione, quam Lutherus libello edito impugnavit) protulit, & protinus volatu per aërem apertum præpeti curſu ſeſe proripuit. Quo facto, ita Deum compellavit Adamus; Domine totius mundi, uxor quam mihi dederas e conſpectu meo evolavit,*

tres

tres itaque angelos סנוי סנסנוי סמנגלף Senoi, Sanſenoi, Sammangeloph, *qui Liliſam fugientem retraherent, miſit Deus, his eos alloquutus verbis; ſi in reditum conſentiat, bene ſe res habet; ſin vero, centum ſingulis diebus e filiis ejus morientur. Ita illam inſequuti angeli in mari demum ſunt aſſequuti, quo tempore procelloſum valde, & tempeſtuoſum erat; illo ipſo videlicet in loco, quo poſtea Ægyptii ſubmergendi erant; deique mandatum illi notum fecerunt. Quum vero obtemperare nollet, & redire recuſaret, dixerunt angeli; ni nobiscum redeas, in mare immerſum te ſuffocabimus. Tunc illos rogavit Liliſa, ut ſe miſſam facerent: ſe enim in id demum creatam, ut puerulos octo, puellas vero viginti primis à nativitate diebus, infeſtaret & occideret. Quod quum audiſſent angeli, vi illam abripere, & ad Adamum reducere ſatagebant. Tum ſacramento ſeſe obſtrinxit Liliſa, omnemque infantibus nocendi poteſtatem ejuravit, ſi modo angelorum illorum nomina vel effigies, in ſchedula charta pergamena, aut ubicunque deſcriptas aut depictas, reperiret: pœnam etiam ſibi a Deo injunctam, centum nempe filiorum ſingulis diebus mortem, recipere ſe ſpopondit. Exinde ergo ſingulis diebus centum* שדים Schedim, *id eſt, juniores dæmones e filiis ejus mortui ſunt, &c. Et hæc eſt cauſa, cur horum angelorum nomina in* Kamea, *hoc eſt, membrana ſcribamus, & infantibus pro amuleto appendamus; ut ſc. Liliſa, jurisjurandi memor, noxias ab illis manus abſtineat. J. Buxtorfi Synagoge Judaica. C. IV. p. 80 ſeqq.*

Lors qu'on lit de pareilles fables, on eſt d'abord tenté de croire, que les Rabins, qui les débitent, ſont des gens privés totalement du ſens commun, & c'eſt l'idée qu'en ont la plupart de ceux, qui ne les connoiſſent, que par ce qu'ils en voient dans presque tous les ouvrages des Theologiens chretiens. Mais ceux qui ont reflé-

chi ſur les travers, où l'eſprit humain eſt ſujet de donner, & qui aiant lu les Ecrits des Rabins, ſavent le grand nombre de Savants illuſtres, qu'il y a eu parmi eux, ne ſont pas plus étonnés du Conte de *Lilis*, que de mille hiſtoires auſſi ridicules ſur les demoniaques, & ſur pluſieurs miracles abſurdes, qui ſe trouvent non ſeulement dans les anciens auteurs chretiens, mais encore dans les modernes. Aux yeux d'un homme ſage un Janſeniſte, cabriolant ſur le tombeau de *S. Paris*, & deux cens Docteurs de la même Secte buvant, à la place du ſucre, tous les matins dans leur Thé une ou deux pincées de la terre du S. Diacre, pour guerir le mal d'eſtomac, & les obſtructions du meſentere, ſont auſſi inſenſés qu'un Rabin, faiſant un cercle dans la chambre d'une accouchée, & écrivant le nom des anges pour empecher les malefices de *Lilis*: C'eſt ce que je montrerai dans une note du Chapitre ſuivant. Au reſte j'ai dit, que les Rabins avoient eu de très grands hommes. Voici le jugement, qu'en porte un illuſtre Critique qui poſſedoit parfaitement leur langue. „On ſera peut être étonné de voir, que „d'une langue auſſi ſterile qu'eſt l'hebreu, qui eſt con„tenu dans le Vieux Teſtament, les Juifs aient formé „une langue auſſi féconde, qu'eſt maintenant l'hebreu „des Rabins. Il ſemble même qu'il y ait eu en quel„que façon de la temerité, à oſer entreprendre d'écrire „ſur toutes ſortes de matieres, dans une langue qui „leur fourniſſoit ſi peu de mots. Cependant il n'y a „presque point de Science, dont les Rabins n'ayent „traité. Ils ont traduit la plupart des anciens Philo„ſophes, des Mathematiciens, & des Medecins. On „trouve les Livres de *Platon*, d'*Ariſtote*, de *Galien*, „d'*Avicenne*, d'*Averroës*, & d'une infinité d'autres au„teurs écrits en hebreu de Rabin. Ils ne manquent

„pas

„pas même de Poëtes, ni de Rheteurs . . . . . Je „ſai que ceux, qui connoiſſent le genie de la langue „hebraique, auront de la peine à croire, que les Juifs „aient pu écrire dans cette langue ſur tant de matie„res différentes. Mais ſi l'on veut s'appliquer à lire „leurs Livres, on trouvera un grand nombre de Ra„bins, qui ont très bien écrit dans leur langue. Ra„bin Iſaac Abarvanel, par exemple, n'a pas moins de „netteté & d'éloquence en hebreu de Rabin, que Ci„ceron en a en latin. Le ſtile du Rabin Moiſe, fils „de Maimon, n'eſt pas moins pur, ni moins net dans „ſon genre, que celui de Quinte-Curce ; & la dic„tion du Rabin Aben Eſra approche aſſés de celle de „Saluſte. Enfin cette langue, toute remplie qu'elle eſt „de mots étrangers, ne laiſſe pas d'avoir quelque grace „dans les Livres de ceux, qui écrivent bien ; & il „n'eſt pas même impoſſible de la reduire en art, bien „que quelques ſavans hommes, qui ne l'avoient pas „étudiée aſſés à fond, aient été d'un ſentiment oppoſé.“ *Richard Simon Hiſt. Critiq. du Vieux Teſtament. p. 384.*

J'ai promis de finir cette remarque, par rapporter ce que *Platon* diſoit des Androgynes, eſpece d'hermaphrodites, qu'il ſuppoſe avoir été une race ſuperbe & ennemie des Dieux. Je vais traduire ce que ce philoſophe en dit. Car cela eſt ſi abſurde, que ſi je ne faiſois qu'un ſimple extrait, je craindrois qu'on ne penſat, que j'ai cherché à donner du ridicule à une choſe, qui ne l'eſt déja que trop par elle même.

„Au commencement, *dit Platon*, il y avoit trois „ſortes d'eſpeces d'hommes, non ſeulement les deux „qui ſubſiſtent encore aujourdhui, ſavoir le male & la „femelle, mais une troiſieme qui étoit compoſée des „deux premieres, dont il ne nous reſte plus que le „nom aujourdhui. Les Androgynes (c'eſt ainſi qu'on

„les appelloit), ils étoient non seulement composés du „visage de l'homme, & de celui de la femme, mais „encore du sexe de tous les deux. Il ne reste plus „rien d'eux aujourdhui que le nom, qui même est „infame.

„Tous les hommes de ces trois différentes espe„ces étoient d'une forme ronde, ils avoient quatre „bras, quatre jambes, deux visages tournés l'un vers „l'autre & posés sur un seul cou, quatre oreilles, „deux parties génitales. Ils marchoient droit, mais „quand ils vouloient aller fort vite, ils faisoient des „culbutes, comme ces baladins, qui font plusieurs „tours en roulant, après avoir mis la tête entre les „jambes.

„La raison de la différente configuration de ces „trois especes différentes venoit de ce que les males „avoient été faits par le Soleil, les femmes par la „Terre, & le genre mêlé des Androgynes par la Lu„ne, qui participe du Soleil & de la Terre. Ils étoient „d'une figure sphérique, parcequ'ils ressembloient à „ceux à qui ils devoient leur origine, (au Soleil, „à la Terre, à la Lune): ils étoient robustes, forts, „entreprenants: ils resolurent de faire la guerre aux „Dieux, & de monter au Ciel, ainsi que les géans „dont parle Homere avoient voulu le faire. Jupiter „donc, & les autres Dieux tinrent conseil pour sa„voir, ce qu'ils feroient, car l'affaire, dont il s'agis„soit, n'étoit pas de petite importance; ils ne savoient „comment ils pourroient détruire ces rebelles. S'ils „les exterminoient à coups de foudre, comme ils „avoient fait les géans, le culte des Dieux périssoit „par l'anéantissement du genre humain. D'un autre „côté les Dieux ne pouvoient pas souffrir une pareille „insolence. Enfin Jupiter prenant la parole, dit; je

„sçais

„ſcais le moien de laiſſer vivre les hommes, & de „les rendre plus modeſtes, il faut les faire devenir „plus foibles. Je les diviſerai en deux parties: il „s'enſuivra de là, qu'ils auront moins de force, que „leur nombre ſera plus grand, & que nous aurons „par conſéquent plus d'adorateurs. Ils iront donc „dorénavant ſur deux jambes; s'ils continuent encore „d'être mechans, je les diviſerai une ſeconde fois, ils „ne marcheront plus que ſur une jambe; & comme „des boiteux, ils ſeront obligés de ſauter. Aiant dit „ces paroles, Jupiter diviſa les hommes en deux, de „la même maniere que l'on diviſe les œufs durs, „qu'on fait confire au ſel, ou comme on les coupe „avec un crin ou un cheveux. Jupiter ordonna en„ſuite à Apollon, après cette diviſion faite, de tour„ner le viſage vers cette partie, qui avoit été ſepa„rée, pour que chaque homme, conſidérant la coupure „qui lui avoit été faite, il en devint plus modeſte. „Jupiter commanda encore de guerir les bleſſures de „cette inciſion. Apollon obeit, & après avoir tourné „le viſage des hommes, il leur tira la peau, en en„velopa leur bleſſure; & la lia vers le ventre à cet „endroit que l'on appelle le nombril.“ Πρῶτον μὲν γὰρ τρία ἦν τὰ γένη τὰ τῶν ἀνθρώπων· οὐχ, ὥσπερ νῦν, δύο, ἄρρεν καὶ θῆλυ ἀλλὰ καὶ τρίτον προσῆν κοινὸν ὃν ἀμφοτέρων τούτων, οὗ νῦν ὄνομα λοιπὸν, αὐτὸ δὲ ἠφάνισται. ἀνδρόγυνον γὰρ ἓν τότε μὲν ἦν καὶ εἶδος καὶ ὄνομα ἐξ ἀμφοτέρων κοινὸν τῆ τε ἄρρενος καὶ θήλεος. νῦν δ' οὐκ ἔστιν ἀλλ' ἢ ἐν ὀνείδει ὄνομα κείμενον. ἔπειτα ὅλον ἦν ἑκάστου τῶ ἀνθρώπου τὸ εἶδος στρογγύλον, νῶτον καὶ πλευρὰς κύκλῳ ἔχον. χεῖρας δὲ τετταρας εἶχε, καὶ σκέλη τὰ ἴσα ταῖς χερσί. καὶ πρόσωπα δύο ἐπ αὐχένι κυκλοτερεῖ, ὅμοια πάντη. κεφαλὴν δ' ἐπ' ἀμφοτέροις τοῖς προσώποις ἐναντίοις κειμένοις μίαν, καὶ ὦτα

ὧν τέτταρα, καὶ αἰδοῖα δύο. καὶ τἄλλα πάντα ὡς ἀπὸ τούτων ἄν τις εἰκάσειεν. ἐπορεύετο δὲ καὶ ὀρθόν, ὥσπερ νῦν, ὁποτέρωσε βουληθείη. καὶ ὁπότε ταχὺ ὁρμήσειεν ἐλθεῖν, ὥσπερ οἱ κυβιστῶντες καὶ εἰς ὀρθὸν τὰ σκέλη περιφερόμενοι κυβίστῶσι κύκλῳ. τῇ δὲ διὰ ταῦτα τρία τὰ γένη καὶ τοιαῦτα, ὅτι τὸ μὲν ἄρρεν ἦν τῷ ἡλίου τὴν ἀρχὴν ἔκγονον, τὸ δὲ θῆλυ, τῆς γῆς· τὸ δὲ ἀμφοτέρων μετέχον, τῆς σελήνης, ὅτι καὶ ἡ σελήνη ἀμφοτέρων μετέχει. περιφερῆ δὲ δὴ αὖ καὶ αὐτὰ, καὶ ἡ πορεία αὐτῶν, διὰ τοῖς γονεῦσιν ὅμοια εἶναι. ἦν οὖν ἰσχὺν δεινὰ καὶ τὴν ῥώμην καὶ τὰ φρονήματα μεγάλα εἶχεν. ἐπεχείρησαν δὲ τοῖς θεοῖς· καὶ ὁ λέγει Ὁμηρος περὶ ἐφιάλτου τε καὶ ὤτου, περὶ ἐκείνων λέγεται, τὸ εἰς τὸν οὐρανὸν ἀνάβασιν ἐπιχειρεῖν ποιεῖν. ὡς ἐπιθησομένων τοῖς θεοῖς. ὁ οὖν Ζεὺς καὶ οἱ ἄλλοι θεοὶ ἐβουλεύοντο ὅ τι χρὴ αὐτοῖς ποιῆσαι καὶ διηπόρουν. ἔτε γὰρ ὅπως ἀποκτείναιεν εἶχον, καὶ, ὥσπερ τοὺς γίγαντας, κεραυνώσαντες, τὸ γένος ἀφανίσαιεν (αἱ τιμαὶ γὰρ αὐτοῖς καὶ τὰ ἱερὰ τὰ παρὰ τῶν ἀνθρώπων ἐφανίζετο) ἔτε ὅπως ἐᾶσειν ἀσελγαίνειν. μόγις δὴ ὁ Ζεὺς ἐννοήσας λέγει, ὅτι, Δοκεῖ μοι (ἔφη) ἔχειν μηχανὴν ὡς ὂν εἶεν τε ἄνθρωποι, καὶ παύσαιντο τῆς ἀκολασίας, ἀσθενέστεροι γενόμενοι. νῦν μέν γὰρ αὐτοὺς (ἔφη) διατεμῶ δίχα ἕκαστον· καὶ ἅμα μὲν ἀσθενέστεροι ἔσονται, ἅμα δὲ χρησιμώτεροι ἡμῖν, διὰ τὸ πλείους τὸν ἀριθμὸν γεγονέναι. καὶ βαδιοῦνται ὀρθοὶ ἐπὶ δυοῖν σκελοῖν. ἐὰν δὲ τί δοκῶσιν ἀσελγαίνειν, καὶ μὴ ἐθέλωσιν ἡσυχίαν ἄγειν, πάλιν αὖ, ἔφη, τεμῶ δίχα· ὥστ' ἐφ' ἑνὸς ποδεύσονται σκέλους ἀσκωλιάζοντες. ταῦτα εἰπὼν ἔτεμνε ἀνθρώπους δίχα, ὥσπερ οἱ τὰ ὠὰ τέμνοντες, καὶ μέλλοντες ταριχεύειν, ἢ ὥσπερ οἱ τὰ ὠὰ ταῖς θριξίν. ὁπότινα δὲ τέμοι, τὸν Ἀπόλλω ἐκέλευε τό, τε πρόσωπον μεταστρέφειν καὶ τὸ τῷ αὐχένος ἡμισυ πρὸς τὴν τομὴν, ἵνα θεώμενος τὴν αὑτῷ τμῆσιν κοσμιώτερος εἴη ὁ ἄνθρωπος· καὶ

τἄλ-

τἆλλα ἰᾶσθαι ἐκέλευεν. ὁ δὲ, τό, τε πρόσωπον μετέστρεφε, καὶ συνέλκων πανταχόθεν τὸ δέρμα ἐπὶ τὴν γαστέρα νῦν καλουμένην, ὥς περ τὰ σύσπασα βαλάντια, ἓν σῶμα ποιῶν, ἀπέδει κατὰ μέσην τὴν γαστέρα, ὅ δὴ τὸν ὀμφαλὸν καλοῦσι. *Principio tria hominum erant genera, non ſolum quæ nunc duo mas & fœmina, verum etiam tertium quoddam aderat, ex utrisque compoſitum. Cujus ſolum nobis reſtat nomen, ipſum periit. Androgynum quippe tunc erat, & ſpecie, & nomine, ex maris & fœminæ ſexu commixtum. Ipſum profecto defecit, nomen ſolum infame relictum. Præterea tota cujusque hominis ſpecies erat rotunda, dorſum & latera circum habens, manus quatuor, totidemque crura, vultus item duos tereti cervice connexos conſimiles. Caput utrisque vultibus contra verſis, unum. Aures quatuor, genitalia duo, & alia ſingula, ut ex his quisque convenienter exiſtimare poteſt. Incedebat tunc & rectus, ut nunc, in utram vellet partem. & quoties celerius ire contenderet, inſtar eorum qui prono capite crura ſurſum circumferentes circularem choream exercent, tunc octo membris innixus celeri circulo ferebatur. Ob hanc vero cauſam tria genera & talia erant, quia maſculum ſole genitum erat: fœmina, Terra: promiſcuum denique, Luna. Utriusque enim Luna eſt particeps. Sphærica vero erant & figura, & motu, quia parentum ſimilia. Unde & robuſto corpore, & elato animo erant. Quare cum diis pugnare tentabant, & in cœlum aſcendere, quem admodum de Ephialto & Oto ſcribit Homerus. Jupiter igitur unaque dii cæteri quid agendum eſſet, conſultaverunt. Qua in re non parva inerat ambiguitas. Nam neque quomodo eos interficerent, reperiebant; & eorum, ſicuti gigantum, fulminando genus delerent: extincto enim hominum genere, humanus deorum cultus veneratioque periret: neque in tanta inſolentia perſeverare illos permittendum cenſebant. Tandem ſententiam Jupiter ſuam explicuit.*

Inveni, inquit, qua ratione fieri poſſit, ut & ſint homines, & modeſtiores ſint. Idque erit, ſi imbeciliores fiant. Unumquemque nunc duas in partes dividam. Ex quo & debiliores erunt, & nobis etiam magis id conducit. Numero ſiquidem plures erunt qui nos colent. Recti duobus cruribus ibunt. Quod ſi rurſus impie inſurgere videantur, iterum in duo ſecabo, ut unico crure nixi, utpote claudi, ſaltare cogantur. Hæc fatus bifariam partitus eſt ſingulos, inſtar eorum qui ova dividunt, ut ſale condiant, vel qui capillis ova ſecant. Mandavitque Apollini, ut partitione ſtatim facta, cujusque vultum cervicisque dimidium in eam partem qua ſectus eſt, verteret, ut ſciſſionem ſuam conſiderans modeſtior fieret: reliquis autem mederi juſſit. Ille continuo vultum vertit, & contrahens undique cutem in eum qui nunc venter vocatur, tanquam contracta marſupia & os unum faciens, medio in ventre ligavit. Quem quidem nexum umbilicum vocant. Plato in Conviv. Opp. Mars. Ficini. p. 1185 ſeq.

Voila donc Jupiter, & toute la cour celeſte, en ſureté contre les attaques de nos ancêtres punis, partagés, reduits au miſérable état, où nous ſommes aujourdhui. Mais comme les meilleures choſes ont leur inconvenient, il en arriva un très grand de ce partage, que Jupiter n'avoit pas prévu : quand deux parties diviſées venoient à ſe rencontrer, elles s'embraſſoient ſi tendrement, & avec tant d'ardeur, qu'elles ne vouloient plus ſe ſéparer. Jupiter touché du malheur des hommes, trouva pour le faire finir un expedient, dont un autre que lui ne ſe ſeroit pas aviſé. „Il changea de place les parties génitales, & les mit „par devant, elles avoient été jusqu'alors au derriere „& attachées aux feſſes : car la génération ne ſe faiſoit point par l'union du male & de la femelle, „mais en repandant la ſemence par terre, ainſi que „ſont

„font les Cigales. Les parties génitales aiant été donc „mises par devant, Jupiter regla que la génération au„roit lieu par la jonction du male & de la femelle: „afin que lorsqu'un homme s'uniroit à une femme, „la suite de cette union fut la propagation du genre „humain, & pour qu'un male s'unissant à un male, „après avoir été rassasié de plaisir, il put songer à sa „nourriture & à sa conservation." Ἐπειδὴ οὖν ἡ φύσις δίχα ἐτμήθη, ποθοῦν ἑκαστον τὸ ἥμισυ τὸ αὑτῆ, ξυνήει, καὶ περιβάλλοντες τὰς χεῖρας, καὶ συμπλεκόμενοι ἀλλήλοις, ἐπιθυμοῦντες συμφῦναι, ἀπεθνησκον ὑπὸ τῆ λιμοῦ καὶ τῆς ἄλλης ἀργίας, διὰ τὸ μηδὲν ἐθέλειν χωρὶς ἀλλήλων ποιεῖν· καὶ ὁπότε τί ἀποθάνοι τῶν ἡμίσεων, τὸ δὲ λειφθείη, τὸ λειφθὲν ἄλλο ἐζήτει, καὶ συνεπλέκετο, εἴτε γυναικὸς τῆς ὅλης ἐντύχοι ἥμίσει (ὃ δὴ νῦν γυναῖκα καλεῦμεν) εἴτ' ἀνδρὸς· καὶ ὅτως ἀπώλλυντο. ἐλεήσας δὲ ὁ Ζεὺς, ἄλλην μηχανὴν πορίσεται, καὶ μετατίθησιν αὐτῶν τὰ αἰδοῖα εἰς τὸ πρόσθεν. τέως γὰρ ταῦτα ἐκτὸς εἶχον, καὶ ἐγέννων, καὶ ἔτικτον, οὐκ εἰς ἀλλήλους, ἀλλ' εἰς γῆν, ὥσπερ οἱ τετρίγες. μετέθηκέ τε οὖν οὕτως αὐτῶν εἰς τὸ πρόσθεν, καὶ διὰ τούτων τὴν γένεσιν ἐν ἀλλήλοις ἐποίησε, διὰ τῆ ἄῤῥενος ἐν τῷ θήλει. τῶν δὲ ἕνεκα, ἵνα ἐν τῇ συμπλοκῇ, ἅμα μὲν εἰ ἀνὴρ γυναικὶ ἐντύχοι, γεννῷεν, καὶ γίγνοιτο τὸ γένος· ἅμα δ' εἰ καὶ ἄῤῥενι, πλησμονὴ γοῦν γίγνοιτο τῆς συνουσίας, καὶ διαναπαύοιντο, καὶ ἐπὶ τὰ ἔργα τρέποιντο, καὶ τῆ ἄλλα βίου ἐπιμελοῖντο. *Postquam natura hominum ita divisa fuit, cum quisque dimidium sui agnitum cuperet, inter se concurrebant, circumjectisque brachiis se invicem complectebantur, conflari unum affectantes. Unde fame & torpore deficiebant, eo quod nunquam sejungi vellent. Et cum dimidium unum moriebatur, restabatque alterum, quod supererat rursus aliud asciscebat, similiterque congrediebatur, sive solius cujusdam totiusque fœminæ di-*

midium esset, quam fœminam nunc vocamus, seu viri. Atque ita genus hominum deperibat. Quocirca miseratus Jupiter, remedium aliud excogitavit, permutavit genitalia, & quæ prius retro erant, ad anteriores partes transtulit. Antea siquidem cum ad nates hæc haberent, non invicem, sed in terram spargentes semina cicadarum instar concipiebant, atque generabant. Cum vero ad anteriora transposuissent, per hæc generationem in se invicem fecit exsperi: per masculum quidem in fœmina, hac de causa, ut si in amplexu vir fœminæ commisceretur, genita prole speciem hominum propagarent. Sin autem masculo masculus, satietate ab amplexu averterentur, & ad res gerendas conversi victum curarent. Ibid. p. 1186.

Platon ne reste pas en si beau chemin. Il explique ensuite la cause de l'amour que les hommes & les femmes ont en général les uns pour les autres; celle du goût particulier que quelques femmes ont pour d'autres femmes, & quelques hommes pour d'autres hommes. „Les males, *dit-il*, qui sont les moitiés d'un „Androgyne, sont fort adonnées aux femmes; & les „femelles qui sont l'une des moities d'un Androgyne „cherissent passionément les hommes. Quant aux fem„mes qui aiment d'autres femmes, ce sont des moi„tiés des anciennes femelles, qui étoient doubles; & „les hommes qui aiment les hommes sont des moi„tiés des anciens males, qui étoient également doubles. Ζητεῖ δὴ ἀεὶ τὸ ἑαυτῷ ἕκαστον ξύμβολον· ὅσοι μὲν οὖν τῶν ἀνδρῶν τοῦ κοινοῦ τμῆμά ἐισιν (ὃ τὴ τότε ἀνδρόγυνον ἐκαλεῖτο) φιλογύναικές τε ἐισὶ, καὶ οἱ πολλοὶ τῶν μοιχῶν ἐκ τούτου τοῦ γένους γεγόνασι· καὶ ὅσαι αὖ γυναῖκες φίλανδροί τι καὶ μοιχεύτριαι, ἐκ τούτου τοῦ γένους γίγνονται. ὅσαι δὲ τῶν γυναικῶν γυναικὸς τμῆμά ἐισιν, οὐ πάνυ αὗται τοῖς ἀνδράσι τὸν νοῦν προτέχουσιν, ἀλλὰ μᾶλλον πρὸς τὰς γυναῖκας τετραμμέναι ἐισὶ. καὶ αἱ

αἱ ἑταιρίστριαι ἐκ τούτου τοῦ γένους γίγνονται. ὅσοι δὲ ἄρρενος τρῶμά εἰσι, τὰ ἄρρενα διώκουσι. Quærit autem perpetuo ſui quisque dimidium : quamobrem quicunque ex viris promiſcui generis portio ſunt, quod olim Androgynum vocabatur, mulieroſi ſunt, adulterique, ut plurimum, ex his reperiuntur. Ex hoc ſane genere moechi ducunt originem. Rurſus quæcunque mulieres virorum cupide moechæque ſunt, hac ſtirpe naſcuntur. Quæ vero mulieres mulieris pars exiſtunt, haut multum viros deſiderant, ſed fœminas magis affectant, atque hinc fœminæ quæ fœminas cupiunt naſcuntur. At vero qui maris portio ſunt, mares ſequuntur. Plato in Convivio p. 1186.

Si nous trouvions aujourdhui de pareilles fables dans nos contes des Fées, nous dirions que l'auteur a abuſé du droit d'inventer des hiſtoires fabuleuſes. C'eſt cependant le ſage, le divin *Platon*, dans les ouvrages du quel *S. Auguſtin* trouvoit tant de ſublimes veritès chretiennes, qui les a debitées gravement, & dans un Dialogue philoſophique. *Ciceron* étoit presque auſſi prévenu, que *S. Auguſtin*, en faveur de *Platon*. Si *Epicure* avoit dit la moitié des chimeres, dont ce philoſophe a rempli ſes ouvrages, combien l'Orateur romain ne les auroit-il pas tournées en ridicule ? Lui qui cherchoit a relever les moindres petits defauts de la philoſophie des Epicuriens. Mais il faut vouloir s'aveugler, ou convenir, qu'*Epicure* eſt auſſi au deſſus de *Platon*, que la brillante lumiere du Soleil eſt au deſſus de la foible clarté de la Lune. Si *Epicure* avoit eu des idées plus juſtes de la Divinité, il auroit eu lui ſeul plus de merite, que tous les anciens philoſophes enſemble. La baſe de ſon ſyſteme phyſique fait encore aujourdhui, celle du ſiſteme des deux plus grands philoſophes modernes, *Gaſſendi* & *Neuton*.

L'ato-

L'atome, le vuide, l'indiviſibilité de la matiere, l'impreſſion faite ſur nos ſens par les corps étrangers, qui ſont la ſource de toutes nos idées, (notre entendement ne pouvant en avoir aucune, qu'elle n'ait été auparavant reçue par nos ſens,) l'explication des diverſes ſenſations, par la différence de la configuration des parties qui nous affectent; toutes les qualités occultes bannies: enfin preſque toutes les opinions des plus illuſtres modernes ſur les orages, les vents, la pluie, le feu, la terre, l'eau, l'air. Voila quelle eſt la philoſophe d'*Epicure*. Il eſt vrai, qu'il a été mauvais aſtronome; mais quel eſt le philoſophe ancien, avant *Ptolemée*, qui l'ait été meilleur que lui? Ajoutons à l'étendue & à la penetration de ſon eſprit, la plus utile, la plus raiſonnable & la plus ſage morale, de la quelle il nous a donné les plus excellents préceptes, dont j'ai rapporté les principaux dans les Diſſertations ſur *Ocellus*. Joignons encore à tant d'avantages la ſimplicité de ſes mœurs, ſa temperance, ſon mépris pour les richeſſes, & nous dirons avec *Lucrece*, ce diſciple qui lui fait tant d'honneur, „Epicure s'eſt „élevé au deſſus de tous les mortels par l'effort de „ſon eſprit, & il a paru parmi les philoſophes avec „la meme ſplendeur, que le Soleil, qui s'élevant ſur „l'horizon efface l'éclat de tous les aſtres.“

Ipſe Epicurus . . . . . .
Qui genus humanum ingenio ſuperavit, & omnis
Perſtrinxit ſtellas exortus uti æthereus ſol.
Lucret. de rer. nat. Lib. III. v. ult.

Malgré tant de choſes ſaintes, que *S. Auguſtin* prétendoit avoir trouvé dans les ouvrages de *Platon*, il penſoit cependant ainſi que moi ſur *Epicure*: & il diſoit qu'il l'eut preferé à tous les autres philoſophes, s'il avoit cru des peines, & des recompenſes après la mort.

mort. *Epicurum accepturum fuisse palmam in animo meo, nisi ego credidissem post mortem restare animæ vitam, & fructus meritorum, quod Epicurus credere noluit.* August. Confess. lib. IV. cap. XVI.

Τὸ δ' ἤλεκτρον ἐκκριθέντος τῷ πνεύματος, ἀναλαμβάνει τὸ ὅμοιον σῶμα. *Et l'ambre attire un corps semblable, l'air étant sorti hors de lui. Chapitre IV. §. dernier.*

On diroit, que *Timée* a entrevu la veritable cause de l'électricité dont la recherche a tant occupé les Phisiciens modernes. Il n'y a presque plus de doute sur cette cause, & elle est la même, que *Timée* paroit indiquer; savoir une expulsion d'une matiere subtile, qui en rentrant avec force dans le corps, du quel elle a été chassée par le frottement, ou par une autre cause, emporte avec elle des petits corps, qui se trouvent dans le voisinage du corps électrisé.

Chapi-

Chapitre V.

§. 1.

Toute la nourriture eſt amenée & *diſtribuée* dans le corps, depuis la racine du cœur & la ſource du ventre: ſi le corps eſt plus que moins arroſé par la nourriture, *l'effet produit* par cet écoulement s'appelle accroiſſement: ſi au contraire le corps eſt moins que plus arroſé, *l'effet qui s'enſuit* s'appelle dépériſſement. La vigueur eſt le milieu, ou le terme entre ces deux états, & il doit être regardé comme une égalité d'écoulemens & d'influxions.

§. 2. Les jointures qui font la liaiſon des parties du corps étant deliées, ſi le paſſage à

Κεφ. ε.

§. 1.

Τροφὰ δὲ πᾶσα ἀπὸ ῥίζας μὲν τᾶς καρδίας, παγᾶς δὲ τᾶς κοιλίας, ἐπάγεται τῷ σώματι· ὃ καὶ εἴκα πλείω τᾶς ἀποῤῥεούσας ἐπάρδοιτο, αὔξα λέγεται· εἴκα δὲ μείω, φθίσις. ἁ δ' ἀμμὰ, μεθόριον τουτέων ἐσί, καὶ ἐν ἰσόταται ἀποῤῥοᾶς καὶ ἐπιῤῥοᾶς νοέεται.

§. 2. Λυσμέων δὲ τῶν ἁρμῶν τᾶς συσάσιος, αἴκα μηκέτι δίσδος ἦ πνεύ-

l'eſprit eſt interrompu, & ſi la nourriture n'eſt plus diſtribuée, l'animal meurt. Il y a beaucoup d'accidens qui ſont les cauſes de la vie & de la mort. Un genre de ces accidents eſt nommé *maladie*. Or les principes de la maladie ſont les déréglemens des premieres puiſſances : comme lorſque le chaud ou le froid, ou l'humide ou le ſec, qui ſont des puiſſances ſimples, abondent trop, ou viennent à défaillir. Après le défaut de ces facultés *les autres cauſes de la maladie* ſont, le changement du ſang : les altérations *qui s'y font* par la corruption, les détériorations de la chair fondue & deſechée. Si les altérations du ſang, ou les fontes

πνεύματι, ἢ τροφὰ μὴ διαδίδοται, θνάτκει τὸ ζῶον. πολλαὶ δὲ κᾶρες ζωᾶς, καὶ θανάτου αἰτίαι. ἓν δὲ γένος, νόσος ὀνυμαίνεται. νόσω δ' ἀρχαὶ μὲν, αἱ τᾶν πράταν δυναμίων ἀσυμμετρίαι, εἴκα πλεονάζοιεν ἢ ἐλλείποιεν ταὶ ἁπλαῖ δυνάμιες, θερμότας, ἢ ψυχρότας, ἢ ὑγρότας, ἢ ξαρότας. μετὰ δὲ ταύτας, αἱ τῶ αἵματος τροπαὶ, καὶ ἀλλοιώσιες ἐκ διαφθορᾶς, καὶ αἱ τᾶς σαρκὸς τακομένας κακώσιες· αἴκα καττὰς μεταβολὰς, ἐπὶ τὸ ὀξὺ, ἢ ἁλμυρὸν, ἢ δριμὺ τροπαὶ αἵματος, ἢ σαρκὸς τα-

de la chair ſe font par des changemens provenant de choſes ſalées, ou acres, ils engendrent de la bile & de la pituite.

§. 3. Les ſucs morbiferes ſont foibles lors qu'ils ne ſont point enracinés, mais ceux dont les principes ſont engendrés vers les os, & *qui ſont en avant dans la chair*, & ceux qui vont juſqu'à la moëlle & qui s'y enflamment, ſont très facheux.

§. 4. Les autres maladies ſont cauſées, par les vents, la bile, la pituite, qui s'augmentent & coulent dans des lieux principaux, & qui leur ſont étrangers : car alors ils prennent la place des meilleures

ταχεδόνες γένοιντο. χολᾶς γὰρ αἱ γενέσιες καὶ φλέγματος, ἐνθένδε.

§. 3. Χυμοὶ νοσώδεες, [1] καὶ ὑγρῶν σάψιες, ἀμαυραὶ μὲν, αἱ μὴ ἐν βαθεῖ· χαλεπαὶ δ', ὧν ἀρχαὶ γεννῶνται ἐξ ἐσέων· ἀνιαραὶ δὲ, ἐκ μυελῶ ἐξαπτόμεναι.

§. 4. Τελευταῖαι δὲ νόσων ἐντὶ, πνεῦμα, χολὰ, φλέγμα, αὐξόμενα, καὶ ῥέοντα ἐς χώρας ἀλλοτρίας, ἢ τόπως ἐπικαιρίως. τόκα γὰρ ἀντικαταλαμβάνοντα τὰν τῶν καρρόνων

[1] *χυμοὶ νοσώδεες, καὶ ὑγρῶν σάψιες*, mot à mot : les ſucs morbiferes, la pourriture des humeurs.

parties, ils chaſſent celles qui ſont convenables, ſe logent à leur place, nuiſent aux corps, & changent en mauvais ce qui étoit bon auparavant.

§. 5. Voila quelles ſont les cauſes des affections des corps; pluſieurs maladies de l'ame viennent d'elles, mais ces maladies ſont différentes ſelon les différentes facultés: par exemple, l'engourdiſſement eſt une difficulté de la faculté de ſentir; l'oubli de celle de ſe reſſouvenir; le dégout & la trop grande avidité, ſont la dépravation de la faculté de déſirer; les paſſions féroces, & les rages piquantes, ſont la dépravation de la faculté de ſentir; l'ignorance & la folie

νων χώραν, ἢ ἀπελάσαντα τὰ συγγενέα, ἱδρύεται κακοῦντα τὰ σώματα, καὶ ἐς αὐτὰ ταῦτα ἀναλύονται.

§. 5. Καὶ σώματος μὲν πάθεα τάδε, ἢ ἐκ τῶνδε ψυχᾶς νόσοι ἐντὶ πολλαί. ἄλλαι δ' ἄλλων δυναμίων ἐντί· αἰσθατικᾶς μὲν, δυσαισθασία· μναμονικᾶς δὲ, λάθα· ὁρμητικᾶς δὲ, ἀνορεξία, καὶ ἀ προπέτεια· παθητικᾶς δὲ, ἄγρια πάθεά τε καὶ λύσσαι οἰστρώδεες· λογικᾶς δὲ, ἀμαθία καὶ ἀφρασύνα. ἀρχαὶ δὲ

ſont la dépravation de la faculté de raiſonner; & les principes du vice ſont les voluptés, les triſteſſes, les déſirs, les craintes qui dependent du corps, & qui ſont mêlées, pour ainſi dire, avec l'ame. On donne différents noms aux paſſions & aux vices, ſelon leurs différents effets, tels ſont les amours, les déſirs, les cupidités déreglées, les coleres véhémentes, les emportemens, les ſouhaits immoderés, les voluptés demeſurées.

κακίας, ἀδοναὶ καὶ λύπαι, ἐπιθυμία τε καὶ φόβοι, ἐξαμμέναι μὲν ἐκ σώματος, ἀνακεκραμέναι δὲ τᾷ ψυχᾷ, κὴ ἐξαγγελλόμεναι ὀνόμασι ποικίλοις· ἔρωτες γὰρ καὶ πόθοι, ἵμεροί τε ἔκλυτοι, ὀργαί τε σύντονοι, κὴ θυμοὶ βαρεῖς, ἐπιθυμίαι τε ποικίλαι, καὶ ἀδοναὶ ἄμετροι ἐντί.

§. 6. Etre en général ſans regle dans les paſſions, & en être commandé, c'eſt le terme de la vertu & du vice: car exceder dans les paſ-

§. 6. Ἁπλῶς δὲ, ἀτόπως ἔχειν ποτὶ τὰ πάθη, καὶ ἄρχεσθαι, πέρας ἀρετᾶς καὶ κακίας ἐστί. τὸ γὰρ πλεο-

να-

2 ἄμμε pour ἡμᾶς.

3 δαξασμὼς, le traducteur latin croit, qu'il faut écrire ἰδαξασμὼς, *des morſures.*

sions, ou être plus fort que les passions, cela nous rend bien ou mal disposés. Or les temperamens des corps peuvent contribuer beaucoup à nos inclinations; devenant aigus, chauds, ils prennent différentes qualités qui nous conduisent *tantôt* dans la melancolie, tantôt dans une impudicité effrenée, *& tantôt dans d'autres maladies de l'ame. Il arrive* que lorsque les parties sont remplies defluxions, ces *mauvaises humeurs* causent des ulceres & des tumeurs qui échauffent le corps & le rendent mal-sain. *Ces accidens* produisent la tristesse, l'oubli, la folie, & l'épouvante.

νάζεν ἐν ταύταις, ἢ κάρρονα αὐτᾶν εἶμεν, εὖ ἢ κακῶς ἄμμε διατίθησι. ποτὶ δὲ ταύτας τὰς ὁρμὰς μεγάλα μὲν συνεργέεν δύνανται αἱ τῶν σωμάτων κράσιες, ὀξεῖαι ἢ θερμαί, ἢ ἄλλοτ' ἀλλοῖαι γιγνόμεναι, ἔς τε μελαγχολίας καὶ λαγνείας λαβροτάτας ἄγοισαι ἄμμε. [2] καὶ ῥευματιζόμενα μέρεα [3] δαξασμὼς ποιεῦντι [4] τὰ μορφὰς [5] φλεγμαινόντων σωμάτων μᾶλλον ἢ ὑγιαινόντων· δι' ὧν δυσθυμίαι καὶ λάθαι, παραφροσύναι τε καὶ πτοῖαι ἀπεργάζονται.

§. 7.

4 ποιεῦντι pour ποιέουσι.

5 καὶ μορφὰς φλεγμαινόντων σωμάτων, *& des tumeurs*, mot à mot, *& des formes des corps brulans.*

§. 7. Les coûtumes *que l'on a contractées*, & celles dans les quelles on a été nourri, ſoit dans les villes, ſoit dans les maiſons particulieres qui les pratiquent, peuvent encore beaucoup *ſur nôtre tempérament*. La diete que l'on obſerve tous les jours, c'eſt à dire, *le genre de nourriture, & la quantité que l'on en prend, produit un grand effet ſur nôtre eſprit*, amoliſſant l'ame ou la fortifiant par le courage: le ſejour *que nous habitons*, l'air *que nous reſpirons*, les nourritures ſimples *que nous prenons*, les exercices du corps, & les mœurs de ceux qui ſont avec nous, peuvent beaucoup pour *nous exciter* à la vertu ou au vice.

§. 7. Ἱκαναὶ δὲ τὰ ἔθεα, ἐν οἷς ἂν ἐντραφῶσι κατὰ πόλιν ἢ οἶκον, καὶ ἃ καθ' ἁμέραν δίκαια, θρύπτουσα τὰν ψυχὰν, ἢ ῥωνῦσα ποτ' ἀλκάν. ταὶ γὰρ θυραυλίαι, καὶ ἁπλαῖ τροφαί, καὶ τὰ γυμνάσια, καὶ τὰ ἤθεα τῶν συνόντων, τὰ μέγιστα δύναται ποτὶ ἀρετὰν καὶ ποτὶ κακίαν. καὶ ταῦτα μὲν αἴτια ἐκ τῶν γενετόρων καὶ σοιχείων ἐπάγεται μᾶλλον ἢ ἐξ ἁμέων, ὅτι μὴ ἀργεία ἐσὶν, ἀφισαμένων ἁμῶν τῶν ποθακόντων ἔργων.

Et

Et ces deux choſes, *c'eſt à dire la vertu & le vice*, viennent plutôt de nos parens & des élemens, que de nous mêmes, à moins que l'on en excepte la pareſſe, lorsque nous nous éloignons des ouvrages, qui nous ſont *utiles* & gracieux.

§. 8. Pour que l'animal jouiſſe d'un état heureux, il faut que le corps ait les vertus ou les qualités qui ſont dependantes de lui, comme la ſanté, la facilité de bien ſentir, la force, & la beauté.

§. 8. Ποτὶ δὲ τὸ εὖ ἔχεν [σ] τὸ ζῶον, δεῖ τὸ σῶμα ἔχεν τὰς ὑπ' αὐτῷ ἀρετὰς, ὑγείαν τε καὶ εὐαισθασίαν, ἰσχύν τε καὶ κάλλος.

§. 9. Les principes de la beauté ſont les *juſtes* proportions des parties, ſelon les parties entre elles, & *les proportions* de ces mêmes parties avec l'ame.

§. 9. Ἀρχαὶ δὲ κάλλους, συμμετρία ποτί τ' αὐτὰ τὰ μέρεα, κὴ ποτὶ τὰν ψυχάν.

§. 10. La nature a arrangé *le corps à l'inſtar d'un* tabernacle, comme un inſtrument, pour être obéiſſant *aux loix de la nature*, & harmonique avec les regles de la vie. Il faut de même

§. 10. Ἁ γὰρ Φύσις οἷον ὄργανον ἁρμόξατο τὸ σκᾶνος, ὑπακοῦόν τε εἶμεν κὴ ἐναρμόνιον ταῖς τῶν βίων ὑποθέσεσι. δεῖ δὲ καὶ τὰν

[σ] ἔχειν pour ἔχεεν.

accorder l'ame avec les vertus, qui lui ſont analogues, & conduire par une égale regle l'eſprit & le corps: par exemple, l'ame par la temperance, le corps par la ſanté; l'ame par la prudence, le corps par la faculté de bien ſentir; l'ame par la valeur, le corps par la force & par la vigueur; l'ame par la juſtice, le corps par la beauté.

τὰν ψυχὰν ῥυθμίζεσθαι ποτὶ τὰς ἀναλόγως ἀρετάς· ποτὶ μὲν σωφροσύναν, οἷον ποτὶ ὑγείαν τὸ σῶμα· ποτὶ δὲ φρόνασιν, οἷον ποτὶ εὐαισθασίαν· ποτὶ δὲ ἀνδρειόταται, οἷον ποτὶ ῥώμαν καὶ ἰσχύν. ποτὶ δὲ δικαιοσύναν, οἷον ποτὶ κάλλος τὸ σῶμα.

§. 11. Les principes de toutes ces qualités, *ſoit ſpirituelles ſoit temporelles*, viennent de la nature; & leurs milieux & leurs fins, *c'eſt à dire leurs augmentations & leurs perfections*, ſont la ſuite de l'application. Le corps *les acquiert* par l'art de la lute & de la medecine; & l'eſprit par l'éducation & par la

§. 11. Τουτέων δὲ, ἀρχὰ μὲν ἐκ φύσεως· μέσα δὲ καὶ πέρατα, ἐξ ἐπιμελείας· σώματός τε, διὰ γυμναστικᾶς καὶ ἰατρικᾶς· ψυχᾶς δὲ, διὰ παιδείας καὶ φιλοσοφίας. αὗται γὰρ ταὶ δυνάμιες τρέφοισαι καὶ τονοῖσαι καὶ

philoſophie. Tous *ces différents exercices, & ces diverſes* facultés nourriſſent & fortifient le corps & l'ame par les travaux, par les inſtructions, & par les dietes exactes : les unes de ces facultés agiſſent donc par les remedes ſur le corps ; & les autres ſont utiles pour l'ame, ſoit par les leçons, ſoit par les punitions & les corrections ; car par ces moiens elles fortifient, reveillent l'inclination à la vertu, nous portent au bien par différents motifs, & nous excitent à des actions utiles.

καὶ τὰ σώματα ἢ τὰς ψυχὰς, διὰ πόνων καὶ διαίτας καθαρώτατος, ταὶ μὲν διὰ φαρμακειᾶν, ταὶ δὲ παιδευτικαὶ τᾶν ψυχᾶν, διὰ κολασίων καὶ ἐπιπλαξίων. ῥωννύουσι γὰρ, διὰ προτροπᾶν ἐγείροισαι τὰν ὁρμὰν, καὶ ἐκκελευόμεναι τὰ ποτίφορα ποτὶ ἔργα.

§. 12. L'art de ſe froter le corps, & l'art de la medecine, qui a une afinité avec lui, eſt deſtiné à guerir les corps, en retabliſſant les puiſſances dans une bonne harmonie. Il rend le ſang

§. 12. Ἀλειπτικὰ μὲν ὦν καὶ αἱ ταύτᾳ συγγενεσάται ἰατρικαὶ, σώματα ταχθεῖσα θεραπεῦεν [7] ἐς τὰν κρατίσαν ἁρμονίαν ἄγοισα

[7] θεραπεῦεν pour θεραπεύειν, *guerir.*

pur & la reſpiration libre; & *il eſt principalement en uſage*, afin que ſi quelque choſe de mauvais exiſte dans le corps, les puiſſances du ſang & de la reſpiration étant fortifiées, puiſſent dompter & détruire ces choſes vitieuſes.

σα τὰς δυνάμιας, τό, τε αἷμα καθαρὸν, καὶ τὸ πνεῦμα σύῤῥοον ἀπεργάζεται· ἵν' εἴ καὶ τι νοσῶδες ὑπογένοιτο, κράτος αὐτῶ ἔχοιεν ἐῤῥωμέναι τὰ δυνάμιες αἵματος κ) πνεύματος.

§. 13. La muſique & la philoſophie, qui eſt ſa conductrice, ſont deſtinées, par les Dieux & les loix, à la correction de l'ame; elles accoutument, perſuadent, & même forcent la partie irraiſonnable de l'ame d'obéïr à la partie raiſonnable. Enſorte que cette partie irraiſonnable contribue elle même à rendre l'eſprit doux; contraint la cupidité de reſter dans la tranquilité, & n'étant point émue ſans raiſon,

§. 13. Μωσικὰ δὲ, καὶ ἃ ταύτας ἀγεμὼν φιλοσοφία, ἐπὶ τᾷ τᾶς ψυχᾶς ἐπανορθώσει ταχθεῖσαι ὑπὸ θεῶν τε καὶ νόμων, ἐθίζοντι καὶ πείθοντι, τὰ δέ καὶ ποταναγκάζοντι, τὸ μὲν ἄλογον τῷ λογικῷ πείθεσθαι· τῶ δ' ἀλόγω, θυμὸν μὲν πρᾷον εἶμεν, ἐπιθυμίαν δὲ ἐν ἀρεμήσει· ὡς μὴ δίχα λόγω κινέεσθαι, μηδὲ μὰν ἀτρεμίζεν τῶ

νῶ

demeure dans un état paiſible, obéiſſant à l'eſprit lorsqu'il l'excite au travail ou au plaiſir.

§. 14. L'obéiſſance, & la conſtance ſont le terme de la temperance & de la modeſtie : *c'eſt à dire, que ces premieres vertus ſont celles, qui conſtituent ces dernieres.*

§. 15. L'intelligence & la philoſophie, qui eſt très ancienne, aiant détruit les menſonges, ont inſpiré la ſcience, retiré l'eſprit de ſa grande ignorance, & lui ont fait appercevoir diſtinctement les choſes divines ; la connoiſſance des quelles rend heureux ceux, qui l'aiant acquiſe, ſont contents de leur ſort dans ce qui regarde les biens temporels, & en font un uſage

νῶ ἐκκαλεομένω, ἢ ποτὶ ἔργα, ἢ ποτὶ ἀπολαύσιας.

§. 14. Οὗτος γὰρ ἐσιν ὅρος σωφροσύνας, εὐπειθείά τε καὶ καρτερία.

§. 15. Καὶ σύνεσις, καὶ ἡ πρεσβύτα φιλοσοφία, ἀποκαθαράμεναι [8] ψεύδεα, ἐνέθηκαν τὰν ἐπισήμαν, ἀνακαλεσάμεναι τὸν ἐκ μεγάλας τᾶς ἀγνοίας, χαλάσασαι ἐς ὄψιν τῶν θείων· τοῖς ἐνδιατρίβεν σὺν αὐταρκείᾳ τε ποτ' ἀνθρώπεια, καὶ συνεργίᾳ ἐπὶ τὸν σύμμετρον βίω

S 5 χρό-

[8] ψεύδεα, quelques Manuſcrits portent ψευδέας δόξας, *les menſonges & les préjuges.*

ſenſé pendant le tems entier de leur vie. Celui à qui ſon bon genie à donné en partage cette heureuſe deſtinée, eſt conduit par une opinion très veritable à une vie très heureuſe.

χρόνον, εὐδαιμόν ἐσιν. ὅτῳ μὲν ὁ δαίμων μοίρας τάς δ' ἔλαχε, δι ἀλαθεσάταν δόξαν ἄγεται ἐπὶ τὸν εὐδαιμονέσατον βίον.

§. 16. Si quelqu'un eſt vitieux, & viole les regles de l'Etat; il faut qu'il ſoit puni par les loix & par les reproches: l'on doit encore l'épouvanter par la crainte de l'enfer, par l'appreheuſion des peines continuelles, des chatimens du Ciel, & par les terreurs & les punitions inévitables, qui ſont reſervées aux malheureux criminels ſous la terre, *c'eſt à dire dans l'autre monde.*

§. 16. Εἰ δέ καὶ τις σκλαρὸς καὶ ἀπειθὴς, τούτῳ ἐπέσθω [9] κόλασις, ἅ τ' ἐκ τῶν νόμων καὶ σ' ἐκ τῶν λόγων σύντονα ἐπάγοισα δείματά τε ἐπωρόνια καὶ ταὶ καθ' ᾅδεω, ὅτι κολάσιες ἀπαραίτιτοι ἀπόκεινται δυσδαίμοσι νερτέροις.

§. 17. Je loue beaucoup le poete Jonien

§. 17. Καὶ τἄλλα ὅσα ἐπαινέω τὸν Ἰωνι-

[9] ἐπέσθω τούτῳ *ſuivent celui-ci* ἐπέσθω, preſent de l'imperatif du *medium*.

(Homere), d'avoir rendu les hommes religieux, par des fables anciennes & utiles: car de même que nous gueriſſons quelquefois les corps par des remedes forts, s'ils ne cedent pas aux remedes les plus ſains, de même nous reprimons les ames par des diſcours faux, ſi elles ne ſe laiſſent pas conduire par les veritables. C'eſt par la même raiſon qu'il faut établir des peines paſſageres, *fondées ſur la croiance* de la transformation des ames *ou de la Metempſychoſe*: enſorte que les ames des *hommes* timides paſſent *après la mort* dans le corps des femmes, expoſées aux mepris & aux injures: & les ames des meur-

νικὸν ποιητὰν, ἐκ παλαιᾶς ποιεῦνται τὼς ἐναγέας. ὡς γὰρ τὰ σώματα νοσώδεσι πόκα ὑγιάζομες, [10] εἴκα μὴ εἴκῃ τοῖς ὑγιεινοτάτοις· οὕτω τὰς ψυχὰς ἀπείργομες ψευδέσι λόγοις, εἴ κα μὴ ἄγηται ἀλαθέσι. λέγοιντο δ' ἀναγκαίως καὶ τιμωρίαι ξέναι, ὡς μετενδυομέναν τᾶν ψυχᾶν, τῶν μὲν δειλῶν, ἐς γυναικέα σκάνεα, ποθ' ὕβριν ἐκδιδόμεναι· τῶν δὲ μιαφόνων, ἐς θηρίων σώματα, ποτὶ κό-

[10] *ὑγιάζομες* pour *ὑγιάζομεν*, *nous gueriſſons.*

triers dans le corps des bêtes feroces, pour *y recevoir* leur punition : celles des impudiques dans les cochons & les fangliers : celles des inconſtans & des évaporés dans les oiſeaux qui volent dans les airs : celles des pareſſeux, des fainéans, des ignorans, & des fous, dans les formes des animaux aquatiques. C'eſt la Deeſſe Nemeſis, qui juge toutes ces choſes, dans le ſecond periode, *c'eſt à dire dans le cercle de la ſeconde region autour de la terre*, avec les demons, vengeurs des crimes, qui ſont les inquiſiteurs terreſtres des actions humaines, & à qui le Dieu conducteur de toutes choſes a accordé l'adminiſtration du monde, qui a été rempli

κόλασιν· λάγνων δ', ἐς συῶν ἢ κάπρων μορφάς· κούφων δὲ καὶ μετεώρων, ἐς πτηνῶν ἀεροπόρων· ἀργῶν δὲ καὶ ἀπράκτων, ἀμαθῶν τε καὶ ἀνοήτων, ἐς τὰν τῶν ἐνύδρων ἰδέαν. ἅπαντα δὲ ταῦτα ἐν δευτέρᾳ περιόδῳ ἁ Νέμεσις συνδιέκρινε, σὺν δαίμοσι παλαμναίοις χθονίοις τε, τοῖς ἐπόπταις τῶν ἀνθρωπίνων· οἷς ὁ πάντων ἁγεμὼν θεὸς ἐπέτρεψε διοίκησιν κόσμῳ, συμπεπληρωμένῳ ἐκ θεῶν τε καὶ ἀνθρώπων· τῶν τε ἄλλων ζώων, ὅ-

σα

de Dieux, d'hommes, & d'autres animaux qui ont été produits, ſelon l'image, & *le modele* très bon de la forme improduite & éternelle.

σα δεδαμιούργηται ποτ' εἰκόνα ταν ἀρίστα̃ν εἴδεος [11] ἀγεννάτω καὶ αἰωνίω.

[11] ἀγέννατω καὶ αἰωνίω *improduite & éternelle* quelques Manuſcrits portent αἰωνιω καὶ νοητω, *éternelle & ſpirituelle.*

DISSERTATIONS
ſur le
CINQUIEME CHAPITRE.

Ποτὶ δὲ ταύτας τὰς ὁρμὰς μεγάλα μὲν συνεργέεν δύνανται αἱ τῶν σωμάτων κράσιες ; voici la conſtruction, αἱ κράσιες τῶν σωμάτων δύνανται συνεργέεν μεγάλα ποτὶ τὰς ταύτας ὁρμάς. *Les tempéramens des corps peuvent contribuer beaucoup à nos inclinations. Chapitre V. §. 6.*

Voila une verité ſur la quelle on reflechit fort peu aujourdhui, & qui cependant influe non ſeulement ſur la proſperité des particuliers, mais encore ſur celle des Etats, qui ſont bien ou mal gouvernés, bien ou mal defendus, ſelon que ceux qui les compoſent ſont plus ou moins éclairés, plus ou moins vertueux, plus ou moins courageux, & plus ou moins robuſtes. Or il n'eſt pas douteux, que le temperament ne décide beaucoup

coup chés un homme de l'acquiſition ou de la perte qu'il peut faire de ces différentes qualités.

Si l'on éleve un jeune homme au milieu du luxe & de la volupté : ſi dès ſon enfance il eſt nourri parmi des gens, dont l'unique ſoin eſt de faire bonne chere & de fuir tout ce qui peut altérer les plaiſirs les plus ſenſuels, il devient foible en croiſſant, chaque année augmente ſon averſion pour tout ce qui peut troubler cette vie oiſeuſe & effeminée, à la quelle il eſt accoutumé. Et lorſqu'il arrive dans un âge entierement formé, au lieu d'avoir le courage & la force d'un Spartiate, il a la foibleſſe & ſouvent la lâcheté d'un Sibarite ; la vertu lui paroit un préjugé vulgaire, il eſt accoutumé d'entendre plaiſanter ſur l'adultere, d'ouir louer la bonne chere, & les débauches de la table, de voir mépriſer les malheureux, de flater baſſement les gens en place dont il eſpere des recompenſes ; il a ſucé tous ces défauts avec le lait : que peut-on eſperer d'un pareil citoien, & comment un Etat, qui en contient beaucoup de ſemblables, peut il ne pas décliner, & n'être pas enfin détruit dans la ſuite du tems ?

Si nous conſidérons les mœurs des anciens peuples, nous verrons que leur grandeur, leur décadence, & leur dépériſſement total n'eurent point d'autre cauſe que celle de la différente éducation, qu'ils donnerent aux enfans, & qui influa ſur leur temperament. Tandis que les Grecs furent ſobres, adonnés aux exercices du corps, appliqués à la culture de leur terre, ennemis du luxe, partiſans de la vertu, ils vainquirent les Perſes, ils firent échouer tous les projets de leurs ennemis ; mais lors qu'après les batailles de Marathon & de Salamine, ils commencerent à aimer l'oiſiveté, & que l'amour pour les ſpectacles les leur rendit abſo-

lu-

lument neceſſaires, leur gloire & leur liberté s'évanouirent bientôt ! *Ariſtophane*, *Eſchyle*, *Sophocle*, *Euripide* préparerent à *Philippe*, qui vint peu d'années après eux, la conquête de la Grece, & la ſervitude d'*Athenes*. Les Citoiens de cette ville, autrefois ſi formidable à ſes ennemis, étoient plus occupés des ſpectacles & des fêtes, que des projets de *Philippe*. Pour en être convaincu, il n'y a qu'à lire les oraiſons de *Demoſthene*, qui reprochoit ſans ceſſe à ſes concitoiens, leur oiſiveté & leur amour outré pour les ſpectacles. Ecoutons le parler lui-même.

„Pourquoi O Atheniens ! vos Panathenées & vos „Bachanales, dont la ſomptuoſité paſſe tout ce qu'on „voit ailleurs, & qui vous coutent plus que vôtre „flotte ne vous couta jamais, ne manquent elles pas ? „elles ſont toujours célébrées au tems preſcrit, ſoit „que ſe ſoient des perſonnes intelligentes, ſoit que ſe „ſoient des ignorans qui s'en mêlent. Au contraire „vos flotes, temoin celle qui alloit à Pegaſe, celle qui „étoit deſtinée pour Methone, celle qui alloit à Poti„dée, ne ſont jamais arrivées, que lorsqu'elles ne pou„voient plus être d'aucune utilité. A l'égard de vos „fêtes, les loix ont tout reglé : chacun ſait, longtems „avant qu'elles arrivent, ce qui doit s'obſerver dans ſa „tribu ſur les Muſiciens & ſur les Athletes; quel eſt „celui qui paie les acteurs, combien ils doivent rece„voir, & quels roles ils feront. Tout cela eſt prévu „& ordonné avec grand ſoin. Mais dans vos arme„mens il n'y a ponit de regle, point de loi, point „d'arrangement. Au premier bruit de quelque entre„priſe des ennemis, on arme des vaiſſeaux. On élit „des Capitaines, on leur donne le pouvoir de faire „des échanges, on cherche les moiens & les expédiens „d'avoir de l'argent ; on embarque enfin une troupe

„de

„de matelots dont plusieurs sont étrangers & les au-„tres Atheniens. C'est par ces longueurs que péris-„sent tous ceux, que nos flottes devroient sauver : le „tems d'agir nous le perdons à faire des préparatifs. „Les conjonctures cependant ne s'accommodent pas à „nôtre paresse, l'experience nous confirme toujours „l'inutilité de nos armemens. Nos troupes ne parois-„sent que pour repousser des invasions faites, & pour „secourir des villes prises." Καί τοι τι δήποτε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, νομίζετε τὴν μὲν τῶν παναθηναίων ἑορτὴν καὶ τῶν διονυσίων ἀεὶ τὰ καθήκοντα χρεὼν γίνεσθαι, ἄν τε θεινοὶ λάχωσιν, ἄν τε ἰδιῶται οἱ τούτων ἑκατέρων ἐπιμελησόμενοι, εἰς ἃ τοσαῦτα ἀναλίσκετε χρήματα, ὅσα οὐδὲ εἰς ἕνα τῶν ἀποστόλων, καὶ τοσοῦτον ὄχλον καὶ τοσαύτην παρασκευήν, ὅσην ἂν οἶδ' εἴ τις τῶν ἁπάντων ἔχει· τὰς δὲ ἀποστόλας πάντας ὑμῖν ὑστερίζειν τῶν καιρῶν, τὸν εἰς Μεθώνην, τὸν εἰς Παγασὰς, τὸν εἰς Ποτίδαιαν; ὅτι ἐκεῖνα μὲν ἅπαντα νόμῳ τέτακται, καὶ προεῖδεν ἕκαστος ὑμῶν ἐκ πολλοῦ, τίς χορηγὸς, ἢ γυμνασίαρχος, τῆς φυλῆς, πότε καὶ τί λαβόντα τί δεῖ ποιεῖν, ὅθεν ἀνεξέτασον, οὐδ' ἀόριστον ἐν τούτοις ἠμέληται· ἐν δὲ τοῖς περὶ τὸ πολέμου καὶ τῆς τούτου παρασκευῆς, ἅπαντα ἀόριστα ἀδιόρθωτα ἅπαντα· τοιγαροῦν ἅμα ἀκηκοαμέν τι, καὶ τριηράρχους καθίσαμεν, καὶ τούτοις ἀντιδόσεις ποιήμεθα, καὶ περὶ χρημάτων πόρου σκοπεῖμεν· καὶ μετὰ ταῦτα ἐμβαίνειν τοὺς μετοίκους ἐώθαμεν καὶ τοὺς χωρὶς οἰκοῦντας. εἶτ' αὐτοὺς πάλιν ἀντεμβιβάζειν· εἶτ' ἐν ὅσῳ ταῦτα μέλλετε, προαπώλολεν ἐφ' ἃ ἂν ἐκπλέωμεν. τὸν γὰρ τοῦ πράττειν χρόνον, εἰς τὸ παρασκευάζεσθαι ἀναλίσκομεν· οἱ δὲ τῶν πραγμάτων καιροὶ ἐ μένουσι τὴν ὑμετέραν βραδύτητα καὶ ῥαθυμίαν. ὡς δ' εἰς τὸν μεταξὺ χρόνον δυνάμεις διόμεθα ἡμῖν ὑπάρχειν, ὅθεν ὅσαι τε ἧσαι ποιεῖν, ἐπ' αὐτῶν τῶν καιρῶν ἐξελέγχονται. *Verum cur tandem putatis, Athenienses Panatheræorum fe-*

ferias, & Bacchanalium, semper convenienti tempore fieri, sive peritis harum utrarumque curatio sorte obvenerit, sive imperitis: in quas tantos sumptus facitis, quantos nec in unam classem: & tantam turbam adhibetis, & tantum apparatum, quantum haud scio an nullus omnium habeat: classes autem omnes vestras occasionibus demum amissis venere? illa Methonen, illa Pagasas, illa Potidæam missa? quod illa omnia lege saucita & ordinata sunt, & quisque vestrum multo ante novit, quis ædilis aut gymnasiarchus suæ tribus, quando & a quo & quid accipiendum, quidque faciendum sit: nihil non exquisitum, nihil non definitum, nihil denique neglectum est. In rebus autem bellicis & belli apparatione, inordinata, indefinita, incomposita omnia. Quapropter simul atque audivimus aliquid: & triremium præfectos constituimus, & inter eos permutationes opum instituimus & de parandæ pecuniæ ratione deliberamus. Postea decernitur, ut inquilini conscendant, & libertini, qui suam ipsi rem familiarem administrant. Deinde ut cives illis iterum succedant. Sic interim dum hæc prorogatis, interierunt ea quo classem mittimus, ante adventum nostrum. Nam rei gerendæ tempus in apparando consumimus: rerum autem occasiones non expectant nostram tarditatem & socordiam. Quas vero intercepto tempore copias nos habere putamus, eæ, cum ad ipsam rem ventum est, nihil posse gerere deprehenduntur. Demosthenis oratio prima, in Philippum pag. 18. edit. Basil. M. D. L XXII.

Les Romains eurent le même sort que les Grecs: ils durent toute leur gloire à l'éducation de leurs premiers Ancêtres, & à la vie laborieuse qu'ils menoient; ils étoient endurcis à la fatigue, capables de supporter les travaux les plus forts, & les plus penibles. mais après qu'ils eurent vaincu les Carthaginois, & qu'ils se furent enrichis des dépouilles de la Grece, ils

vecurent dans le luxe, ils perdirent également le courage de l'ame & la force du corps ; ils se diviſerent bientôt en différents partis, pour trouver de quoi contenter leurs paſſions. Le peuple ſuivit l'exemple des Grands, & la fin des troubles de la République fut celle de la liberté. Alors les Empereurs rencherirent encore ſur les Chefs des guerres civiles, qui pour gagner l'amitié du peuple, lui avoient donné des fêtes, & l'avoient accoutumé aux ſpectacles les plus ſuperbes. Les Romains, ſoumis au Maitre que leur nommoient des Soldats ſéditieux, ne ſe ſouciérent plus que du Theatre. Ils devinrent ſi peu attachés à la gloire de leur patrie, que les Barbares ruinerent l'Empire, & le détruiſirent avec autant de facilité, que les Romains en avoient eu, dans le tems de leur grandeur, à conquerir les Etats de pluſieurs Souverains Aſiatiques, plongés dans le luxe & la moleſſe.

Après la deſtruction de l'Empire d'Occident, celui d'Orient commença à dépérir par les mêmes raiſons, qui avoient cauſé la perte du premier. Sous *Juſtinien*, *Narſes* & *Beliſaire* ſemblerent vouloir relever la gloire de cet Empereur, qui par leur moien prit l'Afrique & l'Italie. Mais ces avantages furent bientôt perdus, & les deux grands Generaux, qui les avoient procurés, devinrent l'objet de la jalouſie & de la perſécution de leur Souverain, qui s'occupoit plus de deux partis, qui s'étoient formés dans le Cirque à Conſtantinople, que de la gloire & de l'augmentation de ſes Etats. Ces deux factions, qui partagérent l'Empire ſous *Juſtinien*, prirent naiſſance au Théatre : elles étoient appellées, *bleue* & *verte*, à cauſe des couleurs que portoient dans les courſes des chars, ceux qui étoient attachés à ces différentes factions. Ce qu'il y eut de plus facheux pour le bien public, c'eſt que l'Empereur

reur prit parti dans cette diſpute, & favoriſa de tout ſon pouvoir la faction *bleue*. *Evagre* nous apprend les cruautés que ce Prince fit, & laiſſa commettre dans cette occaſion. „L'Empereur, *dit-il*, ſe paſſionna ſi fort „pour la faction *bleue*, que ceux qui en étoient, pou„voient impunément, en plein jour, & au milieu de la „ville, tuer leurs ennemis. Non ſeulement leur crime „n'étoit pas puni, mais il étoit recompenſé; ce qui fut „la cauſe de beaucoup d'homicides: car ceux de la „faction *bleue* entroient impunément dans les maiſons „de ceux de la *verte*, pilloient leurs biens & les obli„geoient de racheter leur vie par les tréſors qu'ils „avoient cachés; ſi les Magiſtrats vouloient s'oppoſer „à de pareils attentats, ils couroient riſque d'être pu„nis de mort; comme il arriva à pluſieurs juges qui „périrent, pour avoir condamné au dernier ſuplice „quelques perſonnes de la faction *bleue*, qui avoient „tué dans les rues des gens de la *verte*. Un Magiſtrat „d'une ville de l'Orient ſuccomba ſous les verges, pour „avoir fait battre quelques perſonnes, qui vouloient „aſſaſſiner leurs ennemis. *Calinus*, Prefet de la Cili„cie, aiant été attaqué par deux partiſans de la faction „*bleue*, nommés *Paul & Fauſte*, qui avoient voulu l'aſ„ſaſſiner, les fit mourir, ainſi que la Loi ordonnoit „expreſſément; *Juſtinien*, pour vanger les deux par„tiſans de la faction qu'il protégeoit, fit crucifier ce „Magiſtrat, qui n'avoit agi que dans les regles de la „plus exacte juſtice. La partialité & la cruauté de „l'Empereur reduiſirent au deſeſpoir ceux de la faction „*verte*, qui obligés pour la plûpart à ſe ſauver de leurs „maiſons, & ne trouvant aucun azile, s'aſſemblerent & „formerent différentes bandes de vagabonds & de vo„leurs, qui, reduits au deſeſpoir, pilloient ſur les grands „chemins, & aſſaſſinoient également les voiageurs &

„leurs ennemis, partout où ils les trouvoient.“ *Placuit Juſtiniano, ita vehementer in alteram factionem eorum qui Veneti dicuntur, animo propendere, ut impune poſſent ipſo meridie in media civitate adverſarios trucidare, & non modo non pœnas metuerent, verum etiam dignarentur honoribus: adeo ut inde multi homicidæ exiſterent. Licebat autem illis in ædes alienas irrumpere, theſauros diripere in illis reconditos, hominibus ſuam ipſorum ſalutem ac vitam divendere: & ſi quis Magiſtratus illos cohibere moliretur, ſuo ipſius capiti creavit periculum. Unde certe vir quidam, qui geſſit in Oriente Magiſtratum, quoniam nonnullos eorum qui rebus novis ſtudebant, nervis coërcere voluit, quo modeſtiores efficerentur, per mediam urbem circumductus fuit, nervisque graviter cæſus. Callinicus porro, Præfectus Ciliciæ, cum duo Cilices Paulus & Fauſtinus, homicida uterque, in eum impetum facerent, occidereque in animo haberent, quoniam pœna ex legibus conſtituta eos mulctavit, in crucem actus eſt, hocque ſupplicio pro recta conſcientia & legum obſervatione affectus. Inde factum eſt, ut qui alterius erant factionis, cum a domiciliis ſuis fugiſſent, & a nemine usquam excuperentur hoſpitio, ſed velut ſcelera ubique exagitarentur, tendere inſidias viatoribus, compilare, cædes facere cœperint, usque eo ut omnia loca nece immatura, direptione, & reliquis id genus maleficiis redundarent.* Evagr. lib. 4. cap. 29.

Voila ce que la fureur du théatre fit faire à un Empereur, qui vouloit cependant s'acquerir la gloire d'un grand Legislateur. Nous admirons encore aujourdhui ſes Lois ſous le nom d'*Inſtituts*, & l'aſſemblage de ſes Ordonnances ſous celui de *Code Juſtinien*. Mais pourquoi nous étonnerions nous, de voir un Legislateur prendre parti, avec fureur, entre deux factions produites par le théatre, nous qui avons vu tant de

Phi-

Philoſophes, de Gens de Lettres, de Magiſtrats, & même d'Eccleſiaſtiques, oublier la dignité de leur profeſſion, inonder le public de brochures remplies d'injures, former dans le parterre de l'Opera deux factions, qui diviſoient la nation & l'occupoient ſerieuſement, tandis que les Anglois méditoient la conquête des deux Indes? Il eſt certain, que la priſe de Quebec & de Pontichéri a moins cauſé de rumeur à Paris, que les demêlés au ſujet des Bouffons. L'on a vu des gens, qui paſſoient autrefois pour avoir du bon ſens, ſe battre en duel pour un Chanteur italien, & pour un Muſicien françois. Le *coin du Roi* & le *coin de la Reine* ont fait naître des haines implacables, qui durent encore aujourdhui, & ſi le Parlement de Paris eut voulu permettre à un des deux partis, d'agir de force contre l'autre, malheur à tout partiſan de la faction bouffonne, qui auroit été ſous la puiſſance d'un Sectateur de *Lulli*. Les *Bouffonniſtes* à leur tour, s'ils en avoient eu le pouvoir, n'auroient pas été plus doux que les *Lulliſtes*.

Nous avançons ici hardiment une verité, que la poſterité aura peine à croire; c'eſt que les Bouffons ont plus contribué à la ſuppreſſion de l'Enciclopedie, que toutes les foibles & mauvaiſes raiſons qu'on a allegguées. Les Auteurs de cet ouvrage, en condamnant la muſique françoiſe, avoient irrité le gros de la Nation, qui joignit contre eux ſon ſufrage à celui des Jeſuites, & des Janſeniſtes, qu'elle auroit tournés en ridicule dans une autre occaſion. *Montagne* a eu raiſon de dire: „De la plus ſubtile ſageſſe ſe fait la plus ſubtile folie, „il n'y a qu'un tour de cheville qui les ſepare."

Nous parlerons de cette diſpute dans une des notes ſuivantes, & nous finirons celle-ci par une remarque, que nous croions néceſſaire. En blamant l'abus

du théatre, & la paſſion outrée que certaines nations ont pour lui, nous ne prétendons pas condamner l'art inventé par les *Sophocles* & les *Euripides*, perfectionné par les *Corneilles* & les *Racines*: nous déſirerions ſeulement qu'on n'en fit point un abus. Il eſt certain que dans les grandes villes, les Spectacles ſont non ſeulement utiles, mais abſolument néceſſaires, ils forment une branche de la police; c'eſt ce qu'on a prouvé pluſieurs fois évidemment. Mais qui ne riroit de voir une armée, marchant avec deux ou trois troupes de Comediens, & le Marechal général des Logis auſſi occupé de la place, & du logement des troupes comiques, que le Commandant de l'armée du Parc de l'artillerie. N'eſt-ce pas là pouſſer la moleſſe & l'amour du theatre à l'excès? & ne doit-on pas craindre, que les nations, où cet uſage eſt introduit, n'aient le même ſort qu'eurent les Gaulois, qui s'étant retirés chez les Aſiatiques, en prirent les mœurs & le luxe. Un hiſtorien latin a fait ſur eux une reflexion bien ſenſée. „Quant à ces Gallo-Grecs, *dit Florus*, c'étoit „une nation mêlée & abatardie & le reſte de ces „anciens Gaulois, qui ſous la conduite de Brennus „avoient ravagé la Grece; puis étant paſſés en Orient, „ils s'étoient établis au milieu de l'Aſie. Or comme „la ſemence des fruits dégenere en changeant de ter„roir, ainſi leur bravoure originaire s'étoit amolie par „les coutumes & la moleſſe des Aſiatiques." *Cæterum gens Gallogræcorum, ſicut ipſorum nomen indicio eſt, mixta & adulterata: reliquiæ Gallorum, qui Brenno Duce vaſtaverant Græciam; mox Orientem ſequuti, in media Aſiæ parte ſederunt. Itaque ut frugum ſemina mutato ſolo degenerant, ſic illa genuina feritas eorum in Aſiatica amœnitate mollita eſt. Duobus itaque prœliis fuſi fugatique ſunt.* Flor. hiſt. roman. epit. lib. 2.

Καὶ τὰ ἤθεα τῶν συνόντων τὰ μέγιστα δύνανται ποτὶ ἀρετὰν ἢ ποτὶ κακίαν. καὶ ταῦτα μὲν αἴτια ἐκ τῶν γενετόρων καὶ στοιχείων ἐπάγεται μᾶλλον ἢ ἐξ ἁμέων. (ἁμέων pour ἡμῶν). *Les mœurs de ceux, qui vivent avec nous, peuvent beaucoup pour nous exciter à la vertu & au vice, & ces deux choſes viennent plutôt de nos parens & des élemens que de nous mêmes. Chapitre V. §. 7.*

Cette Note eſt comme une ſuite de la précedente; nous y examinerons les trois propoſitions de *Timée de Locres:* la premiere, que les mœurs de ceux qui vivent avec nous, influent beaucoup ſur les nôtres; la ſeconde, que l'amour que nous avons pour le vice, ou pour la vertu, vient plutôt de nos parens, que de nous-mêmes; la troiſieme, que les élemens influent beaucoup ſur nôtre façon de penſer & d'agir.

Il n'eſt rien de ſi pernitieux que la frequentation des méchants. Quant je dis méchant, je n'entends pas parler de ces hommes coupables de crimes, qui excitent l'indignation publique, & qui ſont du reſſort des juges; car qui peut être aſſés aveugle, ou aſſés corrompu pour ne pas convenir de cette verité? Sous le nom de méchant, je comprends ces perſonnes qui, ſauvant les apparences, & ne faiſant rien qui puiſſe les faire citer à un tribunal judiciaire, ont un très mauvais caractere, & ſont les fléaux de ceux avec qui ils vivent. Que peut-on, par exemple, apprendre de bon & d'utile avec un médiſant de profeſſion? l'eſt il avec quelque eſprit, il eſt plus dangereux que s'il en manquoit. L'eſprit eſt auſſi pernitieux dans un homme d'un caractere mordant, qu'un poignard l'eſt dans les

mains d'un traître. Mais je crois qu'il eſt impoſſible, qu'un médiſant puiſſe avoir veritablement de l'eſprit. La médiſance eſt le partage de tous les petits genies, ils ont quelques miſerables ſaillies qui plaiſent, parcequelles flatent la méchanceté du cœur humain ; d'ailleurs ils n'ont presque jamais de veritables connoiſſances : s'ils en étoient pourvus, ils n'auroient pas recours, pour être amuſants, à un moien honteux, qui les rend l'horreur de tous les gens de merite. Cependant comme il y a beaucoup de perſonnes d'un eſprit mediocre, qui admirent les prétendus bons mots des médiſants, on ne ſauroit croire, combien ils ſont dangereux dans la ſocieté, par les copies qu'ils font, toujours plus mauvaiſes que les originaux. Un homme qui devient médiſant par la frequentation d'un autre médiſant, eſt plus méchant que celui qu'il imite, parcequ'il croit acquerir plus de gloire ; & plus ſot, puisqu'il s'eſt laiſſé ſéduire, & que celui qui ſéduit doit naturellement avoir plus d'eſprit que celui qui eſt ſéduit.

Si du médiſant nous paſſons au libertin, nous verrons que ſon commerce eſt auſſi à craindre que celui du premier. Rien n'excite plus les paſſions, que le recit que font les debauchés des prétendus plaiſirs qu'ils diſent goûter. Quel eſt le jeune homme dont l'eſprit ne ſoit gâté par la frequentation d'un petit maître, racontant ſes bonnes fortunes, & faiſant l'éloge de ces ſoupés voluptueux, d'où la vertu eſt totalement bannie. Ordinairement il arrive, que les perſonnes qui ſe laiſſent tromper par l'appas ſeducteur, que leur offrent les débauchés, & qui n'ont point aſſés de fortune pour contenter leurs paſſions, donnent, pour avoir de l'argent, dans les travers les plus condamnables, font des dettes qu'ils ſavent ne devoir & ne pouvoir jamais paier, & trouvent le moien par là d'exercer véri-

véritablement le metier de voleur, ſans courir les risques qui y ſont attachés.

Si nous parcourions les principaux vices, nous verrions que la frequentation de tous ceux qui en ſont atteints, eſt auſſi dangereuſe que l'eſt celle des médiſants & des débauchés. Nous avons choiſi ces deux ſortes de gens, parcequ'en général ils ſont très communs dans les ſocietés, & qu'il en eſt bien peu qui aient le bonheur d'en être entierement exemptes.

Venons actuellement à ce que dit *Timée* de *Locres* au ſujet des parens, qu'il prétend être la cauſe principale des vertus & des vices de leurs enfans. Ce ſentiment de *Timée* de *Locres* eſt encore une verité inconteſtable. Quel amour pour la vertu peut avoir un jeune homme, élevé & nourri ſous la tutele d'un pere vitieux? il imite dès l'enfance ce qu'il voit faire: entend-il jurer? il jure dès qu'il parle: voit-il battre des domeſtiques? il les bat dès qu'il a la force de le faire. Dans un âge plus avancé il ſuit avec autant de facilité & plus de plaiſir les leçons d'impudicité, d'ivrognerie, de pareſſe, qu'il reçoit par la conduite qu'il voit tenir à ſes parens.

Si un pere adonné au vice vouloit rendre ſon fils vertueux il ne ſauroit le faire; car quelles impreſſions peuvent produire les conſeils d'une perſonne, qui les dément à chaque inſtant par ſa conduite? Qu'on ne penſe pas, qu'un jeune homme qui a pris de mauvaiſes coutumes dès ſon enfance, & qui les tient de l'exemple paternel, vienne à les quitter lorſqu'on l'éloigne de ſa maiſon, & qu'on le place ſous d'autres maîtres: les premieres impreſſions, qui ſe ſont gravées profondément dans l'ame, ne s'effaçent jamais. Des enfans nourris dans la pareſſe, dans le luxe, dans la débauche, conſervent éternellement les défauts de ces

paſſions, & l'on ne peut jamais en arracher la racine de leur cœur. C'eſt ce qu'a remarqué bien élégamment le ſage *Quintilien*. „Plut aux Dieux, *dit-il*, que „l'on ne put pas nous imputer à nous mêmes le dé„reglement de nos enfans! Nous amoliſſons d'abord „leur enfance par toutes ſortes de délicateſſes. Cette „éducation molle, que nous appellons indulgence, dimi„nue également la force de leur eſprit & celle de leur „corps. A quoi ne porteront pas leurs déſirs dans un „âge plus avancé, des enfans qui ont été accoutumés „à fouler la pourpre dès leur naiſſance? A peine „parlent ils, qu'ils demandent ce qu'il y a de plus dé„licat. Nous leur apprenons à goûter les bons mor„ceaux, avant de leur apprendre à parler. Ils croiſſent „aſſis dans des chaiſes roulantes, & s'ils mettent les „pieds à terre, incontinent des femmes empreſſées les „tiennent ſuſpendus, & les balancent nonchalamment. „S'ils diſent quelque choſe de licentieux, c'eſt un amu„ſement pour nous: des paroles qui ne ſeroient pas „ſupportables dans la bouche des plus voluptueux, nous „font plaiſir dans celle des enfans; on en rit, on les „applaudit, on les baiſe. Je ne m'en étonne pas, puis„que c'eſt de nous qu'ils les ont appriſes, & qu'ils ne „font que repéter ce qu'ils nous entendent dire. Ils „ſont temoins de nos paſſions, de nos plaiſirs les „plus criminels, de nos amours avec des concubi„nes. Il n'y a point de repas, point de table, qui ne „retentiſſe du bruit des plus infames chanſons: des „choſes, que je n'oſerois dire ſans rougir, ſont expo„ſées en ſpectacle à leurs yeux. Tout cela paſſe en ha„bitude, bientôt après en nature. Les pauvres enfans „ſe trouvent vitieux avant que de connoitre le vice, „mais bientôt ne reſpirant que le luxe & la moleſſe, „ils viennent languir à nos écoles. Y prennent ils ces

mœurs?

„mœurs? non, mais ils les y apportent.“ *Utinam liberorum noſtrorum mores non ipſi perderemus. Infantiam ſtatim deliciis ſoluimus. Mollis illa educatio, quam indulgentiam vocamus, nervos omnes & mentis & corporis frangit. Quid non adultus concupiſcet, qui in purpuris repit? Nondum prima verba exprimit, & jam cocum intelligit, jam conchylium poſcit. Ante palatum eorum, quam os, inſtituimus. In lecticis creſcunt: ſi terram attigerint, e manibus utrimque ſuſtinentium pendent. Gaudemus, ſi quid licentius dixerint. Verba, ne Alexandrinis quidem permittenda deliciis, riſu & oſculo excipimus. Nec mirum: nos docuimus, ex nobis audierunt. Noſtras amicas, noſtros concubinos vident: omne convivium obſcenis canticis ſtrepit; pudenda dictu ſpectantur. Fit ex his conſuetudo, deinde natura. Diſcunt hæc miſeri ante quam ſciant vitia eſſe: inde ſoluti ac fluentes, non accipiunt e ſcholis mala iſta, ſed in ſcholas afferunt.* Quintil. inſtitut. orator. lib. I. cap. 3.

Qui ne croiroit pas, que *Quintilien* dépeint les mœurs de quelques nations modernes, & ſurtout d'une qui penſe donner le ton aux autres, & qui prétend en être ſervilement imitée. Dieu nous préſerve O Pruſſiens! de ſuivre jamais un pareil exemple: ce n'eſt pas par de ſemblables préceptes, & par une conduite auſſi peu judicieuſe, que *Frederic Guillaume* forma les Heros ſortis de ſon ſang. Le Roi de Pruſſe, regnant aujourdhui avec tant de gloire; ce grand homme que la poſterité mettra à côté des *Ceſars* & des *Trajans*, a été nourri comme un ſimple particulier, élevé aux grades militaires par degrés ainſi qu'un autre officier, obligé d'eſſuier toutes les fatigues du metier des armes, exerçant, recrutant ſon Regiment, aiant ſoin du plus petit detail, vivant dans ſa garniſon, & n'aiant d'autre plaiſir & d'autre délaſſement que la lec-

lecture & les arts. Après cela on doit moins s'étonner, ſi par ſa bravoure, par ſa fermeté, & par ſon genie, il ſoutient lui ſeul depuis ſept ans la guerre contre toute l'Europe. Il éleva ſes Freres comme il avoit été élevé, auſſi en fit-il des Heros. Cet *Henri*, que l'Europe étonnée voit aujourdhui l'émule de gloire de *Frederic le Grand*, a partagé tout le tems de ſa vie, ſans faſte & ſans oſtentation, entre les armes & les belles Lettres : auſſi modeſte dans la victoire, qu'intrépide dans les combats. Quels ſont les priſonniers faits parmi nos ennemis, qui ne l'aient pas éprouvé ? La fortune jalouſe de l'avantage, que les Pruſſiens auroient retiré du Prince *Ferdinand*, qui avoit déja donné tant de marques de ſa valeur dans pluſieurs batailles, a alteré ſa ſanté. Mais le Ciel, ſenſible aux vœux de tous les citoiens, la retablira ; c'eſt une des choſes des plus avantageuſes qui puiſſe arriver au Roi de Pruſſe : mettre un de ſes Freres en état d'agir, c'eſt à coup ſur lui donner un Heros.

Dans les païs, où les Souverains s'intéreſſent veritablement au bonheur de leurs ſujets, on voit que l'éducation des enfans, & les mœurs domeſtiques, qu'ils reçoivent de leurs peres, entrent pour beaucoup dans le ſiſteme politique de l'Etat. Les Spartiates eurent leurs Ephores, & les Romains leurs Cenſeurs, qui étoient, pour ainſi dire, comme les premiers peres de famille, qui puniſſoient également la débauche, le luxe, la pareſſe & tous les autres vices, contraires à la proſperité de la ſocieté, dans quelque état & dans quelque rang qu'ils la decouvriſſent. Les Rois à Sparte étoient obligés, comme les ſimples particuliers, d'avoir des mœurs ; & les Senateurs à Rome, pendant que la Republique n'avoit point été troublée, & enſuite renverſée par les guerres civiles, étoient ſoumis aux Cenſeurs

ſeurs ainſi que les autres citoiens. Ces deux Republiques furent heureuſes & floriſſantes, tandis que les loix, qui concernoient les mœurs & l'éducation des citoiens, furent exactement exécutées; mais dès qu'elles les négligérent, elles déchurent de leur état floriſſant.

Les Suiſſes ont deffendus leur liberté contre les tentatives de la Maiſon d'Autriche; ils la conſerveront contre tous les Princes qui voudront les attaquer, pendant qu'ils formeront d'auſſi bons citoiens, que ceux qui doivent néceſſairement ſe trouver dans un Etat, où le luxe, la débauche, la moleſſe, & l'oiſiveté trouvent des Loix qui s'oppoſent à leurs progrés.

Les hommes pour ſe diſtinguer dans quelque Etat, & dans quelque profeſſion que ce ſoit, doivent y être inſtruits de fort bonne heure, & déterminés dès l'âge de la raiſon. Veut-on rendre un paiſan bon militaire, ſi l'on attend qu'il ait quarante ans pour en faire un Soldat, & qu'il ait paſſé la moitié de ſa vie derriere une charue, ſans jamais manier les armes: il aura toujours quelque choſe, qui ſe reſſentira de ſon premier état, & n'acquerera jamais ni la dexterité, ni les autres qualités qui ſont néceſſaires à un Soldat. Mais ſi dès l'âge de vingt ans tous les paiſans d'un Etat ſont obligés, comme en Suiſſe, de faire l'exercice un certain jour de la ſemaine, d'avoir leurs armes bien entretenues, enfin, pour le dire en un mot, de cultiver le metier des armes au milieu de la paix: lorsque la guerre arrive, tous ces paiſans ſont des Soldats, l'Etat trouve dans eux des deffenſeurs prets à le mettre à couvert des attaques de ſes ennemis.

Il en eſt de même de toutes les autres profeſſions: veut on faire un bon eccleſiaſtique, il faut dès ſa tendre jeuneſſe lui inſpirer de l'amour pour l'étude de la Theologie, de la veneration pour les Docteurs

cé-

célébres anciens & modernes, & de l'averſion pour toutes les occupations frivoles.

Le principe évident, que j'établis ici, me conduit à dire un mot ſur le mal ou le bien qui reſulte de la venalité des Charges en France, qui eſt conſidérée comme un uſage très pernitieux, par les gens qui n'ont examiné cette queſtion que très ſuperficiellement. Pour moi je ſuis très convaincu, que le plus grand malheur, qui pourroit arriver aujourdhui en France, ſeroit la ſuppreſſion de la venalité des charges. Voici quelles ſont mes raiſons, qui paroitront évidentes à tous ceux, qui connoiſſent l'état des affaires dans ce Rojaume.

Il eſt certain, que les Magiſtrats des Parlements, & des autres Cours ſouveraines, ſachant que leurs enfants leur ſuccéderont, les font élever dès leur jeuneſſe, ainſi qu'il convient de l'être à des perſonnes, qui doivent un jour occuper des poſtes importans dans la Magiſtrature. Ils entendent parler dès leur enfance, des loix, des ordonnances, des arrets célébres des Parlemens: ils vivent pour ainſi dire & croiſſent dans le ſanctuaire de la juſtice; ils apprennent à honnorer les Magiſtrats, qui ſe ſont acquis une grande reputation, ils entendent parler avec indignation de ceux que leur conduite a rendu mépriſables, & que les Parlements ont eux-mêmes exilés & bannis de leurs Corps. Il eſt impoſſible que ces diſcours, qui ſont autant de leçons, ne germent peu à peu dans le cœur des enfans, & n'y produiſent à la fin des fruits ſalutaires.

Il y a dans tous les Parlements, ſurtout dans ceux de la Bretagne, du Languedoc, de la Bourgogne, de la Provence & du Dauphiné, un nombre conſidérable de Maiſons qui y ſont dès l'inſtitution de ces Compagnies ſouveraines. Ce ſont elles qui donnent le ton aux nouvelles qui y entrent: ainſi que dans le Parlement

ment de Paris les *La-Moignon*, les *Harlais*, les *Poitiers*, les *Mesme*, les *Novion*, les *d'Aligre*, les *Maupon*, les *Chauvelin*, les *Le-Nain*, les *Le Coq*, & pluſieurs autres Maiſons, qui ont illuſtré la Magiſtrature, ont toujours influé, & influent encore ſur toutes les déliberations du Parlement de Paris.

Examinons actuellement ce qu'il arriveroit dans la Magiſtrature, ſi les Charges ne paſſoient point des peres aux enfans; alors elles ſeroient diſtribuées, ſous un regne galant par les Maitreſſes, & ſous un regne devot par le Confeſſeur: défauts également blamables & pernitieux pour l'Etat. Une Maitreſſe, née dans un état populaire, & même vil, rempliroit les Compagnies ſouveraines de tous les rats de cave, & de tous les maltotiers du Roiaume, à qui elle vendroit le droit de revendre à leur tour la juſtice. Une autre Maitreſſe, au contraire, qui deſcendroit d'une maiſon illuſtre, remettroit à des gentils-hommes ignorans, & à des nobles, n'aiant pris aucune connoiſſance des loix, la fortune & la vie de tous les citoiens. Dans un Regne devot, l'hipocriſie obtiendroit les poſtes les plus importans, & l'on verroit bientôt les privileges de l'Etat, ceux de l'Egliſe gallicane, & ceux même du Souverain, détruits de fond en comble.

Pour donner des preuves évidentes de ce que je dis ici, l'on n'a qu'à jetter les yeux ſur la maniere dont ſont remplies, en général, les Charges qui ne ſont point hereditaires. Que ſeroit-ce, grand Dieu! qu'un Parlement qui ſeroit compoſé comme l'eſt le Corps des Financiers? & que ſeroit devenu le Roiaume, les droits du Roi, du peuple & des Magiſtrats, ſi lorſque les trois quarts des Evêques voulurent faire un Schiſme dans l'Etat, par l'établiſſement des billets de confeſſion, les Juges, qui compoſoient les Parlements, euſſent été nommés

més par des Confeſſeurs, tels que le Jeſuite *La Chaiſe*? c'eſt ce qui ſeroit immanquablement arrivé ſous la fin du regne de *Louis* XIV, ſi les Charges n'euſſent pas été hereditaires: c'eſt encore ce qui auroit eu lieu ſous le Cardinal de *Fleuri* & ſous les Prêtres, qui eurent tant de crédit pendant ſon Miniſtere, que chaque Evêque avoit en blanc autant de Lettres de cachet qu'il vouloit, & qu'il rempliſſoit à ſa fantaiſie. Il eſt certain que ſi dans des tems auſſi fâcheux pour la liberté des citoiens, les Charges n'avoient point été hereditaires dans les Parlemens, le Royaume eut été bouleverſé de fond en comble.

Je ſais que l'on peut objecter, qu'il arrive quelque fois, que les fils d'un excellent Magiſtrat naiſſent ſans aucune diſpoſition pour la juriſprudence, & même ſans eſprit; dans ce cas les enfans de ce Magiſtrat heritent de ſa charge après ſa mort, mais ne ſont pas pour cela en droit de l'exercer, & dès qu'ils n'ont point le talent pour l'occuper, le Parlement, dans l'examen que tous les ſujets qui veulent y entrer ſont obligés de ſubir, eſt le maitre de les exclure. Cela arrive très ſouvent, & il n'y a rien de ſi commun, que de voir le Chancelier refuſer, au nom du Roi, des proviſions à des gens, qui veulent poſſéder les charges de leur pere, & les contraindre à les vendre. Cela a même lieu quelquefois aſſés mal à propos.

Mr. *d'Agueſſeau* fut obligé, ſous le Miniſtere du Cardinal de *Fleuri*, de ne donner aucunes proviſions aux fils de tous les Juges, qui avoient condamné le Pere *Gerard*: conduite dans ce Miniſtre auſſi tirannique que déplorable pour la liberté des ſuffrages dans les premiers Tribunaux du Roiaume. Après la mort du Cardinal, ceux qui avoient herité des charges de leur pere, & qui avoient mieux aimé les garder, ſans en tirer

rer aucun revenu, que de les vendre, obtinrent des proviſions, à la requiſition du Parlement, qui n'avoit vu qu'avec la plus grande douleur, que les Jeſuites pourſuiviſſent ſur les enfans la vangeance, qu'ils n'avoient pu exercer ſur les peres, qui étant une fois Membres du Parlement ne pouvoient point en être exclus, que par un jugement autentique de ce même Parlement.

Pluſieurs perſonnes ſe ſont élevées contre les Parlemens; pluſieurs auteurs en ont parlé, les uns par préjuges, les autres par des haines particulieres, avec beaucoup de mépris. Mais quel fond les gens ſages peuvent-ils faire, ſur la prévention ou ſur la haine? quel eſt l'homme impartial, qui ne trouve, par exemple, indécent ce que le ſavant *Joſeph Scaliger* diſoit du Parlement de *Paris?* Je tranſcrirai ici les propres mots qui ſont dans le *Scaligeriana* (pag. 489. Edit. d'Amſterdam, chez Covens & Mortier MDCCXL.) „La Cour du Parlement de Paris eſt „une putain proſtituée: celui de Toulouſe eſt plus „libre; c'eſt une folie d'appeller Paris le premier Par„lement, il eſt bien le Parlement des Pairs, mais non „pourtant le premier. C'eſt la choſe la plus majeſtueuſe „de France que les Parlements. Quand le Roi eut „pris au mot les Meſſieurs de la Cour, qui euſſent „voulu quitter leur état, plutôt que de conſentir à la „démolition de la Pyramide, quelle ignominie eut-ce „été au Roi! ils ont fait la bête, ils devoient être roi„des; & plutôt ſe démettre de leur charge comme *olim*, „ceux de Toulouſe ſont bien plus roides."

Après avoir condamné les termes, dont ſe ſert *Scaliger*: nous obſerverons ici deux fauſſetés dans ce qu'il dit. Car tous les Parlements ſont les Parlements des Pairs, dès que le Roi y prend ſéance. Le Parlement de *Paris* n'eſt le Parlement des Pairs, que

parceque le Roi étant auprès de cette Capitale, les Pairs y siègent dans toutes les grandes occasions. Le Parlement de *Paris* est le premier, quoiqu'en dise *Scaliger*. Il est vrai qu'il n'a aucun droit sur le district des autres : mais étant le plus ancien, il n'y a pas de doute, qu'il ne soit regardé comme le premier. Ce qui avoit mis *Scaliger* de si mauvaise humeur contre le Parlement de *Paris*, c'étoit la foiblesse qu'il avoit marquée lors du rapel des Jesuites. Voila le sujet de la préference qu'il donnoit à celui de *Toulouse*. Qu'auroit-il donc dit, s'il avoit vecu dans ces derniers tems? qu'il eut vu le Parlement de *Paris* condamner les ouvrages de l'illustre *Bayle*, à la requisition des Gens du Roi, marquant dans cette occasion plus de zele que de lumiere, & qu'il eut sçu, que le Parlement de *Toulouse* avoit rendu à ce même *Bayle* un honneur unique, en faisant valoir son Testament, qui devoit être annullé, comme celui d'un Refugié, selon la rigueur de la Loi, & qu'il déclara valide comme le Testament d'un homme, qui avoit *éclairé le monde, & honoré sa patrie.*

Les Parlements sont composés de simples hommes, comme tous les autres états de l'Univers: ainsi l'on ne doit pas s'étonner, si de tems en tems on y voit des traces & des marques de la foiblesse humaine. Mr. de *Mongeron* aiant fait un Livre, pour prouver la verité des miracles de l'Abbé *Paris*, capable d'introduire le fanatisme le plus dangereux ; la Cour agissant très-sagement l'exila: le Parlement de *Paris* s'intéressa pour lui inutilement, & fort mal à propos. D'un autre côté le Parlement de *Bourdeaux* fit bruler les Lettres Provinciales, Chef d'œuvre de bon sens & d'éloquence, lorsqu'elles parurent. De quel droit vouloir exiger, qu'il n'y ait point de Jansenistes dans le Parlement de

Pa-

Paris, & de Moliniſtes dans celui de *Bourdeaux ?* Quand toute la France prend parti dans une diſpute, qu'il falloit anéantir dès ſon commencement, en l'accablant de ridicule : les Conſeillers d'un Parlement ont ils, dans une fermentation générale de la nation, des ſecours ſurnaturels, qui les élevent au deſſus des foibleſſes de tous les autres citoiens ?

Je viens actuellement à la troiſieme propoſition de *Timée* de *Locres*. Il prétend que les élemens influent beaucoup ſur nôtre façon de penſer & d'agir. C'eſt une verité qu'on ne peut nier, ſans s'aveugler volontairement pour ne pas la connoître. Si nous examinons les mœurs, les coutumes des différentes nations, nous trouverons que le climat y a la principale part. Dans les pais, que le Soleil brule de ſes raions, les peuples ſont lâches, mous, effeminés. Il ſe fait, par la tranſpiration, une continuelle perte des fluides ; ce qui affoiblit le corps. Par la raiſon contraire les peuples, qui vivent dans un climat ou froid ou temperé, ſont robuſtes, agiles, valeureux.

L'eau eſt la boiſſon naturelle des nations, qui habitent des climats fort chauds ; & celles qui vivent dans des pais froids, ſe ſont faits un uſage des liqueurs fortes qui les échauffent.

La coutume, qui oblige les femmes dans certains pais à reſter renfermées dans leur maiſon, & celle, qui leur permet dans d'autres, d'en ſortir librement, vient encore de la différence des climats : dans les chauds, les hommes ne ſortent guere pendant la chaleur du jour, ils ſe ſont faits un uſage de tenir leurs femmes renfermées avec eux ; mais dans les temperés, ils leurs ont laiſſé la liberté de faire ainſi qu'eux, & de pouvoir paroitre en public, lorſqu'elles le jugent à propos. De même donc que l'uſage du vin eſt plus

ou moins fréquent, ſelon la chaleur du pais, de même les femmes ſont plus ou moins libres, plus ou moins renfermées ſelon cette même chaleur.

Je ne ſais pas d'où vient on a voulu faire un crime à Mr. de *Monteſquieu*, pour avoir adopté une verité auſſi évidente, & dont l'experience nous convainc tous les jours. Lorsque ſon excellent ouvrage de *l'Eſprit des Loix* parut, parmi bien des reproches mal fondés qu'on lui fit, celui d'avoir établi, que le climat influoit beaucoup ſur le caractere des peuples, & ſur l'établiſſement de leurs loix, fut un des principaux. On prétendit en tirer des indices, pour rendre la religion ſuſpecte. Les Janſeniſtes, les Fanatiques, les ennemis des Philoſophes, ces hommes pêtris de ſuperſtition & d'ignorance, ſe déchainerent également contre lui: ils inonderent le public de mauvaiſes brochures, qui ont fait dire à un Auteur, qui à beaucoup d'eſprit joint beaucoup de génie; *que ſi ces brochures n'étoient pas mortes en naiſſant, la poſterité auroit cru que l'Eſprit des Loix avoit été écrit au milieu d'un peuple barbare.* Eloge de Mr. de Monteſquieu, par Mr. d'Alembert.

Malgré le mépris, dont le public a accablé les critiques tenebreuſes de ces auteurs ſans talens, l'on voit encore aujourdhui de tems en tems quelques Ecrivains, auſſi mépriſables que ces premiers, attaquer la memoire de ce grand homme. L'Auteur d'un Livre intitulé, *l'Ami de la paix*, (Ouvrage fait par l'ordre & pour la juſtification des Traitans) a oſé dire, que bien des Gens de Lettres l'avoient aſſuré, qu'on ne liroit plus dans vingt ans *l'Eſprit des Loix?* Quels ſont donc les Gens de Lettres, qui ont pu lui dire une pareille abſurdité? ſans doute que cet auteur à érigé en ſavants, les gardes des barrieres, & les rats de cave

du

du Fauxbourg S. Martin. C'eſt apparamment parmi ces illuſtres beaux eſprits, que la condamnation du Livre de M. de *Monteſquieu* a été prononcée. Mais bien loin que cet ouvrage puiſſe jamais recevoir aucune atteinte, par les vaines critiques de ceux, dont l'eſprit eſt aſſés borné pour ne point en ſentir tout le merite, il paſſera à la poſterité la plus reculée : tous les plus célébres Savants de l'Europe ſe réuniſſent, pour dire des ouvrages de Mr. de *Monteſquieu*, ce qu'*Horace* a dit ſi veritablement des ſiens. „Je me ſuis élevé „dans mes vers un monument plus durable que le „bronze, plus illuſtre que les plus belles pyramides „d'Egypte. L'eau qui mine tout, le vent qui renverſe „tout, le tems qui détruit tout, ne pourront l'entamer. Il ſurvivra au nombre des années, il échapera „à leur rapidité."

Exegi monumentum ære perennius
Regalique ſitu pyramidum altius
Quod non imber edax, non aquilo impotens
Poſſit diruere; aut innumerabilis
Annorum ſeries, & fuga temporum.

Horat. L. III. Od. ult.

Voici un des paſſages de *l'Eſprit des Loix*, ſur les Financiers, qui a mis Meſſieurs les Traitans & leur Chevalier litteraire de mauvaiſe humeur contre Mr. de *Monteſquieu:* malheureuſement pour eux, c'eſt un des morceaux des plus vraix, & des mieux touchés de ſon ouvrage.

„Tout eſt perdu, lorsque la profeſſion lucrative „des traitans parvient encore par ſes richeſſes à être „une profeſſion honorée. Cela peut être bon dans „les Etats deſpotiques, où ſouvent leur emploi eſt une „partie des fonctions des Gouverneurs eux-mêmes. „Cela n'eſt pas bon dans la republique; & une choſe

„pareille détruisit la Republique Romaine. Cela n'eſt „pas meilleur dans la Monarchie; rien n'eſt plus con„traire à l'eſprit de ce gouvernement. Un degoût sai„sit tous les autres états; l'honneur y perd toute ſa „conſidération, les moiens lents & naturels de ſe dis„tinguer ne touchent plus; & le gouvernement eſt „frappé dans ſon principe. On vit bien dans les tems „paſſés des fortunes ſcandaleuſes; c'étoit une des cala„mités des guerres de cinquante ans: mais pour lors „ces richeſſes furent regardées comme ridicules; & „nous les admirons. Il y a un lot pour chaque pro„feſſion. Le lot de ceux qui levent les tributs eſt „les richeſſes; & les recompenſes de ces richeſſes, ſont „les richeſſes mêmes. La gloire & l'honneur ſont pour „cette nobleſſe, qui ne connoit, qui ne voit, qui ne „ſent de vrai bien, que l'honneur & la gloire. Le reſ„pect & la conſidération ſont pour ces Miniſtres & ces „Magiſtrats qui, ne trouvant que le travail après le tra„vail, veillent nuit & jour pour le bonheur de l'Em„pire." *De l'Eſprit des Loix L. III. chap. 20.*

Ἀρχαὶ δὲ κάλλους (pour κάλλεος genet. dorien) συμμετρία ποτί τ' αὐτά τὰ μέρεα. *Les principes de la beauté ſont les juſtes proportions des parties. Chapitre V. §. 9.*

La perfection de tous les arts ſe reduit à ce ſeul & unique principe, que *Timée* de *Locres* donne de la beauté. Il eſt certain que la peinture, la muſique, la poeſie, & toutes les autres ſciences ne ſont pouſſées plus ou moins à leur perfection, que ſelon les juſtes proportions de leurs parties.

Conſidérons d'abord, ſelon ce ſentiment, ce qui regarde la muſique; nous trouverons que l'inſtrumentale eſt beaucoup plus parfaite dans ſon genre que la vocale, par-

parcequ'elle a plus de juſteſſe dans les proportions de ſes parties. Par la muſique inſtrumentale j'entends les *Solo*, les *Duo*, les *Trio* & les *Concerto*: & par la vocale, les *Opera* & les *Cantates*. Je ne parle pas de la muſique d'Egliſe.

Corelli fut le premier, qui donna à la muſique inſtrumentale ce degré de perfection, où elle s'eſt conſervée depuis ce grand homme; car il ne faut pas ſe figurer, qu'elle ſe ſoit beaucoup accrue depuis lui. *Macetti*, le *Clerc*, *Graun*, *Quantz*, *Vivaldi*, *Locatelli*, *Leleman*, *Tartini*, *Mondonville* ont fait, dans des gouts différents, de fort belles choſes; mais aucun *Solo* de *Macetti*, de *le Clerc*, & des autres Muſiciens, n'a effacé la beauté des *Solo* de *Corelli*; ſurtout des cinq Sonnates par accord. *Corelli* conſerve & conſervera toujours ſa même beauté: grand dans ſes *Fuges*, harmonieux dans ſes *Baſſes*, mélodieux dans ſes Chants; ſimple à la verité dans ſes *Adagio*, mais il les compoſa exprès dans ce goût, pour laiſſer la liberté aux grands Muſiciens de les broder à leur fantaiſie. Il fit à ſes *Adagio* des *Baſſes* admirables, parcequ'il étoit néceſſaire d'établir un fond ſolide de l'harmonie, & qu'il ne vouloit pas s'en rapporter aux muſiciens, qui joueroient ſes ouvrages: il crut devoir ſe contenter de leur laiſſer la liberté des agrémens, & de ce que l'on appelle *broderie*. Quant aux *Trio* de *Corelli*, ils ſont beaux, mais en général un peu trop ſimples, & trop courts, parcequ'ils ont été presque tous faits pour être joués dans les Egliſes, pendant certains endroits de la Meſſe, où le Prêtre ne peut, & ne doit s'arrêter qu'un tems fixe. Il eſt certain que nous avons des *Trio* de *Quantz*, de *Graun*, de *Mondonville*, de *le Clerc* qui ont quelque choſe de plus parfait, & de plus travaillé que ceux de *Corelli*, parcequ'ils ont été beau-

coup moins genés que lui, & qu'ils n'ont pas compoſé uniquement pour l'Egliſe.

Les François & les Allemands l'emportent de beaucoup ſur les Italiens pour les *Trio*, ceux de *Vivaldi* ſont en général mauvais; ceux de *Tartini* infiniment au deſſous de ſes *Concerto;* ceux de *Bernaſconi*, très-mediocres. Au contraire, ceux de *Quantz* ſont admirables; ceux de *Graun*, d'un goût charmant; ceux de *Macetti*, bons & harmonieux, il les fit après avoir été longtems en France; ceux de *le Clerc*, beaux & chantans; ceux de *Mondonville*, mélodieux, & dignes de la compoſition d'un habile homme tel que lui.

Les plus beaux *Concerto*, que l'on ait jamais fait, ſont ſans contredit ceux de *Quantz:* il n'y en a que quelques uns, qui aient tranſpiré dans le public; parcequ'un grand Roi, qui poſſéde tous les arts, & qui excelle dans la Muſique, les conſerve pour ſes concerts. Il y a onze ans qu'étant à Paris, Mr. *Macetti*, que je revis encore avec un plaiſir infini, & j'oſe dire avec vénération, me dit: „J'ai entendu, Monſieur, des choſes admirables de Mr. *Quantz*." Que diriez-vous donc, lui repliquai-je, ſi vous connoiſſiez ſes plus beaux ouvrages?

Les *Concerto* de *Tartini* ont fait & font encore beaucoup de plaiſir; mais il me ſemble, qu'à les juger ſelon le principe de *Timée* de *Locres*, ils pechent en général par le même endroit. A force d'être difficiles & trop travaillés, ils ne plaiſent pas toujours. Un habile Violon ſe complait très ſouvent à les jouer, & pendant qu'il s'applaudit de ſurmonter les difficultés qu'il y rencontre, ceux qui l'écoutent ne trouvent rien qui les affecte, & qui leur donne cette agréable ſenſation, que la bonne muſique cauſe toujours; pour qu'elle ſoit parfaite, il doit y avoir une juſte proportion entre

tre la gloire du muſicien qui exécute, & le plaiſir de l'amateur qui écoute. En blamant les difficultés trop recherchées, & quelquefois peu gracieuſes, que *Tartini* a miſes dans ces *Concerto;* je ne pretends pas dire, qu'il n'ait fait ſouvent de très belles choſes : mais j'aimerois mieux entendre le fameux *Concerto* de *Corelli*, intitulé le *Natale*, qu'on joue à S. Pierre de Rome toutes les années à la Meſſe de minuit, que d'ouir le plus beau *Concerto* de *Tartini*.

Avant de paſſer à la muſique vocale, je dirai que c'eſt aux Italiens, que toute l'Europe doit le bon goût, & la perfection de la muſique inſtrumentale. Après que *Corelli* eut publié ſes *Sonnates*, beaucoup de Muſiciens en Allemagne & en France tacherent de l'imiter : on vit à *Paris* les *Sonnates* des *Senalier*, des *Francœur*, des *Aubert*, des *Baptiſte;* tous ces auteurs reſterent bien au deſſous de leur modele, ils conſerverent un goût, qu'ils avoient pris dans l'Orcheſtre de l'Opera de *Paris*, incompatible avec ce que l'on appelle muſique purement inſtrumentale. Il y avoit cependant quelquefois de jolies choſes dans leurs ouvrages, mais cela étoit gâté par un goût trop *Lulliſte :* & les principes de la muſique inſtrumentale n'étoient point ſelon leur juſte proportion, dans les ouvrages de ces Muſiciens. Il fallut, pour apprendre aux François à mêler, avec art, & avec ſcience, la Muſique italienne & la françoiſe dans les *Solo*, les *Trio*, & les *Concerto*, que des Italiens vinſſent les inſtruire : c'eſt à *Antonio* & à *Macetti*, que les François doivent la perfection, où ils ont pouſſé leur muſique inſtrumentale. Ces habiles Italiens s'approprierent ce qu'il y avoit de bon dans la Muſique françoiſe, & firent des ouvrages, que tous les Muſiciens de l'Europe admirent. „J'ai trou-„vé, *dit Macetti dans la Préface de ſon troiſieme Livre*

„*de Sonnates*, de ſi belles choſes dans la Muſique fran„çoiſe, que j'ai cru devoir en profiter pour enrichir „mes ouvrages.“ Ce *Macetti*, qui parle ainſi, eſt le plus grand Eleve de *Corelli*, & après ſon maître le Dieu de l'harmonie. Sans lui peut-être la France n'auroit jamais eu les *Le Clerc*, les *Mondonville* & tant d'autres grands Muſiciens, qui ont pouſſé ſi loin la muſique inſtrumentale, & dont les ouvrages ont été goûtés par tous les habiles connoiſſeurs.

J'ai dit au commencement de cette note, que la muſique inſtrumentale me paroiſſoit plus perfectionnée que la vocale. J'examinerai actuellement ce que je crois appercevoir de défectueux dans cette derniere.

L'Opera italien doit ſon accroiſſement à *Bononcini*, & le degré de beauté, où il eſt aujourdhui, à *Vinci*. Les François eurent des Opera longtems avant *Bononcini*. *Lulli* avoit déja fait *Armide*, *Atis*, *Roland*, & ſes plus beaux Opera, qu'à peine *Bononcini* commençoit-il les ſiens. Ce n'eſt pas que les Italiens n'aient eu des Opera avant les François; mais les Compoſiteurs, qu'ils avoient, ne valoient pas *Lulli*. Ainſi je ne commence à examiner l'Opera italien, que lorsque *Bononcini*, & *Mancini* lui eurent donné une forme, qui commença à le rendre célébre en Europe. Dans cet état l'Opera italien ne me paroit pas ſupérieur aux beaux Opera françois. Il y a dans *Lulli* des airs de violon, des Ouvertures, & même des airs à chanter, qui ſont auſſi beaux & auſſi brillants que les meilleurs de *Bononcini*: je ne parle pas des Chœurs de *Lulli*, parcequ'ils ſont encore aujourdhui au deſſus de tous ceux que j'ai entendus. L'Opera italien ne me paroit donc pas, ſous *Bononcini*, avoir été beaucoup ſuperieur au françois. Mais enfin *Vinci* parut tout à coup, & fit dans la muſique vocale ce que *Corelli* avoit

fait

fait dans l'inſtrumentale, il mit le Theatre lyrique au point de beauté, où il eſt aujourdhui, & l'éleva bien au deſſus de l'Opera françois. Je dis ſimplement, que *Vinci* mit le Theatre lyrique au point de beauté où il eſt, parcequ'il s'en faut bien qu'il ait le degré de perfection, qu'a la muſique inſtrumentale. Je ſuis même perſuadé qu'il ne pourra jamais l'avoir, étant impoſſible qu'il puiſſe acquerir toutes les juſtes proportions de ſes parties : la plus brillante de toutes c'eſt celle des ariettes. Il eſt certain, que tous les airs françois ſont infiniment au deſſous de ceux de *Vinci*, de *Pergoleſi*, de *Graun*, de *Haſſe :* ils ne peuvent même jamais en acquerir la beauté ; j'en dirai la raiſon dans la ſuite.

Le recitatif me paroit ordinairement foible & ſans agrément dans l'Opera italien, la déclamation en eſt ſouvent ignoble ; & ce qui ſert à le rendre encore moins gracieux, c'eſt le brillant des ariettes dont le contraſte, quoiqu'en diſent les Italiens, eſt trop ſenſible, & ſi je l'oſe dire trop frappant. Les Allemands ont reparé une partie de ce défaut ; ſurtout *Graun*, qui a trouvé le moien de placer pluſieurs recitatifs, avec des accompagnemens de violon : c'eſt ce que l'on appelle en françois *recitatif meſuré*. Ils ſont très beaux dans les Opera allemands. Il y en a d'admirables, comme je l'ai dit, dans *Graun*, & de très pathetiques : cela fait qu'on ſupporte plus aiſément le recitatif ordinaire, dont l'accompagnement dur & ſec augmente l'uniformité d'une déclamation, ſouvent baſſe, toujours monotone, & telle que peut l'être celle des plus mauvais comediens françois. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait de très bons acteurs italiens, & quoiqu'en diſe le Seigneur *Prococurante*, dans *Candide*, ils ne ſe promenent pas tous d'un air gauche ſur les planchers ; mais

mais le goût de la déclamation du recitatif italien, porte en lui-même quelque chose de trivial.

Quant aux Chœurs, les Italiens les ont negligés dans tous leurs Opera, & souvent même dans leur musique d'Eglise; leur *Duo* & leur *Trio* ont le brillant de leurs ariettes. Il y en a dans *Vinci*, dans *Pergolesi*, dans *Graun*, & dans *Hasse* qui sont dignes de la plus grande admiration. Je ne m'étonne pas, qu'ils aient acquis tant de partisans à l'Opera italien, j'avoue qu'ils font oublier aisément l'ennui d'une scene ou deux de recitatif.

Je viens actuellement au Theatre lyrique françois: les Musiciens qui ont travaillé pour lui, & qui sont venus après *Lulli*, voiant les progrès qu'avoit fait l'Opera italien, par le brillant des ariettes, ont voulu imiter les Compositeurs italiens, & s'éloigner de la noble simplicité du Chant de *Lulli*. On voit que *Campra*, qui avoit déja fait d'excellents *Motets*, lorsqu'il commença à composer pour le Theatre, voulut travailler ses ariettes, & allier la musique de l'Eglise à celle de l'Opera; il fut bientôt arrêté, non seulement par le goût de la déclamation françoise, qui ne souffre pas, même dans les airs, certaines licences, mais encore par le genie de la langue, qui n'est pas susceptible, ainsi que la latine & l'italienne, de certains agrémens aux quels la prosodie s'oppose invinciblement. Il fallut donc, que *Campra* s'en tint à l'ancien goût de *Lulli*; il se contenta de faire quelques airs de violon & de dance fort beaux, & plus travaillés que ceux qu'on avoit fait jusqu'alors.

Les Compositeurs, qui vinrent après *Campra*, rencontrant les mêmes difficultés que lui, & ne voiant aucun moien pour les surmonter, crurent pouvoir trouver dans l'accompagnement des airs, de quoi reparer

ce

ce qui leur manquoit: ils jetterent donc tout le brillant de la mélodie dans la partie du violon, qui devint la principale. Les veritables connoiſſeurs ne goûterent point ce nouveau genre de muſique, qui renverſoit non ſeulement toute la mélodie, mais qui détruiſoit entierement la beauté du Chant, faiſant un *Ripieno* de la voix, & un *premier Deſſus* de l'accompagnement, ce qui eſt contraire à tous les principes de la bonne muſique: la vocale & l'inſtrumentale aiant des caracteres différents, qu'on ne peut ôter à l'une pour l'appliquer à l'autre, ſans détruire totalement la mélodie. Ce nouveau goût, quelque défectueux qu'il ſoit, a cependant eu beaucoup de partiſans, qui ont cru avoir des airs dans le goût italien, parcequ'ils avoient des violons, qui jouoient comme l'on chante, & des voix qui chantoient comme l'on joue de la *Braccio* & du *Violoncello* à l'Opera italien.

Le recitatif françois eſt noble, ſa déclamation eſt touchante: tout homme, qui ſait le françois, eſt auſſi ému aux repréſentations d'*Atis* & d'*Armide*, qu'à celles de *Britannicus* & de *Berenice*. Mr. *Rouſſeau*, dont je reſpecte infiniment le merite & les talens, a voulu prouver, que le beau monologue du cinquieme acte d'*Armide* étoit défectueux presque partout dans la déclamation. Soutenir un pareil ſentiment, c'eſt vouloir éprouver juſqu'où peut aller la licence du paradoxe: ce n'eſt pas dans cette ſeule occaſion, que Mr. *Rouſſeau*, a voulu avec beaucoup d'eſprit, ſe donner le même plaiſir. Au lieu de tant d'injures, que les partiſans de la Muſique francoiſe lui ont dit, il falloit le prier d'entendre chanter ce recitatif par une bonne actrice, & le refuter, comme l'on refuta *Zenon*, qui nioit qu'il y eut du mouvement; ſon adverſaire ſe contenta, ſans lui repondre, de marcher devant lui.

Les

Les Chœurs des Opera françois ſont en général auſſi au deſſus des Chœurs des Opera italiens, que les airs de *Vinci* ſont au deſſus de ceux de *Lulli*. Je crois que le petit nombre de Chanteurs & de Chanteuſes, dont l'Opera italien eſt compoſé, a fait négliger cette partie de la muſique lyrique aux Compoſiteurs de cette nation: elle n'eſt pas cependant une des moins brillantes, ſurtout quand la Sale, où elle eſt executée, n'eſt point un nid à rats, tout doré, & tout peint, comme l'eſt celle de Paris.

Voila je crois ce qu'on peut dire de la muſique vocale italienne & de la françoiſe, lorsqu'on veut en parler ſans préjuges, ſans partialité, & ſans paſſions. Il en reſulte, que l'Opera italien ainſi que le françois n'ont point la perfection de la muſique inſtrumentale, qui a les juſtes proportions de toutes ſes parties. Au reſte, quoique l'Opera ſoit en général un ſpectacle défectueux, je trouve qu'il a pluſieurs beautés qui effaçent ſes défauts: & je me garderai bien de le condamner, avec autant de rigueur, que le Seigneur *Prococurante*, qui me paroit de très mauvaiſe humeur, lorsqu'il dit. „J'aimerois l'Opera, ſi l'on n'avoit pas „trouvé le ſecret d'en faire un monſtre qui me re„volte. Ira voir qui voudra de mauvaiſes tragedies „en muſique, où les Scenes ne ſont faites que pour „amener très mal à propos deux ou trois chanſons ridi„cules, qui font valoir le goſier d'une actrice. Se pa„mera de plaiſir qui voudra, ou qui pourra, en voiant „un Chatré frédonner le rôle de Ceſar & de Caton, & ſe „promener d'un air gauche ſur des planchers: Pour moi, „il y a longtems que j'ai renoncé à ces pauvretés." *Candide ou l'Optimiſme pag. 189.* Voila un jugement bien ſevere, & l'on peut dire avec raiſon du Seigneur *Prococurante: Cet homme aſſurément n'aime pas la muſique.*

Il

Il en eſt de la peinture comme de la muſique. Un peintre ne doit être eſtimé, que ſelon qu'il excelle dans les juſtes proportions des parties de ſon art. Ainſi *Perugin*, *Michel-Ange*, *Leonard de Vinci*, & tous les anciens peintres de l'Ecole romaine & florentine, lors du renouvellement de la peinture, ne doivent pas paſſer pour des artiſtes parfaits, parcequ'aiant manqué totalement dans la couleur, ils n'ont pas poſſedé la juſte proportion de toutes les parties. De même les Venitiens aiant negligé le deſſein, pour s'appliquer uniquement à la couleur, ne ſont pas parvenus à l'entiere perfection de l'art. *Raphael*, dans les dernieres années de ſa vie, alloit atteindre à cette perfection. Ses derniers Tableaux ſont d'un coloris infiniment meilleur que les premiers; mais ce grand homme mourut trop jeune, & il ne fit pour ainſi dire qu'entrevoir la ſeule partie qui lui manquoit, parmi tant d'autres qu'il poſſédoit au ſuprême degré.

Rubens & *Vandeick*, dans les ouvrages qu'ils ont travaillés avec ſoin, ſont les peintres qui ont le plus approché de la perfection, parcequ'ils ont reuni plus que les autres la juſte proportion des parties. S'ils n'ont point deſſiné avec la fierté de *Michel-Ange*, & l'élegance de *Raphael*, ils ont cependant très bien deſſiné, ils ont colorié avec la force & la verité des *Titien* & des *Giorgion*: ils ont compoſé avec la nobleſſe de *Paul Veroneſe*, & avec la richeſſe & le genie poetique de *Tintoret*; ils ont peint, ſurtout *Vandeick*, avec la moleſſe du *Corege*. Enfin ils me paroiſſent avoir reuni, dans leurs beaux Tableaux, toutes les parties de l'art. Je dis dans leurs beaux Tableaux, car la moitié des ouvrages qu'on attribue à *Rubens* ne ſont que ceux de ſes Eleves, qu'il a retouchés dans pluſieurs endroits. Je renvoie mes Lecteurs à Mr. de *Piles*, qui

a

a traité ce ſujet en grand maître, & qui ne fait pas difficulté de regarder *Rubens*, comme le plus grand Peintre qu'il y ait eu: c'eſt de quoi les Italiens ne conviendront jamais. Mais pourquoi les Flamands n'auront-ils pas le même droit qu'eux, & ne pourront-ils pas dire, en voiant le jugement dernier de *Rubens*, chef d'œuvre admirable de la peinture? *Ecco un portento, una maraviglia, un ſpavento.* L'uſage des ſuperlatifs n'eſt-il donc permis qu'aux Romains, & aux Venitiens? les Italiens veulent-ils s'attribuer en peinture la même infaillibilité, qu'ils accordent à l'Evêque de Rome dans les matieres de religion?

Pour juger ſainement d'un poeme, il faut l'examiner ſelon la même regle, & voir s'il a la juſte proportion de toutes ſes parties: car il eſt plus ou moins parfait ſelon cette proportion. Voions en la preuve dans l'examen ſuccint des principaux poemes épiques.

L'Iliade d'*Homere* ne doit & ne peut être comparée avec aucun poeme, c'eſt un ouvrage unique dans ſon genre: 1°. parcequ'il n'a été fait ſur aucun modele, 2°. parceque les beautés de détail, dont il eſt rempli, n'ont pû être égalées depuis près de trois mille ans, 3°. parceque les regles, que l'on a impoſé aux auteurs, qui ont fait des poemes épiques, ont été formées ſur des principes, pris dans l'Iliade, aux quels *Homere* n'avoit point ſongé, & qu'il avoit ſuivis ſeulement par un goût arbitraire, & 4°. parcequ'*Homere* doit être regardé autant comme Legislateur que comme poete, aiant fait le premier un corps de doctrine de toutes les différentes croiances, & de toutes les diverſes mythologies des payens. Cette derniere qualité d'*Homere* en rendroit la lecture néceſſaire à toutes les perſonnes, qui veulent s'inſtruire des mœurs & des coutumes des anciens, quand même *Homere* ne

ſe-

ſeroit qu'un mediocre hiſtorien, & un ſimple compilateur. Il eſt ſurprenant que les Ecrivains, qui ont attaqué *Homere*, aient principalement condamné ce qu'il y a peut être de plus utile dans ſes ouvrages. Ils ont blamé, & même tourné en ridicule, les mœurs des Heros d'*Homere*. Mais comment les connoitrions nous ces mœurs, comment ſaurions nous qu'elles ont exiſté, par quel moien pourrions nous les comparer avec ceux des ſiècles ſuivans, & en les approchant juſqu'au nôtre, jouir du plaiſir de voir la marche de l'eſprit humain, & connoitre ſes différents progrés dans certaines choſes, ſa décadence dans d'autres ?

Homere, en qualité de ſimple poete, charmera tous ceux, qui n'étant point trompés, ainſi que l'ont été l'Abbé *Teraſſon* & Mr. de *Fontenelle*, par une fauſſe metaphiſique, n'analiſent pas froidement ce qui doit être ſenti, & ne jugent pas géometriquement des mouvemens du cœur, & du feu celeſte de l'imagination. En qualité de peintre, il eſt l'ingénieux repertoire, où les *Raphael*, les *Guide*, les *Corege*, les *Rubens*, les *Vandeick*, les *Le Moine* ont puiſé les idées tantôt ſublimes, tantôt galantes, & toujours gracieuſes, dont ils ont embelli leurs Tableaux.

On diroit que pour plaire, inſtruit par la nature,
Homere ait de Venus dérobé la ceinture :
Son livre eſt d'agrémens un fertile tréſor,
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or.

Enfin *Homere*, en qualité d'hiſtorien, ſera toujours le premier de ceux aux quels il faudra recourir, pour avoir une veritable connoiſſance de l'antiquité. L'Iliade eſt donc, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, la Bible des poetes, des peintres, des ſculpteurs, des antiquaires, des literateurs, & c'eſt auſſi celle des philoſophes, puiſque la connoiſſance du cœur humain eſt la plus no-

ble, & la plus essentielle partie de la philosophie. Or qui connut mieux les passions qu'*Homere*, & qui les dépeignit avec plus de naturel & avec plus de force ?

La plupart des Lecteurs d'*Homere* qui le lisent dans une traduction, & tous ceux qui peuvent l'entendre en grec, savent déja tout ce qu'il y a dans l'Iliade. Dès la tendre jeunesse, en étudiant les élemens de la Fable, nous apprenons l'histoire d'*Achille*, d'*Agamemnon*, de *Patrocle*, d'*Hector*, d'*Helene*, de *Priam*, la Mythologie des Dieux, & des Déesses : enforte que lorsque nous venons, dans un certain âge, à lire *Homere*, nous le savons pour ainsi dire par cœur ; on ne goûte plus le plaisir de la surprise ; par conséquent l'Iliade perd une de ses plus grandes beautés, qui est l'invention de la fable la plus ingénieuse, & la plus diversifiée. La même chose arrive à peu près lorsqu'on vient à lire *Virgile ;* mais les autres poemes conservent l'avantage de la nouveauté, chez toutes les personnes qui les lisent pour la premiere fois, & c'est toujours celle qui dans un âge, où le jugement est formé, produit le plus d'effet, & décide ordinairement du goût que l'on prend pour un ouvrage. Combien y a-t-il de lecteurs qui connoissent *Clorinde*, *Tancrede*, *Renaud*, *Armide*, *Herminie*, *Argant*, avant d'avoir lu le *Tasse ; Brandimard*, *Roland*, *Renaud de Montauban*, *Rodomont*, *Sacripant*, *Roger*, *Fleur d'Epine*, *Angelique*, avant d'avoir lu *l'Arioste !* Quant à la fable du poeme de *Milton* on en fait veritablement le sujet principal, mais aucun des details. Quel est l'homme qui, avant de l'avoir lu dans le poete Anglois, puisse se figurer l'histoire d'une guerre entre le Ciel & l'enfer, les diables combattant contre les anges rangés en ordre de bataille ?

S'il étoit possible que nous pussions ignorer ce qu'il y a dans *Homere*, & que nous le lussions dans un

un âge, où le goût eſt formé, nous reſterions, en voiant la fertilité de ſon génie, la varieté de ſes épiſodes, la tiſſure & l'arrangement des hiſtoires qui ſont dans ſes ouvrages, nous reſterions dis-je dans une admiration, que tous les poemes modernes ne nous inſpireront jamais.

Parmi les Auteurs, qui ont critiqué les ouvrages d'*Homere*, il s'eſt trouvé des gens d'eſprit: mais les plus illuſtres deffenſeurs de ce poete ont eu le génie en partage. Les *Corneille*, les *Racine*, les *Moliere*, les *Deſpreaux*, les *Voltaire*, ont admiré l'Iliade, autant que les *Ciceron*, les *Quintilien* l'admiroient chez les Latins; les *Ariſtote*, les *Longin* chez les Grecs. Au contraire, les *Perault*, les *Teraſſon*, les *La Motte*, les *Fontenelle* en ont fait peu de cas. La raiſon de la différence de ces jugemens, c'eſt qu'il appartient au ſeul génie de connoitre tous les avantages qu'il a ſur l'eſprit, lors même qu'il s'égare pour un tems dans ſa carriere. Pour bien juger des ouvrages d'*Homere*, c'eſt peu d'être logicien & géometre, comme l'étoient *Fontenelle* & l'Abbé *Teraſſon*: il faut être né avec quelque étincelle du feu celeſte, qui animoit ce grand poete: dira-t-on que *Fontenelle* en avoit reçu quelques unes de la nature, lui qui eſt reſté ſi au deſſous de *Theocrite*, de *Virgile*, & de *Lucien*, qui n'a jamais mis que de l'eſprit, où le genie eut du ſe trouver, & de la délicateſſe où l'invention manquoit? Quant à l'Abbé *Teraſſon*, ſa Diſſertation contre l'Iliade dut une grande partie de ſon ſuccès à la foibleſſe des Ecrivains, qui lui repondirent. C'eſt ce qu'a judicieuſement obſervé Mr. d'*Alembert*. „Dans le fort, *dit-il*, de la dis„pute ſur *Homere*, diſpute auſſi peu utile que presque „toutes les autres, & qui n'apprit rien au genre hu„main, ſinon que Madame *Dacier* avoit encore moins

„de logique, que Mr. de *La-Motte* ne ſavoit de grec, „les coups que l'on portoit alors au prince des poe„tes lui firent peut être moins de tort, que la manie„re dont ils étoient repouſſés. Attaqué par des phi„loſophes, il n'avoit guere dans ſon parti que des „gens de goût qui ſe taiſoient, ou de peſants érudits, „qui auroient admiré la *Pucelle*, ſi *Chapelain* l'avoit „écrite il y a trois mille ans.“

Mr. de *Voltaire*, dans ſon Eſſai ſur la poeſie épique, a examiné les beautés & les défauts de l'Iliade. On ne peut s'empêcher de relire toujours, avec un nouveau plaiſir, ce que cet Ecrivain illuſtre dit des ouvrages du Créateur du poeme épique. On croit voir le *Carache* examiner les Tableaux de *Raphael* dans le Vatican, en expliquer les beautés, en peintre qui vient de les égaler, dans la Galerie du Palais *Farneſe*. Mr. de *Voltaire*, par une ſeule reflexion, détruit de fond en comble tous les reproches, que l'Abbé *Teraſſon* fait à *Homere*, & qui ſont toujours fondés ſur le déſordre, qu'il croit entrevoir dans la conduite de l'Iliade. Je rapporterai ici cette judicieuſe reflexion. „Le Pirame de Pradon eſt plus exact, que le Cid de „Corneille. Il y a peu de petites nouvelles, où les „évenemens ne ſoient mieux menagés, preparés avec „plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'induſ„trie que dans Homere. Cependant douze beaux vers „de l'Iliade ſont au deſſus de la perfection de ces „bagatelles, autant qu'un gros diamant, ouvrage brute „de la nature, l'emporte ſur des colifichets de fer ou „de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puiſſent être „par des mains induſtrieuſes. Le grand merite d'Ho„mere eſt d'avoir été un peintre ſublime. Inferieur „de beaucoup à Virgile dans tout le reſte, il lui eſt „ſuperieur en cette partie. S'il décrit une armée en

„mar-

„marche, *c'eſt un feu dévorant qui, pouſſé par les vents,*
„*conſume la terre devant lui.* Si c'eſt un Dieu, qui ſe
„tranſporte d'un lieu à un autre ; il *fait trois pas*, &
„*au quatrieme il arrive au bout de la terre.* Quand il dé-
„crit la ceinture de Venus, il n'y a point de tableau
„de l'Albane, qui approche de cette peinture riante.
„Veut-il flêchir la colere d'Achille, il perſonifie les
„prieres : *elles ſont filles du Maître des Dieux, elles mar-*
„*chent triſtement, le front couvert de confuſion, les yeux*
„*trempés de larmes, & ne pouvant ſe ſoutenir ſur leurs*
„*pieds chancellans, elles ſuivent de loin l'injure, l'injure*
„*altiere qui court ſur la terre d'un pié léger, levant ſa*
„*tête audacieuſe.* C'eſt ici ſans doute, qu'on ne peut
„ſurtout s'empecher d'être un peu revolté contre La
„Motte Houdart de l'Académie françoiſe, qui dans ſa
„traduction d'Homere, étrangle tout ce beau paſſage,
„& le raccourcit ainſi en deux vers :

On appaiſe les Dieux, mais par des ſacrifices
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

„Quel malheureux don de la nature que l'eſprit, s'il
„a empeché Mr. de La Motte de ſentir ces grandes
„beautés d'imagination, & ſi cet Academicien ſi ingé-
„nieux a cru que quelques antitheſes, quelques tours
„délicats pourroient ſuppléer à ces grands traits d'élo-
„quence ! La Motte a ôté beaucoup de défauts à Ho-
„mere ; mais il n'a conſervé aucune de ſes beautés :
„il a fait un petit ſquelette d'un corps demeſuré, &
„trop plein d'embonpoint. En vain tous les Journaux
„ont prodigué les louanges à La Motte ; en vain avec
„tout l'art poſſible, & ſoutenu de beaucoup de me-
„rite, s'étoit il fait un parti conſidérable ; ſon parti,
„ſes eloges, ſa traduction, tout a diſparu, & Homere
„eſt reſté.

„Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'Ho-
„mere, en faveur de ces beautés, ſont la plupart des
„eſprits trop philoſophiques, qui ont étouffé en eux-
„mêmes tout ſentiment." *Eſſai ſur le Poeme épique Art. Homere.*

Il falloit ſans doute, que le Seigneur *Prococurante* les eut étouffés, lorsqu'il a porté un jugement ſi oppoſé à celui de l'illuſtre Auteur de la *Henriade*. „On
„me fit accroire autrefois, *dit ce Senateur Venitien*,
„que j'avois du plaiſir en liſant Homere; mais cette
„repetition continuelle de combats, qui ſe reſſemblent
„tous; ces Dieux qui agiſſent toujours, pour ne rien
„faire de déciſif; cette Helene, qui eſt le ſujet de la
„guerre, & qui à peine eſt une actrice de la piece;
„cette Troye qu'on aſſiège, & qu'on ne prend point;
„tout cela me cauſoit le plus mortel chagrin. J'ai de-
„mandé quelquefois à des ſavans s'ils s'ennuioient, au-
„tant que moi, à cette lecture? tous les gens ſinceres
„m'ont avoué, que le livre leur tomboit des mains;
„mais qu'il falloit toujours l'avoir dans ſa Bibliotheque,
„comme un monument de l'antiquité, & comme ces me-
„dailles rouillées qui ne peuvent être de commerce."

Le Seigneur *Prococurante* aura ſans doute pris pour des ſavans, quelques uns de ces eſprits, trop philoſophiques, dont parle Mr. de *Voltaire*, qui ont étouffé en eux tout ſentiment, & qui penſant comme Mr. *Paſcal*, croient qu'il n'y a point de beauté poetique. Mais ces Savans, qui peuvent être de très bons dialecticiens, & de grands Mathematiciens, ne ſont que des ignorans, lorsqu'ils jugent d'un art dont ils n'ont aucune notion, puisque étant privé du ſentiment, qui détermine le goût, leur ame eſt incapable d'acquerir cette ſenſibilité, qui eſt le ſeul partage des cœurs & des eſprits formés pour ſentir, & non pour analiſer

les

les beautés poetiques. „Pour décider de la musique, „*dit Mr. de Voltaire*, ce n'est pas assés, ce n'est rien „même, de calculer en mathematicien la proportion des „tons, il faut avoir de l'oreille & de l'ame.“ Si Son Excellence Monsieur le Senateur *Prococurante* eut été bon poete, & surtout s'il eut composé un poeme épique, il auroit non seulement senti les beautés d'*Homere*, mais il en auroit profité, comme ont fait les plus grands auteurs, qui sont venus après lui.

Je croirois volontiers, en voiant la mauvaise humeur dont étoit le Seigneur *Prococurante*, le jour qu'il montroit sa Bibliotheque à *Candide & a Martin*, qu'il avoit eu quelque sujet de mécontentement de ces deux filles, qu'il faisoit coucher quelquefois dans son lit, parcequ'il étoit las des Dames de la ville. En effet ne faut il pas avoir bien de l'humeur, pour porter un jugement sur l'Eneide de *Virgile*, aussi severe & aussi faux, que celui qu'en fait son Excellence. „Je con„viens, *dit-il*, que le second, le quatrieme, & le sixie„me livre de Virgile sont excellents; mais pour son „pieux Enée, & le fort Cloante, & l'ami Achates, „& le petit Ascanius, & l'imbecile Roi Latinus, & la „bourgeoise Amata, & l'insipide Lavinia; je ne crois „pas qu'il y ait rien de si froid, & de plus desagréa„ble. J'aime mieux le Tasse, & les Contes à dormir „de bout de l'Arioste.“

Si le Seigneur *Prococurante* avoit connu les ouvrages de Mr. de *Voltaire*, il auroit trouvé dans *l'Essai sur la poesie épique* de ce grand Maitre de l'art, de quoi le faire changer de sentiment, & il eut été entierement aveuglé, s'il n'eut pas reconnu son erreur. „Virgile, *dit Mr. de Voltaire*, chantoit les actions d'Enée, „& Homere l'oisiveté d'Achille. Le poete grec étoit „dans la nécessité de suppléer à l'absence de son prin-

„cipal Heros ; & comme ſon talent étoit de faire des „tableaux, plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une „fable intéreſſante, il a ſuivi l'impulſion de ſon génie, „en repreſentant, avec plus de force que de choix, „des caracteres éclatans, mais qui ne touchent point. „Virgile au contraire ſentoit, qu'il ne falloit point af„foiblir ſon principal perſonnage, & le perdre dans „la foule. C'eſt au ſeul Enée qu'il a voulu, & qu'il „a du nous attacher : auſſi ne nous le fait il jamais „perdre de vue. Toute autre methode auroit gâté ſon „poeme. Saint Evremond dit, qu'Enée eſt plus pro„pre a être Fondateur d'un ordre de Moines que d'un „Empire. Il eſt vrai qu'Enée paſſe, auprès de bien „des gens, plutôt pour un devot, que pour un guer„rier ; mais leur préjugé vient de la fauſſe idée qu'ils „ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur „d'Achille, ou des exploits gigantesques des heros de „Romans. Si Virgile avoit été moins ſage, ſi au lieu de „repréſenter le courage calme d'un chef prudent, il avoit „peint la temerité emportée d'Ajax & de Diomede, qui „combattent contre des Dieux, il auroit plu d'avantage „à ces Critiques, mais il meriteroit peut être moins de „plaire aux hommes ſenſés.

Le Seigneur *Prococurante* n'appercevoit ſans doute les choſes, que du mauvais coté ; car s'il avoit examiné, avec impartialité, les caracteres de l'Eneide, il auroit vu, qu'il y en a pluſieurs d'une trés grande beauté. Tel eſt celui de *Turnus*, de *Pallas*, de *Mezence*, de *Camille ; Virgile* a placé les caracteres, les plus brillants de ſon poeme, après celui d'*Enée*, parmi les ennemis de ce prince, pour que ſa gloire en parut mieux : d'abord par la victoire qu'il remporte ſur *Mezence*, & enſuite ſur *Turnus*.

L'E-

L'Eneide me paroit l'ouvrage le plus achevé, que l'eſprit humain ait produit. Toutes ſes parties ont une juſte proportion entre elles. Quelques perſonnes veulent, que les ſix derniers Livres de l'Eneide ne ſoient pas dignes des premiers. Je conviens, qu'il n'y en a aucun, parmi ces ſix derniers, qui ſoit de la beauté du ſecond, du quatrieme & du ſixieme. Mais cependant il y a dans tous ces ſix derniers livres de très grandes beautés, & qui feroient honneur à nos meilleurs poemes épiques modernes, ſurtout au *Taſſe*, que le Seigneur *Procacurante* oſe préferer à *Virgile*. Y a-t-il, je ne dis pas, dans ce poete italien, mais dans tous les poetes anciens & modernes, une deſcription plus énergique, plus belle, que celle des maux, que produit la fureur d'*Alecto ? Deſpreaux* n'a-t-il pas eu raiſon de dire ?

T'offrir non pas d'Isis la tranquile Eumenide,
Mais la fiere Alecto peinte dans l'Eneide,
Un tiſon à la main, chés le Roi Latinus
Souflant ſa rage au ſein d'Amate & de Turnus.

L'Epiſode d'*Evandre*, qui fait le fond du huitieme livre, n'eſt elle pas charmante ? elle eſt amenée d'autant plus ingénieuſement, que la mort de *Pallas*, fils de ce même *Evandre*, produit un grand effet dans le dixieme livre, & arrache des larmes de tous les lecteurs. Dans ce même livre la mort de *Lauſus*, fils de *Mezence*, & celle de *Mezence*, ſont admirablement décrites & dignes de la plume de *Virgile*. Il n'y a rien de plus beau, de plus touchant dans les ſix premiers Livres, que l'Epiſode de *Niſus* & d'*Euriale*, qui ſe trouve dans le neuvieme ; la mort de *Camille* dans l'onzieme eſt un des endroits des plus brillants de l'*Eneide*. Ce ſont toutes ces beautés raviſſantes qui ont fait dire à M. de *Voltaire*. „Il ne faut pas croire, que les

„derniers chants de l'Eneide ſoient ſans beauté : il n'y „en a aucun ou vous ne reconnoiſſiés Virgile. Ce que la „force de ſon art a tiré de ce terrain ingrat, eſt pres„que incroiable. Vous voiés par tout la main d'un „homme habile, qui lute contre les difficultés : il diſ„poſe avec choix, tout ce que la brillante imagina„tion d'Homere avoit repandu avec une profuſion „ſans regle.“

Je ne m'arreterai pas à prouver, que le *Taſſe* eſt inférieur à *Virgile :* quel eſt l'homme de Lettres qui en doute, s'il n'eſt pas ſéduit par la vanité de ſoutenir les paradoxes les plus extraordinaires ? & quel eſt l'italien éclairé qui n'en convienne, ſi l'on en excepte le Seigneur *Procacurante ?* Ce n'eſt pas que le *Taſſe* n'ait de grandes beautés; mais les beautés du *Taſſe* ſont inférieures à celles de *Virgile*, & ſes défauts infiniment plus grands, que les imperfections du poete latin. Que diroient les adverſaires des anciens, s'ils trouvoient dans *Virgile* dix Princes metamorphoſés en poiſſons par une Magicienne : un peroquet chantant des chanſons de ſa propre compoſition, dans le Palais de l'heroine du poeme : une forêt dont les diables prennent poſſeſſion, ſous une infinité de différentes formes, pour épouvanter ceux, qui veulent en couper les arbres : un des premiers Chefs de l'armée, *Taucrede*, y trouve ſa maitreſſe *Clorinde* enfermée dans un Pin, & bleſſée du coup qu'il à donné à cet arbre : une autre Princeſſe, qui eſt aimée du heros du poeme, ſe fait voir à travers l'écorce d'un myrthe. Les diables influent dans tous les principaux évenemens. Le ſorcier *Iſmeno*, l'hermite *Pierre* ſont plus néceſſaires à leur parti que les plus grands guerriers ; & ſans les Saintes prieres de l'hermite *Pierre*, vainqueur du diable, jamais la foret enchantée n'eut été détruite, & par

con-

conſéquent Jeruſalem priſe. Elle l'eſt enfin ; mais l'on ne ſait ce que deviennent les deux principales Princeſſes, qui ont joué le plus grand role. *Renaud* dit à *Armide*, qui s'évanouit : *Ah ! ſi vous étiés chrêtienne ;* & la laiſſe enſuite. *Herminie* eſt miſe en depot dans une maiſon de Jeruſalem. Voila tout ce que les Lecteurs en ſavent. *Virgile* a agi bien différemment. Il n'eſt aucun des perſonnages principaux, ſoit homme ſoit femme, dont le ſort & l'état ne ſoient décidés avant la fin de l'*Eneide*.

Quant à la préference, que le Seigneur *Prococurante* donne à l'*Arioſte* ſur *Virgile*, elle eſt ſi ridicule qu'elle ne merite pas d'être examiné. L'*Arioſte* ne doit pas même être mis en parallele avec le *Taſſe*. Et Mr. de *Voltaire* a judicieuſement remarqué, que l'Europe ne mettra l'*Arioſte* avec le *Taſſe*, que lorsqu'on placera l'*Eneide* avec *Don Quichotte*, & *Calot* avec le *Corege*.

Si le Seigneur *Prococurante* vouloit comparer quelque poeme à l'*Eneide*, il devoit choiſir la *Henriade ;* mais peut être n'entendoit il pas le françois, & ne l'avoit il jamais lue. Il auroit trouvé dans ce poeme des beautés ſublimes, comme dans *Homere*, une verſification admirable & ſoutenue, comme celle de *Virgile*, une conduite judicieuſe, des beautés de détail en grand nombre. Le Chant ſur le maſſacre de la S. Barthelemy, auſſi beau que le ſecond Livre de l'*Eneide ;* celui de la deſcription du Temple de l'amour comparable au quatrieme du poeme latin. Enfin, quoiqu'en diſe ſon Excellence le Seigneur *Prococurante*, je regarde l'*Eneide* comme le premier de tous les poemes épiques, & la *Henriade* comme le ſecond, tous les deux infiniment au deſſus des autres. Mes Lecteurs ſe ſouviendront ſans doute que j'ai dit, que l'Iliade

de ne devoit être comparée à aucun poeme, & que j'en ai donné les raiſons.

Le jugement, que ſon Excellence le Seigneur *Prococurante* fait des ouvrages de *Ciceron*, eſt auſſi fautif, que celui qu'il porte ſur les poemes épiques. „O! „voici Ciceron, *dit Candide;* pour ce grand homme là „je penſe, que vous ne vous laſſés point de le lire. „Je ne le lis jamais, repondit le Venitien. Que m'im„porte qu'il ait plaidé pour *Rabirius* ou pour *Cluen„tius?* j'ai bien aſſés de procès que je juge, je me „ſerois mieux accommodé de ſes œuvres philoſophi„ques: mais quand j'ai vu, qu'il doutoit de tout, j'ai „conclu que j'en ſavois autant que lui, & que je n'a„vois beſoin de perſonne pour être ignorant."

Le Seigneur *Prococurante* devoit être un Senateur bien peu inſtruit. Je ſuis perſuadé qu'il n'étoit, ni dans le Conſeil des douze, ni dans celui des deux cens. Comment un homme d'état, un Magiſtrat republicain, dans un grand emploi, eut il pu tenir un diſcours auſſi peu judicieux? Dans quel livre un Senateur peut il mieux s'inſtruire des maux, qui peuvent troubler une republique, que dans les *Catilinaires*, & dans les *Philippiques* de *Ciceron?* Dans quels ouvrages un juge peut il mieux apprendre à connoître les devoirs de ſon miniſtere, que dans les *Verines?* Dans quels écrits un homme, obligé de parler très ſouvent dans l'aſſemblée illuſtre d'un Senat ſouverain, peut il puiſer des principes plus certains de l'éloquence, que dans les Oraiſons pour *Milon*, pour *Dejotarus* & pour ces mêmes *Rabirius* & *Cluentius*, dont ſon Excellence ſe ſoucie ſi peu? Le Seigneur *Prococurante* devoit être un homme d'Etat ſans connoiſſances, un juge au deſſous du mediocre, & un Orateur ennuiant ſes Collegues, par la fauſſeté de ſon eſprit, & par

le

le peu de juſteſſe de ſes opinions ; il étoit auſſi mauvais philoſophe, que Magiſtrat peu éclairé ; il auroit du connoître que dans les ouvrages de *Ciceron* l'on n'apprend pas à douter de tout ; les points qui regardent la morale, y ſont toujours établis d'une maniere invincible, & ſans aucune vacillation. C'eſt ce qu'on voit évidemment dans les Livres *des Offices*, dans ceux *des Loix*, dans celui de la *Vieilleſſe*, dans celui de l'*Amitié*. Il eſt vrai que dans les Livres de *la Nature des Dieux*, *Ciceron* examine les différents Siſtemes des Philoſophes, & ne paroit décider en faveur d'aucun : mais cet ouvrage, loin de faire conclure au Seigneur *Prococurante*, qu'il en ſavoit autant que *Ciceron*, & qu'il n'avoit beſoin de perſonne pour être ignorant, auroit dû faire dire à ce bizarre Senateur, qu'il ne pouvoit s'inſtruire de ce que les hommes les plus illuſtres de l'antiquité avoient penſé (ſur des matieres qui ſont encore le ſujet des diſputes des plus célébres, qui vivent aujourdhui) qu'en liſant *Ciceron* avec toute l'attention poſſible. Si le Seigneur *Prococurante* eut eſtimé ce vertueux romain, autant qu'il le mépriſoit, il auroit appris dans ſes Lettres à chérir la vertu, à rechercher la Compagnie des gens eſtimables par leurs mœurs, & à ne pas entretenir les perſonnes, qui lui rendoient viſite, de ſon commerce avec deux filles, dont il ſe ſervoit la nuit dans ſon lit, & le jour pour lui donner du chocolat, qu'elles faiſoient très bien mouſſer : il eut appris dans la lecture des Lettres de *Ciceron* à modérer ſes paſſions, & s'il lui falloit abſolument voir des filles, pour ſa ſanté, il ſe fut contenté d'une, c'étoit bien aſſés pour un homme de l'age de ce Senateur. Si j'avois eu l'honneur de faire ma reverence à Son Excellence ; j'aurois mieux aimé ſon bon vin & ſon chocolat, que ſes raiſonnemens litteraires : il y a

ap-

apparence, qu'il ne les tenoit pas à tous les étrangers, qui alloient chés lui: ſans cela ils auroient achêté par bien de l'ennui la bonne chere qu'il leur faiſoit.

J'ai relevé les erreurs de ſon Excellence, parceque *Candide* ou l'*Optimiſme* étant écrit avec beaucoup d'eſprit, ce livre peut contribuer à fortifier un goût, qui n'a que trop de partiſans en France, & qui a déja paſſé en Allemagne, où nous voions de prétendus beaux eſprits condamner les plus illuſtres Ecrivains d'Athenes & de Rome. Laiſſons aux petits maîtres françois, à cette eſpéce auſſi ridicule qu'inſenſée, l'orgueilleuſe folie de mépriſer *Ciceron* & de *Virgile*, de faire leurs délices de tant d'ouvrages frivoles; mais gardons nous d'imiter un exemple auſſi dangereux.

Je crois devoir faire ici une obſervation très utile. Nous commençons dans nos Univerſités à introduire une licence, qui tôt ou tard ruinera les Lettres, & les fera tomber dens l'état de barbarie, d'où les *Melanchton*, les *Eraſme*, ont eu tant de peine à les retirer. Nous permettons dans nos Univerſités, que les Ecoliers ſoient moins occupés de la lecture des bons auteurs anciens & modernes, que de celle de tous ces ouvrages mépriſables, dont le public eſt inondé, & qui ſont uniquement propres à gâter les mœurs, & à détruire le bon goût. L'on fait plus, la complaiſance de quelques Profeſſeurs va jusqu'à donner leurs leçons en langue vulgaire. Qu'arrive-t-il delà? que les langues grecques & latines ſont negligées: bientôt l'eſtime pour les meilleurs auteurs anciens ſe change en indifférence; & la lecture de quelques ouvrages, dans le goût des déciſions du Seigneur *Prococurante*, tourne cette indifférence en mépris.

La France a dans les différentes Congregations des Benedictins, des Peres de l'Oratoire, des Peres de la Doc-

Doctrine, dans les Jesuites, dans les différents Colleges de l'Université de Paris un secours toujours assuré contre les attaques des ennemis des auteurs anciens ; c'est à dire, contre les ennemis des maîtres de l'art. Ainsi jamais les mauvaises saillies des prétendus beaux esprits, ne pourront détruire totalement le bon goût dans ce pais ; mais nous n'avons en Allemagne, pour nous opposer au torrent de tant de nouveautés ridicules, & de tant d'ouvrages *metaphisiquement alambiqués*, encore plus dangereux pour le bon goût, que les autres pour les mœurs, nous n'avons, dis-je, que nos Universités Protestantes : l'ignorance, qui regne dans les catholiques, égale celle des philosophes scholastiques, qui y professant la philosophie. Que deviendront les Sciences en Allemagne, si ceux qui seuls peuvent les y faire fleurir, ont une pernicieuse complaisance, qui ne peut manquer tôt ou tard de les détruire ?

Combien n'ai-je pas vu déja de nos jeunes gens débiter, d'un air moqueur & triomphant, les aphorismes du Seigneur *Prococurante ?* c'est pour ramener, s'il est possible, ces jeunes gens à la raison & au bon goût, que j'ai voulu leur montrer, que Mr. de *Voltaire*, qui joint un esprit éclairé, un grand génie à un goût épuré, & acquis par la lecture des anciens, avoit déja repondu aux jugemens défectueux du Seigneur *Prococurante*, en refutant toutes les mauvaises critiques des *La-Motte*, des *Fontenelle* & des *Terasson*, dont les décisions de son Excellence ne sont qu'un succint abregé.

Καὶ σύνεσις, καὶ ἁ πρεσβύτα Φιλοσοφία, ἀποκαθαιρόμενα ψεύδεα, ἐνέθηκαν τὰν ἐπιστήμαν, ἀνακαλεσαμένα τὸν νόον ἐκ μεγάλας τᾶς ἀγνοίας. *L'intelligence & la philosophie, qui*

est

eſt très ancienne, ont détruit les menſonges, ont inſpiré la ſcience & retiré l'eſprit de ſa grande ignorance. Chapitre V. §. 15.

Lorsque *Timée* dit que la philoſophie, qui eſt très ancienne, à détruit les menſonges, il veut ſimplement apprendre à ſes Lecteurs, qu'elle a produit cet effet ſur l'eſprit de ceux, qui la cultivent avec ſoin. Comment ce philoſophe, qui vivoit au milieu d'une nation ſuperſtitieuſe, plongée dans les erreurs les plus craſſes du Paganiſme, qui perſécuta ſouvent les philoſophes, avec autant de cruauté & d'ignorance, qu'ils l'ont été quelquefois dans les derniers ſiècles, eut il pu dire une choſe, que l'experience journaliere démentoit? La mort de *Socrate*, qui vecut peu de tems après *Timée*, & dont le pretexte principal fut, qu'il ne reconnoiſſoit point les Dieux, que les Athemens adoroient: l'exil volontaire d'*Ariſtote*, qui quitta Athenes aiant été accuſé d'impieté par *Eurimedon*, Prêtre de *Céres*, prouvent évidemment que dans le ſiècle de *Timée* le fanatiſme étoit auſſi à craindre, pour les philoſophes, qu'il le fut dans le dernier ſiecle pour *Galilée*, renfermé dans les priſons de l'Inquiſition, & pour *Deſcartes* imitant l'exemple d'*Ariſtote*, abandonnant la France ſa patrie, & allant philoſopher dans le fond de la Hollande pour y trouver la tranquilité.

De tout tems, & dans toutes les Religions le peuple ſéduit & gouverné par quelques hommes, qui couvrent leur ambition, & leur eſprit de vertige, d'un zéle pour le culte divin, s'eſt laiſſé conduire par ces hommes, doublement criminels, qui ont trouvé le ſecret de perſécuter les gens, qu'ils n'aimoient pas, & dont la gloire & la reputation offusquoient leur vanité. Voila pourquoi les payens ſevirent contre les Chretiens,

tiens, pendant les quatre premiers siècles, & d'où vient les Chretiens à leur tour, dès qu'ils furent les maîtres, agirent de la même maniere : & non contents de nuire aux payens, & de les détruire par la violence, se déchirerent entre eux, & surpasserent toutes les cruautés, qu'ils avoient reprochées à leurs anciens persécuteurs.

On ne peut voir, qu'avec horreur, dans l'histoire, l'acharnement des différentes sectes les unes contre les autres ; & cet acharnement s'est perpetué par des meurtres, & par des proscriptions, de siècles en siècles jusques à nous. Aux persécutions qu'essuierent les *Ariens*, & à celles qu'ils firent à leur tour à leurs adversaires, succéderent celles que l'on fit aux *Donatistes*. Les *Manichéens* eurent leur tour, on les exila, on les massacra. Les *Nestoriens* vinrent en suite, ils essuierent tous les maux, qu'on avoit faits à ceux, qui les avoient précédés. Les *Albigeois* furent encore traités plus cruellement, on fit des Croisades contre eux : à l'instigation & à la solicitation de la Cour de Rome, on les poursuivit à feu & à sang. Les *Hussites* ne furent pas mieux traités, & à leur tour ne traiterent pas mieux leurs ennemis. Enfin les *Lutheriens*, & les *Calvinistes* devinrent l'objet de la persécution des Catholiques. Les guerres dont ces Chretiens, sous les noms différents de *Papistes* & de *Huguenots*, ont inondé l'Europe, durent encore aujourdhui.

Les *Egyptiens*, les anciens Grecs, les Romains, ne connurent jamais les guerres de Religion. Il étoit reservé à des hommes, qui se disent Ministres d'un Dieu tout misericordieux, de plonger l'Univers dans le sang, de perpetuer le carnage de siècles en siècles, pour le faire honorer, non pas selon qu'il l'a ordonné, mais selon qu'ils ont établi qu'il devoit l'être. O race pire

que celle des Phariſéens ! γέννημα ἐχιδνῶν, race de viperes ! quand ceſſerés vous de repandre vôtre venin ſur le genre humain ? quand eſt ce que les hommes, venant à connoitre vôtre ambition demêſurée, vôtre orgueil caché ſous l'hipocriſie, votre cruauté couverte du voile de la religion, dont vous abuſés ſi criminellement, vous oteront entierement cette confiance, qu'ils vous ont donnée, & dont vous ne vous ſervés que pour les rendre infortunés ? malheureuſement pour l'humanité il n'y a aucune apparence, qu'un auſſi heureux évenement ait jamais lieu. Les plaies ſanglantes, faites par les diſputes des Proteſtans & des Catholiques, ſont encore ſaignantes : & voila dans les *Moliniſtes*, & les *Janſeniſtes* un renouvellement du plus dangereux fanatiſme ; tous les deux tâchent également de ſéduire le peuple, par de faux miracles. Le *Janſeniſme* a produit, & nourri dans ſon ſein les Convulſionaires. Le *Moliniſme* eſt la ſource de tous ces miracles abſurdes, que les Jeſuites s'efforcent d'établir, & qui ſont capables de decréditer les veritables, dans l'eſprit de tous ceux, dont la foi n'eſt point éclairée, & ſoutenue par la connoiſſance des preuves, qui établiſſent les veritables miracles, & qui détruiſent les faux. Il faut donc, pour ſe garantir d'une erreur auſſi dangereuſe, que celle de rejetter la verité de l'Evangile, parcequ'on trouve le menſonge dans la bouche de quelques hipocrites, qui veulent autoriſer leur fourbe par ce même Evangile, il faut donc, dis-je, examiner attentivement la différence, qu'il y a entre les miracles faits par Jeſus-Chriſt, & ceux qu'on a eu l'impudence d'attribuer à quelques hommes, dans ces derniers tems.

„Partout où Jeſus alloit, *dit éloquemment Lactance*, „il gueriſſoit dans un inſtant, par une ſeule parole, les

„mà-

„malades les plus dangereux, de quelques maux qu'ils „fussent atteints. Les paralitiques, perclus entierement „de leurs membres, recouvroient tout à coup leurs for„ces, & avoient assés de vigueur, pour rapporter eux„mêmes les lits, dans les quels on les avoit apportés. „Il donnoit aux boiteux, & à ceux dont les pieds „étoient hors d'état de les servir, non seulement le „pouvoir de marcher, mais celui de courir. Il reta„blissoit entierement les yeux, & la veue de ceux qui, „privés de la lumiere, avoient vecu dès leur naissance „dans les plus épaisses tenebres. Il délioit la langue des „muets, & ils prononçoient dans l'instant des discours „suivis & arrangés . . . . . Mais ce n'a pas été assés „pour Jesus, de retablir les forces de ceux qui les avoient „perdus, de rendre l'usage des membres à ceux, qui en „étoient privés; il ressuscitoit des morts, & les rappelloit à „la vie, comme en les reveillant d'un profond sommeil." *Quacunque iter faciebat, ægros ac debiles, & omni morborum genere laborantes, uno verbo, unoque momento, reddebat incolumes: adeo ut membris omnibus capti, receptis repente viribus, roborati ipsi lectulos suos reportarent, in quibus fuerant paulo ante delati. Claudis vero ac pedum vitio affectis, non modo gradiendi, sed etiam currendi dabat facultatem. Tunc quorum cæca lumina in altissimis tenebris erant, eorum oculos in pristinum restituebat aspectum. Mutorum quoque linguas in eloquium sermonemque solvebat . . . . . Nec satis fuit quod vires imbecillibus redderet, quod debilibus integritatem, quod ægris & languentibus sanitatem, nisi etiam mortuos suscitaret, velut e somno solutos, ad vitamque revocaret.* Lactant. Divin. Instit. IV. 15.

Examinons actuellement quelques prétendus miracles des fanatiques de ces derniers tems. Nous verrons l'Abbé *Bucheran* cabriolant pendant six mois sur le tombeau

du Diacre *Paris*, & une de ſes jambes, plus courte d'un demi pied que l'autre, s'alongeant miraculeuſement d'une ligne tous les trois mois. L'Auteur des *Lettres Juives* n'a-t-il pas eu raiſon de dire, qu'un mathematicien, qui calcula le tems au quel la gueriſon de cet Abbé devoit être complette, le regla à cinquante cinq années de cabrioles ? Le nommé *François Bigant*, autre vaſe d'élection de la bonté & de la faveur de *St. Paris*, eut dans dix neuf jours conſécutifs deux cens quarante cinq convulſions. Que feroit de pis le Diable, pour tourmenter les damnés, que ce que faiſoit le S. Diacre, pour guerir les Elus ſur ſon tombeau, juſques à ce que le Miniſtere lui fiſſe deffenſe de continuer ſes miracles en public, qui n'eurent plus lieu que dans quelques miſerables galetas, où les Convulſionaires continuerent de donner des repreſentations de leurs farces fanatiques ? Une fille, parmi pluſieurs célébres Saltimbanques Janſeniſtes, avaloit, pour obtenir ſa gueriſon du St. Diacre, des charbons ardens, comme font les joueurs de gobelets. Enfin il n'y a aucune fourberie, aucune folie, aucune extravagance que *Paris*, & tout le Rojaume, n'ait vu reſpectées, adoptées, & vantées comme les miracles les plus autentiques, operés par des ptiſanes & des emplaſtres, où l'on mettoit de la terre du tombeau de l'Abbé *Paris ;* par de l'eau de ſon puit ; par des morceaux des arbres du Cimetiere, où il étoit enterré ; par des morceaux des planches de ſon lit ; par des lambeaux de ſes chemiſes, de ſes ſoutanes, & ſurtout de ſes culottes.

Dans le tems, que les Janſeniſtes mettoient en uſage, pour favoriſer leur parti, tout ce que le fanatiſme a de plus dangereux, les *Moliniſtes* qui les combattoient, & qui refutoient leurs miracles, n'oublioient pas d'en publier d'auſſi faux, & d'auſſi extravagans, pour

pour accrediter leur reputation ; le même Evêque de *Sens*, Mr. *Languet*, qui écrivoit contre les Janſeniſtes, publioit l'hiſtoire de *Marie Alacoque*, recueil inſenſé des viſions, des intrigues, & des amours d'une Religieuſe avec Jeſus-Chriſt ; c'étoit le ſeul ouvrage qui put, par ſa ſingularité & par ſon ridicule, égaler l'abſurdité de celui de Mr. de *Mongeron*.

Ce qu'il y a de plus honteux pour l'eſprit humain, c'eſt que dans des Sectes auſſi mépriſables il s'y trouve, même parmi les chefs, des gens de bonne foi, qui s'étant laiſſés ſéduire par des impoſteurs, font par leur entouſiaſme, étant perſuadé de deffendre la verité, encore plus de mal, que ceux qui agiſſent ſimplement par des motifs d'intéret. L'on a vu des Evêques, respectables par leurs mœurs & par leur probité, donner des Mandemens, pour ſoutenir la réalité des miracles operés par les convulſions, & en croiant d'établir la religion lui porter les coups les plus dangereux, & prêter aux incredules les armes les plus fortes.

Rien n'eſt ſi pernicieux pour la verité que le menſonge, ſoutenu par des gens, qui ſont dans la bonne foi. Les objections, qu'on emploie alors contre elle, ont toute l'apparence de cette probité, & de cette conviction intuitive, qui dans les diſputes de controverſe font plus de proſélites, que la ſimple raiſon. Voila ce qui n'a eu que trop lieu dans ces derniers tems, où des gens de bonne foi dans l'erreur en ont ſéduit tant d'autres. Combien d'Ecrivains ne ſe ſont pas portés aux plus grands excès, croiant ſervir la cauſe de Dieu, en cherchant à dèshonorer leurs adverſaires par des calomnies ? c'eſt par ce faux principe, que Mr. *Arnaud* écrivit un livre, rempli des injures les plus atroces, contre le Roi *Guillaume :* & c'eſt en ſoutenant, que Mr. *Arnaud* n'avoit point été condamnable,

les miſerables Auteurs ſubalternes des Gazettes eccleſiaſtiques ont tant de fois déchiré la reputation de leur Roi, des plus illuſtres Miniſtres, & des plus reſpectables Citoiens.

Il eſt facheux, que la conduite de quelques Peres de l'Egliſe ait autoriſé celle des Ecrivains, qui ſoutiennent qu'il eſt permis de ternir la gloire, & d'attaquer la reputation de ceux qu'ils nomment hérétiques. Chaque communion différente donne ce nom à tous ceux, qui ſont dans une autre. Il arrive donc néceſſairement de ce principe, que tous les Chretiens, de quelque ſecte qu'ils ſoient, ont pour autoriſer les calomnies, les injures, les fauſſes accuſations, dont ils noirciſſent leurs adverſaires, l'excuſe de dire, qu'ils ſuivent l'Exemple des Peres de l'Egliſe. Il eſt utile pour le bien de la Societé, d'apprendre à ces Ecrivains, que les Peres, malgré la pureté de leurs mœurs, & l'idée où ils étoient de bonne foi, qu'ils pouvoient emploier les injures, les invectives, & même les calomnies pour la deffenſe de la bonne cauſe, ſont aujourdhui condamnés par tous les gens raiſonnables, qui mépriſent avec raiſon leur emportement, & qui condamnent leurs menſonges, comme indignes non ſeulement du rang, qu'ils ont occupé dans l'Egliſe, mais d'un ſimple Chretien. Leur faux zele a nuit, & nuit encore à la Religion: il fournit des arguments très ſpecieux aux incredules, qui ſoutiennent, que les Peres aiant menti évidemment dans les choſes, dont ils avoient cependant une connoiſſance certaine, ne meritent aucune confiance, & ne peuvent être d'aucune autorité dans l'hiſtoire, qu'ils ſe ſont efforcés tant de fois de falſifier, en ſubſtituant des menſonges, des prodiges, & des contes fabuleux à la verité, qu'ils connoiſſoient, & qu'ils tachoient de faire diſparoitre, pour fa-

favoriſer la cauſe qu'ils deffendoient. C'eſt-là une choſe qu'on ne ſauroit nier, & qui malheureuſement n'eſt que trop évidemment prouvée.

Qui peut s'empecher de reconnoitre la mauvaiſe foi des Peres, dans ce qu'ils ont écrit ſur la mort de Julien? „Parmi tant de marques, qu'il avoit données „de ſa folie, *dit S. Gregoire de Naziance*, en voici une „des plus éclatantes: étant couché ſur le rivage, affoibli „par ſa bleſſure, il penſa que pluſieurs de ceux qui „furent fameux avant lui, avoient taché de dérober „leur mort à la connoiſſance des hommes, & que „par-là s'étant fait croire immortels, ils avoient été „mis au rang des Dieux; il voulut imiter leur exem„ple, & tacher, en cachant ſa mort, de ſe faire paſſer „pour un Dieu, il voulut donc ſe jetter dans le fleu„ve, aidé de quelques amis affidés, qui par leur carac„tere meritoient bien ſa confiance. Mais un Eunuque „du Palais, aiant découvert cette reſolution, en aver„tit pluſieurs perſonnes, qui s'y oppoſerent, déreſtant „une impoſture auſſi atroce. Sans cet Eunuque on „auroit aujourdhui, en la perſonne de *Julien* un nou„veau Dieu, que le malheur & le crime euſſent fait, „& qui auroit été adoré par des hommes aveugles.“

Ἄξιον δὲ μηδὲ τοῦτο παραδραμεῖν τὸ ἀνδρὸς, μεγίστης τῆς ἐκείνῳ κακοδαιμονίας ἐπὶ πολλοῖς ἔχων ἀπόδειξιν. ἔκειτο μὲν ἐπὶ τῇ ὄχθῃ τοῦ ποταμοῦ, καὶ πονηρῶς εἶχε τοῦ τραύματος· πολλοὺς δὲ εἰδὼς τῶν πρὸ αὐτοῦ δόξης ἠξιωμένων, ὡς ἂν ὑπὲρ ἄνθρωπον νομισθείην, τέχναις τισὶν ἐξ ἀνθρώπων ἀφανισθέντας, καὶ διὰ τοῦτο θεὸς νομισθέντας: ἔρωτι τῆς αὐτῆς δόξης ἑαλωκὼς, καὶ ἅμα τῷ τρόπῳ τῆς τελευτῆς, διὰ τὸ τῆς ἀβελίας ἄδοξον, αἰσχυνόμενος, τί μηχανᾶται, καὶ τί ποιεῖ; ἀδὲ γὰρ τῷ βίῳ συναναλίσκεται πονηρία. ῥίψαι κατὰ τοῦ ποταμοῦ πειρᾶται τὸ σῶμα. καὶ πρὸς τοῦτο ἐχρῆτό τισι τῶν πιστῶν

ἑαυτῷ συνεργοῖς καὶ μύσαις τῶν ἀπορρήτων. καὶ εἰ μὴ τῶν βασιλικῶν εὐνούχων τις τὸ πρᾶγμα αἰσθόμενος, καὶ τοῖς ἄλλοις καταμηνύσας μίσει τὸ κακουργήματος, τὴν ὁρμὴν διεκώλυτε, κἂν ἐφάνη τις ἄλλος τοῖς ἀνεκτοις, θεὸς νέος ἐξ ἀτυχήματος. *Sed ne hoc quidem prætereundum est, quod præter alia multa, maximum perditæ illius amentiæ argumentum habet. In fluminis ripa jacebat, graviter ex vulnere ægrotans. Cum autem permultos eorum, qui ante ipsius ætatem gloriam consecuti fuerant, ut humana conditione majores censerentur, artibus quibusdam ex hominum oculis sese subduxisse, eamque ob causam pro Diis habitos fuisse sciret, ejusdem gloriæ cupiditate captus, simulque mortis suæ modum propter temeritatis infamiam erubescens, quid molitur? quid facit? (neque enim simul cum vita improbitas extinguitur) in profluentem corpus suum projicere conatur, ad eamque rem nonnullorum, quos maxime fidos arcanorumque conscios habuerat, opera utebatur. Quod nisi quispiam ex aulicis Eunuchis, hac re cognita, scelerisque odio & detestatione aliis patefacta, huic conatui obstitisset: novus utique alius ex calamitate Deus stolidis hominibus extitisset.* St. Gregor. Nazian. opp. Orat. V. adv. Julian. p. 117. Edit Paris. MDCIX.

Avant de montrer évidemment, combien de menſonges il y a dans ce recit de *S. Gregoire de Nazianze;* voions ceux de pluſieurs autres Peres, ſur le même ſujet, qui ne ſont ni moins odieux, ni moins groſſierement inventés. *Theodoret* dit, que lorsque *Julien* ſe ſentit bleſſé, il remplit ſes mains de ſon ſang, & le jetta en l'air, en proferant ces paroles: *Tu as vaincu Galiléen.* Si *Theodoret* s'en étoit tenu à ce menſonge, on pourroit le lui pardonner en faveur de ſon zele pour la bonne cauſe; mais cet auteur s'explique, ſur l'aſſaſſinat criminel d'un Empereur, comme les *Ligueurs* parloient ſur celui de *Henri* III. „On ignore juſqu'à

„au-

„aujourdhui, *dit ce Pere*, quel eſt celui qui bleſſa avec „tant de juſtice cet Empereur : quelques uns diſent, „que ce fut une main inviſible, d'autres un Nomade „de ceux qu'on appelle *Iſmaelites*. Pluſieurs aſſurent „que ce fut par un Soldat romain, ennuié de ſes pei„nes & de ſes fatigues. Enfin ſoit que ce ſoit un „homme, ou un ange qui ait aſſaſſiné cet Empe„reur, il ne fut que le glorieux Miniſtre de la vo„lonté de Dieu. "

Il n'y a rien ni dans *La-Croix*, ni dans *Buſembaum*, ni dans tous les Theologiens Jeſuites, d'auſſi dangereux que ce paſſage, pour faire des *Clement*, des *Ravaillac*, des *Guignard*, des *Damiens*, & des *Malagrida*. Jamais la fureur de la Ligue ne fit parler, avec un entouſiaſme plus criminel, ces Theologiens dont les Ecrits, auſſi funeſtes qu'exécrables à tous les honnêtes gens, contribuerent encore à la mort de *Henri* IV, longtems après l'abjuration de ce grand Prince. Non ſeulement *Theodoret* ne parle pas, dans cet endroit, comme un Pere de l'Egliſe, mais il ne parle pas même comme un veritable chretien, qui ſait qu'il ne lui eſt jamais permis, pour aucune raiſon, de ſe revolter contre ſon prince legitime, encore moins de le tuer, ou de concourir à ſa mort ; il n'a pour armes, contre la perſécution, que la douceur & la patience : ce ſont celles, que le Sauveur du monde employa lui-même, quelque pouvoir qu'il eut contre ſes perſécuteurs. Les Apôtres, & les hommes apoſtoliques qui vecurent après eux, ſuivirent l'exemple de leur divin Maître ; mais les Chretiens, dès le regne de *Conſtantin*, étoient déja bien différens de ceux des deux premiers ſiècles, & du commencement du troiſieme. Voici le texte original de *Theodoret*, pour qu'on voie, que nous rendons exactement ce paſſage, que nous con-

damnons si justement, & qui ne peut qu'indigner tous les bons Citoiens & les veritables Chretiens. *Τὸν μέν τοι τὴν δικαίαν ἐκείνην ἐπενεγκόντα πληγὴν οὐδεὶς ἔγνω μέχρι καὶ τήμερον· ἄλλοι μέν τινα τῶν ἀοράτων ταύτην αὐτῷ ἐπενηνοχέναι φασίν· οἱ δὲ τῶν νομάδων ἕνα τῶν Ἰσμαηλιτῶν καλουμένων· ἄλλοι δὲ στρατιώτην τὸν λιμὸν καὶ τὴν ἔρημον δυσχεράναντα. ἀλλ' εἴ τε ἄνθρωπος εἴ τε ἄγγελος ὦτε τὸ ξίφος, δῆλον ὡς τοῦτο δέδρακε τῇ θείᾳ νεύματος γεγονὼς ὑπουργός. ἐκεῖνον δέ γε φασι, δεξάμενον τὴν πληγὴν, εὐθὺς πλῆσαι τὴν χεῖρα τοῦ αἵματος, καὶ τοῦτο ῥίψαι εἰς τὸν ἀέρα, καὶ φάναι, νενίκηκας Γαλιλαῖε· καὶ κατὰ ταυτὸ, τήν τε νίκην ὁμολογῆσαι, καὶ τὴν βλασφημίαν τολμῆσαι, οὕτως ἐμβρόντητος ἦν. Quis autem jussum illud vulnus inflixerit, nemini exploratum est ad hunc usque diem. Sunt qui ab invisibili quopiam incussum dicant: alii ab uno e Nomadibus quos Ismaëlitas vocant: alii a milite famis & solitudinis molestias non ferente. Verum sive homo, sive angelus ferrum impulit, certum est, quisquis fuit, divinæ voluntatis ministrum fuisse. Ferunt porro illum vulnere accepto implesse manum sanguine, & hoc in aërem projecto dixisse, vicisti Galilæe, simulque & victoriam confessum esse, & blasphemiam, adeo vecors erat, evomuisse.* Theodoreti Eccl. Hist. L. III. c. 20. T. III. p. 658. Ed. Par. 1642.

St. Cyrille, qui a écrit avec autant d'emportement contre *Julien*, que *S. Gregoire de Nazianze*, dit que ce Prince étoit lâche & sans cœur. L'historien *Socrate* le fait mourir de la main d'un demon. *Jean Damascene*, & *Nicephore* de celle des martirs *Mercure* & *Artemius*. Enfin *S. Gregoire* poursuit encore les cendres de ce Prince, dans le tombeau qui les renfermoit, il assure qu'elles s'agitoient avec violence, & qu'elles étoient un grand sujet de fraieur aux mechants. *Θερμὸν ἔτι ζείουσα κόνις μέγα τάρβος ἀλιτροῖς.* Greg. Naz. p. 50.

Ecou-

Ecoutons actuellement parler un hiſtorien, dont la probité & l'amour pour la verité ſont reconnus, qui accompagna *Julien*, dans la guerre où il perit, & qui fut temoin de ſa mort. Ajoutons à cela, & qui en rendant juſtice à ce Prince n'a point déguiſé ſes défauts. En entendant parler ce ſage hiſtorien, c'eſt *Julien* lui-même que nous entendons, car il ne fait que repeter les diſcours de ce Prince mourant. Quelque long que ſoit ce paſſage d'*Ammien*, je le rapporterai ſans l'abreger, il eſt trop intéreſſant pour en rien ſupprimer.

„Julien, qui étoit dans ſa tente prêt à rendre ſon „ame, par les atteintes de ſa bleſſure, qui lui faiſoit „perdre tout ſon ſang, dit à ceux qui étoient de bout „tout triſtes autour de ſon lit. Enfin, mes Compa„gnons, le jour eſt venu que je dois ſortir de cette „vie; pouvois-je ſouhaiter une heure plus favorable „que celle-ci, en la quelle je paye de bonne volonté „à la nature, le tribut que je lui dois? non, non, „mes Amis, je ne m'en afflige pas, & je n'ai point „fait ſi peu mon profit des inſtructions de la philoſo„phie, que je n'aie bien appris, que l'eſprit doit être „un jour plus heureux que le corps. Or conſidérant, „combien la différence eſt grande d'une éminente con„dition à la moindre de toutes, j'ai à cette heure beau„coup plus d'occaſion de me rejouir que de m'attriſ„ter, quand même je ne voudrois pas me reſſouvenir, „que les Dieux immortels ont ſouvent envoié la mort „à pluſieurs perſonnes, pour recompenſe de leur pieté. „Je ne doute point, qu'elle ne me ſoit à préſent un „grand don des mêmes Dieux, qui ne veulent pas, „que je ſuccombe ſous le fardeau de beaucoup de „difficultés, ou du moins, que je me perde moi-mê„me mal à propos, aiant ſouvent connu par expérien-

„ce,

„ce, que comme toutes les douleurs ſurmontent les „effeminés, elles cédent à ceux qui perſiſtent à les „vaincre. Je ne me repens point de ce que j'ai fait, „ni le ſouvenir de quelque mauvaiſe action ne me „dévore point la conſcience. Quand je n'étois qu'hom„me privé, je me corrigeois ſecretement des fautes que „je faiſois. Depuis que l'Empire m'eſt tombé entre „les mains, par les avantages de ma naiſſance, je penſe „l'avoir conſervé ſans tâche de crime ou d'infamie, aiant „toujours gouverné les choſes civiles en paix avec mo„dération, & n'aiant jamais entrepris la guerre qu'après „de bons avis, & de mures déliberations. La felicité „des Princes ne s'accorde pas toujours en tout avec „l'utilité publique. Et quoique la ſouveraine puiſſance „s'attribue perpétuellement la gloire de toutes ſortes „d'entrepriſes ; j'ai été perſuadé toute ma vie (vous le „ſavés), que la principale fin d'une juſte domination „eſt le ſalut des peuples, & le repos des ſujets; j'ai „toujours été enclin à la douceur, banniſſant d'auprès „de moi toute ſorte de licences, qui engendrent la „corruption des bonnes mœurs. Je n'ai jamais rien „craint pour le ſervice de ma patrie ; je n'ai point „apprehendé les perils, & j'ai été bien aiſe de les mé„priſer, toutes les fois que je me ſuis cru capable de „faire quelque choſe pour ſon utilité. Je n'aurai point „de honte d'avouer, que j'ai prévu dès longtems, que „je devois finir de cette ſorte : & je me trouve obli„gé de rendre graces à l'éternelle Puiſſance, de ce que „je ne meurs point par les ſecretes embuches de mes „ennemis, ni par les langueurs d'une longue maladie, „ni par la fin ordinaire des perſonnes délicates; mais, „qu'au milieu de mes victoires, j'aie merité de quit„ter le monde par une glorieuſe ſortie. Un homme „eſt timide, ou a bien peu de généroſité, qui paroit

„ſou-

„ſouhaiter de mourir, quand il ne le faut pas, & qui „voudroit ne point mourir quand il n'eſt plus tems „de vivre: je ne dirai rien de plus à ce ſujet, parce„que je manque de forces pour vous parler d'avantage. „Quant à ce qui concerne la création d'un nouvel Em„pereur, je n'en parlerai point, de crainte que par im„prudence, je ne vinſſe à obmettre celui qui en ſeroit „le plus digne, ou qu'en nommant celui qui me ſem„bleroit avoir le plus de merite, je ne fuſſe cauſe de „pluſieurs troubles, ſi quelque autre lui étoit preferé. „J'aime donc mieux, en mourant, me contenter de ſou„haiter un bon Empereur à la Republique. Quand „il eut dit ces choſes, avec une tranquilité d'eſprit „admirable, il partagea ce qu'il avoit de biens à ſes „plus intimes amis. Il demanda *Anatolius*, grand maî„tre des officiers du palais: mais *Saluſte*, Prefet des „Gaules, lui aiant repondu, *qu'il étoit heureux*, il en„tendit bien qu'il avoit été tué: & pleura amerement „la mort de ſon ami, ajant mépriſé la conſervation „de ſa propre vie, peu de tems auparavant. Et com„me tous ceux qui étoient autour de lui pleuroient, „il leur dit: *qu'il étoit indigne de pleurer un Prince, qui „mouroit en la grace des Dieux.* Et puis diſcourant de „l'immortalité de l'ame, avec les Philoſophes *Maximus* „& *Priſcus*, ſa plaie s'étant r'ouverte, & ſes veines qui „s'étoient enflées le ſuffoquant, il but de l'eau fraiche, „qu'il demanda étant fort alteré, & il expira vers le „milieu de la nuit la 31me année de ſon âge."

Eraſme diſoit, qu'il ne liſoit jamais dans *Xenophon* la mort de *Socrate*, qu'il ne fut tenté de dire: „*Saint Socrate priés pour nous!*" *Sancte Socrates ora pro nobis!* Quel eſt le Prince vertueux, & le ſage philoſophe qui ne doive dire, en liſant celle de *Julien: Ens entium fac ut ſic vivam & ſic moriar!* „Etre

des

des êtres, faites moi la grace de vivre ainſi & de mourir de même!" On voit bien que je fais abſtraction de ce qui regarde le Paganiſme, dont nous n'avons rien à craindre dans nôtre ſiècle. Plaçons ici le latin d'*Ammien Marcellin*, pour conſtater la fidelité de ma traduction. *Quæ dum ita aguntur, Julianus in tabernaculo jacens circumſtantes allocutus eſt demiſſos & triſtes: Advenit o ſocii nunc abeundi tempus e vita impendio tempeſtivum, quam repoſcenti naturæ ut debitor bonæ fidei redditurus exſulto: non ut quidam opinantur adflictus & mœrens: Philoſophorum ſententia generali perdoctus, quantum corpore ſit beatior animus, & contemplans quoties conditio melior a deteriore ſecernitur, lætandum eſſe potius quam dolendum. Illud quoque adverteus, quod etiam Dii cœleſtes quibusdam piiſſimis mortem tanquam ſummum præmium perſolverunt. Munus autem id mihi delatum optime ſcio, ne difficultatibus ſuccumberem arduis, neve me projiciam unquam aut proſternam: expertus quod dolores omnes ut inſultant ignavis, ita perſiſtentibus cedunt. Nec me geſtorum pœnitet, aut gravis flagitii recordatio ſtringit, vel cum in umbram & angulos amandarer, vel poſt principatum ſuſceptum: quem tamquam a cognatione Cœlitum defluentem immaculatum (ut exiſtimo) conſervavi, & civilia moderatius regens, & examinatis rationibus bella inferens & repellens: tametſi proſperitas ſimul utilitasque conſultorum non ubique concordent, quoniam cœptorum eventus ſuperæ ſibi vindicant poteſtates. Rputans autem juſti eſſe finem imperii, obedientium commodum & ſalutem, ad tranquilliora ſemper ut noſtis propenſior fui, licentiam omnem actibus meis exterminans, rerum corruptricem & morum: gaudensque, adeo ſciens, quod ubicumque me velut imperioſa parens conſideratis periculis objecit Reſp. ſteti fundatus, turbines calcare fortuitorum aſſuefactus. Nec fateri pudebit, interiturum me ferro dudum didici fide fatidica præcinen-*

te.

te. Ideoque ſempiternum veneror numen, quod non clandeſtinis inſidiis, nec longa morborum aſperitate, vel damnatorum fine decedo : ſed in medio curſu florentium gloriarum hunc mœrui clarum e mundo digreſſum. Æquo enim judicio juxta timidus eſt & ignavus, qui cum non oportet, mori deſiderat : & qui refugiat, cum ſit oportunum. Hactenus loqui vigore virium labente ſufficiat. Super Imperatore vero creando caute reticeo, ne per imprudentiam dignum præteream : aut nominatum quem habilem reor, ante poſito forſitan alio in diſcrimen ultimum trudam. Ut alumnus autem Reip. frugi, opto bonum poſt me reperiri rectorem. Poſt hæc placide dicta, familiares opes junctioribus velut ſupremo diſtribuens ſtilo, Anatolium quæſivit officiorum Magiſtrum : quem cum beatum fuiſſe Saluſtius reſpondiſſet Præfectus, intellexit occiſum : acriterque amici caſum ingemuit, qui elate ante contemſerat ſanum. Et flentes inter hæc omnes qui aderant, auctoritate integra etiam tum increpabat : humile eſſe, cœlo ſideribusque conciliatum lugeri Principem dicens. Quibus ideo jam ſilentibus, ipſe cum Maximo & Priſco philoſophis ſuper animorum ſublimitate perplexius diſputans, hiante lacius ſuſſoſſi lateris vulnere, & ſpiritum tumore cohibente venarum, epota gelida aqua quam petiit, medio noctis horrore vita facilius eſt abſolutus, anno ætatis altero & triceſimo. Amian. Marcel. L. XXV. c. III. p. 420. Edit. Pariſ. M. D C. L X X X I.

Au temoignage d'*Ammien Marcellin*, je pourrois joindre celui de *Zozime*, & d'un nombre d'autres hiſtoriens. Je me contenterai de citer encore celui d'*Eutrope*, qui après avoir fait un grand éloge de toutes les vertus de *Julien*, en parlant de ſa mort, dit, qu'il fut un auſſi bon Prince, que *Marc-Antonin*, qu'il avoit pris pour ſon modele. *Marco Antonino non abſimilis; quem etiam æmulari ſtudebat.* Eutrop. Hiſt. Rom. Lib. X. cap. IX.

Après

Après avoir vu un Prince, auſſi illuſtre que *Julien*, diffamé par tant de Peres de l'Egliſe, & par tant d'Ecrivains eccleſiaſtiques, doit-on s'étonner que dans ces derniers tems, des hiſtoriens Jeſuites & quelques autres Moines aient oſé dire, que *Luther* étoit mort comme un enragé en blaſphemant, & que le Diable avoit tordu le cou à *Calvin?* Ces Theologiens modernes ont imité les anciens; ceux qui viendront dans la ſuite ne ſeront ni plus moderés ni plus équitables, que ceux qui les auront précédés, peut être deviendront ils plus intolérans.

Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitioſiorem.

Horat. Od. Lib. III. Od. 6.

Revenons aux Peres. Ils faiſoient, ſi l'on peut ſe ſervir de ces termes, *fléche de tout bois.* Rien ne leur paroiſſoit mauvais, pourvu qu'ils arrivaſſent à leur but; les idées les plus ſingulieres, qui ſe préſentoient à leur eſprit, ils les adoptoient, & s'en ſervoient ſans reflechir, qu'ils aviliſſoient les choſes les plus reſpectables, par la maniere dont ils en parloient. Qui ne ſeroit ſurpris, & même indigné de voir *S. Athanaſe*, ce grand deffenſeur du Miſtere de la Trinité, vouloir l'expliquer par l'exemple des différens vins mêlés enſemble. C'eſt dans un Dialogue entre un Orthodoxe & un Eteredoxe, que ce Pere a placé un morceau de controverſe auſſi ſingulier. Je le traduirai mot à mot. „*L'Orthodoxe dit;* que l'eſſence du Pere, du Fils, & „du S. Eſprit eſt la même. ὁμοούσιον εἶναι πατέρα καὶ „υἱὸν καὶ ἅγιον πνεῦμα. Eandem eſſe eſſentiam Patris, „Filii & Spiritus Sancti. *L'Eterodoxe repond;* Vous „voulez dire, que le Pere, le Fils, & le S. Eſprit ſont „comme le vin mêlé. Θέλεις ἓν εἶπεῖν, ὅτι ὥσπερ κοινὸν

„τοῦ

„τος οἶνος κεραστεὶς, ἅτως ἐστὶ πατὴρ, υἱὸς, καὶ ἅγιον πνεῦ-„μα. Vis igitur dicere Patrem, Filium, & Spiritum „Sanctum esse instar vini conditi misti. *L'Orthodoxe „replique:* Est-ce que vous ignorés ce que vous affirmés? „Οὐδὲ οἶδας ὅτι σὺ τοῦτο λέγεις. An ignoras te hoc „affirmare. *L'Etérodoxe dit;* comment donc? πῶς? *quo „modo?* Parceque, *repond l'Orthodoxe*, vous dites que „la nature du Pere est une, celle du Fils une autre, „& celle du S. Esprit une autre: comme la nature „du vin est une, celle du miel est une autre, & „celle du poivre est une autre. Nous au contraire, „nous disons, que si le Pere est un vin rejouissant le „cœur, le Fils est aussi un vin rejouissant le cœur, & „le S. Esprit de même un vin rejouissant le cœur, & „surpassant tout autant, que le Pere, la douceur du „miel. C'est donc vous autres qui faites le Pere, le „Fils & le S. Esprit semblables au vin mêlé, puis-„que vous enseignés que leurs natures sont différentes." Ὅτι ἄλλην φύσιν λέγεις τῷ πατρὸς, καὶ ἄλλην τῷ υἱῷ, καὶ ἄλλην τῷ ἁγίᾳ πνεύματος ὡς οἶνε, καὶ μέλιτος, καὶ πεπέρεως. Ἡμεῖς δὲ λέγομεν, ἐὰν ἡ ὁ πατὴρ οἶνος εὐφραίνων καρδίαν, καὶ ὁ υἱὸς οἶνος εὐφραίνων καρδίαν, καὶ τὸ πνεῦμα οἶνος εὐφραίνων καρδίαν ἐστὶν, ἢ ὁ πατὴρ ὑπὲρ μέλι καὶ κήριον. Ὑμεῖς ἄρα, καὶ οὐχ' ἡμεῖς, κονδίτῳ παρεβάλλετε τὸν πατέρα, καὶ υἱὸν, καὶ τὸ ἅγιον πνεῦμα, οἱ ἀνομοίας τὰς φύσεις εἰσηγέμενοι. *Quia aliam naturam dicis Patris, & aliam Filii, & aliam Spiritus Sancti: ut vini, & mellis, & piperis; nos vero dicimus, si pater est vinum lætificans cor, etiam filius vinum lætificans cor, & spiritus vinum lætificans cor, quatenus Pater dulcedine superat mel & favum. Vos igitur, non nos, condito similem dixistis Patrem, Filium, & Spiritum Sanctum, ut qui dissimiles naturas esse docetis.* Athanas. Dial. I. de S. Trinitate sub finem. Tom. 2. p. 183.

Qu'auroient dit les incredules du Siècle passé, & que diroient ceux d'aujourdhui, si les *Bossuet*, les *Claude*, & les *Arnaud* avoient traité la controverse de cette maniere, qui surement ne peut être que du goût des marchands de vin, des vendeurs de miel & de poivre, qui seroient bien aises de voir leur profession devenir nécessaire, pour expliquer les plus augustes misteres de la Religion?

Les Peres, en général, ont encore eu dans leurs disputes un autre défaut considérable. Les raisons leur manquoient elles? ils inventoient des histoires, qui très souvent ressembloient à nos contes des Fées; & ils n'avoient point de honte, de vouloir se servir de semblables fables pour établir leurs opinions. Falloit-il prouver, que la lecture de *Ciceron* & de *Virgile* étoit criminelle, & qu'une femme ne devoit pas s'en occuper? *S. Jerome* trouvoit d'abord une histoire, pour autoriser un sentiment aussi extraordinaire, & il étoit le heros de la fable. „Qu'a de commun, *écrit ce Pere „à Eustochie*, Horace avec le Pseautier, Virgile avec les „Evangiles, Ciceron avec les Apotres? Votre frere ne „sera-t-il pas scandalisé, s'il vous voit au milieu du „paganisme? . . . . . Nous ne devons pas boire à la „fois le Calice du Seigneur, & la coupe des Demons. „Je vous rapporterai à ce sujet une histoire malheu„reuse, qui m'est arrivée. Il y a plusieurs années, „qu'après avoir abandonné ma maison, mes parens, ma „sœur, mes amis, pour le Roiaume des Cieux; & ce „qui est plus difficile, toutes sortes de nourriture déli„cate, je vins me retirer à Jerusalem, pour y vivre „dans la pénitence. Je ne pouvois me passer de la „Bibliotheque, que j'avois autrefois formée à Rome, „ainsi je jeunois après avoir lu Ciceron: & après avoir „passé les nuits dans les veilles & dans les larmes,

„pour

„pour obtenir le pardon de mes pêchés paſſés, je li-
„ſois Plaute; lorsque de la lecture de ce poete, je
„paſſois à celle des Prophetes, cette derniere me pa-
„roiſſoit dure & déſagréable. Et parceque mes yeux
„aveuglés ne voioient pas la lumiere, je croiois que
„c'étoit la faute du Soleil. Pendant que le ſerpent me
„trompoit ainſi, je devins malade: une fievre dange-
„reuſe me reduiſit à l'extremité; je n'avois presque
„plus que la peau collée ſur les os: on préparoit déja
„mes funerailles, ma chaleur vitale étoit éteinte; & à
„peine reſtoit-il, dans la circulation du ſang, un foi-
„ble mouvement vers le cœur. Dans cet état je fus
„ſoudain transporté en eſprit au jugement de Dieu.
„j'apperçus une ſi grande clarté, & une ſi grande lu-
„miere, dans ceux qui ſe trouvoient preſens à ce juge-
„ment, que m'étant proſterné à terre, je n'oſois pas
„lever la tête. Je fus d'abord interrogé ſur ma reli-
„gion. Je repondis, que j'étois Chretien; mais celui
„qui préſidoit au jugement me dit: vous mentés, vous
„êtes Ciceronien, & non pas chretien. A ce diſcours je
„fus penetré de crainte, & au milieu des coups, que je
„recevois (car le juge avoit ordonné de me battre avec
„des verges), j'étois plus tourmenté par les reproches
„de ma conſcience, que par le ſupplice que je rece-
„vois. Je me reſſouvins de ce verſet: *qui vous louera*
„*dans l'enfer?* & je m'écriai; Seigneur, aiés pitié de
„moi! ma voix reſonnoit au milieu du bruit des
„coups de fouet. Cependant ceux qui étoient preſents
„ſe jetterent aux genoux du juge qui préſidoit, &
„demanderent pardon pour moi, rejettant ma faute ſur
„ma jeuneſſe. Alors, dans un ſi grand & ſi doulou-
„reux embarras, je dis: Seigneur! ſi jamais je lis à
„l'avenir des livres profanes, je ſerai coupable de vous
„avoir manqué de parole. A cette promeſſe aiant été

„délivré, j'ouvre les yeux remplis de larmes, de sorte „que je convainquis, par ma douleur, les plus incre„dules de la verité de ce qui venoit de m'arriver. Au „reste mon malheur n'étoit point un vain songe, c'é„toit une réalité : j'en atteste le tribunal où je fus cité, „le juge qui me condamna, les plaies, & les marques „livides que j'eus après mon sommeil. Je ne lus plus „dans la suite, que les Livres Saints avec autant d'em„pressement, que j'avois lu auparavant les prophanes." *Quid facit cum Psalterio Horatius? cum Evangeliis Maro? cum Apostolo Cicero? Nonne scandalizatur frater, si te viderit in idolis recumbentem?* , ... *Simul bibere non debemus calicem Christi, & calicem dæmoniorum. Referam tibi meæ infelicitatis historiam. Quum ante annos plurimos domo, parentibus, sorore, cognatis, & quod his difficilius est, consuetudine lautioris cibi, propter cœlorum me regna castrassem, & Jerosolymam militaturus pergerem, Bibliotheca, quam mihi Romæ summo studio ac labore confeceram, carere non poteram. Itaque miser ego lecturus Tullium, jejunabam. Post nocturnas crebras vigilias, post lachrimas, quas mihi præteritorum recordatio peccatorum ex imis visceribus eruebat, Plautus sumebatur in manus. Si quando in memet reversus, Prophetas legere cœpissem; sermo horrebat inculcus. Et quia lumen cœcis oculis non videbam, non oculorum putabam culpam esse, sed solis. Dum ita me antiquus serpens illuderet, in media ferme quadragesima medullis infusa febris, corpus invasit exhaustum: & sine ulla requie (quod dictu quoque incredibile sit) sic infelicia membra depasta est, ut ossibus vix hærerem. Interim parantur exequiæ, & vitalis animæ calor, toto frigescente jam corpore, in solo tantum tepente pectusculo palpitabat: quum subito raptus in spiritu, ad tribunal judicis pertrahor; ubi tantum luminis, & tantum erat ex circumstantium claritate fulgoris, ut projectus*

in

in terram, ſurſum aſpicere non auderem. Interrogatus de conditione, Chriſtianam me eſſe reſpondi. Et ille qui præſidebat : Mentiris, ait, Ciceronianus es, non Chriſtianus. Ubi enim theſaurus tuus, ibi & cor tuum. *Illico obmutui, & inter verbera (nam cædi me juſſerat) conſcientiæ magis igne torquebar, illum mecum verſiculum reputans.* In inferno autem quis confitebitur tibi ? *Clamare autem cœpi & ejulans dicere : Miſerere mei, Domine, miſerere mei. Hæc vox inter flagella reſonabat. Tandem ad præſidentis genua provoluti qui adſtiterant, precabantur ut veniam tribueret adoleſcentiæ, & errori locum pœnitentiæ commodaret ; exacturus deinde cruciatum, ſi gentilium litterarum libros aliquando legiſſem. Ego qui in tanto conſtrictus articulo, vellem etiam majora promittere, dejerare cœpi, & nomen ejus obteſtans, dicere : Domine, ſi unquam habuero codices ſæculares, ſi legero, te negavi. In hæc ſacramenti verba dimiſſus, revertor ad ſuperos ; mirantibus cunctis, oculos aperio, tanto lachrymarum imbre perfuſos, ut etiam incredulis fidem facerem ex dolore. Nec vero ſopor ille fuerat, aut vana ſomnia, quibus ſæpe deludimur. Teſtis eſt tribunal illud, ante quod jacui ; teſtis judicium triſte, quod timui : ita mihi nunquam contingat in talem incidere quæſtionem : liventes habuiſſe ſcapulas, plagas ſenſiſſe poſt ſomnum, & tanto dehinc ſtudio divina legiſſe, quanto non ante mortalia legeram.* Hieronim. Epiſt. 18. ad Euſtochium de cuſtodia virginitatis. Opp. Tom. IV. P. II. p. 42.

Si *S. Jerome* a jamais été fouetté par les anges, ce n'eſt pas ſurement pour avoir lu *Ciceron* & *Virgile*, mais c'eſt pour avoir debité une hiſtoire auſſi puerile, & qui expoſe la Religion, & les Peres de l'Egliſe, à la plaiſanterie des incrédules. La lecture de *Ciceron* & de *Virgile* ne deplait point à Dieu, puiſque les Peres du Concile de *Trente* ont permis expreſſement celle de

tous les auteurs grecs & latins. *Fra-Paolo* ni *Pallavicini* ne nous apprennent pas cependant, qu'aucun de ces Evêques ait assuié la moindre correction des anges, qui fouetterent *S. Jerome*, au point qu'il en conserva longtems les marques.

Le même *S. Jerome* vouloit-il condamner les courses de Char dans le Cirque, & rendre ces jeux criminels; l'enfer venoit d'abord à son secours, & il inventoit un petit conte. „Un conducteur de char, *dit* „*ce Pere*, fut renversé par le demon, il devint tout roi„de, en sorte qu'il ne pouvoit remuer ni pieds ni mains, „& qu'il lui étoit impossible de donner aucun mouve„ment à sa tête. On le porta dans son lit à S. Hila„rion, n'aiant que le seul usage de la langue, dont il „se servoit pour prier le Saint; qui lui dit, qu'il ne le „gueriroit pas qu'il ne crut auparavant en Jesus-Christ, „& qu'il ne promit de renoncer à son metier. Ayant „repondu qu'il croioit en Jesus-Christ, & qu'il aban„donneroit son ancienne profession, il recouvra la san„té, & il sentit plus de joie de la guerison de son „ame, que de celle de son corps." *Auriga quoque Gazensis in curru percussus à dæmone, totus obriguit; ita ut nec manum agitare, nec cervicem posset reflectere. Delatus ergo in lecto, quum solam linguam moveret ad preces, audit non prius posse sanari, quam crederet in Jesum; & se sponderet arti pristinæ renunciaturum. Credidit, spopondit, sanatus est: magisque de animæ, quam de corporis salute exultavit.* D. Hieronim. in Vita S. Hilarion. Opp. T. IV. P. II. p. 19.

Pour établir la realité des effets des Talismans, des signes, des paroles magiques, effets purement imaginaires, dont les plus superstitieux, & jusques aux vieilles femmes se moquent aujourdhui, *S. Jerome* avoit dabord un miracle tout prêt. „Un jeune homme, *dit*-

„*il*,

„*il*, voiſin d'une vierge, conſacrée à Dieu, périſſoit „d'amour pour elle, n'aiant pu en rien obtenir par les „jeux, par les flateries, & par toutes les choſes qui „ſont les commencemens de la perte de la virginité: „il partit pour Memphis, afin de trouver dans cette „ville un ſecours dans la magie, qui le rendit vainqueur „de la vierge qu'il aimoit. Après avoir été inſtruit „par les prêtres du Dieu Eſculape, qui ne guerit pas „les ames, mais qui les perd, il revint l'eſprit rem- „pli du deſir d'accomplir ſon crime. Il mit & cacha, „ſous le ſeuil de la porte de ſa maitreſſe, des carac- „teres, contenans des paroles magiques, & des figu- „res gravées, ſur une lame d'airain de Chypre. Sur „le champ la vierge entra en fureur, ſes cheveux ſe „heriſſerent, elle grinçoit des dents, elle appelloit le „jeune homme par ſon nom. Les parens la conduiſi- „rent à Hilarion, dans ſon monaſtere, & la lui livre- „rent. D'abord le demon ſe mit à hurler, & avoua „confidemment, qu'on lui avoit fait violence. J'ai été „conduit par force, diſoit-il, combien me trouvois je „tranquile & heureux à Memphis, où je trompois les „hommes par des ſonges & des illuſions! Quels ſont „les ſupplices, & les tourments que je ſouffre! vous „me forcés de m'en aller, & je ſuis retenu, par les „enchantemens magiques, qui ſont ſous la porte. Je „ne ſortirai pas, avant que le jeune homme, qui me „retient, ne m'ordonne de partir. Alors Hilarion lui „dit: la force qui t'empêche de ſortir eſt grande, te „tenant attaché par le charme, qui eſt ſous la porte. „Mais pourquoi as-tu oſé entrer dans le corps d'une „vierge, conſacrée à Dieu? Pour conſerver, repondit „le Demon, cette vierge. Pour la conſerver! repliqua „Hilarion, toi qui es un traitre, & un ſeducteur. „Pourquoi n'es-tu pas plutôt entré dans le corps de

„celui qui t'envoioit? Comment aurois-je pû, reprit „le Demon, me placer dans ſon corps, puiſque mon „Collegue le Demon de l'amour y étoit déja. Cepen„dant le vieillard Hilarion ne voulut point, avant d'a„voir gueri la vierge, ou le jeune homme, faire en„lever les charmes magiques, qui étoient ſous la por„te, de peur qu'il ne parut, que le Demon ne s'étoit „retiré, que par la deſtruction de l'enchantement ma„gique. Hilarion aſſuroit, que les diables étoient trom„peurs, & fort habiles à feindre, il rendit donc da„bord la ſanté à la vierge, enſuite il lui reprocha, „qu'elle devoit avoir commis quelque faute, qui avoit „donné le pouvoir au Demon d'entrer dans ſon corps.“ *De eodem Gazenſis emporii oppido, virginem Dei vicinus juvenis deperibat. Qui quum frequenter tactu, jocis, nutibus, ſibilis, & cæteris hujusmodi, quæ ſolent morituræ virginitatis eſſe principia, nihil profeciſſet, perrexit Memphim, ut confeſſo vulnere ſuo, magicis artibus rediret armatus ad virginem. Igitur poſt annum, doctus ab Æſculapii vatibus, non remedianti animæ ſed perdenti, venit præſumtum animo ſtuprum geſtiens, & ſubter limen domus puellæ portenta quædam verborum, & portentoſas figuras ſculptas in æris Cyprii lamina, defodit. Illico inſanire virgo, & amictu capitis abjecto, rotare crinem, ſtridere dentibus, inclamare nomen adoleſcentis. Magnitudo quippe amoris ſe in furorem verterat. Perducta ergo a parentibus ad monaſterium, ſeni traditur: ululante ſtatim & confitente Demone, vim paſſimi, invitus abductus ſum: quam bene Memphi ſagittis homines delabebam! O cruces! o tormenta quæ patior! Exire me cogit, & ligatus ſubter limen teneor. Non exeo, niſi me adoleſcens qui tenet, dimiſerit. Tunc ſenex: grandis, ait, fortitudo tua, qui licio & lamina ſtrictus teneris. Dic, quare auſus es ingredi puellam Dei? ut ſervarem, inquit, eam virginem.*

Tu

Tu ſervares proditor caſtitatis? Cur non potius in eum qui te mittebat es ingreſſus? Ut quid, reſpondit, intrarem in eum, qui habebat collegam meum amoris dæmonem? Noluit autem ſanctus antequam purgaret virginem, vel adoleſcentem, ſigna jubere perquiri: ne aut ſolitis incantationibus receſſiſſe dæmon videretur, aut ipſe ſermoni ejus accommodaſſe fidem: aſſerens fallaces eſſe dæmones, & ad ſimulandum eſſe callidos; & magis reddita ſanitate increpuit virginem, cur feciſſet talia, per quæ dæmon intrare potuiſſet. id. ib. pag. 80.

Les Peres de l'Egliſe, qui ſuccéderent à *S. Jerome*, ne furent pas plus retenus que lui, ſur les hiſtoires fabuleuſes: & lorsqu'ils voulurent établir une opinion, le Ciel & l'enfer devinrent à leur diſpoſition. *S. Damaſcene* ſoutenoit-il le culte des images, il écrivoit en même tems un gros ouvrage, rempli de miracles, plus ridicules que les contes de l'*Arioſte*. Contentons nous d'en placer un, par le quel on pourra juger des autres. „Un ſolitaire, *dit ce Pere*, étoit ſou„vent tenté par le Demon. Un jour, qu'il en étoit „preſſé exceſſivement, il ſe mit à pleurer; enſuite s'a„dreſſant au Demon, il lui dit: Juſques à quand me „perſécuteras-tu? ne te laſſeras-tu jamais de me pour„ſuivre ſans ceſſe? Alors le Demon ſe rendant viſible „aux yeux du ſolitaire, lui dit: Promets moi, que „tu ne revéleras jamais ce que je te dirai, & je ne „chercherai plus à te ſéduire. Le ſolitaire promit, au „nom du Seigneur, qui reſide dans les Cieux, qu'il „garderoit le ſecret. Alors le Demon lui-dit, prens „garde de n'adorer jamais cette image, & je te laiſ„serai tranquile. Or cette image étoit celle de la bien„heureuſe Vierge Marie, Mere de Dieu, tenant entre „ſes bras nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt.“ *Dicebat Abbas Theodorus Æliotes, quemdam inclusum in monte fuisse oli-*

varum apprime concertatorem ſpiritualem. Hunc ſpiritus nequitiæ & fornicationis oppugnabat. Die igitur quodam cum peracri ſimulo eum perurgeret, dequeri cœpit & in lamenta prorumpere. Denique dicit Dæmoni : Quousque tandem ab infeſtando me nihil remittis ? vel deinceps hinc a me faceſſito. Ad hanc usque ætatem mecum conſenuiſti. Ob oculos illi ſe Dæmon exhibet viſendum & conſpicuum, reſpondens : Jura tu mihi, quod tibi ſum dicturus nemini eſſe exprompturum, nec te impoſterum oppugnabo. Juravit ei ſenex per eum qui in altiſſimis habitat, nemini ſe arcanum ejus revelaturum, quodcumque dixeris mihi. Tunc Dæmon ait : cave hanc adores imaginem, nec te jam oppugnabo. Juravit ei ſenex. Habebat ea imago effigiem Reginæ noſtræ, Sanctæ Mariæ Deiparæ, Dominum noſtrum Jeſum Chriſtum bajulantis. „S. Joh. Damaſcen. „Lib. I. Apologet. pro venerat. Sanctar. Imag. pag. 26. „Edit. Paris. ap. Guillel. Guillard. Anno 1555."

Lorsque les hiſtoires les plus romanesques ne ſuffiſoient pas, pour autoriſer leurs ſentimens, les Peres plaçoient des paſſages dans pluſieurs livres, qui ne ſe trouvoient pas dans les veritables originaux de ces mêmes livres. C'eſt ainſi que *S. Jerome*, au commencement, ſe contenta de dire, que *Joſeph* avoit écrit, dans ſon hiſtoire, que Jeſus avoit été ſuivi par pluſieus disciples, qui avoient cru qu'il étoit le Chriſt. *Plurimos quoque tam de Judæis quam de gentibus habuit Sectatores, & credebatur eſſe Chriſtus.* „D. Hieronim. Lib. de „Script. eccleſiaſt. art. Joſeph." *S. Jerome* n'avoit point oſé dire, comme l'avoit déja fait *Euſebe*, que *Joſeph* avoit reconnu purement & ſimplement, que Jeſus étoit le Chriſt, ὁ Χριστὸς ἅτος ἦν, *Chriſtus plane hic fuit.* Il voioit bien, que la fraude d'*Euſebe* étoit trop viſible. En effet il n'y avoit rien de ſi ridicule, que de dire, que *Joſeph* avoit reconnu, dans ſes écrits, que le Meſſie

étoit

étoit arrivé, qu'il avoit rendu ce temoignage autentique à Jeſus Chriſt ; & cependant qu'il avoit dédaigné de ſe faire chretien. Une telle conduite n'eſt admiſſible, que dans la perſonne d'un inſenſé, ou d'un homme obſedé d'une legion de Demons. La fraude de *S. Jerome* étoit plus naturelle ; car un auteur proteſtant pourroit fort bien écrire, en parlant du Diacre *Paris ;* beaucoup de gens croioient qu'il étoit ſaint. *Credebatur eſſe ſanctus.* A preſent, ni dans deux-cens ans d'ici, on ne trouveroit pas ces expreſſions extraordinaires, quoique l'Ecrivain proteſtant eut du regarder le Diacre & ſes Sectateurs comme des Viſionaires.

L'adouciſſement de *S. Jerome* n'empeche pas, que l'on ne voie, que tout ce paſſage a été ajouté au texte de *Joſeph*, dans le quel il vient à propos de rien, & où il eſt placé comme un hors d'œuvre. Mais, dira-t-on, les Livres de *Joſeph* étant placés dans toutes les Bibliotheques, *Euſebe* n'auroit oſé les altérer en les citant. Pourquoi n'auroit-il pas oſé faire, ce que tant d'auteurs anciens & modernes ont fait ſi hardiment ? d'ailleurs, il faut que lui, ou *S. Jerome* aient alteré le paſſage, car l'un fait dire à *Joſeph*, *Jeſus etoit veritablement le Chriſt ;* & l'autre lui fait écrire, que *quelques gens croioient qu'il étoit le Chriſt.* Qui ne voit, dans ces deux textes, une différence totale ? *Euſebe* franchit le pas, & *S. Jerome* eſt retenu par un reſte de bienſéance, qui ne lui permet pas de recevoir entierement, comme autentique, un paſſage, qu'il connoiſſoit n'être pas de *Joſeph.* Pluſieurs Ecrivains, qui vinrent après *S. Jerome*, n'eurent point la même retenue, & marcherent ſur les traces d'*Euſebe.* Nous avons vu dans ces derniers tems, le Jeſuite *Petau*, falſifier de nouveau ce même paſſage de *Joſeph.* Il eſt vrai, qu'un habile homme, dans des notes qu'il a faites ſur l'ouvra-

ge

ge de cet Hiſtorien grec, le lui a reproché avec beaucoup de politeſſe. „Ce temoignage de Joſeph, *dit-il*, „ſe trouve dans l'ouvrage du Pere Petau, mais il eſt „augmenté par une fraude pieuſe.“ *Idem hoc teſtimonium legitur in Codice Petavii, ſed auctum pia fraude.* Flav. Joſeph. antiq. L. LXVIII. cap. 3. not. x. ſub fin.

Parmi les modernes, qui par un zele déplacé ont falſifié les auteurs anciens, je n'en connois pas qui l'aient fait avec plus d'indécence, que le Préſident *Couſſin*; il a, dans ſa traduction de l'hiſtoire de *Zozime*, pour ſauver la reputation de *Conſtantin*, rendu un paſſage de cet hiſtorien de maniere, qu'il lui fait non ſeulement dire tout le contraire de ce qu'il a dit, mais qu'il le fait encore parler comme un homme privé du ſens commun, diſant tout à coup, dans un parentheſe, du mal d'une perſonne, qu'il loue avant & après cette parentheſe. Outre cette premiere infidelité, ce même Préſident laiſſe la moitié de cet endroit, ſans le traduire, & le défigure entierement. Je rendrai d'abord mot à mot ce que dit *Zozime*: je rapporterai après cela le texte original de cet hiſtorien. Les lecteurs pourront verifier la fidélité de ma traduction. Je citerai enſuite celle de Mr. *Couſſin*, & l'on verra s'il eſt permis de pouſſer auſſi loin la mauvaiſe foi, & le fanatiſme, qu'il l'a fait; car on ne ſauroit rejetter ſur l'ignorance la faute de Mr. le Préſident *Couſſin*, qui ſavoit fort bien le grec.

„Conſtantin, *dit Zozime*, aiant aſſiegé Licinius, ſon „beau-frere, dans Nicomedie; celui-ci voiant que ſes „affaires étoient déſeſperées, & qu'il ne lui reſtoit plus „aſſés de troupes, pour pouvoir ſe deffendre, ſortit de „la ville, & fut trouver Conſtantin, en qualité de ſup„pliant; il ſe depouilla de la pourpre, l'appella ſon „Empereur, & ſon Seigneur, & lui demanda pardon „de ce qui s'étoit paſſé autrefois. Conſtantin avoit juré à

„ſa

„ſa ſœur de ne plus attenter à la vie de ſon mari : „ſur ce ſerment Licinius croioit ſa vie aſſurée. Il fut „donc relegué à Theſſalonique, pour y vivre tranquille„ment & en ſureté ; mais peu de tems après, Conſtan„tin, violant ſon ſerment, ainſi qu'il étoit en uſage de „le faire, Licinius fut étranglé par ſon ordre. Conſtan„tin étant devenu le ſeul maitre de l'Empire, ne prit „plus aucune meſure, pour cacher ſon mauvais natu„rel, mais contentant toutes ſes paſſions, il agit dans „tout ce qu'il fit avec une tirannie outrée." Κωνσταντῖνος δὲ τὸν Λικίνιον ἤδη ἐν τῇ Νικομηδείᾳ πολιορκοῦντος, ἀπογνοὺς ταῖς ἐλπίσιν, ἐπισάμενός τε ὡς ἐδεμίᾳ δυνάμει ἐσῃ αὐτῷ πρὸς μάχην ἀρκέσα, τῆς πόλεως προελθών, ἱκέτης τῷ Κωνσταντίνῳ καθίσταται, καὶ τὴν ἀλεξιγίδα προσαγαγὼν βασιλίᾳ τε καὶ δεσπότην ἐβόα, συγγνώμην ἐπὶ τοῖς πεπλημμένοις αἰτῶν. Ἐπαῖρει γὰρ ὡς βιώσεται, τῆς αὐτοῦ γαμετῆς ὅρκοις ἐπὶ τοῦτο παρὰ Κωνσταντίνου λαβούσης· ὁ δὲ Κωνσταντῖνος Μαρτινιανὸν μὲν παρεδίδου τοῖς δορυφόροις ἐπὶ θανάτῳ, Λικίνιον δὲ εἰς τὴν Θεσσαλονίκην, ὡς βιωτόμενον αὐτοῦ σὺν ἀσφαλείᾳ, μετ' ὀλίγον τοὺς ὅρκους πατήσας (ἦν γὰρ τοῦτο αὐτῷ σύνηθες) ἀγχόνῃ τοῦ ζῆν αὐτὸν ἀφαιρεῖται. Περισάσης δὲ τῆς πάσης εἰς μόνον Κωνσταντῖνον ἀρχῆς, ἐκέτι τὴν κατὰ φύσιν ἐνοῦσαν αὐτῷ κακοήθειαν ἔκρυπτεν, ἀλλὰ ἐνεδίδου τῷ κατ' ἐξουσίαν ἅπαντα πράττειν. *Quum autem Conſtantinus etiam Nicomediæ Licinium obſideret, rebus ille deſperatis, quod etiam ſciret nullas ſibi reſtare juſtas & ſatis amplas ad dimicandum copias ; egreſſus urbe ſupplex Conſtantino factus eſt, & adlata purpura, imperatorem ac dominum clamabat, veniamque præteritorum poſcebat. Nam vitam ſibi certo pollicebatur, cujus nomine juſjurandum uxori ejus à Conſtantino præſtitum fuerat. Martinianum Conſtantinus ſatellitibus ſuis occidendum tradidit, Licinnio Theſſalonicam ablegato, velut ibi ſecure victuro : neque mul-*

multo post ei, violata jurisjurandi religione (quod quidem Constantino non insolens erat) laqueo vitam ademit. Postcaquam universum imperium ad unius Constantini potestatem rediisset, non jam amplius insitam a natura malitiam tegebat: sed indulgens animi libidini, omnia pro imperio agebat. Zosimi Histor. L. II. c. 28.

Voions actuellement la traduction de Mr. *Cousin*: „Licine étant assiegé dans Nicomedie par Constantin, & „désesperant de retablir ses affaires, parcequ'il n'avoit „plus de troupes, mit sa robe imperiale à ses pieds, „& le pria d'oublier le passé, & de lui sauver sa vie, „comme il l'avoit juré à sa femme. Constantin livra „Martinien à ses gardes, pour l'executer à mort, & en„voia Licinius à Thessalonique, pour y vivre en sureté. „Mais Licinius, selon sa coutume, viola bientôt après „ses sermens, & fut étranglé." Comment un homme peut-il être assés fanatique, pour oser tronquer, & corrompre aussi fortement un auteur, qui est aujourdhui entre les mains de tous les gens de Lettres? Peut-on rien voir de plus clair que le texte de *Zosime* & de plus précis? Λικίνιον δὲ εἰς τὴν Θεσσαλονίκην ὡς βιωσόμενον αὐτόθι σὺν ἀσφαλείᾳ, μετὰ πολὺ τοὺς ὅρκους πατήσας (ἦν γὰρ τοῦτο αὐτῷ σύνηθες) ἀγχόνῃ τοῦ ζῆν ἀφαιρεῖται. Dans toutes les traductions latines ce passage est rendu fidélement, & dans celle du fameux *Leuclavius*, qui est la plus estimée, il est traduit mot à mot. *Neque multo post ei violata jurisjurandi religione, quod quidem Constantino non insolens erat, laqueo vitam ademit.* Dans quels travers l'esprit de fanatisme, & le desir de servir la bonne cause, même aux depends de la verité, ne peuvent-ils pas entrainer! Je remarquerai, que la dissimulation de Mr. *Cousin*, en défigurant le texte de *Zosime*, étoit la chose la plus inutile. Tous les meilleurs historiens se sont re-

recriés, sur le manque de bonne foi de *Constantin* envers *Licinius*. *Eutrope* remarque non seulement la perfidie, dont *Constantin* usa à l'égard de son beau-frere, mais encore toutes les mauvaises manoeuvres, qu'il employa pour le priver de l'Empire, & pour l'engager à en venir à une guerre. „Constantin, *dit cet Historien*, „homme entreprenant, & qui s'efforcoit d'executer tout „ce qu'il avoit resolu de faire, voulant s'emparer de „l'Empire, déclara la guerre à Licinius quoiqu'il fut „son ami & son parent ; car il avoit épousé Constantia „sa sœur . . . . . Enfin, après avoir vaincu Licinius au„près de Nicomedie, il le fit tuer à Thessalonique, „contre la foi des sermens. " *Constantinus tamen vir ingens, & omnia efficere nitens quæ animo præparasset, simul principatum totius orbis affectans, Licinio bellum intulit : quamvis necessitudo illi & affinitas cum eo esset ; nam soror ejus Constantia nupta Licinio erat . . . . . Postremo Licinius navali & terrestri prælio victus apud Nicomediam se dedidit : & contra religionem sacramenti Thessalonicæ privatus occisus est.* Eutrop. Hist. Rom.

Les auteurs ecclesiastiques se réunissent, avec les autres Ecrivains, & portent également temoignage, dans cette occasion, contre la mauvaise foi de *Constantin*. *S. Jerome*, en interpretant la Chronique d'*Eusèbe*, n'a pas craint de dire : „Licinius, étant devenu particu„lier, fut tué à Thessalonique, contre la foi du ser„ment." *Licinius Thessalonicæ contra jus sacrum sacramenti privatus occiditur.* Mais pourquoi *Constantin* se seroit-il fait un scrupule de faire mourir son beau-frere, lui qui fit perir son fils par rapport à sa femme ; & qui pour complaire à sa mere *Helene* fit donner la mort à cette même femme ? *At Constantinus, obtento toto romano imperio mira bellorum felicitate regimine, Fausta conjuge, ut putant, suggerente, Crispum filium necari jubet.*

De

Dehinc Fauſtam uxorem ſuam in balneas ardentes conjectam interemit; cum eum mater Helena dolore nimio nepotis increparet. Aurel. Victor. Epitom. p. 130.

Zozime, *Eutrope*, *Artenius*, *Zonare*, *Oroſe* parlent de ces parricides affreux, & ne les diſſimulent pas. *Suidas*, qui vivoit dans un ſiècle où la ſuperſtition triomphoit, & où l'on croioit, que c'étoit une action pieuſe de diſſimuler, & de cacher les crimes des premiers Empereurs chretiens, n'a pas oſé paſſer ceux de *Conſtantin* ſous ſilence. Il ſe contente de dire, qu'il eſt douteux, ſi cet Empereur commit ces crimes avant ou après ſon bapteme. Κρίσπος δὲ, ὄνομα τῷ υἱῷ Κωνσταντίνου τοῦ μεγάλου, ὃν κατακτείνει ἄκριτον, ἤδη τῆς τῶ Καίσαρος ἀξιωθέντα τιμῆς, εἰς ὑποψίαν ἐλθόντα τῇ Φαύστῃ μητρυιᾷ συνεῖναι, τῇ τῆς φύσεως δεσμᾷ μηδένα λόγον ποιησαμένος· τῆς δὲ Κωνσταντίνα μητρὸς Ἑλένης ἐπὶ τηλικούτῳ πάθει δυσχεραινούσης, παραμυθούμενος αὐτὴν ὥσπερ ὁ Κωνσταντῖνος, κακῷ τὸ κακὸν ἰάσατο μείζονι. βαλάνειον γὰρ ὑπὲρ τὸ μέτρον ἐκπυρώσας, τούτῳ τὴν Φαῦσταν ἐναποθέμενος, ἐξήγαγε νεκράν· Ζητητέον δὲ εἰ μετὰ τὸ βαπτισθῆναι ἐποίησε. *Criſpus autem, nomen filii Conſtantini Magni: quem indicta cauſa occidit, jam Cæſaris dignitate præditum, ob ſuſpicionem conſuetudinis cum Fauſta noverca: legis naturalis nulla habita ratione. Quem tantum caſum matrem Helenam ægre ferentem, ut conſolaretur ſcilicet Conſtantinus, malum malo majore eſt medicatus. Balneo enim ſupra modum calefacto, Fauſtam in eo collocavit, eduxit mortuam. Quærendum autem, num poſt baptiſmum hoc fecerit.* Suidas in art. Conſtantini.

La cruauté de *Conſtantin* fut égale, dans tous les tems de ſa vie. Il ne ſe contenta pas de faire mourir *Criſpus* ſon fils, *Fauſta* ſon épouſe; il fit auſſi périr ſon neveu, Prince d'un excellent naturel, & d'une grande eſpérance, & il ôta la vie à un grand nombre de

de ſes amis. Voici ce que dit *Eutrope. Primum neceſſitudines perſecutus, egregium virum & ſororis filium, commodæ indolis juvenem interfecit, mox uxorem, poſt numeroſos amicos.* Eutrop. Hiſt. pag. 150.

Je ne ſais pas pourquoi quelques Peres de l'Egliſe, venus après *Conſtantin*, & presque tous les hiſtoriens de ces derniers siècles, manquant à la verité & cherchant à falſifier l'hiſtoire, ſe ſont efforcés de vouloir faire paſſer *Conſtantin* pour un bon & vertueux Prince, lorsqu'il eſt évident, qu'il a été un des plus mauvais, & des plus criminels, qu'il y ait eu. Ils ont penſé apparemment qu'il importoit à la religion, que les hommes cruſſent, que le premier Prince, qui l'avoit profeſſée, avoit été vertueux; mais en cela ils ont été dans un très grande erreur: car outre que pour faire un bien, il n'eſt jamais permis de mentir, la verité de la religion ne dépend aucunement des mœurs ou du caractere des premiers Princes qui l'ont embraſſée. Dieu peut ſe ſervir, lorsqu'il lui plait, des plus mauvais ſujets, pour opérer les plus grandes & les plus ſaintes choſes; c'eſt ainſi que *Judas* devint un inſtrument néceſſaire au ſalut du genre humain; il falloit, quoiqu'au nombre des Apôtres, qu'il fut méchant & traitre à ſon divin Maitre, *ſcriptum enim erat ut perderetur ille:* „Il étoit écrit qu'il ſeroit perdu.“ Ce n'eſt pas aux foibles mortels, à vouloir penetrer les profondeurs de Dieu. Il pouvoit choiſir, parmi ſes Apôtres, des gens ſavans, qui auroient paru bien plus propres que de pauvres pecheurs à inſtruire & à éclairer l'eſprit des hommes. Cependant ces pecheurs ont fait plus, que n'auroient pu faire les plus grands philoſophes. *S. Jerome*, dans ſon Commentaire ſur l'Epitre aux Galates, n'a-t-il pas eu raiſon de dire? „Qui „eſt-ce qui lit aujourdhui Ariſtote? combien y a-t-il

„de gens qui connoiſſent Platon, & ſes ouvrages? „quelques perſonnes oiſeuſes les ont dans leur Biblio„theque, mais l'Univers entier parle de nos groſſiers „pecheurs, & leur nom eſt repandu avec gloire dans „tout le monde.“ *Quotus quisque nunc Ariſtotelem legit, quanti Platonis vel libros novere, vel nomen? vix in angulis otioſi eos ſenes recolunt, ruſticanos vero & piſcatores noſtros totus orbis loquitur, universus mundus ſonat.* Hieronim. in Epiſt. ad Galatas. Opp. Tom. II. pag. 140.

Dieu opérant donc, comme il lui plait, par des effets, qui paroiſſent quelquefois aux hommes les plus extraordinaires, les choſes les plus grandes; il n'eſt pas étonnant, que non ſeulement le premier Empereur chretien ait été un très méchant homme, mais que le premier Roi chretien ait été auſſi cruel que lui, & ait commis des actions comparables aux crimes de *Caligula* & de *Domitien*: c'eſt de *Clovis* dont je veux parler. Je renvoie mes lecteurs, ſur cet article, à ce que *Mezerai* & le Pere *Daniel* ont dit des mœurs & des actions de ce Prince. L'on verra, dans ces hiſtoriens, que ce premier Roi chretien reſolut d'exterminer tous les Princes, qui étoient de ſa race, ou qui lui étoient alliés, pour s'emparer de leurs domaines; il commença par *Rancaire*. Ecoutons parler *Mezerai*. „Il ne fut pas difficile à Clovis de corrom„pre ſes Capitaines, aux quels il promit des armes tou„tes d'or en recompenſe. Ils ne manquerent pas, le „jour du combat, de le livrer lié pieds & mains au „Roi, qui le tua lui & ſon fils à coups de hache, de „ſa propre main; leur reprochant outrageuſement qu'ils „dèshonoroient ſa race, de s'être laiſſés mettre à la chai„ne comme des coquins; ingrat en leur endroit de „l'aſſiſtance, qu'ils lui avoient prêtée contre les Sois„ſonnois, & plus juſte envers les traitres, qui les lui „avoi-

„avoient vendu ; car il ne leur donna que des armes „de laiton doré ; & comme ils se plaignoient de sa „tromperie, il les renvoia bien rudement. Après cela, „il se saisit de Cararie & de son fils, prenant pour „sujet, qu'ils étoient demeurés neutres durant la guer„re, qu'il avoit eue contre Siagrius ; & les fit raser, „pour leur ôter la qualité de Prince. Alors le fils, „consolant son pere sur cet affront, *ces branches*, dit-il, „*que l'on taille sur des arbres si verds, & si pleins de „séve, repousseront, s'il plait à Dieu, au dommage de ce„lui qui les fait couper.* Mais les cellules du Monaste„re, où ils étoient enfermés, ne furent pas sourdes, „& rapporterent ce discours à Clovis, qui fit couper „les arbres par les pieds, (c'est à dire qui fit mourir „Cararie & son fils.) Sigebert, Prince de Cologne, qui „l'avoit si généreusement servi dans toutes ses affaires, „fut surpris après les autres par un étrange artifice. „Le Roi suborna un flateur, pour dire ces mots à „Cloderic son fils : *Ton pere Sigebert est appesanti de „vieillesse, & d'une blessure à la cuisse qui le fait clocher* : „(il l'avoit reçue à la journée de Tolbiac contre les „Allemans, dans la quelle il avoit sauvé la vie & l'hon„neur à Clovis), *s'il venoit à décéder, je suis assuré de „bonne part, que le Roi Clovis te rendroit amiablement „le Roiaume.* Sur cette créance le fils, trompé par la „convoitise de regner, fait assassiner son pere, en don„ne avis au Roi, & s'offre à lui envoyer telle part „qu'il lui plairoit avoir de ses tresors. Comme il vit „donc les deputés du Roi, arrivés exprès pour rece„voir cet or ; *Voila*, leur dit-il, en leur montrant un „grand coffre, *où mon pere tenoit ce qu'il avoit de plus „précieux.* Mettez y la main jusques au fond, lui repon„dirent les deputés ; & alors, comme ils le virent courbé, „ils l'assommerent à coups de hache. Clovis fit semblable-

„ment aſſaſſiner Rignomeris, petit Roitelet du Mans, „& beaucoup d'autres princes ſes parens, afin de s'em„parer de leurs terres & de leurs treſors; & pour „ſavoir finement, s'il ne reſtoit point encore quelqu'un „de ſa race, dont il ſe put délivrer, il avoit coutume „de dire, *qu'il s'eſtimoit malheureux d'être demeuré par„mi des étrangers, & ſans aucun parent qui l'aſſiſtat au „beſoin*: auſſi à vrai dire, ce n'étoit pas ſans raiſon, „quoique ce ne fut pas ſa penſée, qu'il ſe plaignoit de „la ſorte." *Mezerai Hiſt de France T. I. p. 109. Edit. in fol.*

Quelqu'un demandera peut-être, voiant que les moeurs & les actions de *Conſtantin* & de *Clovis* montrent évidemment, qu'ils n'avoient aucune des veritables qualités, qui engagent un homme à devenir chretien, par quelle raiſon ils embraſſerent le chriſtianiſme? je reponds à cela, que ce fut pour s'acquerir un grand parti. *Conſtantin* ſur tout ne ſe fit chretien, que par cette raiſon. Mais, repliquera-t-on, les chretiens n'auroient pas fait la guerre, pour détroner un Prince payen, en faveur d'un Prince chretien. Je trouve la preuve du contraire dans *S. Gregoire de Naziance*, qui fait entendre très clairement, que ſi *Julien* ne fut pas mort, les chretiens auroient cherché à le chaſſer du trone; & dit, que les premiers chretiens n'avoient ſouffert la perſécution, que parcequ'ils n'étoient pas encore aſſés puiſſants, pour s'y oppoſer les armes à la main. Ecoutons parler ce Pere de l'Egliſe, ce grand ennemi de *Julien*, il s'explique ſur cet article ſi ouvertement, qu'il n'a pas beſoin de commentaire. „Julien, *dit-il*, „ce genie ſublime & penetrant, cet homme qui ſe „croioit en état de gouverner le monde, ne ſentoit „pas que ſi les premieres perſécutions n'avoient pas „excité de grands troubles, c'étoit parceque la religion „chre-

„chretienne n'avoit point encore acquis le degré de „puiſſance, qu'elle a eue dans la ſuite: mais c'étoit „vouloir renverſer l'Empire, que de s'oppoſer à elle, „lorſqu'elle étoit repandue partout avec tant de gloire, „& qu'elle étoit devenue la religion dominante. En „agiſſant ainſi, Julien expoſoit tous les ſujets de ſes „vaſtes Etats à ſe faire les uns aux autres des maux, „que même nos ennemis ne pouroient nous ſouhairer. „Rien de ſi funeſte que la guerre, qu'auroit produit „la nouvelle philoſophie de ce grand Empereur, qui „devoit, ſelon ſes partiſans, nous rendre tous heureux, „& ramener le ſiecle d'or, par l'extinction de toutes „ſortes de violences & de troubles." Καὶ οὐδὲ τοῦτο συνεῖδεν ὁ συνετώτατος πάντων, καὶ ἄριστος τῶ κοινῶ πρόστάτης, ὅτι τοῖς μὲν προτέροις διωγμοῖς, ὀλίγον ἦν τὸ συγχεόμενον καὶ παρακινέμενον, ἅπω τῶ καθ' ἡμᾶς δόγματος ἐπὶ πολλὰς φθάσαντος, ἀλλ' ἔτ' ἐν ὀλίγοις ἰσαμένης τῆς ἀληθείας, καὶ δεομένης ἐκλάμψεως· νῦν δὲ ἤδη τῶ σωτηρίω λογίω χεθέντος, καὶ περὶ ἡμᾶς μάλιστα δυναστεύοντος, τὸ πειρᾶσθαι τὰ χριστιανῶν μεταθέναι καὶ παρακινεῖν, ἐδὲν ετερον ἦν, ἢ τὴν ῥωμαίων παρασαλευειν ἀρχὴν, καὶ τὸ κοινῶ παντὶ κινδυνέυειν· καὶ ὧν ἐυδ' ἂν οἱ ἐχθροὶ χεῖρόν τι καθ' ἡμῶν ἔυξαιντο, ταῦτα πάσχειν ὑφ' ἡμῶν ἀυτῶν, καὶ τῆς νέας ταύτης καὶ θαυμασῆς φιλοσοφίας, καὶ βασιλείας, ὑφ' ἧς ἡμεῖς ἐυδαίμονες· καὶ πρὸς τὴν χρυσῆν ἐκείνην γενεάν τε καὶ πολιτείαν ἐπανεληλύθαμεν, τὴν ἀσασίαν τε καὶ ἄμαχον. *Ac ne hoc quidem perſpiciebat vir omnium ſagaciſſimus, optimusque Reipublicæ antiſtes, quod prioribus quidem perſecutionibus idcirco parva perturbatio & convulſio ſequebatur, quia nondum dogma noſtrum ad multos propagatum erat, ſed in paucis adhuc hominibus veritas hærebat, ſplendoremque deſiderabat: nunc autem ſalutari doctrina longe lateque fuſa, & apud nos præſertim domi-*

nante, religionem Christianam immutare, atque in diversum movere conari, nihil aliud fuerit, quam Romanorum imperium convellere, ac de rerum summa periclitari, eaque, quibus ne hostes quidem gravius quicquam nobis imprecari possint, a nobis metipsis perpeti, atque ab hac nova admiranda philosophia & principatu: propter quem nos scilicet beati sumus, atque ad auream illam ætatem gerendæque Reipublicæ rationem rediimus, illam, inquam, seditionis & pugnæ omnino expertem. Gregor. Nazian. Orat. IV. adv. Julian. p. 80. Edit. Paris. MDCIX.

Je ne vois rien de plus clair, que ce discours de *S. Gregoire de Nazianze*, & si on y fait bien attention, on ne trouvera pas extraordinaire, que *Libanius* ait prétendu, que *Julien* fut tué par un chretien; il est pourtant plus apparent que ce fut par un Perse. *Eutrope* rapporte, ainsi qu'*Ammien*, que *Julien* fut blessé par un Cavalier ennemi, dans le moment qu'il remportoit une entiere victoire. *Reneansque victor, dum se inconsultius prœliis inserit, hostili manu interfectus.* Je cite volontiers *Ammien* & *Eutrope*, lorsque je parle de *Julien*, parceque ces deux historiens se trouverent à l'expédition, où ce Prince perdit la vie. Enfin, quoiqu'il en soit de ce que dit *Libanius* sur la mort de *Julien*, il est certain que dans le tems de ce Prince, malgré qu'il n'y eut ni Dominicains ni Jesuites, il y avoit des *Clemens*, des *Guignards*, & des *Malagridas* parmi les chretiens. Il paroit même, que *Julien* connoissoit tout le mal, qu'ils pouvoient faire. *Ammien Marcellin* nous apprend, que ce Prince, pour éviter les disputes de religion, fit non seulement ce qu'il put, pour engager les chretiens & les payens à vivre bien ensemble, mais qu'il emploia tous ses soins à réunir les chretiens entre eux. Voici un passage d'*Ammien Marcellin*, qui prouve bien la tolerance & la sagesse de *Julien*. „Par

„les

„les Edits qu'il fit exprès, *dit-il*, il ordonna, que les „Temples seroient ouverts, qu'on chargeroit les autels „de victimes, & que le culte des Dieux seroit retabli. „Et pour fortifier d'avantage son dessein, il fit assem„bler dans son Palais les Evêques des chretiens, qui „étoient divisés avec leur peuple, & entre eux-mêmes, „*pour quelques points de doctrine*, afin qu'aiant assoupi „toutes les discordes civiles, chacun put embrasser la „religion, qui lui sembleroit la meilleure, sans crainte „d'y être troublé par personne. Ce qu'il entreprit d'au„tant plus volontiers, qu'il craignoit les divisions du „peuple, à cause de la religion, & qu'il avoit bien „éprouvé, qu'il n'y a point de bêtes farouches, qui „soient si contraires aux hommes, que la plus grande „partie des chrêtiens se le sont les uns aux autres. „On a remarqué, qu'il se servoit souvent de cette pa„role de Marc-Aurele : *Ecoutez-moi vous autres, puis„que les Allemands & les François m'ont bien écouté.* „Mais il ne prit pas bien garde, qu'il fut en cela mê„me forr différent de cet Empereur : car comme Marc „Aurele passoit au travers de la Palestine, pour aller „en Egypte, on dit que s'étant senti choqué plusieurs „fois de la puanteur, & des émotions des Juifs, il „s'écria d'un ton élevé : *O Marcomans, O Quades, O „Sarmates ; enfin j'en ai trouvé d'autres plus emportés & „plus turbulans que vous !* “ Plenis absolutisque decretis aperiri templa, arisque hostias admoveri ad Deorum statuit cultum. Utque disposirorum roboraret effectum, dissidentes Christianorum Antistites cum plebe discissa in palatium intromissos monebat, ut civilibus discordiis consopitis quisque nullo vetante religioni suæ serviret intrepidus. Quod agebat ideo obstinate, ut dissensiones augente licentia, non timeret unanimantem postea plebem : nullas infestas hominibus bestias, ut sunt sibi fera-

les plerique Chriſtianorum, expertus. Sæpeque dictitabat, audite me, quem Alamanni audierunt & Franci : imitari putans Marci Principis veteris dictum. Sed parum advertit hoc ab eo nimium diſcrepare. Ille enim cum Palæſtinam tranſiret, Ægyptum petens, fœtentium Judæorum & tumultuantium ſæpe tædio percitus, dolenter dicitur exclamaſſe : O Marcomanni, O Quadi, O Sarmatæ, tandem alios vobis inertiores inveni. *Ammian. Marcel. L. XXII. C. V. p. 300. Edit. Paris. M. DC. LXXXI.*

Ce paſſage d'*Ammien*, confirmé par beaucoup d'autres hiſtoriens, nous montre combien nous devons ajoûter peu de foi, à tout ce que certains Peres de l'Egliſe ont écrit contre les prétendues perſécutions de *Julien*. C'eſt une ſinguliere façon de penſer, que celle de vouloir réunir les gens qu'on perſécute : en agir ainſi c'eſt oublier totalement la maxime fondamentale des politiques, *divide & impera*. *Louis XIII* ſe garda bien de s'en éloigner, dans la perſécution qu'il fit aux Proteſtans. Ses Miniſtres mirent tout en uſage, pour les diviſer, mais ils ne purent gagner que quelques brebis galeuſes, qui ne meritoient pas d'être conſervées dans le bercail.

C'eſt aſſés parler des menſonges officieux des Peres, venons à ceux des modernes. Nous avons déja montré le ridicule & l'impudence des fables des *Janſéniſtes*, nous parcourerons ſuccintement celles des *Moliniſtes*. Les Jeſuites publioient toutes les années tant de contes fabuleux de leurs miracles dans les *Indes*, qu'à la fin la Congregation de la *propaganda fide* deffendit, par un décret ſolemnel, d'imprimer les relations de ces miracles, parceque l'expérience avoit fait voir très ſouvent, qu'elles contenoient des menſonges évidens. *Relationes quas ſingulis annis miſſionarii e Societate, Romam ad ſuos ſuperiores mittunt, & quas ſancta con-*

congregatio de propaganda fide typis vetuit, facto de ea re decreto, quod experientia docuiſſet eas ſemper non veritate niti. Hiſt. cultus Sinenſ. pag. 145. Cela n'a pas empeché les Reverends Peres, ſoit diſant de la Compagnie de Jeſus, d'aller toujours leur grand chemin, & de publier leurs *Lettres édifiantes*, qui ſont remplies de contes, dont beaucoup ne ſont pas dignes d'amuſer des enfans de ſix ans. Ils font encore pluſieurs autres ouvrages, deſtinés à repandre tous les menſonges, par les quels ils veulent faire illuſion au peuple: & pour mieux y réuſſir, ils ſe ſervent quelquefois de leurs meilleurs Ecrivains. Qui croiroit qu'ils ont emploié le *Pere* d'*Orleans* à écrire l'hiſtoire d'un certain fripon, nommé *Conſtance*, Miniſtre du Roi de *Siam*, dont Mr. de *Fourbin* a ſi bien dépeint la mauvaiſe foi, dans ſes Memoires? Ce *Conſtance*, après avoir appellé les François à *Siam*, dans le deſſein de s'en ſervir, trouvant que l'amitié des Anglois lui convenoit mieux, fit tout ce qu'il put pour faire égorger tous ces pauvres François, que Louis XIV, flaté par l'Ambaſſade du Roi de *Siam*, avoit envoiés au bout du monde ſur la foi & ſur la relation du Jeſuite *Tachard*. Le *Pere* d'*Orleans*, qui ne comptoit pas, de même que ſes confreres, que Mr. de *Fourbin* écriroit un jour des Memoires, qui découvriroient toute l'inutilité, & même, ſi j'oſe le dire, tout le ridicule de l'Ambaſſade de *Siam*, ne manqua pas de jetter du merveilleux dans l'hiſtoire de *Conſtance*, & de faire deſcendre la Vierge du Ciel pour venir l'inſtruire de la conduite, qu'il devoit tenir. „Mr. Conſtance, *dit le Pere d'Orleans*, aiant été jetté „ſur le rivage avec ce debris de ſa fortune, il ſe trouva „ſi fatigué, qu'il ſe coucha pour prendre du repos. „Il a raconté pluſieurs fois lui-même, qu'en ce mo„ment il avoit vu, ſoit en ſonge, ſoit autrement, car

„il n'a jamais bien pu demêler s'il étoit éveillé ou en„dormi, une perſonne d'une figure extraordinaire, & „d'un air plein de majeſté, qui le regardant, en ſou„riant, lui avoit ordonné de retourner d'où il étoit „venu. Ces paroles, qu'il entendit, ou qu'il s'imagina „entendre, lui roulerent longtems dans l'eſprit; & „comme il ſe couchoit, aux approches de la nuit, il „la paſſa toute entiere à réfléchir ſur ce qui lui venoit „d'arriver." *Hiſtoire de M. Conſtance &c. par le Pere d'Orleans. p. 5.*

Mr. *Conſtance* fut obéiſſant à la Vierge. Il retourna à *Siam*, y fit dabord une très grande fortune, & périt enſuite fort malheureuſement. Ce n'étoit pas la peine, que la Mere de Dieu quittat le Ciel, pour opérer un miracle dont la fin fut ſi infructueuſe.

Il eſt ſingulier combien les Jeſuites emploient, dans toutes les occaſions où il s'agit de leurs affaires, les apparitions de la Vierge. *Virgile* n'a pas fait ſi ſouvent intervenir *Venus*, dans l'*Eneide*, pour ſécourir *Enée*. Depuis *S. Ignace* jusqu'au Pere *Malagrida*, on voit toujours la Mere de Dieu avoir un veritable ſoin maternel de ces Reverends Peres. *S. Ignace* ne pouvoit-il pas apprendre la grammaire latine, la ſainte Vierge lui en donnoit les moiens, & fortifioit ſa memoire: craignoit-il de ſuccomber aux tentations, que pouvoit lui cauſer le ſouvenir des plaiſirs criminels, qu'il avoit goutés autrefois, il obtenoit par les prieres de la Vierge envers ſon fils, le don de continence. *Quandoquidem, beatiſſima Virgine deprecante videlicet, ex eo tempore ad extremum usque diem, Ignatius plane omni ſenſu libidinis caruit.* Le même *S. Ignace* formoit-il le deſſein de tuer un Muſulman, parcequ'il avoit dit qu'il ne croioit pas, que la Vierge eut conſervé ſa virginité après l'enfantement, la Mere de Dieu qui ne trou-

trouvoit pas, que cet aſſaſſinat fut néceſſaire, conduiſoit la mule, que montoit *S. Ignace* dans un chemin que le maure n'avoit pas ſuivi. *Hac ille mente proceſſit ad bivium; cumque pagus ille quem diximus abeſſet diverticulo paſſuum non amplius 40. via facili ac ſpatioſa, plane divinitus factum eſt, ut ſponte ſua jumentum anguſtiore via barcinonem verſus iter arriperet.*

Il n'eſt pas étonnant, que la Vierge ait été ſi occupée du ſoin des affaires de *S. Ignace*; le Jeſuite *Premaré* nous apprend, dans le ſecond volume des *Lettres édifiantes* pag. 64, que Jeſus-Chriſt fut ſi affligé de prévoir la mort de *S. François Xavier*, que ſes images en ſuèrent du ſang. „S. Xavier, *dit cet auteur Jeſuite*, „precha l'Evangile pend'ant dix ans dans les Indes. „C'eſt en memoire de ces dix années, qu'on fait quelques prieres, ou quelques autres devotions, dix Vendredis de ſuite en l'honneur de ce grand Saint. On „a fixé cette devotion au Vendredi, non ſeulement „parceque S. François Xavier mourut en l'Ile de San„cian, un Vendredi 2 Decembre 1552: mais encore „parceque pendant la derniere année de ſa vie, le „Crucifix de la petite chapelle du chateau de Xavier „ſua du ſang en abondance tous les Vendredis. Ce „qui ne ceſſa qu'à ſa mort."

Je ne finirois jamais, ſi je voulois raconter une très petite partie des miracles, que le Ciel a faits en faveur des Jeſuites depuis *S. Ignace*, comme je l'ai dit, jusqu'au Pere *Malagrida*, qui n'a point voulu ſe confeſſer, lorsqu'on le conduiſoit à la mort, quoiqu'il fut accompagné d'une douzaine de Franciscains, & d'autant de Dominicains: il a aſſuré à ces Reverends Peres, qu'il n'avoit point beſoin de leur ſecours, puisque la Sainte Vierge & Jeſus-Chriſt ſon fils étoient venus le confeſſer & le communier dans ſon cachot.

Di-

Disons ici deux mots, en passant, sur la mort de *Malagrida*: les Jesuites, qui sont en France, s'efforcent aujourdhui de le faire passer pour un fou, parcequ'ils pensent, par ce moien, atenuer & même détruire son crime. Les Jesuites au contraire, qui trouvent de la protection dans certains Etats, & entre autres dans ceux, qui sont gouvernés par des Ecclésiastiques, publient des livres pour prouver, qu'il étoit un saint personnage, un prophête qui a été la victime du Roi de Portugal, & de son Ministre. On voit dans cette conduite opposée des Jesuites un des ressorts de leur politique: ils mettent en usage, pour justifier le *Damien* du Portugal, des moyens qui paroissent entierement opposés les uns aux autres, & par les quels ils vont cependant également à leur but. Le Parlement de *Rouen* vient de faire bruler, par la main du boureau, l'ouvrage d'un Jesuite de Liege. L'on ne peut rien dire ni de plus sensé, ni de plus veritable que les motifs, que ce Parlement apporte, dans son arrêt, pour en établir la justice, & la nécessité. Une des principales *est celle d'empecher, que les Jesuites n'abusent de la crédulité des peuples, & de celle de la posterité, ainsi qu'ils ont voulu faire, lors de la condamnation de leur Pere Guignard*, en faveur du quel ils ont publié tant d'ouvrages, & que leur Pere *Bonarscins* a placé dans le Ciel, comme une étoile brillante. Voici les expressions de cet auteur sur son confrere le Jesuite pendu. „O étoile „brillante au ciel & sur la terre, derniere expiation „de la Maison, qui après cela ne devoit plus recevoir „aucun outrage! aucun jour ne pourra effacer les traces „de ton sang, ta memoire sera toujours glorieuse & „toute la France se joindra à mes vœux." *Tacebo ego te clarum cœlo terraque sidus, & ultimum nihil amplius dolituræ domus innocuum! nullius tui sanguinis vestigia dies exteret, totaque in hæc vota mea ibit gallia.* Il

Il faut que cet arrêt du Parlement de *Rouen* n'ait pas été connu des auteurs du Journal Encyclopedique, dont je conſidere infiniment les talens, & dont j'admire l'impartialité; mais il me paroit qu'ils l'ont pouſſée beaucoup trop loin, dans leur Journal du mois de Mars de cette année 1762. „De quelque ignominie „dont on ait couvert le nom de Malagrida, diſent-ils, „nous ne craindrons pas d'avouer que cet infortuné „Jeſuite ne ſembloit point mériter un ſort auſſi funeſte, „que celui qu'il a éprouvé. Il n'eſt nullement ques„tion, dans ſes procédures, de conſpiration contre le „Souverain, quoiqu'on l'eût d'abord cru; & l'on n'au„roit pas manqué d'en faire mention, ſi ce malheureux „vieillard ſe fut abandonné à un excès auſſi coupable: „on ne lui reproche que de pieuſes extravagances; „l'imbecillité eſt elle un crime qui merite une mort „infâme?

Les Journaliſtes ont confondu la procedure de l'Inquiſition, qui n'a été faite que ſur les erreurs theologiques de *Malagrida*, avec celle qui a été publiée par l'ordre de la Cour de *Lisbonne*, dans la quelle il ne s'agit point des ſentimens erronés du Jeſuite, mais de ſa liaiſon avec les conjurés, des conſeils qu'il leur avoit donnés, & des pratiques qu'il avoit miſes en uſage pour les faire exécuter: apparemment cette derniere procédure n'eſt pas venue à la connoiſſance des Journaliſtes. Ces Ecrivains, occupés du ſoin de concourir à l'agrandiſſement des Lettres, & d'être utiles à l'humanité, ſe ſont ſans doute peu embarraſſés de lire le jugement & la procédure d'un crime, qui augmente le mépris que tant de gens ont déja pour l'eſpece humaine. Il eſt prouvé, dans cette procédure, par la dépoſition des temoins, que dans les exercices ſpirituels, que le Pere *Malagrida* faiſoit faire aux principaux con-

u-

jurés, il les aſſuroit, que non ſeulement ce n'étoit pas un mal de tuer le Roi de Portugal, mais que c'étoit une action très meritoire devant Dieu. Il eſt encore prouvé, dans cette même procédure, & dans les différentes pieces que la Cour de *Lisbonne* a publiées, que le General des Jeſuites étoit, (quoique demeurant à *Rome*) le Chef de la conſpiration, qui ſe faiſoit en Portugal: & la Lettre originale, qu'on a trouvée de ce General, dans les papiers de *Malagrida*, en eſt une preuve convainquante; ce Chef d'Ordre diſoit à ſon ſubalterne, *quod vis facere fac cito* „faites promptement ce que vous voulez faire." Pour connoitre parfaitement le crime de *Malagrida*, il ne faut que lire les pieces, publiées par l'ordre du Roi, qui a été la victime de ceux contre les quels elles ont été écrites. On voit même, par les Lettres originales du Pape au Roi de Portugal, que ce ſouverain Pontife ne nie pas l'atrocité du crime des accuſés; il les regarde comme en étant convaincus, il les recommande à la clemence & à la miſericorde du Roi, le priant de ne pas faire mourir, par des ſupplices trop rigoureux, les Prêtres qui ſeront condamnés à la mort. Enfin s'il y eut jamais crime prouvé, c'eſt celui de *Malagrida*. Premierement, aveux des différents complices, ratifiés, & confirmés en allant au ſupplice; ſecondement, procédures faites de la maniere la plus autentique, par les premiers Juges du Roiaume; troiſiemement, pièces publiées par l'ordre de la Cour de *Lisbonne*, diſtribuées à tous les Miniſtres étrangers; quatriemement, demande du Roi de Portugal au Pape, pour que le General des Jeſuites ſoit puni, comme l'auteur principal de la conjuration: enfin rupture entre la Cour de Rome, & celle de Lisbonne, qui dure encore, & qui ſelon toutes les apparences n'eſt pas prête à finir. Les *Atheniens* aiant outra-

ragé ſenſiblement *Xerxes*, Roi de Perſe, ce Prince ordonna, que toutes les fois qu'il ſe mettroit à table, un homme lui diroit : *O Xerxes, ſouvenés-vous des Atheniens !* Le Roi de Portugal n'a pas beſoin, pour ſe ſouvenir de *Malagrida* & des Jeſuites, d'un pareil avis ; tant qu'il vivra ſon bras fracaſſé, & les cicatrices de ſes bleſſures le feront aſſés ſouvenir des Jeſuites, & les pièces, que ce Roi a publiées contre eux, ne périront point, tandis qu'il y aura des Princes catholiques, qui voudront garantir leurs perſonnes des cataſtrophes, arrivées à Henri III, à Henri IV, & au Roi de Portugal.

Les Journaliſtes diſent, que ſi *Malagrida* eut conſpiré contre ſon Souverain, l'on n'auroit pas manqué d'en faire mention : en peut-on faire plus de mention que de publier trois volumes de procédures, de différentes pieces, & de lettres qui le prouvent ? c'eſt ce qu'a fait la Cour de Portugal. Mais, replique-t-on, la condamnation de l'Inquiſition ne parle point de conſpiration. C'eſt parceque le Roi de Portugal n'a pas voulu, que ce tribunal, purement eccléſiaſtique, prononça ſur un crime d'Etat, dont il avoit reſervé la connoiſſance à ſes Miniſtres, & a ſes Conſeillers. L'on ſait aſſés, que la principale queſtion de la diſpute entre la Cour de *Rome* & celle de *Lisbonne*, n'a pas été d'empêcher *Malagrida*, quelques autres Jeſuites, & quelques prêtres, d'être condamnés à la mort ; mais cette diſpute a roulé, & roule encore ſur les perſonnes qui ont du les juger. Le Roi de Portugal voulant que ce fut des juges laïques, attendu l'énormité du crime de léze-Majeſté, & le Pape exigeant que ce fut purement & ſimplement des eccléſiaſtiques, dont il prétendoit même nommer une partie ; voilà pourquoi le Roi n'a pas voulu, que l'Inquiſition put prendre aucune connoiſſance du crime de léze-Majeſté ; car ſi elle l'eut

fait,

fait, c'étoit donner gain de cauſe à la Cour de Rome. Ainſi, les Inquiſiteurs, en faiſant mourir *Malagrida*, peuvent bien avoir voulu tacitement vanger le Roi de Portugal, mais cette raiſon n'a été qu'acceſſoire & n'a point fondé leur jugement. D'ailleurs le Pere *Malagrida* étoit dans le cas de ceux, que l'Inquiſition fait mourir impitoiablement, puiſqu'il perſiſtoit dans ſes erreurs, & qu'il n'imploroit pas la clémence du *S. Office*, en abjurant les ſentimens que ce Tribunal condamne.

Sans avoir trempé dans la conſpiration contre le Roi de Portugal, le Pere *Malagrida* eut été puni de mort en Eſpagne & en Italie, s'il n'avoit pas voulu retracter ſes erreurs; en France, & dans les païs Autrichiens il eut été décreté de priſe de corps, & renfermé pour le reſte de ſa vie dans une étroite priſon.

L'eſprit d'intolérance n'eſt pas le partage de la ſeule Inquiſition, il eſt partout le même: & s'il n'allume pas des buchers, comme en Eſpagne & en Portugal, il emploie l'éxil, les priſons, la privation perpétuelle de la liberté, la ſuppreſſion des emplois contre tous ceux qu'il perſécute, ſoit qu'ils ſoient coupables ſoit qu'ils ſoient innocents.

Lorsque je refléchis aux perſécutions, qu'ont ſouffert en dernier lieu tant de gens de Lettres très eſtimables, je ne puis aſſés m'étonner de la fantaiſie, qu'ont pluſieurs auteurs, de parler perpétuellement, dans leurs écrits, de ce ſiecle philoſophe. Il y a en France une ſoixantaine de perſonnes, qui ſe voient tous les jours, qui forment les mêmes ſocietés: elles ſe ſont élevées au deſſus de bien des préjugés, & elles ſe perſuadent, ou du moins elles veulent ſe perſuader, que tout le monde penſe comme elles, & qu'elles vivent par conſéquent dans un ſiecle philoſophe, & bien plus éclairé que tous les precedens.

Ces

Ces gens reſſemblent à des hommes qui habitant dans un pais, où l'on ne comprendroit abſolument que la langue que l'on y parleroit, ſoutiendroient qu'il n'y en a pas d'autres dans tout l'Univers, & qu'elle eſt la ſeule qui y ſoit en uſage. Si ces Ecrivains, qui louent avec tant d'emphaſe ce ſiècle philoſophe, vouloient une fois ſortir du petit cercle qui les entoure, & conſidérer ce qui ſe paſſe hors de ce cercle, ils verroient que ce ſiècle ne merite pas d'avantage le nom de philoſophe, que ceux qui l'ont precédé. Il y a en France peut-être cinq ou ſix mille perſonnes, en Angleterre environ le double, en Allemagne dans les pais proteſtans approchant autant qu'en France, (car l'ignorance dans les Etats catholiques de l'Empire marche d'un pas égal avec le fanatiſme) : enfin ſur la ſurface entiere de l'Italie huit ou neuf cens perſonnes, qui penſent comme ces Ecrivains : une partie de ces gens là lit leurs ouvrages, l'autre partie, quoiqu'aiant les mêmes idées qu'eux, ne les connoit pas, ou du moins n'en connoit que quelques uns. Qu'eſt-ce que cette petite troupe d'Etres penſants vis-à-vis de l'immenſe multitude, qui ignore que ces hommes de Lettres exiſtent, & qui les perſécute lorsqu'elle les connoit ?

Quand je réfléchis aux déſagrémens qu'ont eu, il y a trois ans, les auteurs de l'Enciclopedie, dont l'ouvrage a été deffendu, tranchons le mot, fletri par un arrêt du premier Tribunal de la Nation, comme un ouvrage dangereux ; quand je vois les chagrins, les peines qu'eſſuient les philoſophes les plus illuſtres & leur parti : je ne puis comprendre, comment le bandeau, qui leur cache le fanatiſme de leur ſiècle, ne tombe pas ! ces Ecrivains reſſemblent à un *Leibnitzien*, qui accablé des douleurs aigues de la goute & de la gravelle, gémiſſant dans ſon lit, & ſouhaitant que la mort

le délivre de ſes tourments, ne laiſſe pas d'écrire, dans les intervalles que lui laiſſent ſes douleurs, qu'il vit dans le meilleur des mondes poſſibles. Il n'y a rien de ſi ſingulier, que de voir un homme, qui rencontre, à chaque pas qu'il fait, un caillou qui le bleſſe, & qui aſſure qu'il marche dans un chemin égal & ſans pierres. Voila préciſément les diſcours & la conduite des principaux panégiriſtes de ce ſiècle philoſophe. Vont-ils à l'Académie, Mr. *Le Franc de Pompignan* leur dit beaucoup d'injures, à l'occaſion d'un auteur qui, plus ſingulier qu'ingénieux, auſſi bizarre que ſavant, après avoir promené ſon inquiétude & ſa vanité dans pluſieurs pais, va enfin mourir à *Bâle* entre deux Moines Franciſcains. Les injures de Mr. *Le Franc* ſont fort approuvées, non ſeulement de la multitude, mais encore de la Cour & des Miniſtres. Suivons nos panégiriſtes du ſiècle: ſortent-ils de l'Académie pour aller à l'Egliſe, ils y rencontrent Mr. l'Abbé de *Vauxelles*, qui fait à tous les Académiciens un beau ſermon, contre l'eſprit philoſophique; qui leur dit, que *c'eſt la multitude des Sages, & non pas celle des Savans, qui cauſe le bonheur de la terre; que l'eſprit philoſophique a déja fait trop de progrès, & qu'il eſt dangereux d'ouvrir à la multitude le ſanctuaire intime de la philoſophie.* Le peuple doit donc reſter dans l'ignorance, & les hommes en général ſont nés pour être aveugles. Le Pere *Canet* Jeſuite avoit déja établi ce ſentiment, lorſqu'il diſoit à Mr. le Marechal d'*Hoquincourt*, „Point de raiſon, Mon„ſeigneur, c'eſt la vraie religion cela; point de raiſon. „Que Dieu vous a fait, Monſeigneur, une belle grace! „*eſtote ſicut infantes:* ſoiés comme des enfans. Les en„fans ont encore leur innocence, & pourquoi? parce„qu'ils n'ont point de raiſon. *Beati pauperes Spiritu*, „bienheureux ſont les pauvres d'eſprit: ils ne pêchent

„pas,

„pas, la raiſon eſt, qu'ils n'ont point de raiſon. *Point „de raiſon, je ne ſaurois que vous dire, je ne ſais pourquoi.* „Les beaux mots ! ils devroient être écrits en lettres „d'or. Ce n'eſt pas, que j'y vois plus de raiſon, au con„traire moins que jamais : en verité cela eſt divin pour „ceux qui ont le goût du Ciel. *Point de raiſon*, que „Dieu vous a fait, Monſeigneur, une grande grace. *Oeuvres de Saint-Evremond Tom. IV. p. 210. Edit. de Paris.*

Continuons de ſuivre nos panégiriſtes ; injuriés à l'Académie, ſermonés à l'Egliſe, ils vont au Palais pour leurs affaires ; ils y voient affichés les arrets, qui flétriſſent leurs écrits, & leurs perſonnes. Ils croient du moins être tranquiles au ſpectacle : en entrant dans la Sale de la Comedie, ils trouvent qu'on les immole à la riſée publique, ils ſont les principaux perſonnages d'une piece que la police protege, que le gouvernement approuve, & qui proſtitue également & la philoſophie & ceux qui la profeſſent ; indignés d'un procedé odieux, ils s'en plaignent : Themis eſt ſourde, & les loix n'ont plus de force, c'eſt en vain qu'ils les reclament : au lieu des reparations, qu'ils devroient avoir, on laiſſe imprimer contre eux trente brochures : le peuple les lit en France avec avidité, le reſte de l'Europe a la foibleſſe & l'imbecillité de ſuivre cet exemple. Voila en verité un plaiſant ſiècle philoſophe ! & qu'auroit-on donc pu faire de pis dans ceux, où, pour ſavoir ſi un homme étoit ſorcier, on le jettoit dans la riviere ? les exorciſmes de *Madelaine de la Palu*, celui des Religieuſes de *Laudun ;* les prétendus ſortileges du *Pere Gerard* pour ſéduire *la Cadiere ;* ne ſont pas des écarts plus honteux de l'eſprit humain, que celui de regarder comme une action pieuſe, de proſtituer aux yeux du peuple, les ſeules gens peut être capables de l'inſtruire, s'il pouvoit jamais l'être.

Pour connoitre évidemment que ce ſiècle n'eſt ni plus éclairé, ni plus philoſophe, que ceux qui l'ont precedé; il ne faut que jetter les yeux ſur ce qui ſe paſſe actuellement en France, entre les deux partis qui la diviſent: les Parlements attaquent les Jeſuites, ſous le pretexte qu'ils ont fait aſſaſſiner le Roi de Portugal; qu'ils prêtent une obéiſſance aveugle à leur General, qui les diſpenſe de celle qu'ils doivent à leur Souverain. Rien n'eſt mieux prouvé que ces deux accuſations. Cependant la moitié de la nation protege, par ſuperſtition, des Prêtres auſſi dangereux, & l'autre, qui veut les détruire, ne les hait pas pour ce dont on les accuſe, mais parcequ'ils ont été les principaux adverſaires des Convulſionaires de *S. Medard*, & qu'ils ont ſoutenu *qu'une grace ſuffiſante doit donc être ſuffiſante.* Si l'on examine, dans toutes les autres nations de l'Europe, les diſputes theologiques, qui y troublent la tranquilité publique, l'on verra toujours, que la veritable cauſe eſt entierement différente de celle, qui ne ſert que de pretexte. Voila, je le repete encore, un ſiècle plaiſamment philoſophe! Mais, dira-t-on, on lui donne ce titre eu égard aux autres, parcequ'il y a pluſieurs Savans diſtingués qui ne laiſſent pas, malgre ceux qui leur ſont oppoſés, d'avoir un nombre de partiſans & d'approbateurs. Ce n'eſt pas là une raiſon, pour mettre ce ſiècle au deſſus de pluſieurs autres, qui l'ont precedé, & qui ont eu le même avantage. Il y a eu dans tous les tems des gens ſenſés, qui ont eſtimé les veritables philoſophes, qui étoient leurs contemporains. *Montagne*, que nous liſons encore avec tant de plaiſir, n'eut-il pas beaucoup d'approbateurs, & de lecteurs dans ſon ſiècle? *Charon* n'eut-il pas le même avantage que *Montagne?* cependant ces deux auteurs ſe garderent bien d'appeller leur ſiècle un ſiècle philoſophe; car ils

es-

eſſuierent, ainſi que les Savans qui vivent aujourdhui, les attaques du fanatiſme. *Des Cartes*, qui eut tant de diſciples, vecut il dans un ſiècle philoſophe, lui qui fut obligé de ſe retirer dans le fond de la Hollande? & *Bayle*, perſécuté par *Jurieu* & par tant d'autres adverſaires, privé de ſa penſion, reduit à vivre du profit de ſes veilles, vivoit-il dans un ſiècle philoſophe, quoique les Editions multipliées de ſes ouvrages prouvaſſent, combien il avoit de lecteurs & d'admirateurs? Les partiſans de ces différents grands hommes formoient à peine un point, au milieu de la vaſte étendue de l'Europe, & ceux des philoſophes qui vivent aujourdhui, ne ſont ni plus nombreux, ni plus puiſſants, ni plus conſiderés.

Voila à quoi ſe reduit ce prétendu ſiècle philoſophe, où le crime emprunta le langage de la vertu, le vice celui de la décence, dont les diſputes litteraires paroitront mépriſables à nos deſcendans, dont les découvertes ſeront trouvées plus curieuſes qu'utiles, & dont le génie paroitra moins reſſemblant au ſiècle d'*Auguſte*, qu'à celui qui le ſuivit: où l'on prit ſouvent pour éloquent ce qui n'étoit que recherché, pour philoſophique ce qui n'étoit que ſingulier, pour inſtructif ce qui n'étoit que déciſif; ajoutons, en parlant de notre ſiècle, & dont les demêlés theologiques ſerviront de leçon aux gens ſages, pour n'y prendre jamais aucune part, dans quelques tems qu'ils arrivent.

J'oſerai prédire, ſans craindre d'être démenti par l'événement, que tous les arrets des Parlements contre les Jeſuites, & le ſoulevement preſque général de la nation contre eux, ne produiront qu'un feu paſſager, dont les cendres ſeront un jour bien douloureuſes, pour ceux qui l'ont allumé. Les Jeſuites retournés dans leur premier état, malgré qu'ils paroiſſent dé-

truits & diſſipés en France, ſe vengeront juſqu'à la dixieme génération ſur les enfans de ceux, qui les attaquent aujourdhui. J'ai vu déja un exemple frappant de leur haine, & de leur vengeance, à l'égard d'un des principaux Parlemens du Royaume. Pendant la durée du procès du *Pere Gerard* avec la *Cadiere*, la Cour parut ne prendre aucune part à l'affaire de ce Jeſuite: après qu'elle fut jugée, le Miniſtere donna quatre-vingt-trois Lettres de cachet, contre les principaux citoiens d'*Aix* & de *Marſeille;* ces Lettres de cachet occaſionnerent pluſieurs banqueroutes dans cette derniere ville; on accuſoit ceux qui furent exilés, d'avoir pris part à une affaire, qui ne les regardoit pas: mais ce qu'il y eut de plus déplorable, ce fut la ruine d'une partie des familles aſſés malheureuſes pour avoir dans le Parlement des parents, qui avoient été contre le Pere *Gerard*; elles furent perſécutées comme ſi elles avoient été coupables d'un crime d'Etat. Le Marquis de *Brue*, Préſident au Mortier, fut contraint de ſe défaire de ſa charge, le Préſident de *Baudol*, premier Préſident de la chambre de la Tournelle, eſſuia tous les dèsagrémens, que la Cour put lui donner, & fut enfin obligé, après pluſieurs années de perſécution, de vendre ſa charge pour vivre tranquille. J'ai déja remarqué, dans un autre endroit de cet ouvrage, que les enfans de tous les Magiſtrats, qui avoient condamné *Gerard*, ne purent jamais avoir de proviſions pour aucune charge. Enfin les Jeſuites pouſſerent la vengeance, juſqu'à faire ſupprimer le College des Peres de la Doctrine, qui étoit le ſeul où les Ecoliers fiſſent de bonnes études: ils prétendirent, que la plupart des Magiſtrats, qui avoient été favorables à la *Cadiere*, aiant été élevés pendant leur jeuneſſe dans ce College, y avoient puiſé des ſentiments contraires aux Jeſuites. Cette raiſon,

ſon, quelque pitoiable qu'elle fut, ſuffit pour procurer l'ordre de la Cour, qui ſupprima le ſeul College utile dans une grande province.

Si l'on penſe, que les Jeſuites ne ſe releveront pas du coup, qu'on cherche à leur porter, l'on n'a aucune veritable connoiſſance du pouvoir de leur Societé, qui malgré ſes ennemis, & malgré qu'elle paroiſſe bannie de la France, y eſt encore toute puiſſante. Les Jeſuites tiennent, & tiendront par le moien de leurs Confreres, qui ſous l'habit de prêtre reſteront à la Cour, les portes du Ciel ouvertes ou fermées à la Famille Roiale, & aux premieres Maiſons du Roiaume: ils feront toujours, malgré leur exil paſſager, ſous des noms différents les Confeſſeurs du Roi, de la Reine, des Princes & des Princeſſes du ſang, des premiers Seigneurs & des plus grandes Dames de la Cour: comment peut-on ſe perſuader, que des gens dans de pareils poſtes deviennent jamais ſujets aux loix générales, dont ils ont tant de fois obtenu d'être diſpenſés? Le Conſeil d'Etat n'a-t-il pas déja voulu interdire le cours de la juſtice ordinaire, & les Parlemens n'ont-ils pas eu ordre d'enregiſtrer un Edit, qui annulloit tacitement tout ce qu'ils avoient fait? Cela eſt vrai, dira-t-on peut-être, mais les Parlemens ont fait les remontrances les plus fortes, pour ne pas être obligés, d'enregiſtrer cet Edit: ils ont non ſeulement obtenu ce qu'ils demandoient à ce ſujet, mais encore la permiſſion de faire executer les arrêts, qui détruiſent la Societé dans le Roiaume. Je ſouhaite pour le bonheur de la France, & pour celui de ces mêmes Parlemens, qu'ils reuſſiſſent dans leur démarche; mais je ſuis malheureuſement aſſuré du contraire, & ceux qu'ils appellent aujourdhui *les ſoit diſant de la Compagnie de Jeſus* ſeront plus grands, plus puiſſants, plus redou-

tables dans vingt ans, qu'ils ne l'ont jamais été; ils feront par leur crédit & par leurs partisans, plus de maux aux Parlemens, que ceux-ci n'ont voulu leur en faire. Supposons que ce qui arrive actuellement eut eu lieu sous un regne, qui eut été suivi de celui de *Louis* XIV, le Pere *la Chaise* auroit bien rendu à tous les Parlements l'équivalent de ce que la Societé en eut reçu: il les auroit traités comme il traita le respectable Cardinal de *Noailles*. Enfin, quand je vois les Jesuites, chassés de France, pour avoir eu part à l'assassinat de *Henri* IV, que je les considere sous ce même Roi plus puissants qu'auparavant; que je vois le Pere *Coton*, Confesseur du Roi, préparant la gloire & la puissance des autres Confesseurs, qui sont venus sous les regnes suivans: je ne regarde qu'avec pitié tous les mouvements des Parlemens & du peuple, & je n'apperçois dans tout cela, que la montagne jettant les plus hauts cris, & accouchant d'une souris. Nouvelle preuve en faveur de ce siecle philosophique si vanté.

Τοῖς ἐνδιατρίβειν σὺν αὐταρκείᾳ τε ποτ' ἀνθρώπεια, καὶ συνεργίᾳ ἐπὶ τὸν σύμμετρον βίῳ χρόνον, εὐδαιμόν ἐστιν. *La connoissance des choses rend heureux ceux, qui l'aiant acquise, sont contents de leur sort dans ce qui regarde les biens temporels, & en font un usage sensé pendant le tems entier de leur vie. Chapitre V. §. 15.*

Lucrece a embelli cette pensée de *Timée de Locres*. „Il n'y a rien, *dit-il*, de plus satisfaisant, que d'être „reçu dans les temples élevés des sages, dont les pre„ceptes donnent à l'esprit la plus parfaite tranquilité. „C'est de là que l'on considere les foibles mortels,

„vi-

„vivant dans une erreur continuelle & dans les dere-„glemens d'une vie incertaine, ſe raviſſant mutuelle-„ment les avantages de l'eſprit, diſputant de l'ancien-„neté de leur nobleſſe: enfin paſſant les jours & les „nuits dans l'eſclavage du travail & de l'inquietude, „pour contenter leur ſordide avarice, & pour ſatisfaire „leur ambition. Miſerables mortels, hommes aveugles! „pourquoi laiſſés vous écouler une vie ſi courte dans „les perils & les tenebres? ne ſentez-vous pas, que „la nature ne demande que d'éviter la douleur du corps, „& que le ſeul moien pour acquerir la ſatisfaction de „l'eſprit, qui fait la tranquillité des ſens, c'eſt d'être „exempt de crainte & d'inquietude?"

Sed nil ducius eſt, bene quam munita tenere
Edita doctrina ſapientum templa ſerena:
Deſpicere unde queas alios, paſſimque videre
Errare, atque viam palantes quærere vitæ,
Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præſtante labore
Ad ſummas emergere opes, rerumque potiri.
O miſeras hominum mentes, o pectora cæca!
Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periclis
Degitur hoc ævi, quodcumque eſt! nonne videre,
Nil aliud ſibi naturam latrare, niſi ut, cum
Corpore ſejunctus dolor abſit, mente fruatur
Jucundo ſenſu, cura ſemota, metuque?

T. Lucret. v. 7. lib. II.

Voila de belles & ſages inſtructions pour tous les hommes, mais ſurtout pour les gens de Lettres. S'ils vouloient penſer ſerieuſement au peu de beſoins, qu'exige la nature, on n'en verroit plus un auſſi grand nombre déshonorer leur état, pour contenter une vanité, qui loin de les élever au deſſus des autres hommes, les rend ſouvent les eſclaves les plus mépriſables. Que

faut-il pour être heureux ? presque aucune de ces commodités ſuperflues, aux quelles les hommes ſacrifient ſouvent les veritables. Qu'importe à un philoſophe de porter des étoffes de ſoie pendant l'été, & du velour pendant l'hiver: l'étamine dans la chaleur, & le gros drap pendant le froid, ne ſont-ils pas auſſi utiles? il ne faut pour les obtenir ni baſſeſſe, ni complaiſance déplacée. Si un auteur a de quoi vivre frugalement, pourquoi ſe fait-il lachement le paraſite d'un riche Fermier général, ou d'un autre Creſus dont il achete les preſents, par un eſclavage qui doit paroitre, à un eſprit ſage, un joug auſſi odieux que penible ?

Lorsque je vois qu'un homme de Lettres, qui n'eſt pas obligé par l'état qu'il a de porter des habits riches, eſt vétu comme un petit maître de la Cour; je penſe que je rencontre aux Thuilleries un Capucin, ſe promenant la tête raſe avec un robe de Préſident au Mortier: l'un ne me ſemble pas plus ridicule que l'autre; le premier s'eſt engagé, en s'attachant à la philoſophie, à pratiquer les vertus d'une conduite également ſimple & modeſte; le ſecond, en embraſſant l'état monaſtique, s'eſt obligé par des vœux à une pauvreté volontaire. Eſt-ce que l'amour de la vertu ne doit pas avoir autant de pouvoir ſur l'eſprit d'un philoſophe, que les ſermens ſur celui d'un moine? *Epicure* penſoit-il à la ſomptuoſité des habits? *Gaſſendi*, *Deſcartes*, étoient ils mis magnifiquement? *Bayle*, qui fut toujours vetu de la plus grande ſimplicité, en étoit-il moins pour cela la gloire de l'eſprit humain?

Je place la frugalité dans le même rang que la modeſtie, & les veritables philoſophes doivent également pratiquer ces deux vertus. Le Pere *Malebranche*, mangeant tous les jours ſa petite portion dans le Refec-

fectoire des Peres de l'Oratoire, & les Peres *Petau* & *Sirmond* la leur dans celui de la *Maiſon profeſſe*, n'étoient ils pas plus eſtimables, que tant de gens de Lettres ſe raſſaſiant des mets delicats de la table d'un riche ignorant, qui admet des ſavants à ſes repas, comme un General de Cavallerie eſtropié a des chevaux par vanité, dans ſon écurie, dont il ne peut faire aucun uſage.

L'eſprit, après la vertu, eſt le don le plus beau que la nature faſſe aux hommes. Combien n'eſt-ce pas le dégrader, que de s'en ſervir pour contenter des paſſions, qui aviliſſent un état auſſi noble, que celui d'un homme de Lettres, lorsqu'on en remplit les devoirs. Au reſte, en exigeant qu'un philoſophe ſoit modeſte & frugal, je ne demande pas, que ſi la naiſſance ou les événemens l'ont placé dans certains postes, qui exigent qu'il vive d'une maniere plus ſomptueuſe, que celle qui convient en général aux gens de Lettres, il manque à ſon rang, à ſon emploi, à ſa naiſſance. Le Duc de la *Rochefoucaut* & le Préſident de *Monteſquieu* auroient peché contre les regles de l'ordre, s'ils avoient vecu comme Mr. *Rouſſeau* de *Geneve*: mais ce même Mr. *Rouſſeau*, dont la conduite & la probité ne peuvent être aſſés louées, deviendroit blamable s'il ſacrifioit ſa liberté à l'ambition, & ſon eſprit à la bonne chere. Il y a des bornes qu'un homme ſage ne paſſe jamais, *eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines, quos ultra citraque nequit conſiſtere rectum.* C'eſt dans l'eſpace de ces bornes, qu'il faut que les gens ſages, de quelque condition, de quelque rang qu'ils ſoient, ſe tiennent renfermés. Un homme de Lettres n'eſt-il pas, par ſa naiſſance ou par ſes emplois, appellé à un autre état qu'au ſien, il doit cherir la ſimplicité, & la frugalité, comme les deux vertus les plus

plus eſſentiellement attachées à la philoſophie. Eſt-il obligé de remplir les fonctions d'une profeſſion différente de celle, qu'il a choiſie par goût & par diſcernement? il faut qu'il s'acquitte des devoirs, que la bienſeance exige, qu'il vive comme il convient à ſon rang, à ſa dignité, ſans oublier jamais que la frugalité, & la modeſtie s'allient avec toutes les conditions. Un eſprit ſage conſerve la ſobrieté au milieu des feſtins, la ſimplicité dans les poſtes les plus éminents, & la modeſtie dans le plus grand credit.

J'ai connu particulierement un homme de Lettres, dont la memoire me ſera éternellement chere, qui aimé d'un Roi, dont la gloire égale celle de *Trajan*, & de *Marc-Aurele*, vivant plutôt en ami, qu'en ſujet avec ce Prince illuſtre, conſerva pendant toute ſa vie la plus grande ſimplicité. Sans faſte au milieu de la Cour, ſans oſtentation dans la faveur, ſans diſſipation au ſein des plaiſirs, ſans orgueil avec ſes inférieurs, ſans baſſeſſe parmi ſes ſuperieurs: enfin tel qu'il eut été, ſi chez lui le caractere de favori d'un grand Roi n'eut point été allié à celui d'un homme de Lettres. C'eſt de feu Mr. *Jordan*, dont je parle, en qui l'eſprit & les connoiſſances égaloient la bonté du cœur. Il donna quelques ouvrages au public, dans les quels il y a beaucoup de choſes très inſtructives: s'il eut vecu d'avantage, il les auroit portés à un plus grand degré de perfection. Il ſentoit mieux, que les critiques qui l'ont attaqué indécemment, ce qu'il y manquoit, & il avoit reſolu de ne leur repondre, qu'en corrigeant les fautes qui pouvoient s'y trouver. Le Roi, qui connoiſſoit combien cet homme rare étoit eſtimable par ſa probité, amuſant par ſon eſprit, utile par ſes ſervices aſſidus, l'honora à ſa mort de ſes regrets publics, & peignit ſa douleur à celle de tous les gens de merite,

qui

qui avoient vecu avec Mr. *Jordan*. Il laiſſa des biens mediocres, (parcequ'il ne voulut jamais en acquerir de grands) à deux filles qui heriterent de ſon eſprit & de ſa probité ; l'ainée a épouſé Mr. de *Merian*, ſi juſtement eſtimé dans la Republique des Lettres, par une ſage philoſophie, à la quelle eſt jointe la plus profonde, & la plus ſpirituelle érudition. Depuis la perte de Mr. *Jordan*, le Roi a éprouvé, dans pluſieurs occaſions, qu'il eſt plus aiſé de ſouhaiter un homme de ſon caractere, que de le rencontrer.

Καὶ τἆλλα ὅσα ἐπαινέω τὸν Ἰωνικὸν ποιητὰν, ἐκ παλαιᾶς (μνήμης) ποιεῦντα τὼς ἀνθρώπους. ὡς γὰρ τὰ σώματα νοσώδεσι πόκα ὑγιάζομες, (pro ὑγιάζομεν) εἴκα μὴ εἴκη τοῖς ὑγιεινοτάτοις· οὕτω τὰς ψυχὰς ἀπείργομες (pro ἀπείργομεν) ψευδέσι λόγοις, εἰ κα μὴ ἄγηται ἀληθέσι. λέγοιντο δ' ἀναγκαίως καὶ τιμωρίαι ξέναι, ὡς μετενδυομέναν τᾶν ψυχᾶν, &c. *Je loue beaucoup le poete Jonien* (Homere), *d'avoir rendu les hommes religieux par des fables anciennes & utiles ; car de même que nous gueriſſons quelquefois les corps par des remedes forts, s'ils ne cédent pas aux remedes les plus ſains, de même nous reprimons les ames par des diſcours faux, ſi elles ne ſe laiſſent pas conduire par les veritables. C'eſt par la même raiſon, qu'il faut établir des peines paſſageres, fondées ſur la croiance de la tranſmigration des ames*, &c. *Chapitre V. §. 17.*

Il eſt évident par ce paſſage, que *Timée de Locres* ne croioit pas à la metempſycoſe, & qu'il vouloit, que les philoſophes ne l'enſeignaſſent que pour tenir le peuple dans la crainte. Voila une preuve, qu'ils avoient deux doctrines: l'une publique, pour le vulgaire; & l'autre pour ceux qui étoient initiés dans les principes de la veritable philoſophie. Mr. *Dacier* a donc eu tort & raiſon tout à la fois, lorſqu'il a ſoutenu, que *Pythagore* n'avoit jamais ſoutenu la metempſycoſe. Il a eu tort, parcequ'il eſt certain, que *Pythagore* enſeigna ce dogme publiquement, & que ſes Diſciples l'admirent dans leurs Ecoles, ainſi que leur maitre; Mais il peut avoir eu raiſon en ce que *Pythagore* pouvoit fort bien, de même que *Timée de Locres*, ne point ajoûter foi à ce dogme, qu'il n'enſeignoit, que pour contenir le peuple par la crainte des punitions dans une autre vie; la reflexion, que Mr. *Dacier* fait à ce ſujet, n'eſt pas à mépriſer. „Une marque ſûre, *dit-il*, „que Pythagore n'a jamais eu l'opinion, qu'on lui attri„bue, c'eſt qu'il n'y en a pas le moindre veſtige dans „les ſimboles, qui nous reſtent de lui, ni dans les „preceptes, que ſon diſciple Liſis a recueillis, & qu'il „a laiſſés comme un précis de ſa doctrine." *Vie de Pythagore par Mr. Dacier Tom I. pag. 82.*

Si Mr. *Dacier* s'étoit donc contenté de dire, que quoique *Pythagore* enſeignat le dogme de la metempſycoſe, il ne le croioit pas, on auroit eu de la peine à lui prouver le contraire; parcequ'à tout ce qu'on auroit objecté, même aux prétendus changemens des différents corps, que *Pythagore* diſoit ſe reſſouvenir d'avoir animés, Mr. *Dacier* eut pû toujours oppoſer la néceſſité de tromper le peuple, pour le contenir par la crainte. Or, plus *Pythagore* auroit inventé de menſonges, pour parvenir à ſon but, plus il auroit agi conſéquemment à ſon idée.

idée. Mais lorsque Mr. *Dacier*, par un zele outré pour la memoire de *Pythagore*, s'éleve contre toute l'Antiquité, & veut que tous les auteurs, soit philosophes, soit poetes, soit historiens, lui aient attribué mal à propos l'opinion d'une metempsycose réelle, il soutient un sentiment, qui est détruit par le temoignage de tous les ouvrages, qui nous restent des plus anciens disciples de *Pythagore*, & de tous les Philosophes, qui, comme *Socrate* & *Platon*, admirent le dogme de la transmigration des ames, qu'ils avoient puisé dans l'Ecole des Pythagoriciens. D'ailleurs je suis convaincu, que non seulement *Pythagore*, mais que tous les autres philosophes, qui enseignerent publiquement la metempsycose, & qui la soutinrent dans leurs écrits, se moquerent toujours de ce dogme, dans le fond de leur cœur. Ils ressembloient aux Theologiens Ultramontains, qui font de gros livres pour deffendre, & pour établir l'infaillibilite du Pape.

L'on demandera peut-être ce que les philosophes, qui admettoient l'immortalité de l'ame, pensoient de sa demeure après sa séparation d'avec le corps. Je reponds, qu'ils n'avoient sur cela aucun sentiment stable: ceux qui n'enseignoient la metempsycose, que pour contenir le peuple par la crainte des chatimens après la mort, convenoient, quand ils raisonnoient avec les autres philosophes qui croioient l'ame mortelle, qu'ils n'avoient aucune idée de ce qu'elle devenoit après la mort, & du lieu où elle alloit. *Ciceron*, qui a tant parlé de l'ame, & qui a fait dire beaucoup de choses à *Caton*, dans son *Traité de la vieillesse*, pour en établir l'immortalité, bien loin de nous apprendre, d'une maniere certaine, ce qu'elle devient, finit par ces paroles la Dissertation de *Caton*. „Si je suis dans l'er-„reur, quand je crois l'ame immortelle, c'est une er-

„reur

„reur que j'aime, & que je ſerois bien faché qu'on „m'ôtat. En tout cas s'il eſt vrai, qu'il ne nous reſte „aucun ſentiment après la mort, comme des philoſo„phes, qui me paroiſſent peu éclairés, l'ont prétendu, „je ne crains pas, qu'ils me reprochent mon erreur „dans ce tems là: Enfin quand nos ames ne ſeroient „pas éternelles, il eſt un certain age dans la vie, où „l'on doit trouver bon de finir; puiſque toutes les cho„ſes ont leur terme, dans l'ordre de la nature, la vie „doit auſſi avoir le ſien." Voila une façon de parler, qui marque bien de l'incertitude, & qui ne prouve rien. *Quod ſi in hoc erro, quod animos hominum immortales eſſe credam, lubenter erro: nec mihi hunc errorem, quo delector, dum vivo, extorqueri volo. Sin mortuus (ut quidam minuti philoſophi cenſent) nihil ſentiam, non vereor, ne hunc errorem meum mortui philoſophi irrideant. Quod ſi non ſumus immortales futuri, tamen extingui homini ſuo tempore optabile eſt. Nam habet natura, ut aliarum omnium rerum, ſic vivendi modum.* Cicer. de Senectut. cap. XXIII.

L'opinion la plus générale des philoſophes, qui admettoient l'immortalité de l'ame, étoit celle, qui faiſoit réunir les ames à la Divinité, dont elles étoient des parties, & cette Divinité étoit elle même l'ame du monde. C'étoit là la doctrine des Stoiciens. „Il n'exiſte rien, *dit Balbus*, qui ne ſoit portion de „l'univers; nous voions de ces portions, qui ont du „ſentiment & de la raiſon: il faut donc que la partie „ſupérieure de l'univers ait ces mêmes qualités, & les „ait éminemment: l'univers eſt donc non ſeulement „animé, mais ſage & éclairé." *Videmus autem in partibus mundi (nihil eſt enim in omni mundo, quod non pars univerſi ſit) ineſſe ſenſum & rationem. In ea parte igitur, in qua mundi ineſt principatus, hæc ineſſe neceſſe eſt,*

eſt, & acriora quidem ac majora. quo circa ſapientem eſſe mundum neceſſe eſt. Cic. de Nat. Deor. L. II. C. 11.

Ce ſentiment, en admettant l'immortalité de l'ame, la détruit; car ces ames, ou ſi l'on veut, ces portions de l'ame générale, rejointes à leur premier principe, ſont abſorbées dans le tout, & ne forment plus d'êtres particuliers. Les Stoiciens avoient pris cette opinion des Pythagoriciens. „Pythagore & ſes Diſciples, *dit* „*Ciceron*, que nous pouvons appeller nos compatrio„tes, & à qui l'on a donné anciennement le nom de „philoſophes italiques, n'ont jamais douté que nos „ames ne fuſſent des portions de cette Intelligence „univerſelle, que nous appellons Dieu.“ *Audiebam Pythagoram, Pythagoreosque, incolas pæne noſtros, qui eſſent Italici philoſophi quondam nominati, numquam dubitaſſe, quin ex univerſa mente divina delibatos animos haberemus.* Cic. de Senectute, C. 21.

Ce ſiſteme étoit au fond le même, que celui de *Spinoſa*, & l'immortalité de l'ame n'étoit pas mieux établie, par les Pythagoriciens & par les Stoiciens, que par ce ſavant Juif, qui la détruiſoit entierement.

Pline prétend, que tous les diſcours, que les philoſophes faiſoient ſur l'immortalité de l'ame, ne partoient que de leur vanité, & qu'il n'y avoit rien de ſolide, dans tout ce qu'ils diſoient. „On fait beau„coup de contes, *dit cet Ecrivain*, ſur ce qu'il arrive „à nôtre ame, lorsque nous ſommes morts. Mais il „eſt évident, que le trépas fait retourner les hommes „dans le même état, où ils étoient avant de naître. Le „corps & l'ame n'ont pas plus de ſentiment après „la mort, qu'ils n'en avoient avant qu'ils fuſſent. Ce „ſont la vanité, & la folie de l'homme, qui l'indui„ſent à penſer, qu'il exiſte après ſon decès: il ſe

„flate encore, au milieu de la mort, & ſe promet une nou-
„velle vie. Pluſieurs perſonnes prétendent donc, que
„l'ame eſt immortelle; quelques unes diſent, qu'elle ſe
„transforme & paſſe dans d'autres corps. Il y a des
„gens aſſés crédules pour ſe figurer, que les manes
„conſervent le ſentiment dans les enfers: ils les reve-
„rent, & regardent comme des Dieux, des hommes
„qui n'ont pû ſe garantir de la mort. La reſpiration
„de l'homme, qui eſt la ſource de ſa vie, n'eſt pas diffé-
„rente de celle des autres animaux; la durée de ſes jours
„n'eſt pas plus longue, & même ſi longue, que celle
„de pluſieurs bêtes, à l'ame des quelles on n'a jamais
„ſongé d'accorder l'immortalité. A-t-on jamais vu,
„que la matiere d'un corps ait ſuivi la nature d'une
„ame? où ſe trouve donc ſa penſée? où eſt ſa vue?
„où eſt ſon ouie? que fait ce corps? à quoi s'occupe-
„t-il? privée de tous ces avantages, de quel bien peut
„jouir l'ame à ſon tour? que devient-elle elle même,
„où reſide-t-elle? quelle quantité n'y auroit-il pas
„d'ames, depuis que le monde exiſte? Convenons
„donc, que tout ce que l'on dit de l'immortalité de
„l'ame, ne ſont que des contes pour amuſer les pe-
„tits enfans, & des reveries d'hommes vains & or-
„gueilleux, qui ne voudroient jamais finir. . . . . .
„Quelle folie n'eſt-ce pas de penſer, que par la mort
„on entre dans une ſeconde vie: & que les hommes,
„même après le trépas, ne pourront jouir d'aucun
„repos parceque la matiere, qui cauſoit les ſens &
„les idées de leur ame, étant encore ſur la terre, leurs
„manes ſeront cependant dans les enfers. Ce ſiſteme
„ridicule, qui n'eſt fondé que ſur de vains & frivo-
„les diſcours, détruit toute la douceur du principal
„bien de la nature, qui eſt la mort; & rend la peine
„du trépas double à celui, qui vit dans l'incertitude

„de

„de ce qui doit lui arriver dans une vie future.“ *Post ſepulturam aliæ atque aliæ Manium ambages. Omnibus a ſuprema die eadem, quæ ante primum: nec magis a morte ſenſus ullus aut corpori aut animæ, quam ante natalem. Eadem enim vanitas in futurum etiam ſe propagat, & in mortis quoque tempora ipſa ſibi vitam mentitur: alias immortalitatem animæ, alias transfigurationem, alias ſenſum inferis dando, & manes colendo, Deumque facieudo, qui jam etiam homo eſſe deſierit. ceu vero ullo modo ſpirandi ratio homini a cæteris animalibus diſtet, aut non diuturniora in vita multa reperiantur, quibus nemo ſimilem divinat immortalitatem. Quod autem corpus animæ perſequitur materiam? ubi cogitatio illi? quomodo viſus, auditus, aut quid agit? qui uſus ejus? aut quod ſine his bonum? quæ deinde ſedes, quantave multitudo tot ſeculis animarum velut umbrarum? Puerilium iſta deliramentorum, avidaeque nunquam deſinere mortalitatis commenta ſunt . . . . . Quæ (malum) iſta dementia eſt, iterari vita morte? quæve genitis quies unquam, ſi in ſublimi ſenſus animæ manet. Inter inferos umbræ? Perdit profecto iſta dulcedo credulitasque præcipuum naturæ bonum, mortem, ac duplicat obitus, ſi dolere etiam poſt futuri æſtimationem evenit.* Plin. Hiſt. Nat. L. VII. C. 55.

Les ſentiments de *Pline* ſont ceux, que ſoutenoient les Epicuriens; il ſe ſert, pour appuier ſon opinion, des mêmes raiſons, qu'emploient ces philoſophes; mais ils établiſſoient un dogme également faux & dangereux: faux, parcequ'il n'eſt rien de plus certain, que l'immortalité de l'ame dont la philoſophie montre la néceſſité, & dont la revelation nous a donné la veritable certitude: dangereux, à cauſe de l'abus, que le peuple peut faire d'une croiance, qui rompt le lien qui le tient attaché à la vertu, par la crainte des ſupplices après la mort.

Il faudroit être aujourdhui, (où Dieu nous a instruit lui-même, sur l'état de l'ame après la mort,) bien aveuglé, ou bien peu raisonnable, pour se laisser séduire aux écrits des philosophes anciens, & aux discours des esprits forts modernes. Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tomberont tous les deux dans la fosse. *Nonne ambo incident in foveam.* Matth. chap. XV. vers 14. Un homme éclairé ne doit donc avoir aucun égard à tout ce qui peut l'écarter des dogmes établis, & fondés sur la certitude de la foi. Il faut qu'il suive, s'il est sage, l'avis de S. *Augustin*, & qu'il rejette tous les mensonges des philosophes, qui ne sont que les suites de leur peu de discernement, ou de leur vanité. *Abiiciamus, obsecro te, falsorum Philosophorum vanitates, & inanias & insanias mendaces.* D. August. ad Macedonium pag. 180.

„Laissons, *dit S. Ambroise*, aux philosophes leurs „disputes, & leurs dogmes, sur les quels il ne peuvent „s'accorder. Quant à nous, contentons-nous de rece„voir des opinions, qui font nôtre salut, sans nous „embaraſſer de controverses inutiles. Suivons les pre„ceptes de la verité, qui sont ceux de la foi, au lieu „de nous attacher aux subtilités d'une philosophie „trompeuse." *Philosophos suis relinquamus contentionibus, qui mutuis disputationibus sese refellunt. Nobis autem satis est ad salutem, non disputationum controversia, sed præceptorum veritas; non argumentationum astutia, sed fides mentis.* Div. Ambrosius in Hexamer. p. 273.

Finissons ces reflexions par celles de *S. Augustin*, qui devroient être écrites au commencement, & à la fin de tous les livres de philosophie. „Il n'est rien de „si dangereux, *dit ce savant Pere de l'Eglise*, que de „vouloir disputer & mettre en doute les matieres de „la foi, après les oracles des prophetes, le temoignage „des

„des Apôtres, & les ſuplices des martyrs, qui en ont „établi la verité!“ *Magni periculi eſt res, ſi poſt Prophetarum oracula, poſt Apoſtolorum teſtimonia, poſt Martyrum vulnera, veterem fidem, quaſi novellam, diſcutere præſumas.* D. Auguſt. Coment. in Johannem.

à BERLIN,
imprimé chez George Louïs Winter.

ERREURS.

Pag.	36.	lig. 11.	vous repondrés, *lisés* vous repondriés.
—	52.	— 14.	mourreroit, *lisés* mouroit.
—	120.	— 32.	l'ours, *lisés* l'ourse.
—	166.	— 15	S. Marc, *lisés* S. Matthieu.
—	243.	— 22.	ceux qui sont entierement privés, *lisés* ceux qui en sont entierement privés.
—	251.	— 9.	il y eut cinq, *lisés* il y eut un.
—	303.	— 1.	les la-Moignon, *lisés* les Lamoignon.
—	315.	— *derniere.*	les planchers, *lisés* les planches.
—	318.	— 30.	les planchers, *lisés* les planches.
—	334.	— 12.	& de Virgile, *lisés* & Virgile.